

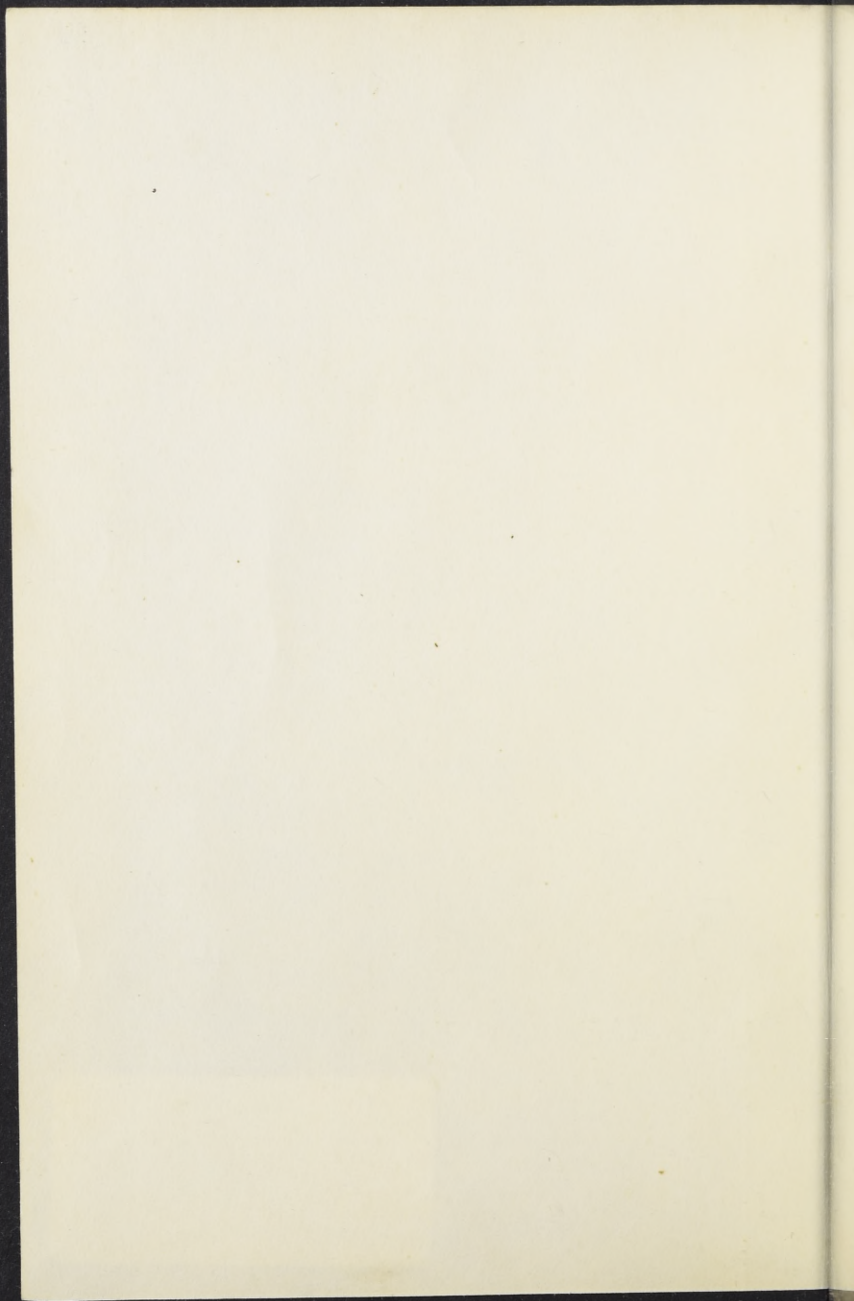


GE Biblioth. pub. et univ.



1061640227

ARC
PUB. CH.



Zs 273/4

8° mille

ROMAIN ROLLAND

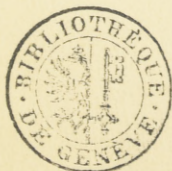
L'AME ENCHANTÉE

IV

L'ANNONCIATRICE

(*Anna Nuncia*)

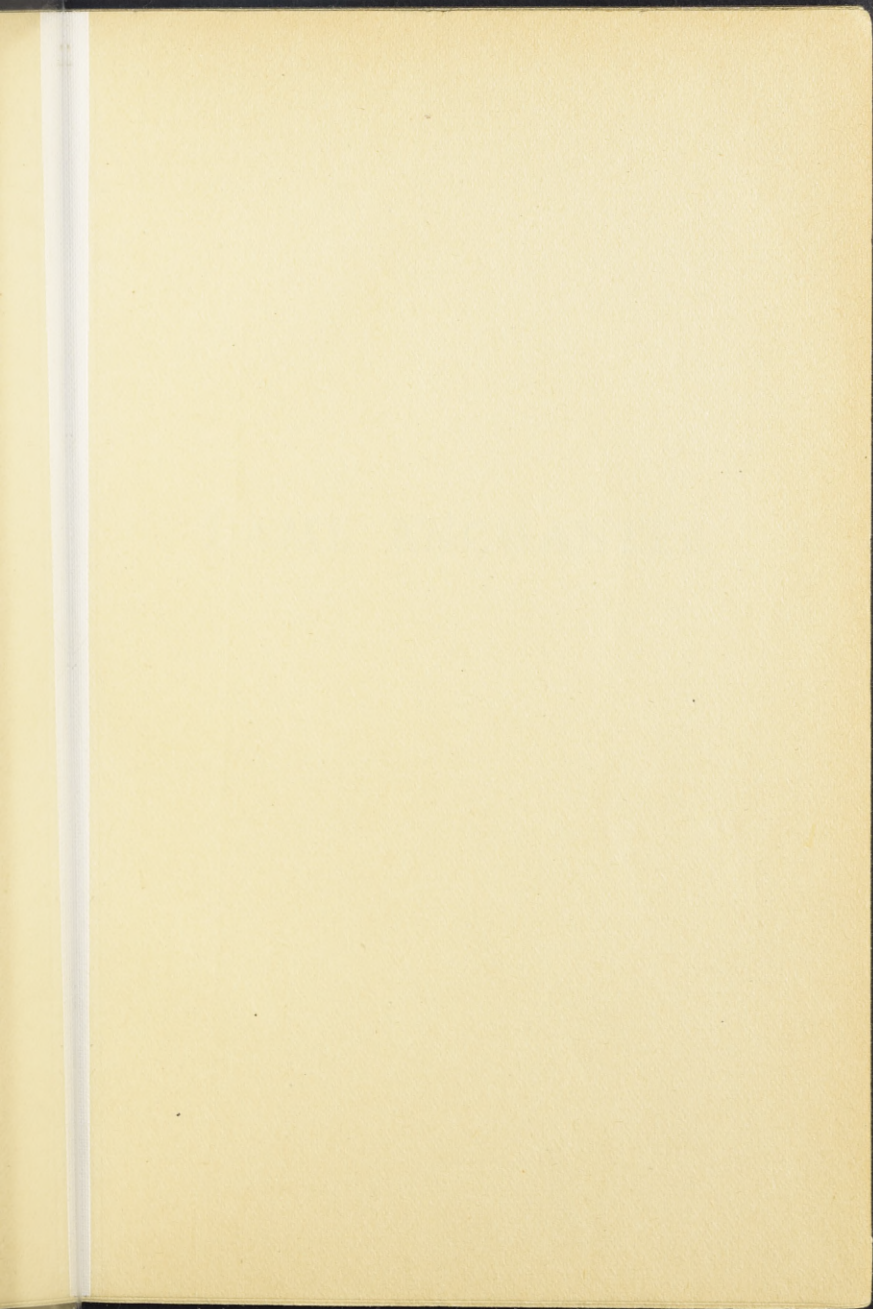
★ ★

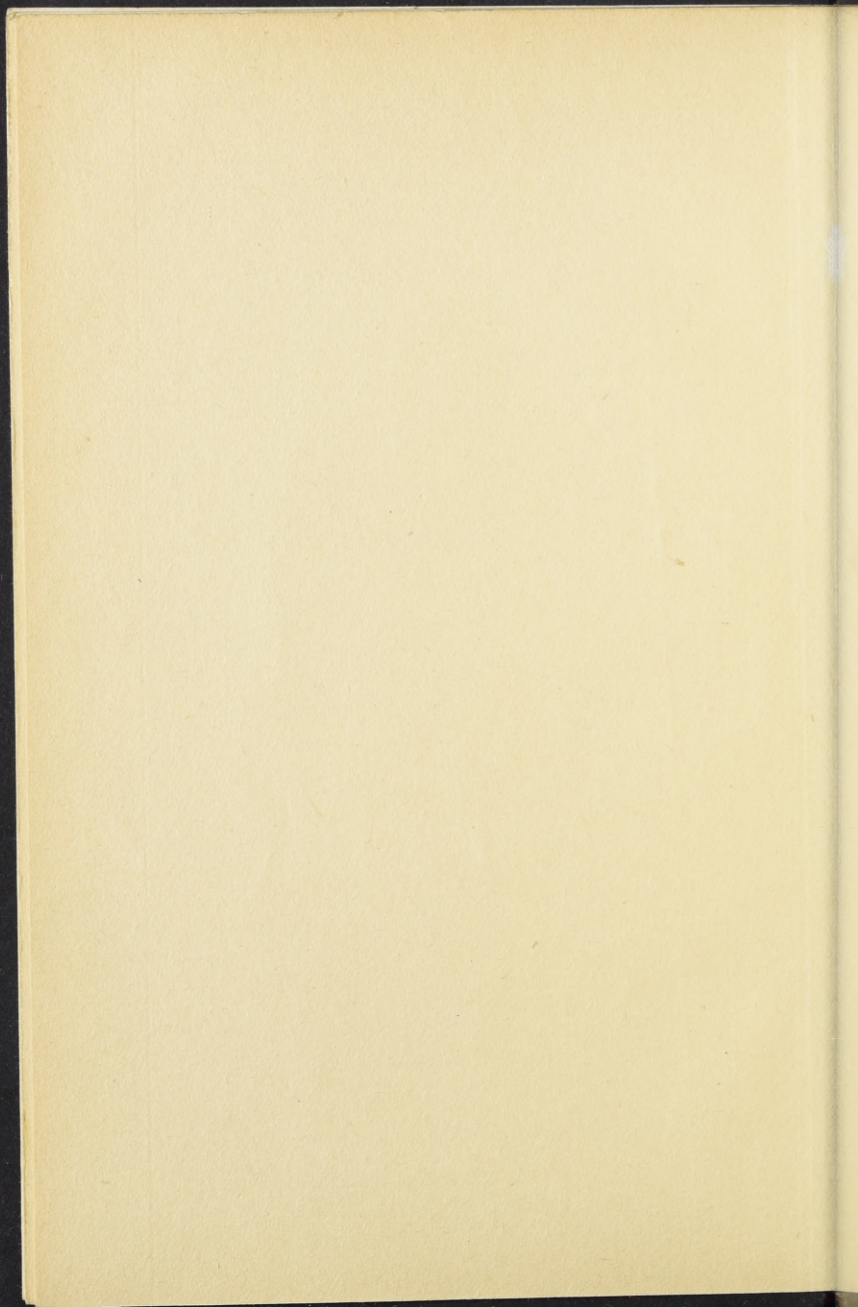


ALBIN MICHEL, EDITEUR

PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS







L'AME ENCHANTÉE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16.

- I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte.
— V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la Mai-
son. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. — X. La Nou-
velle Journée.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5 × 20).
Édition définitive sur beau papier vélin et Hollande.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20 × 26).
Édition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et vélin,
impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-8° (14 × 20).
Édition des Œuvres complètes sur alfa Monfourat.

COLAS BREUGNON, 1 vol.

COLAS BREUGNON, 1 vol. *Édition des Œuvres complètes* in-8° (14 × 20)
sur alfa Monfourat.

L'ÂME ENCHANTÉE. I. Annette et Sylvie, 1 vol. — II. L'Été, 1 vol.
— III. Mère et Fils, 2 vol. — IV. L'Annonciatrice (Anna Nuncia), 3 vol.

PIERRE ET LUCE, 1 vol., bois gravés de Gabriel BELOT.

CLERAMBAULT, 1 vol.

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 1 vol.

LES PRÉCURSEURS, 1 vol.

THÉÂTRE

THÉÂTRE DE LA RÉVOLUTION (Le 14 juillet, Danton, Les Loups), 1 vol.
LES TRAGÉDIES DE LA FOI (Saint-Louis, Aert, Le Triomphe de la Raison),
1 vol.

LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 vol.

LILULI, 1 vol., bois gravés de Frans MASEREEL.

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 vol.

PAQUES-FLEURIES, 1 vol.

LES LÉONIDES, 1 vol.

LE THÉÂTRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau), 1 vol.

LIBRAIRIE HACHETTE

VIES DES HOMMES ILLUSTRES, 3 vol. in-16. (Vie de BEETHOVEN. Vie de
MICHEL-ANGE. Vie de TOLSTOÏ).

MUSICIENS D'AUTREFOIS, 1 vol.

MUSICIENS D'AUJOURD'HUI, 1 vol.

VOYAGE MUSICAL AU PAYS DU PASSÉ, 1 vol.

AUTRES ÉDITEURS

STOCK : Mahatma Gandhi, 1 vol. — *Vies de Ramakrishna et de Vive-
kananda*, 3 vol. — ALCAN : Haendel, 1 vol. — PLON : Michel-Ange,
1 vol. — Claude AVELINE : *Les Vaincus*, 4 actes, 1 vol. — DE BOCCARD
(Anc. mais. FONTEMOING) : *Histoire de l'Opéra avant Lulli et
Scarlatti*, 1 vol. — Edit. DU SABLIER : *Beethoven, les Grandes Époques
créatrices*, 1 vol. — *Beethoven et Goethe*, 1 vol. — *Empedocle d'Agri-
gente*, suivi de *L'Eclair de Spinoza*, 1 vol.

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

ROMAIN ROLLAND VIVANT, par P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8°.

ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIPPEL, 1 vol.

PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des
notices par Marcel MARTINET, 2 vol.

ROMAIN ROLLAND

L'ÂME ENCHANTÉE

IV

L'ANNONCIATRICE

(*Anna Nuncia*)

★ ★



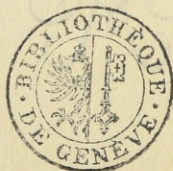
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

Zs 273/4

DE CETTE ÉDITION, IL A ÉTÉ TIRÉ :
SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VÉLIN ALFA

RÉIMPOSÉE IN-16 58×80
QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
NUMÉROTÉS DE I A 40
ET
DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS A A J

16/824



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays
Copyright 1933 by Albin Michel.

L'ANNONCIATRICE

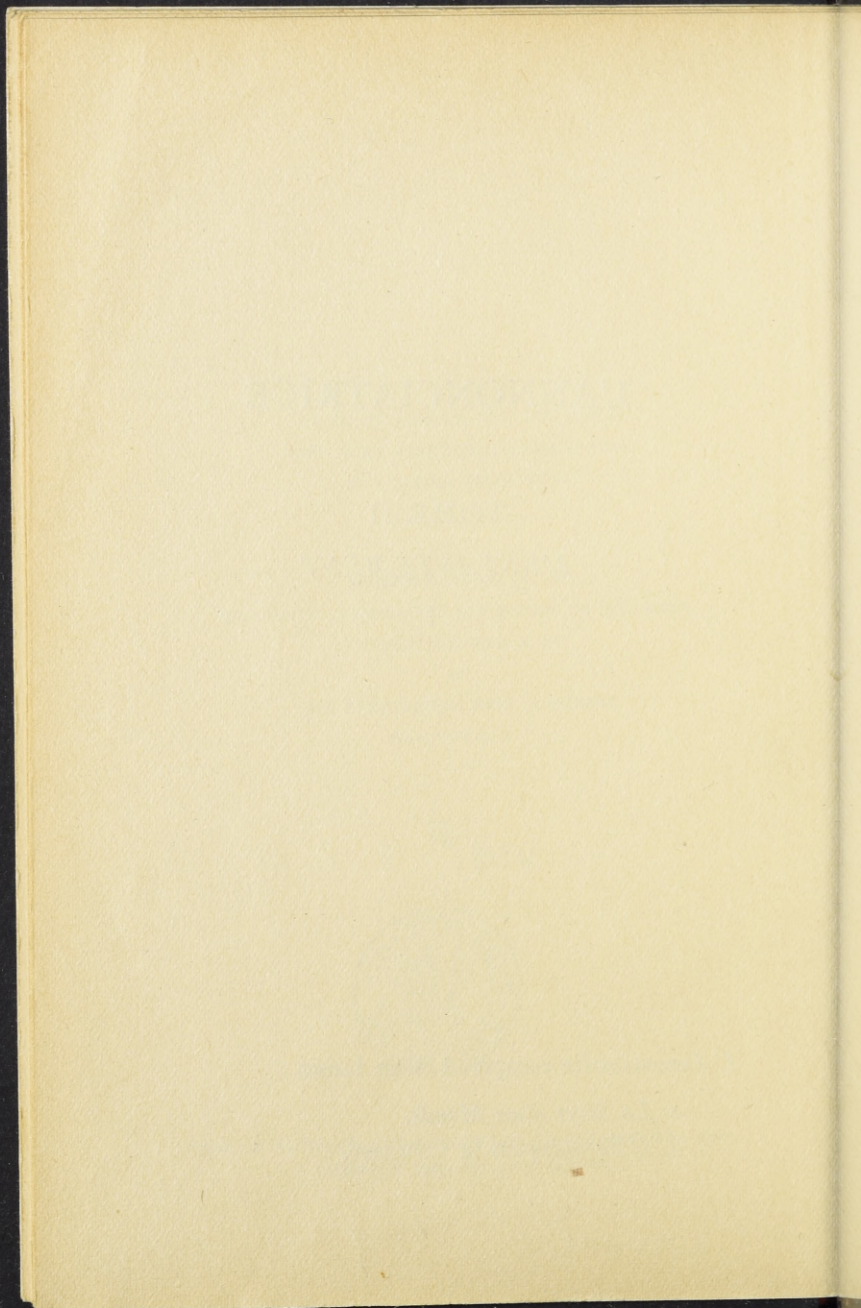
TOME II

L'ENFANTEMENT

I

L'Annonciatrice comprend deux tomes :

- I. *La Mort d'un Monde.*
- II. *L'Enfancement* (2 volumes).



PREMIÈRE PARTIE

Le Combat

PREMIER PARTIE

La Courbe

L'ANNONCIATRICE

Les premiers temps de leur amour furent enivrants. La lune de miel brûlait comme un soleil. Il y avait dans ce miel un feu caché, un alcool. De quelles plantes les deux abeilles l'avaient-elles pompé? Ce n'était point des seules fleurs du printemps. Elles avaient toutes les deux goûté prématurément aux suc de l'été, et, dans le nombre, à d'assez âcres et dévorants. Le jeune amour, en les mêlant dans son alambic, en avait fait un philtre merveilleux. Tout était neuf, tout était pur, tout était flamme. Est-il rien que ne renouvelle et que ne lave la flamme? (Mais qu'en restera-t-il, après?)

Ils passaient des jours et des nuits, oiseaux fous, bouche à bouche, agrippés, buvant leur souffle, par toutes leurs griffes agrafés, comme deux vaisseaux éperonnés, entrés jusqu'au cœur de la place. Ils restaient des jours et des nuits, enfermés, la fenêtre de la chambre entrebâillée, refusant de sortir, refusant d'ouvrir, se dévorant, jamais rassasiés, épuisés.

Annette, qui réussit à forcer la porte, les trouva sur leur lit — ils ne prenaient point la peine de se cacher — ivres, hagards, heureux, brisés, brûlants de fièvre et de volupté. Et Assia, étreignant la tête de son garçon, défiait Annette, avec des yeux avides et farouches.

Mais Annette, les regardant avec tendresse, serra dans ses mains les deux têtes, et dit, hochant le menton, souriant et soucieux :

— « Mes pauvres petits... Ne mangez pas tout votre blé! Gardez-en pour la mauvaise saison! »

Elle savait bien qu'ils ne l'écouteraient pas. Elle s'en alla sur la pointe des pieds. Elle était triste et heureuse. Elle voyait trop l'avenir. Mais c'était une belle chose qu'ils eussent ce présent! Autant de sauvé! Elle veilla à ce qu'il ne fût point troublé. Sans le leur dire (Assia le sut, après; Marc, insouciant comme un homme, ne le sut jamais), elle s'occupa de leur ménage, en ces semaines d'égarement où il leur semblait tout naturel que leur ménage se fit de soi-même, sans qu'ils eussent à s'en occuper. Elle était leur femme de journée, arrangeant tout, invisible et muette. Lorsque Assia commença à émerger de la griserie qui la noyait, et que sa tête alourdie, faisant effort pour se dégager, tendit l'oreille au frôlement de l'ombre active qui allait et venait dans sa maison, son amour-propre se réveilla, peut-être avant la gratitude : (les amoureux trouvent naturel que le monde les serve, à pieds baisés). Elle retrouva l'usage de ses jambes, pour aller revendiquer son gouvernement domestique. Annette, qui balayait la salle à manger, la vit entrer, pieds nus, en chemise, et les yeux écarquillés, comme une petite chouette sortie de sa grange, qui se trouve brusquement au soleil. Elle rit, laissa tomber son balai, et courut la prendre dans ses bras. Assia sérieuse — elle n'avait pas encore émergé jusqu'au rire — se laissait embrasser, comme une princesse qui condescend et, sur les genoux d'Annette, assise, elle l'étudiait gravement en lui tenant le menton. Appuyant le pouce sur la joue, elle lui faisait tourner le visage, pour examiner le profil. Puis, elle prit les deux joues entre ses doigts et lui

plongea dans les yeux ses yeux. Et au contact, les prunelles d'acier se détendirent; se desserrèrent les doigts durs, et la main moite encore caressa la bouche d'Annette. Et Assia dit :

— « Merci. »

— « Je n'en veux pas », dit Annette.

— « Je ne m'occupe pas de ce que vous voulez. Je veux. Merci! »

— « Merci de quoi ? »

— « De l'avoir fait. »

Annette la serra contre elle.

— « Il est bien fait ? »

— « Juste à ma mesure! »

Les deux regards, rieurs, s'affrontaient. Il n'eût pas fallu les défier. Les deux commères n'avaient point peur de louer les bonnes choses du bon Dieu. Mais Annette dit, avec une gaie humilité :

— « Nous autres, les mères, nous ne les faisons jamais qu'à moitié. A toi maintenant de le parfaire! »

— « Je viens déjà d'y travailler. »

— « Oh! ce n'est pas l'œuvre d'une nuit. C'est de l'ouvrage difficile. Il te faudra t'y user les doigts. Es-tu patiente ? »

— « Pas pour un sou! »

— « Aïe, aïe, aïe, aïe!... »

— « Suffit qu'il le soit! »

— « Je n'en réponds pas. »

— « Alors, je le rends. On m'a trompée sur la marchandise. »

— « Et si je te prenais au mot ? Si je le reprenais ? »

— « Non ? Essayez! »

Elle reculait, l'air provocant.

— « Paix, paix, la belle! » dit Annette. « Il n'y a point de risque. Tu y es, tu y restes. C'est dans l'ordre. Tu m'as pris mon fils. On te prendra le tien. »

— « Oh ! d'ici là ! » fit Assia. « Je fais ma récolte et je la mange. On s'occupera plus tard de la graine. »

— « Gare que l'été vienne trop tôt ! »

— « Je ne le crains pas. J'aime le feu. »

— « J'y ai passé », dit Annette.

— « Je l'ai flairé », fit Assia, promenant son nez.
« Dans les coins, ça sent encore le roussi. »

— « Le feu est mort. »

— « Vous en jurez ? Je m'en vas remuer les cendres ! »

— « Non, non, non, non !... Je ne tiens pas à recommencer. Chacun son tour. A vous le feu ! Ménagez-le. »

— « Y en a toujours ! »

Annette avait ses doutes. Mais il n'est point prudent de les exprimer. Les jeunes gens savent tout, mieux. Que le Dieu du feu veille sur eux ! On n'y peut rien. Il n'entend point. Il n'a ni oreilles, ni yeux. Il n'a qu'une langue, point pour parler, — pour darder : — elle ne laisse rien qu'elle n'ait consumé. Il est affamé. Il faut sans relâche lui apporter d'autre aliment. Marc et Assia en avaient plus qu'Annette ne le soupçonnait. Les cœurs continuèrent de brûler, des mois encore, après le grand feu de joie du commencement. Ils avaient repris la vie de travail quotidien, les paupières baissées sur la flamme du désir ; mais aussitôt qu'ils les relevaient, elle flambait ; leurs yeux goulus se mangeaient, comme ceux du couple de la Farnesina. Ils semblaient ne devoir être jamais rassasiés...

Et puis, du jour au lendemain, le feu s'éteignit. Et ce fut la nuit...

La catastrophe ne les frappa point tous les deux ensemble. L'un après l'autre. La première, Assia reçut le coup.

Elle se disposait à sortir. Marc venait de la quitter. Ils s'étaient broutés. Le store de la chambre était baissé. Soleil dehors, grondement de la rue. Assia, assise sur le lit, était vide de pensée. Lasse, un peu triste, éccœurée. Il faisait lourd dans la chambre. Elle leva le store. Le soleil entra. Elle se regarda dans son miroir, les bras levés pour arranger ses cheveux; l'éclat du jour lui faisait mal, elle cligna des yeux. La brève seconde, que les paupières s'abaissèrent et se relevèrent : une plongée... Quand elle rouvrit les yeux, ce n'était plus la même contrée; les deux instants qui se succédaient ne se faisaient pas suite : il y avait entre eux un hiatus monstrueux. La femme aux yeux d'aveugle qui cherche sa route, ne retrouvait plus son ombre ni son soleil : elle ne retrouvait plus l'amour. Elle eut le vertige. Elle s'affaissa sur un escabeau contre le mur. Elle n'avait même pas eu la force de détacher ses deux mains jointes au-dessus de sa tête. Elles l'écrasaient, comme un chapiteau. Elle regardait devant elle, atterrée. Elle ne voyait rien. Elle ne pensait à rien. Elle pensait *rien*. Rien dans le cœur. Rien dans

l'esprit. Le vide complet. Pas une trace du passé. Quand elle tâcha de le fixer, de s'y cramponner (elle tombait d'une tour), son sang se figea : tout lui était devenu étranger : cet homme, ce corps qui l'avait touché, le souvenir de ses transports, cette femme nue et livrée, cette Assia... « Aimer... Aimer... » Elle répétait, sans les comprendre, les deux syllabes mortes. Nul frémissement, nul sentiment n'y correspondait... Elle se dit :

— « Je suis folle. Je le sais bien, que j'ai aimé!... »
Mais sa conscience hallucinée lui répliquait :

— « Quoi?... Qu'est-ce que c'est ? Je ne comprends pas... »

Elle passa des heures d'égarément, accroupie dans son coin, sans bouger. Le soir venait. Une horloge d'église lui rappela que « l'autre » allait rentrer. Elle sursauta. Elle se lava, elle se recoiffa, elle se composa un visage. Au fond de ses yeux, mornes et durs, dans le miroir elle revit le « Rien » ! Elle jeta dessus un voile. Elle ne pouvait pas le montrer nu... Pitié de l'autre, ou peur de soi ?

Il ne remarqua rien — (les amoureux sont pleins de moi) ; — et cet égoïsme aux yeux crevés creusa encore l'aride abîme. La rancune qu'elle en ressentit, déchira le voile jeté sur son regard ; il y plongea et il y vit, stupéfait, le désert. Mais le voile se referma. Il n'essaya pas de le rouvrir. A ses questions, elle répondit :

— « Rien. »

Il se garda d'insister. Il avait peur.

La nuit, il tint dans ses bras un corps mort, un corps qui vivait cependant, qui se prêtait passivement à ce qu'il voulait, — un corps évidé de son être : — celui qu'il connaissait, son bien, n'y était plus. Grâce à Dieu, il ne vit pas un autre être tapi dans l'ombre, dont le regard de glace le guettait. S'il ne le vit pas,

il en ressentit le froid. Au milieu de l'étreinte, il lâcha le corps qui se laissa faire. Bien qu'elle restât immobile, elle lui sembla telle une pierre qui, échappée de ses mains, tombait. L'un en face de l'autre dans le lit, ils avalaient leur souffle et ils feignaient de dormir. Mais chacun épiait l'autre, le cœur et les membres contractés...

— « Quel est cet être, devant moi ? »...

Assia, se persuadant que Marc dormait, en profita pour s'évader; très lentement elle se retourna et lui opposa le mur de son dos. Marc suivait chacun de ses mouvements, comme d'une bête sournoise qui s'échappe; et il se demandait, angoissé :

— « Que lui ai-je fait ? »

Assia sentait le souffle sur son dos, mais devant elle, le lit vide, la libre nuit. Elle fuyait, dans la forêt... Heureusement, la feinte du sommeil se mua en sommeil vrai : il s'abattit sur les deux enfants, et les figea dans la poursuite. Quand le jour revint, ils se retrouvèrent, endoloris, mais dégagés; ils se sourirent, sans trop oser se regarder. Marc avait appris à craindre Assia; Assia, à se craindre, soi : (c'était pire!... elle n'était plus sûre de ce qui viendrait...)

Après, ce fut le tour de Marc. Le gouffre s'ouvrit. Au lendemain, à l'heure suiveuse d'heures amoureuses, où la pensée était uniquement habitée par le désir et par la joie de l'amourée, se creusait en lui l'absence totale de l'amour : l'aimée n'était plus rien qu'un poids mort. L'indifférence était si écrasante qu'elle affleurait à une ligne du dégoût, à deux à peine de la haine. La révolution intérieure paraissait d'autant plus terrible qu'elle s'effectuait sans bruit, sans choc : on la constatait après qu'elle s'était faite. Marc y assistait, épouvanté. Dans sa loyauté passionnée, il s'accusait, il se condamnait. Mais il n'y pouvait rien. Il était mis

devant le désastre accompli. Toutes les forces qui lui restaient n'étaient pas de trop pour dissimuler à l'autre les ruines. Elles ne suffisaient pas. Assia, avertie par sa propre expérience, flairait les ruines...

Ils passèrent par là, tour à tour. Jamais ensemble. Cela durait, parfois des heures, parfois des jours. Il semblait qu'en se répétant, le phénomène eût tendance à se prolonger : il n'avait plus la violence du premier coup; il n'en était que plus morne et plus accablant. Il enlevait le goût de vivre. Jamais ils n'eurent l'énergie de se faire part de ces assauts. Ils se les cachaient comme un mal honteux. Et dans le silence, le mal devenait chronique; il s'installait. La seule qui eût pu les instruire, Annette, était par eux tenue à l'écart; et elle prenait garde de s'immiscer dans leur ménage; elle connaissait l'humeur ombrageuse de sa belle-fille, elle ne pouvait gagner sa confiance qu'en ne la cherchant point. Elle était d'ailleurs dupée par eux. Après avoir prévu et attendu les inévitables baisses de température qui suivent les trop hautes pressions, maintenant que la dépression s'était produite, elle ne s'en apercevait point : car ses enfants s'entendaient pour la lui cacher. Jamais leur ménage n'avait paru plus uni aux yeux des autres qu'en ces jours où leur amour tremblait sur ses bases. Puisqu'ils avaient honte d'avouer ce qui leur paraissait une infirmité : un mal sans causes !

L'un et l'autre pourtant n'étaient pas novices en amour; ils avaient déjà goûté à la satiété. Mais aucune de leurs expériences antérieures n'avait eu l'intensité de celle-ci. Ce n'était point, jusqu'à ces jours, l'amour vrai qui était engagé, mais bien plutôt le jeune désir qui part en chasse, la joie du jeu, rien de malsain, mais rien de profond, l'insouciance de la nature qui s'essaie et qui se trompe allègrement : — elle a le temps! — Ou

si, d'aventure, elle s'est laissée prendre à son jeu, elle se fâche et renverse le jeu, comme avait fait Marc avec dépit, quand Sylvie l'avait poussé dans le piège.

— Mais ici, il n'y avait aucun piège, aucun jeu. Il s'agissait du *tout* de la vie, librement offert et accepté. Ils s'étaient tout dit et tout montré. Ils avaient tout pris et tout donné. Ils avaient versé dans leur amour le torrent entier de leur vie. Et c'était justement pour cela (mais ils ne pouvaient pas le comprendre) qu'ayant tout versé, il ne leur restait rien : pas une goutte! Quand l'amour était en décrue, le torrent de la vie était à sec. Ils périssaient, échoués.

Ils ne devaient que beaucoup plus tard arriver à la sagesse qui comprend et qui prend pitié, qui s'excuse mutuellement, en se ménageant, à ces moments, une retraite où l'on attend la fin du reflux et que remonte la marée prochaine. Car ce n'est rien de moins ni de plus : le rythme de vie et ses oscillations, d'autant plus larges que la vie est plus prodiguement dépensée. A chaque retrait succède un élan, — à moins que la violence des chocs répétés ne distende la corde de l'arc et que le ressort du cœur ne reste faussé.

L'arc était bon; mais l'archer avait perdu son assurance. Même quand se rouvrait la fontaine de vie, ils ne pouvaient plus oublier les périodes de sécheresse, et comment alors ils s'étaient vus.

Ils n'étaient pas des amoureux aux yeux bandés, qui ont peur de se regarder. A tous les moments de leur amour, ils s'étaient vus comme ils étaient, sans voiles, nus, avec leurs faiblesses, leurs laideurs, et leurs vices (il y en a chez tous : chez les plus beaux et les meilleurs). Ils avaient tous deux les yeux aigus, et se faisaient honneur de tout voir et de tout montrer. Quand venaient les périodes de mort du cœur, ils ne découvraient dans le compagnon rien qu'ils ne connussent. Mais

c'était la façon de voir qui comptait ! Quand ils aimaient, ces laideurs mêmes, ils les aimaient ; ils les aimaient (secrètement), peut-être plus encore que les qualités ; l'aimé leur en paraissait plus proche, plus livré, plus touchant. Mais quand l'amour s'éclipsait, quel changement d'ombres et de reliefs ! Les mêmes lignes se déformaient, le grotesque et l'odieux s'y accusaient ; quelle misère ! Comment avait-on fait pour aimer — pour supporter ?... Pour supporter cela qu'on doit voir et garder auprès de soi, toute une vie ! — La fin de l'éclipse venue, on avait beau se rassurer en repérant, au plein jour, les sites connus et aimés, on n'oubliait plus ce qu'on avait vu ; le regard inquiétant de Assia s'acharnait à tâter le visage et les mouvements de son amant, qui se sentait observé et l'observait à son tour. Après, ils tombaient dans les bras l'un de l'autre ; ils s'en aimaient plus, avec une sorte de fureur concentrée : fureur contre soi, peur de se perdre, pardon ! pardon !...

Mais la vague se recreusait, se regonflait, redescendait, remontait... Ils savaient qu'ils ne la retiendraient jamais. Ils n'avaient plus de sécurité...

Sans doute !... On ne bâtit rien sur l'amour. Ils le savaient, ou l'auraient dû savoir : la vie est un chantier, où le travail ne chôme pas ; il n'y a pas de place pour les flâneurs ! Droit à l'amour, soit ! Mais comme au pain ! Il faut le payer par le travail : qui ne travaille point n'a point droit à manger : pas plus l'amour que le pain. La loi d'airain. Si une vermine de parasites réussit encore à y échapper, elle trouve en elle son châtiment. Le pain volé lui reste dans la gorge. Elle meurt d'écoeurement sur son plaisir. Non ! l'on ne vit pas seulement de pain et d'amour... Travaille et crée !

Même quand ils l'eussent voulu, Assia et Marc n'avaient pas les moyens de flâner, le bec dans le bec, en s'attendrissant sur le va-et-vient du thermomètre de l'amour. Ils avaient à gagner, tous les deux, leurs journées. Marc était au service d'une maison de vente et d'installation d'appareils de radio. Assia faisait des travaux de traductions russes pour une maison d'éditions. Elle traduisait aussi et elle tapait, pour une maison d'exportation, des lettres commerciales. Ils ne se voyaient qu'aux heures des repas et assez tard souvent dans la soirée. Mais le travail n'éteint point « *l'autre pensée* ». Elle s'accumule dans un réduit sans air, où elle fermente... « *L'autre pensée* », l'inextinguible aspiration de la caravane qui chemine dans les sables mornes et brûlants, vers la fontaine, dans la nuit étoilée...

— « O nuit ! O source!... Faut-il que je te retrouve tiède, fade et troublée ! Ma soif redouble, inapaisée... »

Ils se reprenaient, chaque soir, avec un frémissement d'attente et un besoin plus dévorant. Ils se déprenaient, insatisfaits — ils n'osaient pas s'avouer : déçus. Mais tandis que Marc s'enrageait à la poursuite et, à mesure qu'elle lui échappait, voulait toujours plus posséder de l'aimée, — qu'il n'y eût plus un recoin de sa

terre et de sa pensée où il n'entrât, — elle, se cabrait, reprenait conscience, avec une orgueilleuse amertume, des limites en elle de l'amour :

— « Je t'ouvre ma porte, parce que je le veux. Entre! Mais jusqu'ici. Tu n'iras pas plus loin... »

Elle redécouvrait, au delà des portes de son cœur, des espaces illimités, où nul n'avait le droit d'entrer : elle-même ne les avait pas explorés; ils se perdaient dans les lointains : — « *L'âme...* »

— « Mon corps, mon cœur est à toi... Mais « *l'âme* », non! « *L'âme* » est à moi... Est-elle à moi? Ou à elle, moi?... »

Et c'était justement l'âme qu'il voulait!

Et cette « *âme* », elle n'y croyait pas! En bonne Russe d'après 1917, nourrie de bouillie matérialiste, selon la formule officielle, elle s'était coupé l'âme, avec les cheveux. Elle n'employait plus ce mot creux. Elle disait : « Moi, mes besoins, mes droits ». Et qui le lui remit en mémoire, ce vieux mot, cette chanson désuète?

Ce fut Annette. — Elle avait fini par percer à jour le malentendu qui s'élargissait entre ses deux enfants, et qu'ils lui cachaient. Mais ils étaient trop passionnés pour être adroits. Ce qu'ils cachaient, ils le désignaient aux regards. Sourcils froncés, crispés, ils avaient l'air, l'un en face de l'autre, de deux jeunes bêtes qui se défient : elles se refusent et elles se veulent :

— « Tu es à moi! »

— « Je suis à moi... »

Mais si l'on avait saisi au mot celle qui se refusait, elle se fût jetée sur l'autre, en lui criant :

— « Prends moi! »

Ah! que Annette connaissait bien ces combats! Elle se remémorait les pleurs de Roger dans les bois, et les abois lointains du chien qui poursuivait le

gibier (1). Elle comprenait et plaignait son garçon; et secrètement, elle lui soufflait :

— « Courage! »

Un jour que Assia, seule avec elle, couvrait l'orage et s'obstinait dans un mutisme courroucé — (elle était convaincue que Annette ne la comprendrait pas, et — la comprît-elle — lui donnerait tort), Annette, qui semblait ne point la regarder et souriait à un petit bonnet de nouveau-né qu'elle cousait en cachette, à mi-voix, de ses lèvres allongées, flûta :

*« El corazon te daré
También te daré la vida,
Y el alma no te la doy,
Porque esa prenda no es mía ».*

L'oreille de Assia se dressa. Elle avait la facilité slave. Elle saisissait certains des mots :

— « Qu'est-ce que c'est que ça? »

— « Tu as compris? »

— « Qu'est-ce que c'est que ça? »

— « Notre chant de bataille ».

Assia mit sa main sur la main d'Annette.

— « Notre chant? Le mien! »

— « Redis-le voire en français! »

Assia, tâtonnant, traduisit, corrigée par Annette :

« Je te donne mon cœur — je te donne ma vie. — Mais mon âme, je ne te la donne pas — car ce trésor n'est pas à moi. »

Elle s'arrêta, saisie, et demanda :

— « Qui a dit ça? »

(1) Annette et Sylvie.

— « *Una niña bonita* », comme toi et moi... En veux-tu d'autres ? »

Elle continua :

*« Una niña bonita
Se asomó a su balcón... »*

(« Une jolie fille — se tenait à son balcon. — Elle me demanda mon âme : — je lui donnai mon cœur. — Elle me demanda mon âme. — Et je lui dis adieu. »)

Assia, muette, avalait sa salive ; et sa main enfonçait ses ongles dans la main d'Annette. Annette se pencha sur sa tête et lui baisa les cheveux :

— « Ne lui dis pas adieu ! » murmura-t-elle.

Assia se recula, irritée :

— « Comment savez-vous ? Qu'est-ce que vous savez ? »

— « Je l'ai nourri. Je sais comme il est goulu, mon garçon ! »

— « J'espère bien qu'il l'est ! » fit Assia. « S'il n'avait pas faim de moi, je n'en voudrais pas. »

— « Mais s'il a faim de plus que de ton lait ? »

— « *Je donne ma vie...* », dit Assia, répétant la chanson espagnole.

— « *...Mais mon âme, je ne la donne pas...* », continua Annette.

— « Est-ce que j'ai tort ? »

— « Non, tu as raison ».

Assia se jeta sur Annette, lui prit les bras :

— « J'ai raison ? C'est vous qui le dites ? »

— « C'est moi. »

Assia l'embrassa fougueusement.

— « Attention ! Tu vas te piquer », dit Annette, écartant l'ouvrage et l'aiguille. Puis, elle dit doucement :

— « Mais justement parce que tu as raison, il te faut être indulgente à mon garçon. Il ne sait pas! Ils ne savent pas, ces pauvres garçons! C'est à nous qui savons, de les comprendre et de les aimer comme ils sont. »

— « C'est bien comme il est que je l'aime! S'il était autre, je ne l'aimerais pas. »

— « Alors, pourquoi est-ce que tu le tourmentes et que tu te tourmentes? »

— « Parce qu'il me tourmente. »

— « C'est un enfant. C'est ton enfant. L'homme qui nous aime est notre enfant. Il faut le bercer, lui donner le sein; et s'il nous mord, ce jeune chien, c'est qu'il se fait sur nous les dents. C'est un bon chien. »

Assia promenait ses mains sur les bras d'Annette.

— « Qu'est-ce que tu cherches? »

— « Les marques des crocs. »

Annette retira ses bras :

— « Indiscrète! »

— « Racontez-moi! »

— « Que je te raconte? Et quoi? »

— « Une de vos histoires avec vos chiens. »

Annette redit la fin de la *copla* :

— « *Y el alma no te la doy,
Porque esa prenda no es mia.* »

— « Alors, on ne peut la partager avec personne? Cette âme, il faut la garder pour soi seule? »

— « Non pas pour toi! »

— « Pour qui, alors? »

— « Pour elle. »

— « Je ne comprends pas », dit Assia.

— « Moi non plus », dit Annette. « Mais c'est ainsi ».

Assia, glissée sur le plancher, la joue posée contre la jambe d'Annette, pensait. Et elle dit :

— « Oui, c'est... Mais ce n'est pas rassurant... Cette étrangère qui est chez moi, qui me commande, cette pensée qui m'envahit et qui m'échappe... qu'est-ce qu'on loge ? »

— « Il ne faut pas s'en effrayer. Chacun en loge autant. Tous les locataires ne sont pas beaux. On n'y peut rien. Il faut de tout pour faire un monde. Toute la question est d'être un monde, c'est-à-dire de savoir l'organiser. Tu ne le sais pas encore. Tu apprendras. »

— « J'apprendrai quoi ? A ce que la pensée ne passe point à l'acte ? Mais de l'en-deçà à l'au-delà, il n'y a qu'une ligne. Et pour soi-même, quand on est franc, pensée vaut acte. La femme qui, dans le lit du mari, pense à l'amant, sait bien qu'elle le trompe autant que dans le lit de l'amant. »

Le bon sens ironique d'Annette donna à temps le coup de barre :

— « C'est entendu, ma fille. Il est cocu. Pensée suffit. Mais au moins, qu'elle sauve de l'acte ! De l'une à l'autre, il n'y a qu'une ligne, tu l'as dit. Mais pour le mari, mais pour les autres, sinon pour nous, — cette ligne est très importante... Je t'en prie, ménage mon Marc, ne passe pas la ligne ! »

Assia, qui était fort capable de goûter l'ironie, rit de bon cœur :

— « Pas question de cela ! J'aime mon Marc, en deçà, comme au delà. »

— « Tu ne l'aimeras peut-être pas toujours en deçà. »

— « Pourquoi ? »

— « Tu l'as dit. Notre pensée, mainte et mainte fois, nous échappe. Ne la suis pas ! Elle reviendra... Et en attendant, ma grande fille, il est inutile que ton compagnon sache quand ta pensée a passé le pont. »

— « Que je lui mente, moi ? Non, ça, jamais ! »

— « Ce n'est pas mentir que lui épargner des tourments inutiles. Livre tes combats, seule ! Après, tu lui diras les résultats. »

— « Alors, que je garde pour moi mes serpents ? »

— « Dévore-les ! Chacune doit les manger, seule. Ou, si tu en as trop, je suis là. Invite-moi à ton repas ! »

— « On ne sait jamais si vous parlez, au sérieux. »

— « Au sérieux, oui. Au tragique, non. La nature est ce qu'elle est. Il ne sert à rien de protester. Il faut connaître et s'efforcer de gouverner. Si on ne peut pas et si la barque est emportée, alors, il ne reste plus qu'à accepter et, selon les goûts, — prier, — ou rire. »

— « Rire ? »

— « Pourquoi pas ? C'est notre dernière victoire. »

— « Fille de Viking ! »

— « C'est bien possible ! Sylvie me disait, quand j'étais jeune, que j'étais une taure de Normandie. Je me souviens d'avoir brouté les belles prairies, au sortir de la barque qui amenait les guerriers blonds du Nord. »

— « Brouter, prier, rien de ça pour moi ! Rire, je veux bien, mais aux dépens de l'ennemi, en me battant. Non-acceptant ! »

— « Accepte ou non ! Il se moque bien de la permission ! »

— « Qui ? »

— « Celui qui vient. »

Dans son effort pour se relever, afin d'interroger le visage d'Annette, les doigts d'Assia rencontrèrent sur le plancher l'ouvrage d'Annette qui était tombé ; et machinalement, ils le palpèrent, puis s'étonnèrent :

— « Mais qu'est-ce que vous faites ? Un bonnet ? »
Elle regarda.

— « Pour qui ? »

— « Pour celui qui vient », dit Annette.

Assia se retourna vers elle :

— « Qui vous l'a dit ? Marc m'avait juré de ne rien dire. »

Annette lui caressa la joue, de sa main qui pendait :

— « Nul ne me l'a dit. Mais j'ai pensé qu'il était en route. Et je m'apprête. Il doit avoir les jambes longues, le petit lévrier. Les grands, les deux, vous avez assez couru ! »

Assia riait, se frottant le museau contre la main qui le caressait.

— « Il court ! Je sens dans mon ventre ses petites pattes... Il court, il va courir... Ah ! mon Dieu ! Et moi, est-ce que je vais être enchaînée ? Je ne veux point, je ne suis point faite pour la niche. »

— « Qu'est-ce que tu crains ? » dit Annette.
« Puisque toi-même tu ne tiens pas ton âme, qui donc pourrait la mettre à la chaîne ? »

Mais Annette elle-même ne pouvait guider ses enfants que jusqu'à mi-chemin. Après, elle n'en savait pas plus qu'eux. Elle se trouvait déroutée. Elle participait, sans qu'ils se le disent, à la même crise de pensée, — précisément parce que leur nature était apparentée, et que, chacun marchant à son pas, et par d'autres foulées du même sentier, ils aboutissaient à la même impasse.

La religion inexprimée de toute la vie d'Annette, c'était son haut individualisme. Elle s'était nourrie de cette flamme qui, chez elle plus pure que chez la plupart, lui était pourtant l'aliment commun avec les principaux de sa génération, — surtout avec les plus libres et les plus forts, — avec tous ceux qu'elle avait élus ou acceptés, comme amants, amis, ou alliés. A eux, à elle, la tare irrémédiable, le péché paraissait toute aliénation même partielle du libre moi. Tout, plutôt que d'y renoncer ! Gêne matérielle et solitude... C'eût été peu encore. Même, elle eût été encline à verser dans l'excès contraire. Elle s'était sentie plus d'une fois attirée (elle n'aimait pas à en convenir) vers l'asocial, le *condottiere*. D'où, ses coups de vent, ses conjonctions inexplicables, aux yeux des braves gens qui la connaissaient, avec un Philippe Villard et un

Timon. Ces braves gens eussent été bien étonnés — elle aussi, peut-être — si sa conscience, sa vraie conscience, celle qui ne se soucie pas de la moralité, leur avait dit : — « Je suis plus proche d'eux que de vous. » — Plutôt être loup que mouton! N'importe quoi, plutôt que mouton! L'horreur obscure, incoercible, pour le troupeau!

Elle l'avait infiltrée, avec son sang, à Marc. Et ce n'était peut-être pas le plus beau legs qu'elle lui avait fait. En tout cas, il ne lui facilitait point la vie. Marc n'avait jamais pu se lier à aucun parti de pensée. De même que sa mère n'avait pu consentir à s'enfermer dans le lit d'un mariage, lui se refusait à emprisonner son esprit entre les draps d'une doctrine. Il ne concevait pas ce masochisme de la plupart, qui s'acharnent à se cadennasser, le dos courbé, déformés, dans des cages à la La Balue! Qu'avait-il à faire de toutes leurs rixes entre des « ismes » — matérialisme, spiritualisme, socialisme, communisme, etc., etc! ... Ce sont tous des colliers de chiens à l'attache.

Et Assia aussi fuyait l'attache, fuyait les murs qui limitent, fuyait le chenil, le lit tracé, fuyait, fuyait tout ce qui lie, si bien qu'à vouloir trop sauver son moi, elle en arrivait à le perdre, comme un ruisseau qui déborde et qui s'égaré à travers champs. A force de courir, il perd sa pente et son courant. Gare qu'il ne finisse en Maremma qui stagne, sans bornes, au soleil!... Et gare à Marc! Cette petite reine de la fièvre, ce ruisseau sans lit, qu'était-elle venue faire dans son lit?

Elle avait cherché, il avait cherché, à réaliser ensemble l'isolement à deux, l'individualisme à double tête, comme Janus. C'est l'instinct de vie. Le moi, le moi! Il a toujours faim. Il faut le nourrir... « Le nourrir de toi. Je veux être toi. Etre? T'avoir! »... Les deux têtes du Janus ne s'appliquent point nuque à nuque,

mais bouche à bouche : les deux suçoirs. Lequel dévorera l'autre ? Ou l'orange est dure et amère : elle résiste. Ou elle est molle et elle est bue ; et après, qu'est-ce qu'il en reste pour ma soif ? La pelure ? Je la jette... Il ne faut pas longtemps pour que je retrouve ma solitude et ma soif...

Et il ne fallut pas longtemps pour que Marc et Assia eussent sur la langue ce double goût d'amertume et de sécheresse, cet ennui qui provenait, chez ces êtres sains et sincères, de la conscience (plus franche chez Assia, plus refoulée chez Marc) de l'inutilité sociale de leur vie.

Annette voyait son garçon s'assombrir, quand il venait lui faire visite, — pas très souvent : car il avait gêne à lui parler, et il craignait son regard trop attentif, bien qu'il voulût se persuader qu'elle ne pouvait pas lire en lui : il avait toujours la tendance masculine à prêter dédaigneusement aux femmes une impuissance congénitale à sortir de soi, une myopie trouble de somnambules, cheminant enveloppées de la fumée chaude de leur rêve. Quand il venait et qu'il restait muet, ou qu'il parlait de choses indifférentes, Annette voyait les plis précoces qui se creusaient à son front préoccupé. Et elle répondait distraitement. Leur pensée à tous deux n'écoutait plus leurs paroles, elle suivait, chacune, son sentier. Sans le vouloir, Annette, une fois, soupira. Marc demanda :

- « Maman, qu'as-tu ? »
- « Un peu de fatigue. Ce n'est rien. »
- « Quand pourras-tu te reposer un peu ? »
- « Quand mes enfants seront heureux. »
- « Ils le sont », dit Marc.

Annette sourit, et le regarda dans les yeux. Le premier mouvement de Marc fut de détourner les siens. Puis, il fut irrité de faiblesse, et son regard soutint

celui de sa mère. Il avait l'air de la défier. Annette lui posa sur les bras ses deux mains, et elle sentit les muscles qui se raidissaient. Elle rit et dit :

— « Tu veux lutter ? »

Heureux de ce prétexte pour détourner sa pensée, il dégagea ses bras et empoigna ceux de sa mère, il les broyait affectueusement, comme dans des jeux de petit loup. Elle en cria. Elle avait mal. Elle avait bien. Elle se rendit, et elle dit :

— « Fort, mon garçon ! Une bonne pince ! »

Il la lâcha :

— « Oh ! je t'ai fait mal ?... »

— « Ce n'est rien... De bons étaux, que je lui ai donnés... Il est bien armé... Mais ce n'est rien, d'être bien armé et d'être fort !... Il faut connaître l'adversaire. Le connais-tu ? »

Elle ne parlait déjà plus d'elle. Il ne comprit pas. Ils étaient presque front contre front. Elle toqua le front, doucement, contre celui de Marc, et répéta :

— « Le connais-tu, mon grand lutteur ? Le connais-tu bien, l'adversaire ? »

— « Qui ? » demanda-t-il. « Toi ? »

— « Moi, ou elle. Celle qui t'aime le plus, et que tu aimes... Es-tu bien prêt ? »

Il fut dérouté. Il avoua :

— « Je ne comprends pas. »

Il commençait à être inquiet.

Elle se redressa, elle lui prit le front entre ses mains, pour qu'il ne pût s'échapper ; et, le tenant attaché à ses yeux, elle changea de ton. Fini de rire ! Sans élever une note plus haut que l'autre, mais inflexible... (« Je n'ai plus à te ménager... »)

— « Sois prêt !... Celle que tu aimes, qui t'aime le plus, l'heure viendra où elle te haïra, tu la haïras. C'est peu de la haine ! L'écœurement... Ta seule présence lui

causera une répulsion. Elle te la cachera, elle se la cachera... Et cela durera, cela peut durer, ou des instants, ou bien des jours... Cela succédera aux plus ardents élans d'amour, et ils pourront y succéder. Ou bien, cela s'installera à demeure, sans bruit, sous la placidité de la vie quotidienne, pour une période plus ou moins longue, et sans que l'accord tacite, renouvelé de jour en jour, soit modifié. Mais le mal sera là, dans le cher cœur. Et ton cœur, à toi, n'y échappera point. Tu subiras, à tes instants, ou à tes jours, les mêmes poussées, les mêmes rongées. Le pire sera que tes heures ne seront pas les siennes : la levée de l'âme en révolte ne marque presque jamais la même heure aux deux cadrans. Ce sera peut-être le soir où tu t'approcheras d'elle, avec l'amour le plus fervent, que son cœur à elle te vomira. Et ce sera la nuit où son corps s'attachera au tien le plus éperdûment, que ton âme furieuse lui soufflera : — « Va-t'en! »... Mais tu ne le diras pas. Et elle ne le dira pas. Car vous aurez, chacun, honte de soi et pitié de l'autre... Honte et pitié... C'est bien! C'est le premier pas. Grâce à ce pas, vos peines n'auront point été tout à fait perdues. La plupart des êtres, à condition qu'ils soient doués d'un peu d'humanité, en arrivent là, en restent là. — Mais il faut que toi, mon Marc, tu fasses un pas de plus. Il faut apprendre à regarder en face l'adversaire, comme tu me regardes en ce moment — (Ne bouge pas!) — et que tu lui dises : — « Tu es ainsi. Je t'aime, ainsi. Je t'aime, toi qui me rejettes, toi qui me hais, malgré toi. Pardonne-moi! C'est la loi farouche de la révolte. Elle est aussi sacrée que celle de l'amour. Et peut-être que je t'aimerais moins, si tu n'étais pas capable de l'entendre... »

Elle s'arrêta de parler, mais elle continuait de lui serrer le front, et elle sentait battre la tempe contre

son pouce. Et lui, avait arrêté son souffle. — Puis, ils s'écartèrent l'un de l'autre. Et leurs regards s'évitèrent.

Marc, à mi-voix oppressée, dit :

— « J'ai peur... je ne suis pas prêt... »

Annette dit :

— « Mon pauvre petit... Moi, non plus!... Je ne l'ai jamais été qu'après que la bataille était livrée... Mais c'est déjà quelque chose, de s'être fait une armée de réserve... Je te donne la mienne. »

Marc dit, sur le même ton :

— « Elle me fait presque aussi peur que l'adversaire. »

Annette rit :

— « Mon cher garçon!... Je te demande pardon... »

Marc se leva, pour partir. Près de sortir, il se retourna :

— « Maman!... Et tu peux aimer la vie?... Mais c'est un monstre! »

— « Il y a de beaux monstres », dit Annette.

Marc plaisanta :

— « Tu en es un. »

— « Je suis de sa race. Je n'en ai pas honte. Tâche de n'avoir pas honte de la mienne! »

— « Si j'étais sûr que je n'aurais pas à te faire honte! »

— « Et de quoi donc? Puisque tu viens de moi, tout ce qui vient de toi est à mon compte. Je ne proteste pas ma signature. J'endosse tout, et le présent et le futur. »

— « Jusqu'aux ordures? »

— « Faut de l'engrais! » dit Annette, jovialement.

— « J'ai une mère cynique », fit Marc, jouant le petit saint... « Et par-dessus le marché, elle cite Labiche! »

— « Je citerais plus volontiers Rabelais. Mais je te ménage, ma fillette... »

— « Dis donc, dis donc! » s'exclama Marc, vexé. « Tu crois que j'ai peur des mots et des choses? »

— « Dame! tu fais le dégoûté, devant la viel »

— « Je me dégoûte. J'ai bien le droit!... »

— « Non! tu n'as pas... Retourne ton champ! Tout doit servir à l'engraisser. Et le fumier, et même les vers et les hannetons. Enfonce ta bêche, comme l'homme nu sur les vieux bouquins de Lemerre! Retourne ton champ!... Et n'oublie pas non plus celui de Assia! »

— « Là-dessus », dit Marc, « honneste dame, je n'ai pas besoin qu'on me fasse la leçon! »

Le fils et la mère se rirent au nez.

Marc pensait, dans l'escalier :

— « Si seulement Assia était comme ça! »

Assia n'était pas si loin d'Annette! Moins que de Marc. Toutes les femmes ont entre elles — les blanches, les noires, les jaunes, les vertes, — des signes de ralliement. Si elles ont l'air de ne pas les voir, c'est que, la moitié du temps, elles sont rivales, elles se volent l'homme (fût-ce sans l'aimer : c'est un instinct auquel résistent les meilleures, mais que les meilleures n'ignorent pas.) Assia, dès le premier jour, avait senti, beaucoup mieux que Marc, la prise de possession d'Annette sur Marc. Et naturellement, sa première tâche était de le lui enlever. Elles avaient beau se sentir alliées et même, sincèrement, s'aimer, l'instinct de chacune disait :

— « Cet homme est à moi. »

La seule différence était que Annette écartait, mollement, cet instinct, quand elle en prenait conscience; au lieu que Assia n'y introduisait sa conscience que pour y ajouter un surcroît d'égoïsme impérieux, qui n'admettait point le partage. Et c'est pourquoi, dans la crise d'amour qu'elle traversait avec Marc, la clairvoyance d'Annette fut d'un médiocre secours... Dans quelle mesure, d'ailleurs, ne s'y mêlait-il pas, à son insu, quand elle dévoilait si crûment à son fils les menaces du cœur féminin, un grain de trahison ?

Assia en eût jugé ainsi. Elle est un traître à sa patrie, la femme qui livre à l'homme les secrets de la femme en amour... Et chacune l'est, à son tour. Mais aucune ne le pardonne à l'autre...

La désaffection du jeune couple avait commencé : Assia n'eût pourtant pas cédé un pouce du terrain conquis à Annette. Au contraire, il semblait qu'elle s'acharnât à la possession de l'enclos, à mesure que le vent du doute soufflait en elle :

— « Pourquoi suis-je venue m'encager dans ces murs ? »

L'enfant, qui levait dans son ventre, faisait aussi partie de la conquête. Cet innocent!... (L'était-elle moins ? Tous deux, aveugles...) Il était le drapeau du vainqueur. Et l'homme qui le plante, ne se doute pas qu'il est la hampe : il est pris.

Oui, mais Assia s'aperçut, trop tard, qu'elle était prise aussi. Elle s'était passé la tête au même licou. Et qui les tenait ? Ce petit corps sorti de son corps, et qui lui rivait Marc enchaîné, il l'enchaînait également, il les rivait tous les deux à l'au-dehors, à l'anonyme, au maître obscur qu'ils redoutaient et se refusaient à accepter — au corps social, avec sa masse écrasante de servitudes. Ils étaient liés, liés par leur pousse à ce polype inextricable de racines et de radicelles, aux fatalités de cet aveugle cheminement et de la sève, à ses erreurs et aux châtements qui l'attendent. Ils ne pouvaient plus les observer, du dehors, avec un détachement dédaigneux. Ils étaient allés se jeter dedans le filet.

Prise à son piège, la « *niña* » ! Cela ne s'avoue point. Mais elle avait la gorge serrée, comme d'un lacet autour du cou... Et c'était lui, lui, l'étrangleur, ce nouveau-né, avec ses menottes en chiffons ! Penchée sur lui, Assia l'épiait de ses regards troubles et rancuniers. Elle était prise au dépourvu.

Ce n'était pourtant point la première fois qu'elle était mère... Oui, il y avait ce terrible souvenir, qu'elle refoulait, cette petite victime, ce fruit sanglant... Elle l'avait repoussé dans l'oubli, elle l'enfonçait au fond de l'eau... Il le fallait!... Si elle ne l'eût fait, elle fût tombée en convulsions... Mais était-elle sûre qu'il ne reviendrait plus à la surface, — qu'il n'était pas revenu?... Et si c'était lui, le nouveau venu, celui qui s'éveillait, là, dans son lit?... Il y a de ces éclairs fous qui transpercent soudain le crâne halluciné d'une femme. Et il serait inutile de les raisonner. Elle n'essaie pas. Tout ce qu'elle peut, c'est de tâcher de n'y pas penser, laisser passer, faire comme si elle ne savait pas. Y résister, c'eût été les voir en face... Les voir en face, son sang se glaçait... Elle se repliait, la face enfouie dans l'oreiller...

— « Je n'ai rien vu. Je ne sais rien... »

Mais l'instant d'après, elle recommençait, d'un regard de côté, à épier le nouveau-né... Toute la vie de Assia était faite de ces refoulements et de ces explosions dans les cavernes de l'être, que recouvrait de ses nuées avec leur écharpe d'arcs-en-ciel le mouvement perpétuel de l'existence quotidienne, la seule qu'il fût permis de regarder.

Elle était donc dans une attitude de défense, en face de cet inconnu, — de l'enfant. Presque plus de crainte (d'hostilité même, par brefs instants) que d'amour. L'instinct maternel était chez elle peu développé, et la catastrophe du début l'avait, par une obscure auto-défense, étranglé : elle n'aurait pu vivre avec cette affreuse plaie ouverte; la volonté de vie l'avait recousue grossièrement; et le sourd battement de la maternité étouffée était interprété dans un autre sens, avec la complicité de la conscience : son appel avait été, comme chez tant de femmes, dévié vers l'amant. Elle

avait, à l'avance, très peu pensé à l'enfant ; quand elle y pensait, c'était à l'homme qu'elle pensait. Elle a sa graine. Il est en elle. Il est à elle... C'était à elle qu'elle pensait. Elle était le couple, elle était tout... Et voici !... Elle n'était plus rien... Il était venu, celui qui était tout... Ce vermisseau !... Et du combat de l'enfantement elle se relevait, au second plan, simple soldat, rentré dans le rang... Quant à Marc, n'en parlons plus ! Il était relégué aux fourgons...

Et ce nouveau maître, qui était-il ? D'où venait-il ? De la nuit, de la mort, de ces mêlées de l'Ukraine, où l'autre petit corps avait fondu ? Et où allait-il ? Où la menait-il ? Vers quelles autres mêlées ? Ce maître-esclave à son tour, cet anneau de la chaîne qui la reliait à tout un ensemble de fatalités, passées, présentes et à venir, à cette asservissante société, dont elle avait cru briser le joug !... Elle le regardait avec stupeur, avec terreur, avec répulsion, avec haine, — et, brusquement, avec des torrents d'amour... Ils firent sauter toutes les écluses. Ce fut l'emportement inouï de ces élans qui remplissaient le ciel de Assia comme des orages et, comme des orages, qui passaient, laissant dans l'atmosphère un bouleversement de saisons. Assia eut des semaines imprévues de passion aveugle, exclusive, animale, pour l'enfant. Rien ne compta plus. Marc fut le mari de l'araignée. Si elle le mange, c'est qu'il est de trop : il a joué son rôle ! — Il eut le bon sens de s'effacer. Il ne lui disputait pas son ver de lait. Comme beaucoup d'hommes, surtout quand ils sont jeunes : ils ont un dégoût pour le fruit du ventre aimé. L'enfant ne commence à les intéresser qu'après un an qu'il s'est lavé... De quoi ? De ses impuretés ? Tu as le droit de parler !... Du gouffre obscur de l'Informe ?... Ils ont besoin de reconnaître en lui les linéaments et les limites : — l'homme.

Et c'est à partir du moment où elle les vit, que le torrent de passion de Assia décrut. Ce n'était plus le maître mystérieux, qu'interrogeait son attente hallucinée. Il était un petit d'homme très ordinaire, qui n'avait rien de celui qu'elle avait perdu, presque rien d'elle, — qui ressemblait à ces petits Français que Assia voyait, chaque jour, sans intérêt, exposés au pâle soleil du Luxembourg par les fourmis ouvrières, et qui n'était point de l'étoffe de son rêve. Quelle trahison!... Et il était sain, normal, et exigeant; il ne se laissait pas oublier. Sa voracité était encore par quoi il tenait Assia solidement, au téton. Elle éprouvait une satisfaction animale à sentir cette bouche goulue lui vider son sein. Oui, il la tenait, il la tenait bien! Et sourdement, elle lui en voulait; elle pensait :

— « Quand et comment échapperai-je ? »

Elle oscillait entre la rancune et l'amour. Et la découverte la plus accablante qu'elle fit, c'est qu'elle ne pouvait plus maintenant être ni tout à fait libre, ni tout à fait prise... Si elle avait pu être tout à fait prise! La nature entière de Assia (entière et changeante avec la succession des instants, mais chacun des instants tout entière) ne pouvait rien moins supporter que le oui et le non à la fois... Néant!... Mieux vaut le pire! Elle essaya sincèrement de se donner tout entière à l'enfant... Impossible! Il faut se faire illusion, comme ces mères qui croient avoir pondu l'œuf de Pâques et pour qui leur caneton déplumé est le miracle des miracles. Assia soupesait l'oison dans sa paume, et elle pensait :

— « Un médiocre de plus dans le monde... Y sacrifier ma liberté, non, c'est trop!... »

Et cette liberté, que valait-elle? Qu'en faire? A quoi l'occuper?... Assia était trop franche pour se leurrer, sur lui, sur elle. Si elle était née avide et impérieuse,

elle n'essayait pas de se persuader qu'une supériorité de nature lui assurât, à elle et à ses rejetons, des droits privilégiés. Non! Elle avait plutôt tendance à voir et à se prouver sans égards sa médiocrité. Médiocre, d'esprit; médiocre de cœur, et plutôt au-dessous du médiocre; médiocre de corps : disons laide!

— « Et qu'est-ce que cela me fait ? Est-ce que cela m'interdit d'avoir faim ? J'ai faim, comme lui. Lui, ce suçon : lui, il a faim de mon téton. Et moi, je cherche, comme un chiennot aveugle, le téton à mordre, sur les mamelles de la nature. Où se cache-t-il ? Il me le faut, et je le cherche avec mon nez et mes quatre pieds. Si j'ai pris cet homme avec moi, c'est pour qu'il m'aide à le trouver, à faire gicler du sein le lait — (fi du lait fade!) — le sang qui sourd du cœur de la vie... »

Cet homme l'aide mal. Il est comme elle, un chien aveugle; il remâche en vain sur le vieux corps de la mère Europe un bout de tétou flétri, usé, presque entièrement desséché... Il se débat dans le désert de l'individualisme.

Comment se fait-il? Ce fut jadis une grande vallée ombreuse, fertile, bien arrosée. Hier encore, quand tout brûlait, parmi les ruines de la guerre, c'était une oasis de l'esprit libre : il y gardait sa source fraîche et ses nuits pures sous les palmiers. A présent, la source est orde et piétinée; elle est brisée, la ceinture de palmiers; le sable cingle à travers l'écran crevé; le ciel est blanc et l'air brûle : le désert a presque tout dévoré...

Parlons cru! C'est encore faire trop d'honneur à ces lâches que farder d'images leur capitulation. Car il ne s'agit de rien moins. L'individualisme, l'esprit libre, a fait sans bruit, depuis que l'autre guerre est finie, son armée de Metz et son Sedan. Il s'est rendu. Qu'en reste-t-il? Quelques lambeaux de drapeaux, cachés en poche, que l'on exhibe en petits comités, ou dans des palabres sans danger. Quel est celui qui ose tenir tête à l'Etat et à ses chiens : l'opinion et la presse? Ils se disent libres, dans leur jardin gardé à vue; ils le

cultivent, en se gargarisant de nobles vers, comme cet Horace, le chien couchant qui, à la chaîne, jappait fièrement pour la postérité. Celui-là, du moins, avait le cynisme de se vanter d'avoir jeté son bouclier. Mais eux voudraient faire croire qu'ils sont indépendants, alors qu'ils mangent la pâtée. Tacitement s'est établi entre ces fiers intellectuels et le maître (le maître change, mais la domesticité ne change pas) un contrat comme celui qui régit les animaux domestiques. Toute liberté dans ton emploi et dans ma ferme! Mais n'en sors pas! Moyennant quoi, je t'engraisse... Ils ont si bien pris l'habitude qu'ils n'essaient même plus de sortir. Quand le maître les lâche au dehors, il est tranquille : ils ont le collier. Le petit nombre qui l'enlève, en cachette, parce que les point encore une honte, en vain font parade de leur cou : il est pelé. Marc rougissait de voir des maîtres qu'il avait estimés, des aînés sur qui il avait compté, s'évertuer piteusement à dissimuler sous une jactance de libre choix le conformisme de pensée, auquel ils avaient fait, par calcul ou timidité, leur soumission. Un tel exemple démoralisait les plus jeunes gens et les exerçait, de bonne heure, à la prostitution de l'esprit : ils se vendaient au plus offrant; mais, à la façon des prostituées qui sont de marque, ils s'arrangeaient pour faire croire que c'était par amour pour le maître du jour qui les entretenait. Dès qu'une idée — ou rouge ou noire, ou guerre ou paix — devenait officielle ou allait l'être, ils se ruaient à son service, — à ses emplois. Si elle oscillait, ils oscillaient, flairant le vent. Mais si elle mourait, par malchance, subitement, ils ne s'attardaient pas aux obseques. Ils acclamaient déjà le roi vivant.

C'est de tous les temps. Mais ce qui est du nôtre, c'est que les nôtres, nos hommes, nos biens, les intellectuels et tous leurs Saints-Sacrements d'idéologies

démocratiques, aient passé au rôle de courtisans. Quand c'était une aristocratie dégénérée qui se prostituait, nous n'avions qu'à laisser faire : creuse ta fosse! mes champs, dessus, en seront plus drus. Mais à présent, ce sont mes champs qui pourrissent; et qui trahissent, ce sont mes idées, mes mots-lumières, mes paroles-sources, où s'alimentait le grand individualisme. L'Indépendance de l'Esprit... Où a-t-elle passé, l'indépendance? Dans le meilleur cas, à jouer l'opposition constitutionnelle à un régime qu'elle ménage, car elle entend s'en assurer la succession, et par avance elle endosse charges et tares de l'héritage. Ils sont devenus si experts à nager dans un compromis de pensées que, par moments, on ne distingue plus les rouges des noirs, ni la main gauche de sa droite : tout est mêlé, et les partis au Parlement, comme au dehors, sont plus ou moins des amphibies.

— « J'aime encore mieux, pensait Marc, les *arrabbiati* de la réaction : ils sont francs, comme la lame du couteau qu'un jour ou l'autre, ils me planteront dans les côtes. Mais ces socialistes d'après-guerre, ces baisers de Judas, qui livreraient la Révolution et tâchent de lui couper les jarrets, parce qu'elle les gêne dans leur réformisme sans hâte et sans casse!... Ces locataires de l'Etat, ils se gardent bien de bouleverser la maison, qu'un jour ils comptent mettre, à leur profit, en location... Et qu'ai-je à faire de ces placements de pères de familles, et de ces baux de préjugés et d'intérêts! Si seulement je trouvais en Occident un quarteron d'hommes libres, d'hommes décidés, quoi qu'il en coûte, à rechercher et à servir, où qu'ils la trouvent, la vérité! Fût-ce contre leur patrie, ou contre leur caste. Fût-ce contre eux-mêmes! La vérité est la patrie de l'homme libre... — Mais tous ceux que je vois autour de moi sont des sans-patrie. Des asservis

volontaires. Ils fourbent le maître, qui les laisse faire : car il les tient. Et ces jeunes intellectuels et ces requins tiennent ensemble boutique d'idéologies et d'affaires. Hier, la guerre, la nation, la civilisation latine. Aujourd'hui, la paix d'Europe et, bien entendu, la liberté qui en est la denrée d'échange : (valeur cotée en Bourse, elle est en baisse, on l'achète aujourd'hui pour rien)! Qui veut être libre, il lui faut l'argent. Et qui veut l'argent, il faut qu'il vende sa liberté. Combat de conscience ? Que non pas ! La conscience du jour a le cœur trop sensible, pour s'exposer à ces troubles de santé : elle se démontre mathématiquement que si elle est libre, c'est donc son droit de se vendre ; il lui suffit de vouloir ce pour quoi on l'achète. Et elle le veut. Vous n'avez qu'à lui dire quoi. Elle vous fournira aussitôt d'arguments. Il n'est que de les rendre sonnants. Ou or, ou places, ou rôles à jouer : le pouvoir... Il a bien dit, celui qui a dit : — « Vouloir, c'est pouvoir... » Vouloir le pouvoir. Ils le veulent tous. Chacun sa part ! Et pour quoi faire ? Quand ils y sont, pour y rester. Ce n'est pas alors qu'il faut compter qu'ils se dégageront de l'écheveau de compromis, dont ils ont dû s'en-corder pour l'ascension. Ils y resteront pour toujours enchevêtrés, comme des mouches dans la toile. Et l'araignée, où et qui est-elle ? Elle est repue, elle veille sur son garde-manger. Les grosses mouches continuent de bourdonner. Elles veulent se persuader qu'elles sont encore libres. Elles ne le sont plus. Chaque mouvement de leurs ailes achève de les engluier. — Annette l'a vu, par l'exemple de son bourdon, de son Timon. Il avait beau ronfler et faire la peur autour de lui. Il ne pouvait plus s'échapper. Et il le savait ! Annette a été témoin de ses fureurs. Tout ce qu'il pouvait, c'était s'enrober de plus de toiles ; et il enroulait avec, autour de son dos, les milliers d'insectes

emmaillés. Mais ils n'en faisaient sur ses membres qu'une épaisseur plus étouffante de linceul. Il était pris... Ils sont tous pris, les grands preneurs, les rois d'affaires, acier, pétrole, allumettes, armements! Ils sont collés aux fils gluants du même réseau; quand un fil vibre, ils le sentent au ventre, ils sont interdépendants; et tous ensemble sont accrochés à l'étau de l'Araignée... la bête aveugle, qui a jeté son épervier sur la rivière de la vie. Le fatalisme économique régite l'écliptique de la société humaine, et entraîne à la remorque l'Esprit... »

Mais Marc proteste. Il ne consent pas à soussigner la capitulation. Il prétend maintenir libre en lui l'Esprit. Et il prend à témoin ses deux alliées, les deux fronts durs et obstinés d'indépendance, Annette, Assia. Annette dit :

— « Tiens bon! »

Mais Assia, souriant avec ironie, lui dit :

— « Ton esprit libre, à quoi te sert-il? »

Il a un serrement de cœur. Avec violence il proteste. Mais le coup droit a porté...

Stérilité de l'individuel... Il a beau chercher à se faire illusion :

— « Je suis un monde. Si je le sauve, n'est-ce rien? »

Elle répond :

— « Un monde contracté sur soi-même, une étoile rouge qui s'éteint, ça ne réchauffe plus. »

Il dit :

— « Assia! Même plus toi?... »

Elle a pitié; mais il lui est impossible de farder la vérité.

— « Si, mon petit. Je m'y réchauffe le bout des doigts. »

Cette pitié est encore pire que si elle disait crûment :

— « Mon cœur a froid. »

Il essaie de lutter :

— « Mais n'as-tu pas ton propre foyer, ton feu intérieur ? »

— J'ai besoin de l'alimenter. »

— « Et ton petit faon ?... » (il hésite à ajouter : « et ton Marc ?... »)

Elle rit :

— « Mon petit faon et mon grand daim... »

Il reprend, avec humilité :

— « Ils ne suffisent pas à t'alimenter ? »

Elle lui caresse le visage, il baise la main, au passage.

— « Bien sûr, bien sûr, cela me fait une belle petite chaufferette... »

— « Et voilà tout ? »

— « Et c'est beaucoup. Mais (pardonne-moi) j'aurais besoin de me dégourdir les pieds sur la terre, chaude ou froide, qu'importe ? C'est dans mes pieds que je veux le chaud — marchant, courant et agissant. »

— « Eh bien, ne pouvons-nous agir ensemble ? »

— « Oui, mais comment ? Qu'est-ce que tu peux faire ? »

Il ne sait que trop son impuissance, mais il essaie de protester :

— « Nous pouvons tout faire. Nous sommes libres. »

Elle a son sourire, qui éteint :

— « Libres de faire le tour de la clôture. Ne dis pas de bêtises ! Tu sais bien que la liberté est parquée dans des camps de concentration. Défense de sortir ! On pourrait aussi bien l'étrangler. Mais ils sont bons princes ! Il n'y a qu'à laisser la race s'épuiser. Les derniers libres — libres de quoi ? — on les exposera dans des cages du Jardin des Plantes. Tu y seras. »

— « Et toi, Assia ? »

— « Moi, non. Je ne sais pas encore comment. Mais libre ou non, j'en sortirai. »

— « Libre ou non ? Pour sortir, tu renoncerais à la liberté ? »

— « La liberté est dehors. Appelle-la comme tu voudras ! Je te laisse le mot. Je veux la chose. »

Elle est la plus franche des deux. Il s'est toujours jalousement refusé à s'enrôler dans aucun des partis qui se disputent le terrain sur le champ de lutttes, ou qui, derrière l'enceinte, se marchandent des arrangements. Il veut garder sa liberté. Eh ! qu'il la garde ! Personne n'a envie de la lui disputer. A quoi est-elle bonne ? Elle ne lui donne pas à manger. Il lui faut passer ses journées dans les bureaux d'une maison d'éditions ; sa connaissance de trois ou quatre langues lui a fait avoir un poste assez chargé dans la correspondance d'affaires ; mais il n'a rien à voir à la partie littéraire : précisément parce qu'on lui sait une personnalité, on se garderait de lui confier la lecture des manuscrits ; et s'il avait le temps d'écrire un livre, ce n'est pas dans sa maison qu'il aurait chance de le publier. Il fait passer de temps en temps quelques articles sous un nom de plume, dans un des deux ou trois journaux qui entretiennent encore, à peu de frais, l'antique réputation d'indépendance, de liberté de la presse et autres lanternes... Il n'y a plus que quelques nigauds de lecteurs pour y croire. Ceux qui savent lire sont avertis. C'est une innommable ratatouille de compromis. On y courtise le maître d'aujourd'hui et celui de demain : (aussi bien, les deux ennemis sont compères, ou se serrent la main et se tirent dans le dos) ; on y cultive à la première page la paix, à la troisième les armements ; et les grands ténors de la troupe y chantent la sainte démocratie et les droits sacrés de l'humanité, tandis que la direction empoche, pour se taire et pour faire taire les rédacteurs naïfs qui ont pris le mot d'ordre idéaliste au sérieux, sur les crimes et les dividendes de la

colonisation. Un jour ou l'autre, quelque fâcheuse indiscretion révèle engagés ces grands cœurs, ces chevaliers des Immortels Principes, dans quelque sordide escroquerie d'une société d'affaires ou d'aventures, que la bande rivale a dénoncées. Beaucoup de bruit pour rien! Il n'est que de riposter par la menace d'un autre scandale contre l'autre bande de voleurs. Les deux s'enrouent à crier : — « Justice! justice! » — pendant une semaine ou deux; puis, tout se tait; ils ont fait un pacte : — « Je vole à gauche, tu voles à droite, n'en parlons plus! »... Bouche close et les poches pleines!... Elles ne le sont pas, celles des bonnes bêtes de rédacteurs, les quelques braves gens sans caractère, qui ont accepté de jouer au naturel le rôle d'idéalistes dans l'équipe, afin de raccrocher les clients. Eux, ne mentent pas, mais ils sont l'amorce du maraudeur qui pêche en eau trouble; et ils s'efforcent d'oublier cet office humiliant. Que peuvent-ils d'autre? Il faut bien vivre! Et où écrire? Ils se persuadent qu'ils accomplissent un sacerdoce. Leur négrier a l'habileté de les laisser ramer « librement », — bien encadrés à leur banc! Il sait bien qu'ils sont sans danger, et que leurs coups de rames asthmatiques ne feront pas dévier d'un pouce de sa route le bateau. C'est le bateau qui les entraîne, eux et leurs boniments d'idéalismes, comme des tritons sculptés à la poupe, tandis qu'à la proue, sous l'écume, opère la gueule de requin. De quoi se plaindraient-ils, ces « idéalistes »? Toute liberté pour épancher leurs vertueuses homélies! Pourvu qu'elles s'appliquent à tout en général, et à rien ni à aucun en particulier, tout est très bien, cela fait partie de la parade. Rares, très rares, sont les esprits mal faits, comme celui de Marc, qui s'offusquent de ce rôle de tapins. Il n'a pas le bon goût, ou — (si ce n'est pour lui, que ce soit pour les autres!) — la charité de garder sur les yeux le ban-

deau complaisant qui permet aux compagnons d'être dupes. S'ils ne le sont, ils seront donc complices ? C'est une épreuve cruelle à faire subir à de braves gens, qui ont du foin au râtelier. S'ils y renoncent, où manger ? Ils ne sont plus tout jeunes, ils sont fatigués, et les autres râteliers sont occupés.

C'est un métier de riches que de prétendre, sans passer par aucun joug, exprimer sa pensée libre sur les sujets qui touchent de près aux intérêts d'aujourd'hui. Et naturellement, les riches ont mieux à faire qu'à miner le sol sous leurs pas, en révélant de quoi est faite leur richesse. Alors, il y a ces phénix d'intellectuels, qui, sachant très bien l'impossibilité ou les dangers de la liberté agissante, font les rodomonts avec elle et affectent de la mépriser : fi de l'esprit qui s'asservit aux réalités de la vie sociale et politique ! Il n'est de liberté de l'esprit pour ces preux, que stérile : *« la foi qui n'agit point... »* — si ce n'est en cet empyrée des Idées, dont le mécanisme d'horloge se déroule dans la boutique du fabricant, portes fermées aux risques et aux cahots de la vie. Certes, ils sont libres de la vie, car ils sont morts. Benda, le « cleric » accroupi, veille sur les ossements blancs, dans la vallée de Josaphat. Il veille à ce que l'Ange ne les réveille pas...

L'appétit de Marc se satisfait-il de cette liberté funéraire ? Il la recrache avec horreur. Il n'est d'esprit, il n'est de vie, que ceux qui agissent ! Mais où sont-ils, les vrais vivants ? Et comment feront-ils pour se tenir debout sous la toise, qui courbe aujourd'hui toutes les têtes ? — Brise la toise ! troue le plafond ! — Tu ne le peux, seul. C'est ton crâne qui s'y brisera. Il faut t'unir aux autres révoltés. Mais s'unir, c'est se lier. C'est accepter les disciplines de partis et les doctrines, dont ces partis sont bardés. Marc refuse. Assia, dont

il quête l'approbation, hausse l'épaule et dit sèchement :

— « Qui veut la fin, veut les moyens. »

Il se récrie :

— « Assia ! C'est toi qui parles de prendre des liens ! »

Elle a son mauvais sourire :

— « Je les prends hier. Je les dépends demain. »

Il ne rit pas.

— « Aussi les nôtres ? Entre toi et moi ? »

— « Et pourquoi pas ? » (Elle le brave.) « Si tu es libre, tu dois l'être de te lier et de te délier. Je le suis, moi. »

— « Assia ! Ne plaisante pas avec ces choses-là ! »

Elle voit son expression anxieuse. Elle sourit : (le bon sourire, cette fois !) Et elle l'embrasse.

— « Petit garçon ! »

Il reste à son cou, soulagé, un peu piqué.

— « Je suis ton homme. »

— « Non. Pas tout à fait. »

— « Eh bien ! qu'est-ce qu'il te faut ! »

— « Il me faut *un homme*. Toi, si tu peux. Sois-le !... Ou, gare ! »

Elle plaisante. Mais les plaisanteries de Assia ont toujours un arrière-fond sérieux. Marc le sait. Il est troublé. Il demande :

— « Dis-moi ce que je dois faire. »

— « Ah ! non » fait-elle. « C'est ton affaire. Ton rôle d'homme. »

— « Mais si ensuite cela te déplaît ? »

— « Plaire ou déplaire, je te le dirai ensuite. Pas avant ! Tu es l'homme. D'abord, fais ! »

Ce refus de parler, de discuter, cette menace suspendue, cet œil qui observe sans indulgence et qui juge tous ses actes — cela n'aide point à agir. Il est gêné

aux entournares. Si elle ne sait pas clairement ce qu'elle voudrait, il sent trop bien qu'elle voudrait de lui ce qu'il ne veut ni ne peut. Il la voit qui, depuis quelque temps, flaire dans les journaux et dans les livres, dans les entretiens, dans l'air du temps, les relents d'action violente qui fument des flancs du vieux monde : à droite, à gauche, partout, au loin, au près, en Amérique, en Russie, en Italie, en Balkanie, en Europe Centrale. Ces soubresauts de frénésie sont, pour la plupart, désordonnés; ils ne semblent mener qu'à la destruction; mais les plus aveugles, les plus sanglants sont une révolte de la vie. Tout, plutôt que rester gisants! *Ignavia est jacere...* Et cette révolte, qui s'amasse au fond de Assia, fait qu'elle observe, avec une avidité inavouable — (qu'elle ne s'avoue pas) — même la montée de ces fascismes, qui achèvent d'assommer les anémiques libertés de l'Europe, à coups de matraques. Mais son instinct de troupeau, la voix du sang, la ramène de préférence vers les combats de l'U. R. S. S. Elle glisse, par une pente invincible, vers les sanglantes destinées où s'élabore par la violence un monde nouveau. Marc pressent, par l'intuition de l'amour menacé, le travail mystérieux qui s'opère dans l'esprit de Assia muette : il le voit prêt à filer sur la pente, et il voudrait le retenir; mais il n'ose pas lui-même regarder la pente; il a le vertige de cette U. R. S. S., et il évite d'en parler avec Assia. — Il l'attaque par un biais, de côté, sur les événements d'Italie, il essaie de lui arracher un blâme, un sursaut contre ces crimes organisés. La bouche de Assia reste cadennassée. Marc s'écrie :

— « Enfin, Assia, tu ne vas pas dire que tu as de la sympathie pour ce qu'ils font ? »

Elle réplique durement, sans daigner même le regarder :

— « Plus, en tout cas, que pour ce que *d'autres* ne font pas. »

Marc est atteint au cœur. Rien à répondre. Il ne le sait que trop : il ne fait rien, il ne peut rien faire. Sa santé ne s'est jamais bien remise du terrible assaut d'avant le mariage ; et le mariage prématuré, la folle dépense qu'il y a faite d'énergies convalescentes, n'ont pas été de nature à la rétablir. Il y a dû, après sursis, d'être dispensé de son service militaire ; et ce lui a épargné l'épreuve du refus, auquel il était décidé, et de la condamnation. Mais c'eût été plus sain pour lui, peut-être, de l'affronter, car le sentiment de sa résistance l'eût assuré contre soi-même. Il l'eût voulu, même sans objet, puisque rien ne l'obligeait plus à se prononcer ; il l'eût voulu, pour s'affirmer, par pur défi. Mais ses deux conseillères s'étaient mises à la traverse : — Assia, parce qu'elle ne comprenait pas la vanité des bravades inutiles : (passe encore s'il eût été contraint à prendre parti ! Bien qu'en ce cas elle pensât, comme les communistes, que le devoir était alors d'entrer dans le rang, afin d'y prendre les armes de l'ennemi, non de les refuser !) l'objection de conscience lui semblait niaise... Annette, qui en connaissait la grandeur, évitait d'y pousser Marc, parce qu'elle sentait que la conviction de Marc était douteuse, et qu'il eût apporté à son refus plus d'amour-propre que de foi sincère. Et trop de raisons « raisonnables » plaidaient pour qu'il acceptât l'échappatoire : l'enfant qui venait, ses lourds devoirs de chef de famille, et sa santé. Il échappa. Mais son moral en garda une humiliation, le regret d'une bataille non livrée, d'une défaite, — (Assia avait mis le doigt sur la plaie) : — de « *ce qu'il n'avait point fait* ». Il se sentait diminué.

Il lui eût fallu prendre sa revanche par une autre action, — fût-ce en parole ou par écrit. Mais les moyens

lui en étaient, on l'a vu, extrêmement réduits. Il ne pouvait rien agir, même par la plume, rien publier, que de loin en loin quelques paroles sans écho. Il était muré dans sa geôle d'individualisme. Il n'avait de jour que par l'en haut, par le ciel vide. Sa mère seule pouvait s'en accommoder. — (S'en accommodait-elle ? Elle ne disait point aux autres ce qui lui manquait, et que ce ciel ne lui suffisait pas...) Mais tout de même, elle y respirait, elle s'y était fait un au-delà.

Marc ne l'a point. Cet au-delà est, aussi bien que le royaume de l'Infini, le royaume de la mort. Marc a besoin de fenêtres sur le monde des vivants. Et par la fenêtre, de sauter dedans... Saute donc ! Ne vois-tu pas sous la paupière, l'œil de Assia, qui guette tes mouvements ? Si tu enjambes la fenêtre, elle aura bondi en bas, avant toi... Oui, il a vu. Il voit que c'est cela qu'elle veut de lui, qu'elle attend...

Mais il ne peut pas s'y décider. Il y a, en bas, cette violence, cette tyrannie de la violence, qu'il hait. Il la hait d'autant plus qu'elle est dans son sang... son sang fiévreux, qui ne serait que trop porté à tyranniser. Puisque, Dieu merci ! il ne le peut pas — (il tremble parfois, à la pensée des abus qu'il en aurait faits) — il ne le tolère pas des autres. Toute sa violence, il la concentre à ne pas céder un pouce de ce qui lui appartient : son être. Ah ! si la Révolution était — comme autrefois, où elle avortait en feux d'artifice — un libre jaillissement de révoltes, où l'on met tous dans le tas commun, chacun la sienne ! Mais ils l'ont aujourd'hui militarisée. C'est une caserne. La discipline s'étend à tout, aux actes, aux écrits, aux pensées. Jusqu'à la philosophie et à la science que les nouveaux prêtres de la faucille et du marteau ont la prétention de régenter ! N'ont-ils pas fulminé l'anathème contre les libres hypothèses de la physique et de l'énergétique moderne,

qui s'évadent des canaux de l'Évangile marxiste matérialiste!... Et ils sont peut-être dans leur rôle, s'ils entendent bien que l'An I de la Révolution soit l'An de l'Hégire : la guerre sainte veut son Coran... Mais Marc se cabre contre les Dieux imposés. Il n'entend pas raillerie sur le champ de l'esprit. Mon esprit est à moi. Ne te risque point à y toucher!

C'est bien indifférent à Assia. L'esprit est, comme le corps, à qui le prend, — au plus fort. Et le plus fort ne le prendra qu'autant que je veux. Quand je voudrai, je le reprendrai...

Elle se détachait de ce Français, qui ne savait ni prendre, ni renoncer tout à fait, — dont toute l'énergie se dépensait à ne décider rien. Elle regardait autour d'elle, et commençait à faire des comparaisons, qui n'étaient pas à son avantage.

Elle avait été introduite par Annette dans des cercles français où l'on cherchait, encore timidement, un rapprochement culturel avec l'U. R. S. S. Elle y avait rencontré certains Russes des organisations soviétiques. Annette avait été en relations avec quelques-uns d'entre eux, aux jours où elle travaillait pour Timon. Ils avaient eu le temps de l'étudier. Ils prirent celui d'étudier sa bru. Assia reçut des commandes de traductions du russe pour une Exposition Internationale des Arts Décoratifs, qu'on préparait à Paris : articles sur l'art populaire russe, tissus, jouets, laques de Palekh, théâtre, etc. Puis, des brochures d'habile propagande intellectuelle. Puis, des travaux plus techniques pour la Représentation Commerciale soviétique à Paris. Elle exécuta d'abord la tâche, à la maison. Puis, après un temps assez long d'observation, corroborée par le témoignage d'une amie d'enfance, employée à l'ambassade des Soviets, et qui la revoyait, non sans réserve, de loin en loin, la porte s'entre-

bâilla prudemment, et Assia fut admise dans l'anti-chambre. Quand son petit fut sevré — (et Assia ne lui demanda pas son avis pour le faire), — elle se déchargea de lui sur Annette, qui ne demandait pas mieux, et elle s'en alla travailler à la Représentation Commerciale. Ainsi que les candidats à la chrétienté, des premiers temps, qui étaient admis à suivre l'office, sous le portique, hors du sanctuaire, Assia eut sa table de travail, au vestibule, dans une salle d'à côté. Et peu à peu, elle y passa des journées.

Elle y goûtait une satisfaction, sur la nature de laquelle elle ne cherchait pas à s'expliquer. Elle ne convenait pas qu'elle se retrouvait sur le sol natal de sa pensée. Elle affectait de s'en croire, et non sans rancune, libérée. Mais, contre l'autre sol où ses racines étaient prises, c'était une secrète évasion... — « Vous ne me tenez pas... Ni toi, ni toi!... » Elle en éprouvait un soulagement. Le soir, au sortir de l'atmosphère russe, elle avait plus de plaisir à retrouver son foyer français. Mais pour apprécier celui-ci tout-à-fait, elle avait besoin d'en être sortie. Bonne excuse envers soi, pour le fuir!

L'excuse n'était point bonne pour Marc. (Aussi bien, Assia ne lui en faisait point part. Elle n'eût pas condescendu à des excuses.) Il était sombre. Il s'enfermait dans un mutisme raidi et courroucé. C'était le pire. Il avait l'air d'un maître vexé. Passe encore de faire le maître, si l'on est le plus fort. Mais si l'on est le plus faible, quel ridicule! La souple échine d'une Assia eût frémi, non sans jouissance, sous la griffe. Quitte à reprendre plus tard sa revanche! Mais ces babines boudeuses, ces sourcils froncés, ce dépit impuissant, qui ne daigne (qui n'ose) même pas se formuler... Juste assez pour lui faire sentir qu'il avait le vouloir, sans le pouvoir, de l'asservir. Et pour l'inciter à s'affranchir.

Assia éprouvait une satisfaction hostile à lui vanter ce qu'elle avait appris. Il était fatal que s'établissent dans l'esprit et de l'un et de l'autre des comparaisons entre la stérilité d'opposition de Marc et la féconde énergie de l'U. R. S. S., de ceux qui agissent. Marc, qui faisait lui-même ces comparaisons et en souffrait, ne tolérait point que Assia les lui fit. Leur duel de pensée s'envenima; en l'exprimant, ils accentuaient ce qui les divisait. Marc finit par demander à Assia, sur un ton impératif, qu'elle cessât d'aller à son bureau. Assia répondit : « — Non! » et vertement. Elle était libre...

Etrange façon d'affirmer sa liberté que de courir à ceux qui avaient établi sur l'immense Union des Républiques Socialistes Soviétiques la main de fer d'une dictature idéologique, sociale, économique et policière, et qui eussent voulu l'établir sur tout le reste de la terre! Mais par réaction contre le libéralisme d'Occident inorganisé, invertébré, sans franchise et sans vigueur, qui faisait le jeu des pires exploiters, la brutalité de Moscou, qui s'employait au service des classes exploitées, faisait l'effet d'une bise qui fouette et désintoxique le sang. Elle dégrasait le cerveau lourd et oxydé par la rouille de la pensée sans volonté de France. Nulle servitude plus répugnante que celle qui accepte en se leurrant, ou bien qui boude sans se révolter virilement, — celle de l'Occident. Assia se sentait plus libre, sous les cuisses dures d'une dictature qui chevauche les peuples, pour les mener à la victoire, que parquée dans les clôtures d'une pseudo-démocratie, qui laisse paître ses troupeaux — ou bien crever de faim — sans leur permettre d'en sortir et d'agir, en attendant l'heure où elle dispose d'eux, ou pour la guerre ou pour la paix, — ou pour la tonte ou pour l'égal. L'eût-on assurée qu'elle bénéficierait, elle et les siens, d'un traitement de faveur, comme ces démocra-

ties font pour les vendus de la presse et du Parlement, ou pour une élite à l'engrais, Assia leur eût recraché à la face leurs faveurs. La faveur est une autre servitude, la plus basse, la monnayée. Celle-là, du moins, son Marc ne l'accepterait jamais, et il n'y avait pas de risques qu'on la lui offrît : c'était pour cela qu'il lui restait cher. — Mais pourquoi se résignait-il à refuser la servitude, sans renverser l'ordre asservisseur ? Certes, il ne le pouvait à moins de s'astreindre à une discipline de combat, qui était un nouveau contrat de servage, mais consenti, mais temporaire, et pour un but qui légitimait les sacrifices.

Il faut ajouter que la rigueur de ceux-ci apparaissait à Assia fort diminuée, quand on les considérait de la rue de Grenelle. La chaîne y était distendue, surtout pour une libre passante qui vient flairer. La dictature est légère, quand on la soupèse du dehors. Pour l'instant, elle n'entrait pas en ligne de compte dans les pensées de Assia. Assia n'avait pas affaire aux moyens ; elle voyait l'œuvre et les fins. Les unes et l'autre l'exaltaient. On bâtissait un monde nouveau, à la mesure des cent soixante millions d'êtres humains, qui, de gré ou de force, étaient enrôlés sur le chantier. L'imbécillité du vieux monde ennemi, incapable de combattre ou d'accepter, avait prétendu les étouffer en les bloquant dans leur maison en ruines et leur refusant l'air du dehors. Ils avaient relevé le défi et fait de la nécessité meurtrière la loi de leur élan créateur. Sur les ruines de la vieille mesure surgissaient les constructions babyloniennes de l'Esprit qui capte les forces des éléments. La première ébauche s'annonçait des grands Plans, d'où devaient sortir cette faune de monstres préhistoriques, les Dnieprostoï, les Avtostroy, les Magnitogorsk, qui de leurs trompes et de leurs défenses fouillent le sang de l'eau, de l'air et de la terre, et tous

les peuples d'ouvriers qui font paître les grands troupeaux des mastodontes, les hauts-fourneaux et les usines et les barrages cyclopéens. Une exaltation sévère et brûlante menait ces équipes au combat, crispait leurs muscles et leurs fronts, elle instituait entre elles des jeux de rivalités héroïques, à qui vaincraient, les premiers, la tâche énorme et assureraient les fondations indestructibles sur lesquelles s'élèverait — s'élevait, de jour en jour, — la suprématie du Travail humain, libre, égal et souverain. Nul sacrifice n'est disproportionné à un tel but. Nul mal présent, nul mal de soi, nul mal des siens, n'est trop payer le bien futur, qu'on rêve, qu'on veut, et qu'on bâtit pour tous les hommes dans l'avenir. Ceux qui se lamentent, en Occident, ou qui s'indignent de la destruction par l'U. R. S. S. des dieux, des églises et de la religion, ils feront mieux, ces morts, d'enterrer leurs morts! Rien ne sortira plus de ces sépulcres blanchis. Ils ne voient pas, de leurs orbites vides, ils ne peuvent pas voir qu'à l'Orient, une fois de plus, un Dieu est né! Cette jeunesse prolétarienne, marxiste, matérialiste, athée, qui se sacrifie avec une sérieuse allégresse, au bonheur et au bien social qui sera, quand elle ne sera plus, a plus de religion dans son marteau et sa faucille que, dans toutes leurs patenôtres cléricales ou laïques, les faux dévots du menteur Occident. Hors de l'action, rien n'est que mensonge. Seule, l'action ne ment pas. Qu'à l'action, l'on juge ceux de là-bas et ceux d'ici!

Dans son injustice passionnée, ainsi Assia dressait le bilan de la vie de son Marc : — Néant. Elle savait bien que son inaction était forcée, qu'il en souffrait comme un insecte, cloué en pleine vie par une épingle sur une planche. Mais elle était sans pitié, quand elle voyait que d'autres insectes s'étaient arrachés tout sanglants de l'épingle! Qu'il fit de même! Elle bai-

serait à pleine bouche ses blessures, comme elle eût été près de baiser la cicatrice qui coupait, d'un trait livide, la forte joue de Dito Djanelidze.

Il était en mission secrète du Komintern en France, sans titre officiel, et redouté des officiels. A la Représentation où il entrait, passait, s'installait sans façon, il paraissait aux visiteurs un témoin muet, un peu gênant, sans importance : il fumait une cigarette après l'autre, sans avoir l'air de s'intéresser aux entretiens ; mais le représentant allait chercher son regard, avant de donner la réponse. Il était grand et charnu, lourde charpente, mais les mouvements souples et sans bruit. Une broussaille de cheveux épais et durs, très noirs, et plantés bas. Le front coupé d'un profond sillon transversal. De forts sourcils relevés. Les yeux bridés, qui pratiquaient la division du travail : l'un disait ruse, et l'autre dureté. Le nez long, et large en haut, gros du bout, narines épaisses, mais serrées. Rude moustache. De larges joues. La mâchoire à l'affût, qui ricanait, tout en guettant. Dans l'ensemble de la physionomie, la goguenardise mêlée à l'attention implacable. — Il avait moins de quarante ans.

Assia ne fut pas lente à le remarquer. Il ne semblait pas prendre garde à elle. Son double regard l'avait bien pelotée et soupesée, poil et plumes, puis il avait laissé retomber le gibier. Il avait mieux à chasser. Elle s'en était sentie vexée. Elle concevait pour lui une violente antipathie. Elle affectait de ne pas connaître sa présence. Dans la pièce où elle travaillait, on s'arrêtait parfois pour causer ; et avec la familiarité slave, il arrivait qu'elle se mêlât aux discussions, sans interrompre sa copie. Deux ou trois fois, Dito Djanelidze lui coupa la parole, d'un mot ironique, passablement désobligeant. Assia rageait, n'en mon-

trait rien, feignait de ne pas entendre. Il en avait un rire intérieur ; mais rien du rire ne sortait.

Un jour qu'elle était seule à travailler, il vint s'asseoir à sa table, de l'autre côté. Elle leva la tête, elle vit, presque contre son visage, la large face aux yeux fouilleurs, avec sa gouaille au coin de la gueule. Mais l'ironie n'avait, cette fois, rien de malveillant. Rancunière, Assia fronça le sourcil. Il lui rit au nez. Elle eut beau faire, elle ne réussit plus à s'en fâcher. Pour éviter de rire aussi, elle baissa le front buté, et se remit à travailler. Il étendit sa large patte sur la page, et dit :

— « Stop! causons. »

— « Mais s'il ne me plaît pas de causer ? » dit-elle.

— « Mais il te plaît. »

Elle suffoqua de cet aplomb, elle le dévisagea et elle dit :

— « Non! »

— « Ça veut dire : oui », reprit-il tranquillement.

— « En quelle langue ? »

— « Dans la tienne. »

Et avant qu'elle eût pu répliquer, il lui offrit :

— « Une cigarette, camarade ? »

Son regard, son ton, ce mot de « camarade », la subjuguèrent. Avec dépit, elle prit la cigarette :

— « J'ai mon travail. Pas de temps à perdre! »

— « Oui, tu es d'attaque. Tu serais mieux à ta place chez nous. »

— « Qu'est-ce que j'irais faire ? Sais-tu seulement qui je suis ? »

— « Naturellement, je le sais. »

— « J'étais avec les blancs de Denikine. »

— « Mais maintenant, tu n'en es plus. »

— « Qu'en sais-tu ? »

— « Je sais. »

Elle fut si révoltée de son assurance qu'elle eût voulu, pour un moment, être encore de l'autre camp, afin de lui infliger un démenti. Mais elle était trop franche avec elle-même. Elle dut se borner à lui jeter un regard furieux. La gorge de Dito remuait de son rire muet. Elle avait allumé sa cigarette, machinalement, à la cigarette de Dito et la mâchait rageusement. Elle cracha le bout qu'elle avait coupé, et dit, le provoquant :

— « Et ce que demain je serai, tu le sais aussi ? »

— « C'est évident. Tu seras avec nous. Tu l'es déjà. »

Il ne riait plus. Et elle se tut. Elle était vaincue. Ils fumèrent, un moment, sans parler. Elle regardait vers la fenêtre. C'était bien clair : il n'y avait que ce seul côté, vers quoi elle pouvait aller. Vers cette action d'un peuple — son peuple — là-bas... Depuis longtemps, elle le savait. Mais il était le premier à le dire, pour elle, tout haut... Elle essaya encore de se déiendre. Elle dit, comme se parlant à elle-même :

— « Je ne puis accepter aucun joug. J'aime mieux crever que sacrifier mon indépendance. J'ai tout souffert pour la garder. »

— « Et tu t'es mariée », dit-il, ironiquement.

— « Mon mari est comme moi. Il pense comme moi. »

— « Et il s'est marié », répéta le railleur.

Elle voulut parer le coup. Elle tricha :

— « A deux », dit-elle, « on est plus fort. »

— « Et à cent soixante millions, combien plus ! »

C'était ce qu'elle pensait. Mais son individualisme repoussait cette pensée.

— « Je ne peux pourtant pas épouser cent soixante millions ! »

— « Pourquoi pas ? » dit-il, « tu es râblée. »

— « Je le suis », dit-elle, « mais cela ne me plaît pas. »

— « Ça te plaira. »

Elle avait accepté, malgré elle, ce diapason. Il lui fallait continuer. Ses lèvres dirent (ses oreilles s'étonnèrent de s'entendre dire) :

— « Camarade, ce qui me plaît est mon affaire. Fais-moi le plaisir de t'occuper de ce qui te concerne! »

— « Tu me concernes. »

Ils se fixèrent dans les yeux, le menton appuyé sur les poings, se soufflant au nez la fumée de leur cigarette. Assia dit :

— « Tu as du culot. »

— « J'en ai », dit-il.

— « Qu'est-ce que tu veux de moi ? »

— « Que tu nous serves. »

— « Le mot « servir » n'est pas dans mes papiers. »

— « Il y est », dit-il. « Tu ne sais pas lire. »

Elle s'emporta : il y avait trop longtemps que ce ton d'insolente assurance l'exaspérait.

— « Enfin! » cria-t-elle, tapant de son poing sur la table, « est-ce toi ou moi qui dispose de moi ? »

— « Ni toi, ni moi », dit-il. « C'est la loi. »

— « Quelle loi ? »

— « La loi de nature. La loi de combat. Ou contre nous. Ou avec nous. Tu ne peux pas contre. »

— « Je l'ai pu. »

— « Tu ne l'as pas pu ! »

— « Ne me défie pas! Ou je te raconte tout ce que j'ai fait!... »

— « C'est inutile. Veux-tu que moi, je te renseigne ? »

Penché vers elle, à mi-voix, à mots hachés, les dents serrées sur sa cigarette, il lui jeta pêle-mêle une demi-douzaine de petits faits, qu'elle croyait connus d'elle seule, ou disparus avec ceux qui en avaient été complices ou victimes; certains venaient des forêts d'Ukraine, d'autres de son galetas solitaire à Paris.

Le poil de son corps se hérissait. L'échine glacée, elle se raidit :

— « Assez ! Ceux qui te renseignent n'ont pas volé leur pâtée. Ne compte pas que j'en mangerai ! Si je suis une chienne, je suis une chienne maigre, je le resterai. »

— « Ce sont les meilleures », dit-il. « Je ne compte pas que tu changeras. Sois seulement ce que tu es ! Mais ose l'être ! Sois-le franchement ! Tu n'es pas de ceux qui peuvent se contenter de se balancer indéfiniment entre le pour et le contre, comme les danseurs de corde de Paris... »

Il ajouta :

— « Comme ton mari. »

Elle se rebiffa sous le coup brusque :

— « Je te défends de parler de lui. »

Elle avait l'air d'une chatte en boule, qui va lui sauter aux yeux.

— « Je n'ai pas besoin d'en parler », dit-il. « Tu en penses juste autant que moi. »

— « Ce n'est pas vrai ! » dit-elle. « Tu n'es pas digne d'attacher les cordons de ses souliers. »

Il goguenarda :

— « C'est un honneur que je te laisse. Mais j'ai idée que ses souliers sont mal attachés. »

— « Tu espionnes aussi ma chambre à coucher ? »

Il avait fini de fumer. Il prit un bras de Assia dans son étau, et d'un ton bonhomme, mais sérieux, il dit :

— « Mon petit, assez joué ! Parlons sans pique ! Tout ce qui peut nous être utile, nous avons le droit (ou nous le prenons) de l'observer. Mais il n'y a pas besoin de lunettes pour voir que toi et lui, vous n'êtes pas faits pour traîner la même charrette... Laisse-moi parler !... Je ne dis point de mal de ton limonier. Il a ou il peut avoir toutes les vertus. Mais ces vertus ne

sont pas les tiennes. Et c'est toi qui rues dans les brancards. Tu as raison. »

— « J'ai tort », dit-elle. « Il voit le but aussi bien que moi. Il n'a point peur d'y marcher. Son cœur est brave, plus que le mien. Mais son intelligence est trop chargée de ces idées d'Occident, qui vous battent dans les jambes et vous empêchent d'avancer. Il lui faut encore du temps avant de s'en dégager. »

— « Nous n'avons pas le temps. Qu'il se décide! Ou décide-toi! Amène-nous-le, ou lâche-le! L'époque n'est pas aux jeunes Hamlets, plantés au bord du cimetière. *« Être ou ne pas être... »* Qui ne veut pas être, qu'on l'enterre! Sors-le du trou, ou pousse-le dedans! Mais d'abord, sors-en, toi! Et viens! Tu lui trouveras des remplaçants. »

Elle le toisa, méprisante :

— « Toi ? »

— « Moi ou un autre. N'importe qui! Je ne brigue pas la succession. J'ai mieux à faire. Et toi aussi. Ne perds pas ton temps aux bagatelles! »

Elle dit :

— « Brute! »

et s'écarta, et se leva.

Il resta assis à la table :

— « Le bât te blesse. Qu'il te blesse! Je dis ce qui est. Toutes tes histoires particulières ne comptent pas, auprès de la grande histoire que nous devons écrire. Quand le ventre a faim, qu'on le nourrisse! Mais qu'il se taise! Il n'est qu'un ventre, rien de plus. Et nous avons tout l'animal humain à servir, ces millions d'êtres affamés, non seulement de pain et d'amour, mais de lumière et de liberté. »

Elle dit, ouvrant la porte pour sortir :

— « Vous osez, vous, parler de liberté! »

Elle entendit, avant que la porte se refermât :

— « Nous osons, nous. Ceux qui ne sont plus capables d'y monter seuls, nous les y hissons, par la force. Nous t'y hisserons. »

Elle claqua la porte :

— « Non! »

Elle eut, le soir, une altercation avec Marc, qui traitait de crime toute contrainte exercée sur l'âme d'un autre. Il était dans la première découverte de la Non-Violence de Gandhi. Elle lui dit, plus perspicace par opposition qu'il ne l'était par admiration :

— « Et tu ne vois pas que c'est une violence retournée! »

Il s'entête, et elle s'entête :

— « Tout est violence », dit-elle, « même l'amour. Surtout l'amour. Il rend esclave. Il fait mentir à sa nature. Il avilit. »

— « Si tu sens ainsi », dit-il, blessé, « affranchis-toi! »

Elle dit, avec un pli amer à la bouche :

— « Merci de la permission! »

Elle est retournée à son travail, mais elle s'est juré de ne plus accepter d'entretien avec le butor. Elle n'a pas à prendre cette peine. Djanelidze reste absent de Paris, une quinzaine; et quand il reparait, il ne lui prête aucune attention. Elle est piquée. En son absence, elle s'est informée sur son compte. Elle n'est pas la seule, dont l'attention soit occupée par le personnage. On le redoute et on l'admire; on en parle, avec une malveillance fascinée. Dans ce qu'on raconte de sa vie, beaucoup de légende se mêle à la vérité; mais, comme dit le proverbe, on ne prête qu'aux riches. Il est fils d'un boucher de Bakou; il a pris part, de très bonne heure, aux coups de main, aux coups de bombes, aux « expropriations » violentes, organisées contre le trésor public et particulier par le jeune parti communiste du Caucase, aux alentours de 1905. Il a été cinq ou six fois emprisonné, déporté au fond de l'Asie, et s'est évadé, et a recommencé. Aux jours d'Octobre, il a été membre du Comité de guerre révolutionnaire, et, mieux fait pour agir que pour parler, il a été expédié sur tous les points de l'incendie, afin de l'attiser; il n'a jamais rechigné devant la besogne la plus dangereuse ou la plus ingrate; il ne dispute point aux ambitieux et aux « glorieux » du parti la viande du pouvoir;

ce qu'il veut, c'est l'os à broyer : — l'ennemi. — (Est l'ennemi, tout ce qui menace la cause; et pour le supprimer, tous les moyens sont bons. L'action qui risque pour la cause ne sent jamais mauvais.) Il est de ceux qui, sans bruit, sans nom, étendent sur le monde la toile d'une surveillance occulte, râflant les mouches à l'autre araignée : l' « Intelligence Service » du British Empire. Sa forte vie physique se satisfait à peu de frais: il mange sur le pouce, et on pourrait dire qu'il couche debout; il n'a pas le temps de se prélasser sur une femme. Mais quand son œil exercé discerne, au passage, une énergie — une houille rouge — à capter, pour le service de la cause, il étend la griffe, et il la marque, bon gré mal gré, propriété d'Etat. Il a marqué Assia. Il peut tout ignorer de sa nature féminine, de son humeur, de ses désirs qui viennent du sexe : car du féminin, de l' « *ewig weiblich* », il ne se soucie point; mais il connaît mieux qu'elle l' « *ewig menschlich* », les forts instincts qui, par delà la porte du sexe, sortent du nœud de serpents enlacés des entrailles humaines, la gueule affamée de l'être, mâle ou femelle, qui est comme une torche au fond du ventre, brûlante d'être, de croître, créer, dévorer, détruire, et d'agir. Sa main n'a pas besoin de se poser sur le ventre de Assia, pour y sentir brûler la torche.

Assia a beau faire : c'est elle qui va le trouver. Un jour qu'il sort sans la regarder, elle se lève — (tous ses papiers sont rangés) — et elle lui dit :

— « Camarade, veux-tu faire route ensemble? »

Ils vont. Djanelidze est plus attentif à ceux qui passent dans la rue qu'à la femme qui lui emboîte le pas. Mais à certaines questions qu'elle lui fait, son attention se réveille; il la regarde : le poisson mord. Assia l'interroge avec une ardeur anxieuse sur les problèmes de la Russie nouvelle et sur les chances du combat

engagé. Elle ne feint pas, elle est prise. Et Djanelidze change de ton, il peut parler. Afin de ne pas hausser la voix, il passe le bras sous le bras de Assia, et marche penché près de son oreille; une boucle de la femme effleure sa bouche; et Assia sent dans son oreille le souffle qui entre avec les mots. Ils ne s'aperçoivent que la pluie tombe, qu'après qu'ils sont déjà trempés. Pour continuer la discussion, Djanelidze entre avec Assia dans un vieux café de petits rentiers. Il n'est point pressé aujourd'hui : ses affaires en France sont terminées; il repartira, le lendemain soir. Attablés dans le fond d'une salle aux trois quarts vide, mal éclairée, devant une lavasse de thé, ils parlent sans bruit, avec cette volubilité de langue, que seuls possèdent avec les Italiens les Slaves, intarissablement, front contre front; et elle se passionne en questionnant. Mais bientôt, elle cesse de questionner, pour mieux entendre. Et Djanelidze, qui sent l'intérêt qu'il excite, laisse couler son flot lourd et puissant. Il expose la lutte épique de l'U. R. S. S. contre les tourbes d'ennemis et du dehors et du dedans; il lui arrive d'y jouer un rôle épisodique, mais il en parle comme d'un autre, ou bien plutôt, comme de quelque membre d'un monstrueux Myriapode. Le personnage central de ses récits fait songer à une termitière; et Assia qui a, d'instinct, l'aversion de la myriade, à sa stupeur aspire l'ivresse de la fourmi sans nom qui participe à cette vie multitudinaire. Elle perd son moi, par plongées au fond d'une coulée de naphte grasse et fumante; elle en ressort, par coups de révolte; mais elle sent qu'elle y va retomber; et la lourde parole de Djanelidze, comme une main, lui tire les jambes. Toutes ses conceptions chancellent, et les valeurs se modifient, en passant du plan de l'individuel au collectif. Ce n'est qu'après, quand elle se retrouvera seule, que le souvenir lui reviendra, avec

l'effroi, de ces succions par le polypier. Mais cette horreur garde un caractère sacré; elle passe ses forces de juger. Sa raison est prise par les fumées du breuvage. Celle de Djanelidze y est faite depuis longtemps. Sa tête est froide et lucide dans l'ivresse. Peut-être le vertige de Assia n'est-il si fort que parce qu'elle retrouve le fleuve humain, dont les flots débordés l'ont roulée, il y a des ans, dans le cauchemar de la déroute. Et cette fois, elle est dessus le radeau, assise auprès du pilote; et sous ses jambes, entre les planches, elle voit filer l'eau. Elle ferme les yeux, ses ongles s'accrochent, la tête lui tourne...

Il était près de neuf heures du soir, quand elle se retrouva sur la chaise d'un bar de quartier et se ressouvint de son logis. Elle tressauta, et prit congé. Elle courut presque jusque chez elle. Elle pensait bien que Marc lui ferait la mine, et elle convenait qu'il en aurait quelque raison : ce pauvre garçon, avec ses habitudes d'ordre et de régularité, à la française! Elle était prête à s'excuser, quoique ce lui fût toujours une arête dans le gosier, d'avoir à rendre des comptes. Elle n'avait rien à cacher, elle disait tout sans qu'on lui demandât; mais il ne fallait pas le lui demander... Et le maladroit, elle s'y attendait, n'aurait pas la sagesse de se taire... Mais soit! Pour cette fois, elle consentirait à avaler l'arête, elle se reconnaissait dans son tort...

Ce fut une peine qu'il lui épargna. Il prit tout le tort. Elle trouva un Marc exaspéré de l'attente, qui avait tout craint, tout supposé, et qui l'accueillit avec des airs de justicier. Du coup, elle perdit son humeur riieuse et contrite de s'expliquer affectueusement. Elle passa, sans dire un mot, dans sa chambre, pour y enlever ses effets mouillés, et de là, dans la salle à manger, afin de servir hâtivement le souper froid. Il rôdait autour d'elle, avec une mine fatale, la gorge sèche,

retenant son interrogatoire. Elle le voyait par-dessous ses cils, sans avoir l'air de faire attention à lui; elle avait envie de hausser les épaules. Finalement, il demanda, comme un juge d'instruction :

— « D'où reviens-tu ? »

Elle dit sèchement qu'au sortir de son bureau, elle avait eu un entretien qui l'avait retardée.

— « Avec qui ? »

— « Avec quelqu'un que tu ne connais pas. »

Elle jugea elle-même la réponse insatisfaisante, elle leva les yeux, prête à sourire; et quand elle vit son grand garçon torturé, elle alla vers lui, pour l'embrasser. Mais il l'avait à peine effleurée, qu'il la repoussait avec fureur. Il lui criait :

— « Tu me dégoûtes! Tes cheveux, ta robe, puent le tabac. Où les as-tu traînés ? »

Elle dit, froissée — mais elle convenait qu'il n'avait pas tout à fait tort :

— « Dans un café : j'ai pu en rapporter l'odeur; mais tu pourrais être poli. »

Il répéta :

— « Dans un café! Tu as roulé, pendant quatre heures! »

Et elle vit qu'il ne la croyait pas. Elle dit :

— « Voyons, mon petit!... »

Et de nouveau, elle se rapprocha. Mais ce garçon, violent, nerveux, tendu jusqu'à l'hystérie par un brusque accès de jalousie, se rejeta en arrière, avec dégoût. Et il criait :

— « Ne me touche pas! »

Assia dit :

— « Tu es fou. »

Elle s'assit, et se mit à manger. Il était passé dans la chambre voisine et ne revenait pas. Assia appela :

— « Marc!... »

Il ne répondit pas. Elle acheva son souper. Elle jeta un coup d'œil dans la chambre à côté. Il était jeté sur un divan, et ne bougeait pas... Ce grand enfant!... Elle dit, apitoyée :

— « Marc, veux-tu m'écouter?... »

Il répliqua, d'une voix glacée :

— « C'est inutile, tu mentirais. »

Le sang de Assia lui monta au front. Il ne lui resta plus une once de pitié.

— Qu'est-ce que tu crois donc? » demanda-t-elle durement.

Il ne répondit pas.

— « Imbécile! » fit-elle, avec un sifflement de dédain.

Elle lui tourna le dos... « Crois ou ne crois pas!... » Elle alla se coucher dans sa chambre. Il resta étendu dans l'autre chambre; mais dans la nuit, plus d'une fois, on l'entendit marcher. Assia rageait, dans son lit. Pas un instant, dans les entretiens avec Djanelidze, la séduction n'avait tenu place; ni l'un ni l'autre n'y songeaient. Et cet idiot y songeait pour deux, il ne songeait qu'à cela, il la forçait à y songer! C'était bien la peine de l'épargner!... Une malice diabolique lui rappela « *l'anguille de Melun, qui crie avant qu'on l'écorche...* » Crie, mon ami! Tu crieras bien pour quelque chose... Mais c'était menace toute verbale. Elle n'avait aucune envie de l'écorcher. Ce pauvre gosse, à la peau tendre... La comparaison avec l'autre, le rude cuir râpeux du loup, s'imposa; et un frisson lui passa, le long du dos. Elle repoussa le loup; mais il était là : elle sentait, dans la nuit, son souffle chaud sur la face. Elle tourna le dos, irritée. Mais il était là. Le souffle lui brûlait le cou... L'imbécile qui l'obligeait à y penser, à comparer!... Elle remâchait tout l'entretien de la soirée, ce torrent lourd d'images et de pensées, ce monde mâle, fauve et fangeux, ce monde

nouveau, qui dans ses poils gardait pourtant l'odeur puissante et familière du sol natal et du passé. Elle la reniflait avec une répugnance hypnotisée; elle en avait tous les pores imprégnés. Elle se leva fiévreuse pour se laver les mains, la face, le ventre. Elle se recoucha. C'étaient ses draps qu'il eût fallu changer...

Dans la chambre voisine, Marc remuait. Elle se tourna et se retourna... « L'imbécile! l'imbécile!... » Elle le mettait dans la balance, avec l'autre sur l'autre plateau. Il ne pesait pas lourd, avec sa stupide jalousie, son égotisme, son despotisme, toutes ses pensées recroquevillées sur son moi, moi, moi et moi... « Tu m'appartiens, tu es à moi... » — « T'appartenir? Je n'appartiens à personne. Si je me donne, que ce soit à plus qu'un homme, à ces grandes forces qui soulèvent et qui mènent un monde!... En elles seules, je retrouve ma voie et mon lit. Je m'accomplis... » Et elle sentait autour de ses flancs l'étreinte de celui qui était derrière son dos. Elle était broyée, comme par une meule; elle en hurlait dans sa poitrine... Elle ralluma, et elle se mit assise, suffoquant, les seins gonflés, et respirant à coups rudes...

Elle ressortit du lit, et demi-nue, dans un fauteuil, elle reprit le contrôle sur soi. Elle examina tout, d'un sens plus froid. Elle cherchait à s'expliquer l'énigme de cet homme qui l'excédait, à démonter son mécanisme. Elle tâchait de faire la part de ce qui, en lui, était de lui, et de ce qui était de la grande Force mystérieuse et multitudinaire, de la machine en mouvement, dont il était une courroie de transmission. Elle se persuadait que la machine était tout, et que la courroie n'était rien. Ou celle-là, ou une autre, n'importe quelle, faisait l'emploi... Le mot lui revint, qu'il lui avait dit : — « Moi, ou un autre... » Elle secoua la tête, de colère... « Sûrement, pas toi!... » Elle le détaillait froidement,

des pieds à la tête, comme s'il était là, devant elle. Elle se tâta le pouls. Elle ne trichait pas. Pas une artère ne battait plus fort et plus vite. Son cœur était sans désirs. Que cet homme vive ou meure, que m'importe!...

Elle se recoucha, le souffle calmé et le cerveau refroidi. Elle s'endormit jusqu'au matin.

Rouvrant les yeux, elle ruminait le stupide malentendu. Il y avait du tort de tous les deux. Depuis quelques mois, la tension s'accroissait; et tout en reconnaissant chacun ses fautes, ils n'avaient pas la sagesse ou l'énergie d'y rien changer. Le tempérament mal fixé de Marc était secoué par des accès colériques, comme des rafales nerveuses qui le brisaient : il passait d'une dépense de passion disproportionnée à l'épuisement; et la fatigue même le livrait, non moins que la passion, à des fureurs. Assia avait de brusques alternances de mutisme buté et de flux de paroles emportées, des jalousies, des susceptibilités, des idées fixes et malades, qui coïncidaient avec ses petites marées, ou que déclenchait un mot, un geste maladroit, auxquels son imagination, déjà blessée, prêtait des intentions qu'ils n'avaient pas. Il se produisait fatalement des heurts brutaux et effrénés, où l'un et l'autre perdaient le sens, et après lesquels revenaient la lucidité et les regrets, mais rarement des deux côtés en même temps. — Et néanmoins, pas un instant, même au plus vif des paroles injurieuses, comme des soufflets, le grand amour n'est absent. Mais il se tapit, honteux, meurtri, au fond du cœur...

Assia reconnaissait, en ce moment, qu'elle n'était pas tout à fait innocente de l'exaspération où, cette nuit, Marc était tombé. Au lieu d'apaiser son inquiétude amoureuse (nullement injustifiée) que Assia lui fût reprise par l'âme étrangère de cette Russie, qui lui

était fermée, un instinct mauvais poussait Assia à attiser ces soupçons. Elle prolongeait ses absences de la maison, plus que de raison. Elle y avait reçu des camarades de rencontre, des Russes de la Représentation Commerciale, dont la familiarité et les bavardages avec Assia dans cette langue que Marc ne pouvait comprendre, avaient causé à Marc une irritation stupide; dans une altercation qui avait suivi, il avait été jusqu'à interdire à Assia de recevoir ces hôtes dans sa maison : (à peine l'avait-il dit, qu'il s'avouait outrepasser ses droits.) Le résultat avait été que Assia recevait ses camarades, hors de chez elle. Et les soupçons ne s'en portaient que mieux. Assia se reconnaissait non moins stupide de les avoir provoqués, pour le plaisir de mater Marc et d'affirmer son indépendance. De ce train-là, ils allaient tout droit à la catastrophe : elle était assez expérimentée pour le prévoir. Ils étaient fous... Holà, holà!... Stop!...

Elle se leva, bien décidée à remettre les choses au point. Si Marc était un méchant gosse aux yeux fous, c'était à elle de le ramener maternellement au bon sens. Au fond de son cœur, il était encore plus son petit que son mari; et le meilleur de la réserve d'amour disponible était inscrit au compte du petit. — Mais quand elle ouvrit la porte de la chambre où Marc avait passé la nuit, elle ne l'y trouva plus. Il était sorti de la maison, sans laisser un mot. Assia en ressentit du dépit; et, comme une chandelle que l'on souffle, ses bonnes dispositions s'éteignirent. Elle s'obligea pourtant à l'attendre — (peut-être afin qu'il fût davantage dans son tort). Elle renonça à aller travailler, comme d'habitude, à son bureau. Elle n'en avouait aucun regret, bien que ce fût la dernière occasion de revoir Djanelidze avant son départ. Mais peut-être cette pensée l'incita-t-elle à n'y point aller, afin de se prou-

ver son indifférence. Que lui faisait ?... Elle s'occupa à ranger l'appartement : il en avait besoin ! Elle était toujours en course, et, jour après jour, la poussière et le désordre envahissaient tout. Elle était en plein nettoyage, quand Annette vint prendre le petit Vania : (elle le gardait toute la journée, et elle le ramenait le soir). Mais Assia ne la laissa pas entrer, sous prétexte que tout était sens dessus dessous et qu'elle ne voulait pas qu'on vît son capharnaüm ; elle lui poussa l'enfant par l'entrebâillure de la porte ; Annette put seulement saisir à la volée, dans l'ombre du corridor, la silhouette de sa bru à genoux, qui frottait rageusement le plancher, le front penché, les cheveux défaits, pendant sur les joues comme des queues de rat. Elle se vengeait sur le mobilier de ce que Marc ne revenait pas.

Il ne revint pas pour le déjeuner. Elle attendit. Il ne revint pas...

— « Idiot ! Tu boudes !... Je te le revaudrai. »

D'impatience, en avalant les morceaux, elle s'étranglait. Elle n'acheva pas son repas. Elle s'habilla, elle se passa en revue devant le miroir. Elle se montra ses dents aiguës de jeune chien. Elle avait envie de mordre. Elle était prête à sortir... Sortir pour quoi ? Vers quoi ? Vers qui ?... Ce « qui ? » la prit au dépourvu. Elle tressauta. Elle se rassit, encapuchée, comme en visite, et elle prit une revue sur la table ; elle tâcha de s'y intéresser... Zut, zut et zut !... La main nerveuse lança la revue au fond de la pièce... Elle martelait du talon le parquet... Trois heures sonnèrent.

— « J'en ai assez !... »

Elle sortit. Elle n'avait aucun but avoué. Elle s'assigna celui de visiter, à des galeries, une exposition de blanc. Mais elle prit un autre chemin. Elle s'en aperçut, quand elle était trop loin pour rebrousser.

— « Tant pis! Ce sera pour un autre jour. Pour celui-ci, qu'est-ce que je fais?... »

Elle se trouvait à dix minutes de la Représentation Commerciale.

— « Il est trop tard. Je n'irai pas... »

Elle alla pourtant dans la direction. Naturellement, elle n'entrerait pas... Elle n'eut pas besoin d'entrer. Sur l'autre trottoir du boulevard, à quarante pas, elle vit venir, parmi la foule, les larges épaules et la hure de Djanelidze. Elle eut un choc. Elle découvrit qu'avant de le voir, elle allait au devant. Elle s'irrita. Elle s'effraya. Elle s'arrêta, fichée devant un magasin, tournant le dos à la rue. Elle attendait qu'il eût passé. Il ne passa pas. Il traversa la rue et, sans mot dire, il s'aligna près d'elle en face de la devanture. Il lui clignait du coin de la paupière bridée. Elle tourna la tête et le toisa. Il n'avait pas l'air de la regarder. Mais ses yeux de Mongol riaient. Il dit :

— « Tu fais l'école buissonnière?... »

Elle laissa tomber la question, elle dit :

— « Je te croyais parti. »

Elle mentait, et il le savait : la veille, elle lui avait demandé l'heure du départ. Il répliqua :

— « Je pars. Je vais de ce pas chez moi, faire mes paquets. Puis, à la gare. Tu es libre ? Accompagne-moi! »

Mais il ne lui reprit pas le bras. Il se tenait à quelque distance. Il lui disait, sans la regarder :

— « N'aie pas l'air de me connaître! Je suis filé, ou je peux l'être. »

Il fit des tours et des détours, prenant des rues de côté et des passages, qui le ramenaient en arrière sur le même boulevard; d'un bref coup d'œil par-dessus l'épaule, il s'assurait qu'il n'était pas suivi. Et cependant, il s'arrangeait pour échanger, le museau de profil, dans le double flot des passants, des mots rapides

et mordants, en leur langage de là-bas. Arrivés au seuil d'une maison qui faisait l'angle de deux rues, il clignota vite autour de lui et dit :

— « Montons! »

Elle hésitait. Il ajouta :

— « Tu m'aideras à faire la malle. »

Il lui prit le coude, et ils entrèrent. Il la poussa dans l'escalier raide et obscur. Elle ne voyait pas où elle marchait. Il lui appuyait sa main au creux du dos. Cette large main semblait la tenir, comme un oiseau. Mais ce n'était pas un oiseau de volière. Elle se raidissait durement pour résister, prête au coup de bec, — peut-être aussi afin de mieux sentir la main. Sur l'étroit palier, il allongea le bras par devant elle, pour introduire la clef dans la serrure. Il poussa la porte et la femme. Ils se trouvèrent dans un petit logement, mal tenu, dont la fenêtre sur la cour, rideaux tirés, était fermée. Djanelidze la partageait, pour le moment, avec un compagnon ouvrier : (il changeait d'abri, tous les deux jours). La chambre, à cette heure, était vide; le locataire ne rentrait qu'à la nuit. Toutes les affaires de Djanelidze, linge et papiers, plus de papiers que de linge, couvraient le lit, la table, et le plancher. Djanelidze les prit par tas, et les engloutit dans une vieille malle de cuir à poignée. Il avait beau les piler, il n'arriverait jamais à les faire tenir. Assia ressortit le tas et le rangea. L'air vicié était étouffant; elle avait la sueur au dos. Elle voulut ouvrir la fenêtre : il s'y opposa, pour ne pas être vus des voisins. Elle enleva son manteau, elle échantra le col de sa robe; il s'était mis en bras de chemise. Ils parlaient peu, et seulement de ce qu'ils faisaient; il lui passait les objets, elle les pliait, assise par terre sur ses talons, la gorge et la nuque découvertes; elle trempait dans un bain de moiteur... Elle eut un bref étourdissement, elle se revit, la nuit

passée, dans son lit; et un museau chaud lui soufflait dans le dos. Elle eut juste le temps de se retourner : penché sur elle, Djanelidze la flairait. Et sa large patte, se posant sur elle, la renversa...

Quand elle se rassit sur le plancher, elle avait l'œil égaré, la bouche sèche, le corps en feu, l'air sauvage. Ils ne se disaient pas un mot. Elle ne songeait pas à l'accuser, à s'accuser. C'était écrit! Mais il n'eût pas fallu qu'il s'aventurât encore à la toucher! La herse entre eux était retombée. Il le comprenait parfaitement, car il avait l'intelligence la plus rare, celle du corps. Il s'écarta, et debout, roulant une cigarette, il la regardait à ses pieds, froide et sombre, qui rajustait sa chevelure. Il n'y avait en lui aucun orgueil de vainqueur. Il n'avait point préparé, ni voulu cette prise; la nature seule avait tout fait : il n'y avait plus à s'y attarder.

Assia acheva de ranger la malle, dont une partie du contenu était ressortie. Tout mis en ordre, elle rabattit le couvercle, il pesa dessus, ferma, boucla. Elle se releva, remit son manteau. Il dit :

— « Descends! Il vaut mieux pour toi que nous ne ressortions pas ensemble! »

Elle s'inspectait dans un miroir de poche. Quand elle fut prête, elle se dirigea vers la porte. Il dit, lui tendant la main :

— « Adieu, camarade. »

Elle se retourna, et elle lui mit sa main dans la main. Tandis qu'il la tenait, — (ils se regardaient avec sérieux, elle son dur front penché, mais les yeux sondant les yeux,) — il lui dit :

— « Et amène-nous ton mari! Je compte sur toi et sur lui. »

Un tel rappel, en cet instant, était un étrange manque de goût. Elle ne le remarqua même pas. Il ajouta :

— « Il cherche son chemin. Ce serait dommage qu'il se perdît. Tu sais la route. Montre-la lui! Sa place est parmi nous. »

Elle ne répliqua point. Ce qu'il disait, elle le pensait. Elle lui savait gré de l'avoir dit. Ce ne fut que plus tard qu'elle songea qu'il avait dû faire espionner Marc. Mais ce qui eût jeté Marc dans la fureur lui causait à peine un désagrément : elle s'était habituée à penser que ces choses-là étaient naturelles, on a bien le droit de s'informer!... Sa main encore moite répondit à la pression de la large main et se dégagea. Elle dit :

— « Adieu. »

Et elle sortit.

Elle allait, dans la rue, sans se retourner. C'était la fin de la journée. Le dernier étage des maisons était, d'un côté du boulevard, rougi par le couchant. Elle ne pensait pas; elle était trop pleine pour penser. Elle n'avait ni plaisir, ni peine. Simplement, l'asphalte dur était bon à fouler sous ses pieds durs... — A un tournant, près de la Seine, qu'inondaient les derniers rayons du soleil, elle s'arrêta, frappée d'un coup :

— « Qu'est-ce que j'ai fait!... »

Elle revit tout, tumultueusement; mais ce ne fut qu'un instant; et sans tumulte, sévèrement, elle refit son compte. Elle se mordait la lèvre, humiliée. Le compte était à son débit. Elle avait imprudemment joué et perdu. — Perdu? S'il ne s'agissait que d'elle, elle ne s'en fût pas soucié longtemps. On perd au jeu, on a perdu, n'y pensons plus! Le fait en soi n'avait que l'importance qu'on lui prête. Assia ne lui en prêtait guère. Son principal dépit venait, non pas du fait, mais de ce qu'elle y eût consenti par surprise, quand sa

volonté ne le voulait pas. Elle en ressentait peu d'estime pour elle. Mais cette estime, il y avait longtemps qu'elle l'avait perdue. Elle n'était point tendré pour elle-même. Orgueilleuse, oui. Mais orgueilleuse de ne point se flatter. Si elle eût été seule, le compte eût été bouclé, avant qu'elle fût rentrée à la maison. — Mais elle n'était pas seule. A la maison, il y avait *l'autre*, — celui dont la présence, celui dont l'existence lui était un frein qui l'irritait, mais qu'elle aimait à mâcher, et dont le goût de fer lui donnait plus de saveur à vivre, — *l'autre*, l'associé, au nom de qui le compte était à demi. Qu'en penserait-il ? Elle connaissait son terrible sérieux en ces matières. Il jugeait de l'honneur en vieux bourgeois, il le plaçait à des endroits où l'honneur n'avait que faire. Assia l'ironisait depuis longtemps, à ce sujet. Mais cette ironie, sans qu'elle se l'avouât, le lui rendait plus digne de respect... Si elle ne lui disait rien de sa stupide aventure, il ne saurait rien, il serait tranquille, personne au monde ne le troublerait... Mais voilà ! C'était justement la seule éventualité qui fût exclue. Assia l'avait rayée de ses papiers. Le fait en soi, le « délit », (comme on voudra le nommer !) lui était relativement léger à porter. Mais le silence sur le « délit », c'était pour elle le vrai délit. Non, non, elle n'acceptait pas de s'en charger. Elle voulait bien faire tort à Marc, mais elle ne voulait pas le « tromper ». « Tromper », pour elle, c'était uniquement, mentir (ou se taire). Elle ne trompait pas. Elle ne fraudait pas.

Elle arrêta donc dans sa tête qu'elle lui dirait tout. Tant pis pour elle ! Elle ajoutait *in petto* : « Tant pis pour lui !... » Sans la sottise de Marc, elle ne fût pas sortie aujourd'hui. Elle lui en voulait... (elle exagérait !) Sa décision était prise. Il s'y mêlait de nobles instincts : droiture, horreur de mentir — et de moins nobles :

rancunes secrètes, qui sait ? peut-être cette inavouable curiosité psychologique des Slaves, qui les pousse à Dieu sait quelles actions, pour voir ce qui va se passer en eux. — « Comment elle et lui réagiront-ils?... » L'expérience était dangereuse. Elle le savait. Mais le danger lui était un prétexte spécieux de plus pour persévérer. Les risques d'un acte le légitiment.

Quand elle vit Marc, sa décision fut troublée. Elle s'attendait à la continuation du malentendu de la nuit. Elle trouva un Marc qui avait réfléchi et se repentait, un Marc touchant, qui demandait pardon, avec ce beau regard humble et tendre, qui fondait le cœur. Assia fut désarçonnée. Elle ne pouvait plus que lui caresser le visage avec ses mains, que les lèvres de Marc attrapaient au passage. Ses mains souillées... Elle les retira et les cacha derrière son dos. Elle était en fausse situation, pour lui donner maintenant le pardon qu'il demandait. Elle cherchait à mettre fin à ces rôles intervertis. Elle lui disait :

— « Assez, mon petit ! N'en parlons plus ! C'est loin, déjà ; ce qui est d'hier est fini. »

Il était heureux :

— « Alors, c'est dit ! Tu as pardonné ? »

— « Oui », fit-elle. » Et c'est à toi, maintenant de pardonner. »

Il s'écria :

— « Il y a beau temps que c'est fait ! »

— « Oui, pour hier. Mais pour aujourd'hui ? »

— « Pour aujourd'hui ? »

Il souriait. Elle ne savait plus comment commencer. Elle avait pourtant tout préparé. Mais en face de lui, maintenant, cela devenait terrible...

— « Ne me regarde pas ainsi ! Tu me rends la chose encore plus difficile... »

Elle lui tourna la tête, d'un autre côté.

— « Dis ! »

Il ne le prenait pas au sérieux. Elle voyait, de profil, sa joue sourire. Elle tapa du pied :

— « Tu es stupide ! Ne ris pas ! »

Il retourna la tête, étonné :

— « Qu'as-tu ? »

Elle le fixait, avec des yeux sombres :

— « Je t'ai trompé. »

Il ouvrait les yeux, sans comprendre.

— « Non, pas trompé ! » reprit-elle. « Je ne cache rien de ce que je fais... J'ai aujourd'hui... j'ai... » (Elle se troublait... Ces yeux effarés, craintifs, sans défense, qui l'interrogeaient!...) « Je ne sais pas comment cela s'est fait... » (Elle aurait pu dire : « J'ai été prise », mais sa fierté s'y refusa; elle réagit, elle fut brutale, pour en sortir)... « J'ai... je viens de coucher avec un autre. » (Elle n'avait pas besoin de le nommer. Elle avait plus d'une fois, dans les récits provocants qu'elle lui faisait de ses journées à la Représentation, attiré son attention jalouse sur Djanelidze.)

Elle vit les prunelles de Marc se dilater, sa bouche s'ouvrir... Il fallait le temps pour que le coup pénétrât : Assia revit un gosse de la rue, sur la main de qui, en jouant, une roue de voiture avait passé : il continuait de sourire encore, jusqu'au moment où l'atroce douleur reflua; et il hurla...

Marc ne hurla pas; mais subitement sa face se contracta, et dans sa gorge son souffle s'arrêta. Il haleta :

— « Tu mens!... »

Il supplia :

— « Dis que tu mens ! »

Elle était glacée d'orgueil et d'effroi :

— « Je dis ce qui est. »

Jamais elle n'eût prévu ce visage. Un animal blessé, fou de douleur, et des yeux d'assassin... Avant qu'elle

pût faire un geste, il l'avait saisie au cou, et il l'étranglait. Elle ne fit rien pour se défendre... « Etrangle! Soit! C'est ton droit... » Elle n'avait pas baissé les yeux. Ce fut lui qui les baissa. Il la lâcha. Une telle douleur dans son regard!... Cela, c'était beaucoup plus terrible. Il resta, quelques secondes, épaules tombées, les bras ballants, comme en suspens. Puis, il fit quelques pas en arrière, il tituba, il s'écroula sur un coffre bas, près de l'appui de la fenêtre, il pencha le buste et il tomba, front en avant contre l'appui; il sanglota. Ses sanglots n'avaient presque rien d'humain. On eût dit une bête blessée à mort. Assia était bouleversée. Elle voulait crier, courir, le prendre dans ses bras. Et elle était paralysée. Pas une parole ne sortait de sa gorge, et son visage restait glacé. L'excès inattendu de ce spasme la pétrifiait; mais au dedans, son cœur était tordu, comme un linge aux mains d'une laveuse. Elle dut assister, droite et raidie, les yeux secs, sans un mouvement, à cette agonie furieuse. C'était un supplice qu'aucun tourmenteur n'eût prévu. Quand, d'un coup de reins, elle réussit à s'y arracher, quand elle put enfin mouvoir les genoux et s'approcher, en murmurant :

— « Mon petit, mon petit!... Si j'avais su!... Ne souffre pas!... Ça ne vaut pas la peine... »

Il coupa net ses sanglots, releva la tête, montra une face convulsée, mais implacable, et dit :

— « Va-t'en! »

Il n'eut pas besoin de faire un geste. Son regard était comme un poing. Il la jetait hors de la maison.

Encore ici, sa fierté la desservit. Elle ne fit rien pour s'expliquer. Elle ramassa sur le parquet son manteau tombé, elle épingla son collet, dont les doigts furieux avaient arraché l'agrafe; elle dit :

— « Tu me chasses? »

Il mugit :

— « Oui! »

Il retomba, le front dans ses mains, sur l'appui.

Muette, elle alla dans l'autre chambre, ouvrit, ferma des tiroirs, prit çà et là quelques objets, elle rentra dans la pièce, un petit sac à la main; elle regarda une dernière fois Marc écroulé, elle ouvrit les lèvres pour parler, elle se dirigea vers la porte, l'ouvrit, se retourna, appela :

— « Marc!... »

Il ne bougea pas. Elle sortit.

A l'étage au-dessous, sur le palier, ses jambes fléchirent, elle s'adossa contre le mur; et dans l'ombre, elle pleura. Elle pleura, comme un ruisseau. Elle eût voulu remonter et lui dire, elle se disait :

— « C'est un crime!... Ce que nous faisons, ce que tu fais... Est-ce qu'une sottise, est-ce qu'une saleté est une raison, pour que nous détruisions notre vie?... »

Elle ne voulait pas convenir qu'il eût le droit de la chasser...

— « M'aime-t-il si peu?... »

Elle ne disait pas : « Il m'aime trop!... » Elle reconnaissait bien son offense, mais elle ne reconnaissait pas que, dans la balance, son offense pesât plus lourd que tout l'amour. C'était pour elle si peu de chose! Et le pire outrage, il lui semblait que c'était à elle qu'elle l'avait fait, non pas à lui; s'il y avait une trahison, c'était elle-même et non pas lui, qu'elle avait trahie. Cette surprise de ses sens, cette infâme éclipse de sa volonté... Ah! s'il eût vu, en ce moment, le torrent d'amour qui se ruait vers lui! Elle l'aimait bien davantage, à présent!... A présent qu'elle l'avait vu souffrir... A présent qu'il souffrait par ses mains... Ses mains... Elle ressentit la douleur cuisante des mains de Marc sur son cou... Elle aurait voulu les baiser... Elle remonta

trois ou quatre marches... Mais son orgueil se ralluma. Elle savait que l'autre orgueil serait intraitable... Non, elle ne s'abaîsserait pas à supplier...

— « C'est toi qui me chasses. Adieu donc! Je ne reviendrai que si tu me rappelles. Si pour jamais, va pour jamais! »

Elle redescendit, le feu aux joues, avec la trace des larmes mal essuyées. Ses pieds de chèvre faisaient claquer sous leurs talons les marches cirées de l'escalier. Elle passa devant la concierge, la tête haute, sans saluer. Et dans la rue, elle bravait les regards intrigués, qui remarquaient ses yeux sombres pleins d'éclairs, d'où s'égouttaient encore quelques larmes attardées. Elle ne se souciait plus de rien. Elle marchait sans savoir où. Puis, brusquement, elle entra dans le premier hôtel qu'elle remarqua, — une sale maison mal famée. Elle prit une chambre sans regarder. Elle la paya avant de monter, et s'y enferma. Une vie finie! Encore une vie!... Bon Dieu! Quand donc les vies seront finies?

Marc n'avait pas bougé de l'appui, où sa tête restait posée comme sur un billot. Il eût souhaité le coup de hache. Ne plus être forcé de remettre sa tête sur ses épaules! Si l'on pouvait trancher la mémoire des jours et des nuits! Mais dans son crâne, un tumulte... Haine et douleur s'entremêlaient en un couple convulsif. Et sa chair hérissée de dégoût tremblait. Pas une pensée de pitié ou de pardon pour celle qu'il venait de chasser! Pas un effort pour comprendre! Le mâle outragé ne voyait que soi et son injure...

Un petit pas escaladait, en trotinant, l'escalier... Marc se retrouva, d'un coup, debout. Vania rentrait. Il ne fallait pas qu'il s'aperçût de rien. D'une main brusque, il essuya ses yeux brûlants, il remit en ordre les objets tombés, pendant le bref corps-à-corps — (il ramassa l'agrafe du col), — il ouvrit la porte du palier, et il se pencha sur la rampe. D'en bas, Annette criait :

— « Tu es là, Assia ? Je te le ramène. »

Il répondit :

— Je suis là. Merci ! »

— « C'est toi, mon petit ? Elle est sortie ? »

Il répondit :

— « Oui. »

Vania arrivait au haut de l'escalier. Elle dit encore :

— « Je ne monte pas. Je suis lasse. Bonsoir, mon petit. »

— « Bonsoir, maman. »

Il prit Vania par la main, et rentra.

Il fallut expliquer à l'enfant que sa mère ne reviendrait pas, ce soir : elle s'absentait pour un certain temps. Vania, curieux, posait des questions. Quand on le croyait satisfait, à brûle-pourpoint il en posait d'autres, qui prenaient Marc au dépourvu. Et l'on devait surveiller tous ses mots : car si, par oubli, on se contredisait, il vous rappelait ce que vous aviez dit. Marc eut aussi beaucoup à faire, de s'occuper de son souper et de son coucher. Maladroitement, il déshabilla le petit bonhomme, qui lui disait, d'un ton de supériorité :

— « Mais non, papa, pas comme ça ! Tu ne sais pas... »

Et il lui rappelait les rites consacrés, et du laver et du reste. Ces petits tracas servaient du moins à distraire Marc de sa douleur. Et quant à Vania, il était enchanté de cette nouveauté. On était les deux hommes ensemble, au logis, seuls. C'était une situation intéressante.

Le lendemain, Marc lui fit promettre de ne point parler à la grand'mère de l'absence de Assia. Il lui disait que son voyage était un secret ; et les questions de Vania, qui ne se contentait pas d'explications vagues, lui donnèrent à travailler. Il s'embrouillait. Vania vit très bien qu'il mentait : on lui cachait quelque chose ; mais il n'en dit rien ; comme un petit chien, il pointa le nez et les oreilles ; très intrigué par ce mystère, sans en avoir l'air, il fureta. Mais il tint parole, il n'en parla pas à Annette, il fit comme son père : il mentit ; il eut même le toupet de raconter que sa mère allait très bien et qu'elle faisait et ci et ça ; il était con-

tent de tromper; il avait conscience de jouer un rôle : lequel? Il ne savait pas. Mais il en était fier. Il était un homme, tout à fait...

Le surlendemain du départ de Assia, Marc reçut d'elle une longue lettre. Vingt pages, au crayon, d'une écriture serrée. Elle ne manifestait aucun désir de s'excuser et de rentrer. Mais elle ne se croyait pas quitte envers lui, qu'elle ne lui eût exactement raconté ce qui s'était passé. Elle ne se demandait pas de quels yeux il le lirait. Elle se jugeait tenue de lui rendre compte — son dernier compte. Avec une étrange impudeur psychologique, cette maladie d'analyse de soi, qui possède les âmes Slaves, elle ne se faisait grâce — elle ne lui faisait grâce — d'aucun repli de sa conscience; elle lui livrait la nudité des actes et des pensées. Quand l'expression ne l'avait pas satisfaite, elle raturait, elle corrigeait, elle complétait. Elle entendait ne pas se ménager. Mais elle ne songeait pas que c'était ne pas le ménager. Il lui fallait se décharger. Après, elle se trouvait bien soulagée. Le cilice même est un gant de crin. Il frotte la peau et la rougit jusqu'au sang.

Marc, lui, devenait blême, et ses mains tremblaient, en parcourant cette confession. Il prit à peine le temps de feuilleter, ses yeux en fièvre n'auraient pu lire avec suite; le malheur voulut que, dans ce fouillis de notes et de ratures où se montrait, en dépit de tout, la rude loyauté de la femme qui l'avait trompé, son regard tombât sur quelques lignes d'une franchise si dépouillée de tout vêtement qu'il vit rouge; il en rugit; il fit des vingt pages une boule, qu'il écrasa, qu'il lacéra, entre ses doigts, — il eût voulu que ce fût le corps de Assia! — il la jeta dans sa cheminée, il la brûla... Après, il eut le regret, jusqu'à sa mort, de n'avoir pas lu ces pages jusqu'au bout. Il aurait beau faire maintenant,

il ne saurait jamais la vérité. Assia ne se confesserait pas deux fois.

Sur une feuille, à part de la lettre, qui avait échappé au bûcher, elle demandait qu'on lui envoyât à l'hôtel une liste de linge et d'effets qu'elle énumérait. Elle laissait à Marc l'alternative de lui fixer un jour et l'heure où elle pourrait venir les chercher. Sans doute, y avait-il dans son esprit un vague espoir de le rencontrer. Mais Marc se chargea de le lui arracher. Il frémissait à la pensée qu'elle pourrait remettre les pieds dans son logis. Il se hâta de rassembler dans une malle tous les objets qu'elle réclamait, et il y ajouta, comme un soufflet, tous les portraits qu'il avait d'elle. Il les lui fit porter, le jour même, par un commissionnaire, au nom de Mme Volkov. Lorsque l'envoi lui arriva, le sang remonta au front d'Assia; elle tira de son sac sa petite trousse, et de cette trousse un instantané d'elle avec Marc qu'ils avaient fait prendre, un heureux jour, et qui ne la quittait jamais : elle le mit en pièces; que ce fût fini! — La nuit, ne dormant pas, elle se releva pour rechercher jusque sous son lit, dans les flocons de poussière, les morceaux du puzzle; mais elle les avait trop bien détruits, impossible de reconstituer l'image! Elle n'en garda pas moins les morceaux dans une enveloppe, qu'elle cacheta, pour s'enlever la tentation de la rouvrir.

Marc se rendit à la Représentation Commerciale, pour souffleter l'homme qui l'avait sali. Il dut apprendre que le coucou était parti au fond de la forêt; il lui fallut dévorer seul, des nuits, des nuits, ses pensées de meurtre inassouvies.

Pendant, Annette, que le couple rompu s'obstinait à laisser dans l'ignorance des événements, s'inquiéta de ne plus voir Assia, et elle finit par arracher de son

filis la vérité. C'était chez lui, dans sa chambre, après souper. Le petit dormait — ne dormait pas — dans la chambre à côté, une sorte d'alcôve que ne fermait aucune porte. Il fallait parler bas, tous deux accoudés, côte à côte, sur la table à écrire, sous le rond de la lampe. Annette n'eut pas besoin de beaucoup de mots pour comprendre; elle coupa court aux amères confidences; elle ne pouvait pas ici les solliciter, ni y répondre : elle se méfiait de l'oreille de l'enfant; et elle ne voulait pas laisser sortir de la bouche de Marc des paroles outrageantes, qui ne demandaient qu'à se déverser : le peu qui reste à sauver dans la ruine, il faut le sauver. Elle souffrait avec son Marc; mais elle était femme, elle souffrait aussi pour l'autre; avant de l'avoir entendue, elle n'innocentait pas complètement l'homme : il faut écouter les deux parties. Il y avait longtemps qu'elle redoutait à cet amour une telle issue; et maintenant que l'issue était venue, elle ressentait plus de pitié que de reproche pour la coupable — pour les deux coupables — les deux victimes. Elle ne pouvait naturellement pas dire à Marc ce qu'elle pensait. Elle lui passa le bras autour du cou. Ils se taisaient; mais elle sentait la joue de Marc trembler. Il ne craignait rien tant que de montrer sa faiblesse. Il craignait aussi que sa mère ne le plaignît, en lui rappelant : « — Mon pauvre enfant, je te l'avais bien dit!... » Dès qu'il le put, sans que sa voix le trahît, il se hâta de prendre un ton sévère pour parler des arrangements domestiques : — « Annette emmènerait chez elle l'enfant; Marc ne garderait pas l'appartement; il donnerait congé, dès le lendemain, et s'installerait provisoirement à l'hôtel; les quelques meubles seraient mis, en attendant, au dépôt... » Il n'était pas question de Assia. Ce fut Annette qui rappela que l'on devait d'abord prendre

son avis. Marc ne voulait pas en entendre parler. Il dit durement :

— « Elle n'existe plus. »

Annette dit, montrant du menton la chambre de l'enfant :

— « Elle est ici. »

Marc se raidit :

— « Elle n'a plus aucun droit sur lui. »

— « Il ne dépend d'aucun de les lui enlever », répliqua doucement Annette. « Pas plus qu'aucun n'eût pu m'enlever sur toi les miens. »

Marc n'admit pas la comparaison :

— « C'est elle, elle-même, qui les a reniés. »

— « Non, mon petit, ne confondons point : épouse et mère, ce sont deux ordres différents. »

Marc, indigné, se heurtait à la franc-maçonnerie secrète des mères :

— « Alors, tu prends son parti contre moi ? »

— « Mon garçon, toi c'est moi. Mais même qui nous offense a des droits. »

— « Je ne les reconnais pas », dit Marc.

— « Tu es dans le combat », dit Annette, « le droit se tait, il n'y a plus que la force. Mais tu n'es pas le plus fort. »

Il se révolta :

— « C'est elle, alors ? »

— « Ni elle, ni toi. Mais lui. » (Elle désignait encore l'enfant).

— « Il est à moi ! » fit Marc. « A moi seul. Ou je n'en veux plus ! »

— « Il est à lui », dit Annette. « Et je suis à lui. »

Elle eut de la peine à dénicher l'adresse de Assia. Marc ne la lui donnait pas, et elle ne voulait pas la lui demander, pour être libre de ses mouvements. Elle finit par découvrir l'ignoble gîte, dont Assia avait fait

choix, les yeux fermés : que lui importait celui-ci ou celui-là ? Elle n'avait pas les sens délicats ; et le dégoût qu'elle nourrissait, en ces jours, pour elle, pour Marc, pour tous les hommes, ne distinguait pas entre le plus et le moins : toute la vie est vomissure. Plus que ses sens, son esprit était révolté par l'idiotie de l'aventure. Non pas la sienne (un accident sordide et insignifiant, comme une éclaboussure de la rue), mais toute l'imbécile Aventure, sans suite, ni sens, de la vie. Et cependant, cette Aventure qu'elle méprisait, Assia n'était pas femme à la rejeter, à moitié chemin : quelle qu'elle fût, Assia la mènerait jusqu'au bout...

Elle se trouvait par hasard dans son taudis (elle n'y restait guère que pour dormir), lorsque Annette heurta à la porte. Assia ne témoigna aucun plaisir de la visite. Elle avait son bonnet sur la tête. Elle était prête à sortir, elle n'offrit pas l'unique chaise, encombrée de ses effets. La chambre sale, non balayée, le lit non fait, la table de nuit crasseuse, entr'ouverte, un pêle-mêle d'objets épars de tous côtés, témoignaient d'une indifférence accablante à tous les égards matériels et sociaux. Annette en eut la gorge serrée. Sans un bonjour, sans vouloir voir sa main tendue, Assia recula, pour qu'elle entrât et, appuyée des mains et de la croupe sur la table boîteuse, elle fixait la visiteuse d'un regard torve, fronçant les sourcils. Annette fut, un instant, déconcertée. Les mots de sympathie gelaient sur la langue. Assia lui dit :

— « Vous êtes contente ? »

Elle eut un cri :

— « Assia ! »

— « Quoi ? » reprit l'autre. « Est-ce que tout ne s'est pas passé, comme vous l'attendiez ? »

Elle tendit les bras :

— « Ma fille ! »

Assia blêmit, elle frémit de tout son corps, son expression dure et figée se convulsa, et elle éclata en sanglots. L'effort qu'elle faisait pour les renfoncer lui modelait un masque d'une laideur grotesque. Mais Annette ne songeait pas à le trouver laid : il lui était plus émouvant que le plus beau visage. Elle se jeta sur elle et l'embrassa. Assia, crispée des mains à la table, la laissait faire, le corps secoué de hoquets, et reniflant, les joues trempées, les yeux et le nez ruisselants. Annette baisa ces joues, ces yeux, ce nez. Assia, vaincue, appuya son lourd front sur l'épaule de la mère, et elle essayait son visage contre la robe.

Quand ses gros pleurs furent soulagés, Annette s'assit avec elle, cherchant une place, sur le lit défait, et elle lui tenait ses mains crispées, dont les ongles lui entraient, par coups de violence, dans la peau. Elles n'avaient pas encore échangé vingt mots. Rien n'était dit. Tout était dit. Annette ne sollicitait pas de confession, elle n'était pas de ces bonnes femmes qui ont besoin de questionner : — « Ma pauvre petite, et comment cela s'est-il passé ? » — Elle le savait trop, l'histoire n'a jamais rien de bien neuf, ni de bien appétissant, pour qui est femme et qui a vécu. Mais Assia ne pouvait se passer de le lui raconter. Bon gré, mal gré, il fallut l'écouter. Et à mesure que Assia redévidait son peloton, elle reprenait son aplomb ; et la reprenait son sot orgueil de combat. Elle mettait une forfanterie à étaler ses confessions ; elle ne s'excusait pas, elle accusait. Bien ou mal fait, elle avait fait ce qu'il lui plaisait. Elle avait le droit. (Et elle défiait insolemment des yeux la mère.)

— « Le droit de faire mal à qui vous aime ? »

Cette observation faite à mi-voix, comme à soi-même, désarçonna, dans son galop, la réciteuse. Elle s'arrêta, pour un instant ; puis, elle fit comme si elle

n'avait pas entendu, et remise en selle, elle reprit sa course et son récit. Annette écoutait sans broncher, même quand son fils était en cause, — sauf à mettre sa main sur la bouche de Assia, pour lui bloquer des brutalités de langage inutiles, que la sauvage lâchait sans retenue, comme les crapauds dans le conte de fées :

— « Ne salis point ta bouche! »

— « La saleté est dans mon cœur. Je la crache », dit Assia, frottant sa bouche contre la paume de la main. Elle n'était pas femme à nier que sale fût la saleté; mais elle apportait à l'étaler un orgueil à rebours, cette complaisance cachée de tant de femmes d'aujourd'hui à mettre à l'air leurs turpitudes, comme ces loques sales qui sont tendues en bannières dans les rues du Midi. C'est un *Ersatz* pour l'ancien abus des confessions impudiques au guichet de l'écouteur complaisant en surplis, dans l'ombre entremetteuse de l'église. Annette dit :

— « Rentre ton linge! Ne l'égoutte pas sur la tête des passants! »

La bouche ouverte de Assia n'acheva point la phrase commencée. Elle était interloquée et vexée. Elle fut sur le point de riposter. Puis, elle ricana, malgré son dépit et son chagrin. Et elle dit :

— « Où voulez-vous que je le mette? » (Elle montrait son taudis.) « Je n'ai pas de panier. »

— « Au feu! Au feu! » dit Annette. « Et tu ne ferais pas mal d'y jeter tout ce qui est ici. »

— « Et moi aussi », dit Assia. « S'il ne tenait qu'à moi! Mais je ne vois pas pourquoi je n'y jetterais pas alors tout Paris! »

— « Patience! » fit Annette. « Mais occupons-nous de nous, d'abord! »

L'entretien reprit, sur un autre ton. Assia avait

renoncé à raconter la fin de l'histoire : l'histoire n'intéressait pas Annette, Assia se rendait compte que là-dessus Annette en savait autant qu'elle. Mais elle revenait avec obstination sur la question de ses droits, dans l'union libre et loyale. Elle aurait pu mentir et se taire. Elle ne mentait pas, elle ne s'était pas tue. Et pourquoi donc se serait-elle tue ? Elle avait agi selon son droit.

— « Le droit strict », dit Annette, « est ici, comme souvent, la suprême injustice. Car il est le péché contre l'amour. Et l'amour vrai est la suprême loi. »

— « Alors, pourquoi serait-ce lui », se rebiffa Assia, « lui, votre fils, qui serait le privilégié, en excipant contre moi et contre mon droit, contre mon désir, de son droit strict ? »

— « Parce qu'il est le plus faible », dit Annette.

— « Le plus faible ! » s'exclama l'autre.

— « Tout homme l'est », dit Annette.

— « Le pensez-vous ? » demanda Assia, étonnée.

— « Tu le penses aussi. »

Assia se tut, elle réfléchit, elle dit :

— « Oui. »

Elle était surprise d'en convenir. Elle essayait de s'en défendre. Elle reprit :

— « Mais est-ce une raison, pour que ce soit le droit du faible qui l'emporte ? »

— « Oui, pour mon cœur. Et pour le tien. C'est ainsi. Nous sommes la mère. Il nous faut avoir pitié de notre enfant. »

Le cœur de Assia tressaillit. Elle ne dit rien de plus, pour aujourd'hui. Annette se leva.

— « J'étais venue pour parler de l'autre enfant. »

— « Quel ? » demanda Assia. En ce moment, elle ne pensait plus qu'au grand.

— « Vania », dit Annette, d'un ton de reproche.

Assia fit un geste d'indifférence. Cette passionnée n'avait pas le temps de se souvenir maintenant du petit. Elle dit :

— « Il est à vous. Naturellement, vous le prenez. »

— « Assia ! » s'exclama Annette, « l'aimes-tu si peu que tu n'en réclames plus ta part ? »

Le cœur de Assia se rouvrit. Elle revit le petit, et subitement, elle en fut affamée. Ses yeux flambèrent. Elle tendit ses mains frémissantes :

— « Donnez-le moi ! Je le veux ! »

Mais presque aussitôt, les larmes lui montèrent aux yeux, et ses bras retombèrent, découragés :

— « Qu'est-ce que j'en ferais ici ? Non, gardez-le ! Vous êtes mieux faite pour l'élever. »

Annette demanda :

— « Tu es décidée à ne plus rentrer à ta maison ? »

Assia cria :

— « Jamais ! »

Toute sa rancune contre Marc se redressait, comme un serpent sur sa queue. Elle dardait un regard haineux. Annette eut mal ; mais elle pensa :

— « Que lui a-t-il donc fait ? »

Assia sentit que son dard, pour toucher Marc, avait traversé le cœur de la mère. Elle en éteignit la pointe enflammée. Et, d'une âpreté plus émoussée, elle dit :

— « Je n'ai plus de maison. Rien de ce qui est là-bas n'est plus mien. »

— « Il te plaît d'oublier, » dit Annette, « mais je n'oublie pas que la moitié de ce qui est là-bas est tien. »

— « Je n'avais rien quand je suis entrée. Quand je ressors, je ne reprends rien. »

— « Je n'admets point », dit Annette, « si tu t'en vas, que Marc te laisse, sans subvenir à tes besoins. »

— « En premier lieu », riposta-t-elle, se raidissant sur ses ergots, pour ne point perdre un pouce de sa

taille, « en premier lieu, je laisse Marc; ce n'est pas Marc qui me laisse. En second lieu, c'était moi seule qui subvenais, depuis trois mois, aux besoins de la maison. Il n'était même pas capable de gagner son pain. Pensez-vous que maintenant j'irais ramasser ses miettes? »

Annette sentit qu'elle n'obtiendrait rien de l'orgueilleuse, si elle ne prenait un chemin détourné. Elle dit :

— « N'en parlons plus! Mais est-il juste que tu me fasses payer le mal que t'a pu faire Marc? »

Que Annette, au lieu de l'accuser, pût, ainsi que la rancune de Assia le voulait, retourner les charges de la présomption contre Marc, toucha Assia, lui fut un baume; elle eut un fougueux élan de gratitude. Elle prit Annette aux épaules.

— « Qui a dit cela? Pas question de cela! »

— « Eh bien, alors, est-ce une raison, si tu le quittes, pour que tu me quittes? »

Assia lui broya les bras :

— Je ne vous quitte pas. Je ne le veux pas. Je ne le peux pas. »

— « Ni moi non plus. Ni je ne le peux, ni je ne le veux. »

— « C'est vrai? »

Assia l'embrassait avec emportement.

— « Alors, » dit Annette, « qu'il soit entendu que mon logis est terrain neutre! Tu y viendras, quand tu voudras. Et — (je comprends ta fierté, mais tu n'as pas à faire la fière avec moi; et même si cela te coûtait, tu me dois au moins ce sacrifice), — quand il arrivera (à chacun de nous, il peut arriver, en ces temps) que tu aies besoin d'un peu de beurre sur ton pain, — ou de pain sans beurre, — viens le manger chez moi, tout simplement. »

— « Je le ferai », dit Assia. « Mais vous n'êtes pas beaucoup plus sûre que moi du lendemain. »

— « Eh bien, à charge de retour! »

— « Tope! »

Assia n'était point dupe du marché. elle en sentait la générosité. Elle dévorait Annette, de ses yeux ardents :

— « Ah! quel dommage que ce ne soit pas vous que j'aie épousée! »

— « Merci! » fit Annette. « J'aime mieux pas. »

Elle se dirigeait vers la porte. Assia grondait.

— Si l'on pouvait ne jamais avoir à faire à tous ces hommes! »

— « Oui, » dit Annette, calme et narquoise, « mais ça ne sera pas encore pour demain! Et en tout cas, ça ne sera pas pour toi. »

— « Pourquoi? » fit Assia, qui se rebiffa. « Je n'en veux plus. Que le diable leur brûle, comme aux renards de la Bible...! Et qu'avec, si j'y reviens, brûle ma vigne! »

— « Qui a bu, boira », dit Annette.

— « En tout cas, » dit Assia, dont la haine reflamba, « pas de votre vin! Je crache le Marc. »

Et elle cracha.

Annette haussa les épaules, et s'en alla. Dans l'escalier, Assia la rattrapa impétueusement, faillit la faire tomber, la rembrassa, lui souffla :

— « Pardon! pardon! »

Annette, sortant de la maison, se disait, avec pitié et ironie :

— « Pour se haïr ainsi, il n'est que ceux qui s'aiment. »

Et levant les yeux vers le Trop-Haut, vers le trop loin, le sourd et muet, elle pria :

— « *Libera nos ab Amore!* »

La vie, coupée en tronçons — les deux du couple déseiboîtés, l'enfant des deux, la mère des trois — se remit en route, en tirant à hue et à dia. Il y avait trop de vie dans chacun des tronçons, pour que la vie s'arrêtât. Mais plus il y a de vie, plus de capacité pour souffrir. Le seul à qui la souffrance fût épargnée, c'était l'enfant. Il n'avait pas à se plaindre du changement. Il était, chez la grand'mère, le petit dieu du foyer : on avait l'air de le dédommager en gâteries de ce qu'il n'avait pas conscience d'avoir perdu. Mais il était, comme tous les enfants, trop malin pour ne pas avoir saisi d'emblée son rôle intéressant et pour ne pas en profiter. Quant au sens vrai de l'aventure, il lui restait obscur ; mais on ne devait pas trop s'y fier : s'il ne savait, il avait le nez au vent ; la curiosité primait en lui les autres sentiments. Point du tout ému ! C'était un jeu très amusant : chercher la piste. Mais un jeu de plus, entre beaucoup d'autres. Il passait de l'un à l'autre, sans suivre le lièvre. — De loin en loin, il recevait la visite de sa mère, ou de son père, tous deux également tendus et affairés, le sourcil froncé ; ils se croyaient tenus de lui apporter, chacun de son côté, des cadeaux ; et ils l'embrassaient avec beaucoup plus de vigueur que quand il était dans leur maison. Il les laissait faire :

il faut être bon pour les grands! Il les aimait comme des objets qui étaient à lui, énigmatiques, intéressants, qui n'étaient plus trop encombrants; mais il n'avait pas très besoin de caresses. Il n'en était pas moins, par ruse naturelle, habile à exploiter leur concurrence : (il la sentait, sans la comprendre). Ils s'enfermaient, chacun à part, avec Annette, et ils s'entretenaient longuement. Ils avaient beau baisser la voix, la petite oreille trouvait toujours à glaner un mot. Et le mot était rangé dans son placard, jusqu'à ce qu'il en eût un tas. Ensuite, il triait, il ajustait, il recollait. Mais, grâce à Dieu, il se lassait et il laissait le travail inachevé, incohérent, pour passer à un autre divertissement.

Annette avait réussi à éviter entre ses grands enfants ennemis tout acte de séparation officiel. Le divorce n'a aucun sens entre gens qui, l'un comme l'autre, n'ont aucun bien : à part l'enfant, (si c'est un bien!) que Annette, tranchant le différend, avait pris pour elle. Et la procédure entraînait une perte de temps, dont on n'avait pas trop pour gagner son pain. Sans parler de l'intrusion dégoûtante dans leurs draps de l'œil fureteur de la société. Ils s'entendirent tacitement pour s'en passer. Ils n'avaient pas besoin du visa social pour se déclarer séparés. Annette se garda bien de les y pousser. Elle réservait ses plans.

En attendant, elle évitait qu'ils se rencontrassent dans son logis, et elle tâchait de paraître tenir la balance égale entre eux. Il ne fallait pas qu'ils pussent craindre qu'elle voulût les influencer; elle devait laisser leurs mauvaises passions se dépenser; tant pis, si elles les menaient à des écarts déplorables, pour se venger, ou pour s'affirmer leur liberté! Ils seraient les premiers à les regretter, si l'on ne prétendait pas qu'ils les regrettassent. Il est des fautes qu'un tiers ne peut vous épargner; chacun doit payer son expérience, de ses

deniers. Annette s'imposait donc l'obligation difficile de ne point voir, de ne point savoir, de ne jamais paraître s'immiscer dans leur vie privée. Leur pitoyable vie désorbitée, prête à toutes les folies de l'instant, si elle n'avait eu, pour la maintenir, le sentiment de la présence (proche ou lointaine, à leur gré) de cette zone apaisée, où on ne leur demanderait jamais, pour entrer, de comptes à rendre, — où on ne chercherait même pas à les retenir : — « Viens quand tu veux ! Pars quand tu veux ! Tu ne me dois rien... » — Ni l'un, ni l'autre n'en abusait. Mais on savait qu'on avait ce havre, pour y détendre ses nerfs crispés et reposer, quelques instants, sa courbature de corps et de pensée.

Et ce refuge n'eût pas suffi, s'ils n'avaient eu un autre frein qui ne leur permettait pas de s'abandonner à l'âme traîtresse : — la pauvreté, la faim qui ronge les jeunes ventres et qui ne laisse point au rêve avide, à la vengeance et au désir, et à l'ennui qui les engendre, le temps de paître. Il fallait, chaque matin, repartir en chasse de la pitance et, chaque soir, tomber de sommeil harassé sur sa faim.

Assia faisait de la dactylo-sténotypie de cours et de discours, du 230 mots à la minute, cinq à sept heures de tension ininterrompue. Il y fallait son implacable énergie et son mécanisme d'acier : l'ouïe, les doigts et le cerveau. Mais que de ratages, avant de parfaire l'apprentissage ! Elle sortait de là, vidée, les yeux enfoncés : plus une pensée, des mots, des lettres d'imprimerie, qui défilaient sur l'écran au triple galop... Assez ! assez !... C'était à se trouer l'écran... Oui, une balle dans la tempe... Elle vendit son browning, pour ne pas risquer d'être tentée... Et puis, (on crève ou on s'habitue), elle s'habitua. Une fois qu'on est bien exercée, avec une intelligence vive et dégourdie, qui sait saisir ou provoquer les occasions, on peut se créer

dans le métier une situation indépendante et assez largement rétribuée : on se fait envoyer à des congrès ou des missions à l'étranger. Mais en attendant, combien de vaches maigres!... Elle en était une, quand elle se voyait tout efflanquée dans la baignoire d'Annette. Car Annette possédait ce luxe, et Assia ne se gênait pas pour en user. C'était la seule chose qu'elle acceptât. Mais Annette s'arrangeait, quand elle la tenait là, pour lui enfourner, de gré ou par surprise, quelque solide tranche de pain et de viande, qu'elle dévorait, tout en affirmant qu'elle n'avait point faim. Vania avait compris le jeu; et quand sa mère le trouvait en train de déjeuner, il lui tendait un morceau au bout de sa fourchette et lui disait : «

— « Ouvre ton bec! »

Assia se demandait si elle devait rire ou se fâcher; mais il avait l'air innocent, elle fronçait le sourcil et ouvrait le bec : le morceau n'était pas long à passer. Annette lui poussait une chaise sous les jarrets; Assia se trouvait devant une assiette, que, tout en disant non, elle nettoyait. Elle avait un loup dans l'estomac. Mais il ne fallait pas que l'on parût le remarquer. Brusquement, elle repoussait l'assiette, et se levait, irritée.

Elle s'entêtait dans sa rancune contre celui qu'elle avait trompé (non! pas trompé...), lésé (non plus! elle n'admettait point qu'il eût un droit), outragé (soit! s'il lui plaît... Je me suis vengée!) — Vengée de quoi? Elle eût voulu qu'on le lui demandât, pour se répondre à elle-même, pour déverser l'obscur et trouble qui lui battait au seuil de l'esprit. Elle avait même l'indélicatesse, pour provoquer une contre-attaque, de laisser voir cette rancœur à Annette. Annette faisait celle qui n'entend pas. Jamais un mot pour répliquer. Le feu tombait, faute de tirant dans la cheminée.

Assia rapportait dans sa sale chambre d'hôtel (elle s'obstinait à n'en pas changer) son ressentiment non déchargé.

Mais par un étrange détour du cœur, elle n'avait plus jamais remis les pieds à son bureau, depuis qu'elle s'était séparée de Marc; et elle écartait farouchement de sa pensée l'image de cet autre homme... Elle ne voulait même plus savoir son nom... Si curieuse qu'elle fût, jusqu'à l'impudicité, de lire au fond de ses secrets mouvements, elle évitait de s'expliquer à ce sujet. Il fallut un brusque accès de rage, au reçu d'une carte de Djanelidze, pour faire surgir de derrière sa porte la vraie conscience des pensées qu'elle tenait sous le verrou. La carte — trois mots insignifiants (« Bien arrivé. Merci. ») — fut sur le champ jetée aux latrines; et Assia pissa dessus. Elle était toute hérissée de haine atroce. — Et elle s'aperçut que sa rancune contre Marc n'était plus : c'était contre l'autre que sa rancune était dressée. Se décidant enfin à examiner tout cet obscur qu'elle portait au fond de son sac, elle se trouva terriblement démunie de toutes ses armes, de ses griefs amassés contre son compagnon. Si elle s'était attribué sur lui, jusqu'à ce jour, une créance de rancune, elle s'en était payée, ils étaient quittes. Elle admettait (ce qu'elle s'était toujours refusé à reconnaître) qu'elle l'avait trahi. Non pas tant à la façon, dont lui et les autres l'envisageaient. Le fait importait beaucoup moins que la pensée. Le fait la concernait, elle, et non pas lui : c'était à elle de s'en arranger ou non, avec soi-même : elle se suffisait de son mépris, de son dégoût, pour le juger, pour se juger; il n'avait pas à s'en mêler. Mais le grave était qu'avant le fait elle avait trahi Marc pendant des mois, en sa pensée; elle avait déserté de lui, lointaine, étrangère et hostile, des nuits, des nuits, couchée à côté de lui dans le même lit. Qu'était-ce

que le fait d'un instant de surprise, auprès de cette longue, de cette tenace et réfléchie trahison de l'esprit muet, qui serre les dents? Le fait y avait beaucoup moins mis le sceau qu'il ne l'avait brisé. Oui, même, il avait déchargé Assia de cette trahison intérieure. Par un paradoxe de la nature, c'était à la minute — cette minute sans hier et sans lendemain — où Assia s'abandonnait à l'étreinte étrangère, qu'elle se libérait de sa hantise traîtresse et qu'elle avait retrouvé son grand amour profond, fidèle, unique, pour Marc. Mais personne autre qu'elle n'eût pu le comprendre, et même Assia en avait fui la pensée. Elle avait mobilisé toutes ses forces de révolte dures et mauvaises, pour y parer. Mais aujourd'hui, la pensée était entrée, par la trouée. Assia la garda pour soi. Il n'était pas question d'en faire part à quiconque, pour essayer de rien changer. Ce qui était fait était fait. Assia avait l'orgueil d'endosser le sot billet qu'elle avait signé, les conséquences de ses erreurs. — Mais bien qu'elle ne modifiât rien, pour elle-même, à son appréciation de l'acte qui avait provoqué la rupture, l'amour, qu'elle ne contraignait plus, l'amour pour Marc, fit ce miracle qu'il lui apprit à considérer ses propres actes, du cœur de Marc, non pas du sien. Et elle épousa le ressentiment contre elle et la souffrance de Marc, qui la condamnaient, — bien que, seule en présence de soi, elle pensât :

— « C'était mon droit. » (Elle s'entêtait.) « Et ça compte si peu! Passons l'éponge! »

Mais ce n'était plus son droit de la passer. Cela regardait l'autre :

— « Pauvre petit!... Mon grand gosse!... Il me hait. Je le connais. Il ne pardonnera jamais... Tant pis pour moi! Tant pis pour lui!... »

Cette conscience une fois acquise, elle acceptait, avec un fatalisme d'Asiatique, la faillite. Juste était

l'arrêt. Elle s'était trompée. Ils s'étaient, tous les deux, trompés. Il ne fallait pas s'immobiliser sur des regrets stériles ou des remords. Il pourrait, lui, ne point pardonner ou pardonner, s'il lui plaisait! Elle, elle lui avait pardonné. — Et maintenant, en route pour la suite de son destin! Elle partit pour une mission de sténotypie à un congrès de Norvège. Elle avait un pouvoir incroyable de renaissance — naissance à neuf. — Elle laissait derrière elle la coquille, brisée, du passé.

Marc y restait englué. Il était d'une race qui tient ses livres de comptes. Elle ne les inscrit pas sur des chiffons détachés. Elle ne sait pas oublier.

Il faut avouer que, dans l'aventure, il aurait eu plus de mérite à le faire que l'autre. Ce qu'elle laissait derrière elle, c'était l'injure qu'elle lui avait faite. Marc la remâchait amèrement. Il n'arrivait pas à s'en rincer la bouche. Il en traîna longtemps le goût de fièvre; il la sentait sur ses vêtements; il lui semblait que, n'importe où il entrât, les autres devaient la respirer sur lui. Longtemps, il fut repris à l'improviste par des accès qui le secouaient de frénésie et de souffrance, de jalousie, d'amour et d'orgueil blessés, d'intolérables ressouvenirs. Si c'était hors de chez lui, dans la rue, il se hâtait de rentrer, il se cachait pendant ces crises. Annette, lorsqu'elle s'en apercevait, n'essayait point de forcer sa porte; elle se retirait, par un instinct qui lui faisait deviner que, comme femme, elle participait à ce qui entretenait l'âcre venin de sa blessure. Et c'était vrai. A ces moments, sa haine d'une femme s'étendait à toutes. Le seul contact d'une main de femme, le frôlement d'une passante dans la rue, lui causait une répulsion. Comme les vieux peintres des damnés, il eût vu sous chaque robe la gueule vorace

de l'Enfer — la « *puie bête* » qui ronge et souille la chair des hommes. Il était heureux que son enfant fût un fils. Une fille, il n'eût pu la supporter. Mais il ne fallait pas qu'une intonation, une imitation inconsciente ou consciente (que sait-on, chez ces petits singes?) lui rappelât en Vania celle dont la substance était pour moitié dans le petit qu'il avait engendré. Il s'écartait, il l'écartait brutalement. Il restait quelquefois plusieurs semaines sans le revoir.

Dans la hantise de cette haine qui l'aimantait, ce n'était pas seulement le corps de Assia qui le poursuivait, qu'il poursuivait par la pensée pour le détruire, c'était l'esprit... Qui peut démêler l'un de l'autre? Pour des amants, des haïssants, l'esprit est chair, l'esprit se flaire, se mâche, se touche, se violente; on le déchire avec les ongles, avec les dents... Marc s'acharnait contre celui de Assia. Il reprenait, l'un après l'autre, tous ses propos, toutes ses idées qui avaient, jour après jour, pendant des mois, battu le fer contre les siennes. Il brisait le fer; mais il ramassait les tronçons, pour les briser encore; et il s'y ensanglantait les mains. Elles étaient de dur acier, les idées de Assia! Elles se défendaient, elles attaquaient; même brisées, elles lui entraient sous la peau. Elles n'entraient que mieux: il en restait des limailles dans les blessures.

Marc s'enrageait contre ces dogmes du communisme russe, que Assia, sans les avoir adoptés, lui avait hostilement opposés, par réaction de révoltée contre lui, contre ses idées individualistes (qui cependant avaient été aussi les siennes à elle) et contre la vie qu'il lui faisait mener. Il s'entêtait, par contre-coup et pour se sentir plus éloigné de Assia, dans cet individualisme qu'elle reniait, qu'elle dénigrait. Il s'y enfonçait jusqu'au cou — jusqu'à ne plus pouvoir respirer: car, à moins de desceller la grille qui ouvrait sur le long

tunnel de l'intuition mystique, au bout duquel on voyait dans la nuit obscure trembloter quelques étoiles. on se trouvait muré en soi, libre du dehors... Oui! Mais à quel prix? Entre les quatre murs de son cachot! La vie de la taupe qui creuse sa galerie sous la terre... Mais la taupe en ressort. Quand ils en ressortaient, ces intellectuels, ces individualistes, qui se disaient indépendants, quelles taupinières édifiaient-ils?

Marc, pour raffermir un *Credo* (ou un *Spero*), que trop de doutes, trop d'expériences avaient déjà ébranlé, se rapprocha en ces mois-là de Félicien Lerond, son ancien camarade en Sorbonne.

Il s'était fait, dans les milieux scientifiques, plus de renom que de pécune, par ses recherches sur les réactions des celluloses nitrées, soumises aux différentes radiations. Il poursuivait ses travaux en dehors, non seulement de toute action, mais de toute rumeur sociale, absolument indifférent à toute la tragédie — à la comédie également — passée, présente et à venir, de la France, de l'Europe et de l'entière humanité. Ç'aurait été révoltant, si ce désintéressement ne s'était étendu à lui, à son confort, à son succès, à tout ce qui, hors son travail, le concernait. Et ce travail, il le menait dans les conditions les plus ingrates, sans subvention de l'Etat pour acheter ses instruments et réaliser, avec des moyens de misère complétés de ses propres économies, ses lentes et difficiles expériences, dans un sous-sol étroit comme un placard, où il devait entrer presque à quatre pattes, à l'un des angles d'une baraque en planches et plâtre, qui s'effritait, laissant passer par les interstices le vent glacial et la pluie. Il devait gratter sur ses modiques appointements, pour parer aux frais les plus urgents. Il le faisait sans plainte et sans étonnement, comme si c'était tout naturel. Bien d'autres savants faisaient de même, l'avaient fait sous

tous les régimes, dans tous les temps. Il leur eût semblé malséant d'en entretenir le public. Ils y mettaient un point d'honneur, comme ces gamins qui méprisent ceux d'entre eux qui pleurnichent et qui vont se plaindre au maître. Il n'y a pas de mérite à arriver à des résultats, avec ces fastueuses installations dont disposent les expérimentateurs américains! Tout en les enviant *in petto*, quand ils rafistolaient leur bric à brac avec du fil de laiton et des pinces, ils étaient fiers d'être Français. Le plus bouffon était leur attachement au régime; on n'eût pas trouvé plus irritables opposants à tout bouleversement social; cette attitude leur était commune avec tous les braves gens du moyen état, qui aujourd'hui se serrent le ventre : laborieux et sacrifiés, ils n'ont rien à perdre à un changement; et le seul mot de bolchevisme, de communisme, est près de les faire tomber en convulsions! Qu'on ne leur dise pas que leur travail y serait, à coup sûr, mieux évalué et plus justement rémunéré! Ils se refusent à en rien savoir. Comme ces filles prudes, qui croient toujours qu'on en veut à leur vertu, ils mettent leurs mains pour protéger leur précieuse liberté. Ils ne se disent pas qu'elle est un bijou bien entamé! Tous les aventuriers y ont passé, après comme avant l'établissement sur le papier de la sacrée Démocratie. Ce qu'il en reste, c'est ce que les écornifleurs ne se sont pas souciés de prendre. Ce qu'il en reste, c'est leur honneur, à ces vieilles filles, à ces braves gens. Ils tiennent plus à ce laissé-pour-compte qu'à la prune de leurs yeux. On vit de biens fictifs, inexistantes, plus que de réels. Entretenir cette illusion de propriété sans rapport est l'art de ceux qui gouvernent. Ceux qu'ils détroussent leur savent gré de l'éloquence avec laquelle ils protègent ce trésor secret — (bien secret, nul ne s'avise qu'il existe!) — leur liberté...

Libres, libres : sur ce vocable, voleurs et volés sont d'accord.

Marc, qui n'était pas un des moins obstinés à faire état, contre Assia, d'une liberté, qu'il n'avait pas — (il s'en parait, le cou raidi, comme d'une cravate) — en découvrit maintenant le grotesque, quand il la vit au cou de Félicien; et il s'aperçut qu'elle l'étranglait.

— « Espèce d'idiot! » lui dit-il, « il y a de quoi être fier! Pour ce qu'elle te rapporte, ta liberté! »

L'autre le regarda, avec des yeux offensés. Puis, il prit un air de dignité :

— « Ce n'est pas une question d'intérêt. Il y a d'autres valeurs, au monde. »

— « Et quelles? Ta belle âme? Vieille coquette! Tu lui souris, devant ton miroir? Le monde s'en fout! »

— « Je ne te comprends pas », dit Félicien, placide, mais peiné. « Je t'ai toujours connu jaloux de ton indépendance. A qui, à quoi, aujourd'hui en as-tu? »

Marc, honteux, vint à penser que son ton agressif était un ricochet des cailloux de Assia contre lui; et il rougit; puis, il fut pris d'une envie de rire. Il se vengeait de sa défaite, sur le dos de sa caricature. De reconnaître les motifs secrets de son animosité ne le rendit pas plus indulgent. Au contraire! Il s'acharna à démontrer à Félicien le peu, le rien que valait sa prétendue indépendance. Avec une mauvaise foi insigne, il reprochait à cet ascète de la science, marié comme Saint-François à la pauvreté, de ne pas sortir de sa cellule, de son labeur désintéressé, pour partir en guerre contre la société et condamner les iniquités sociales. Félicien écoutait, placide, étonné, les yeux ronds, en essuyant son lorgnon. Il était doux, doux, très doux. De grosses mains gourdes, adroites à manipuler ses fioles, un corps tassé, avec des gestes empotés, de

courtes jambes flageolantes, tête sur cul : pensée assise. Il répondait :

— « Eh! que pourrais-je? Que pourrait-on? Je ne suis pas Einstein, ou Langevin. Eux-mêmes, à quoi servent leurs protestations? Ils feraient mieux de rester dans la science. Chaque heure qu'ils perdent hors de la science, rien ne la compense. La science est notre maison. Il faut rester dans sa maison. »

— « Balaie au moins devant ta maison, comme disait l'homme de Weimar! »

— « Non! Tu me vois balayant la rue? J'ai assez à faire de tenir propres mes instruments d'opérations et de vérifier mes pesées. Que chacun fasse son métier! Si chacun le faisait, le monde n'en irait pas plus mal. »

— « Les requins le font. »

— « Aussi, les petits poissons. »

— « Et tu le trouves bien? »

— « Le monde est ainsi. Je ne l'ai pas fait. Ce n'est pas nous qui le changerons. »

— « Tu l'empires. Ta science est au service des requins. Toutes vos recherches sont immédiatement captées pour la tuerie. Tu es le complice des assassins. T'inquiètes-tu que tes études des dérivés organiques nitrés et de l'effet sur eux des radiations servent à élucider la question de la stabilité et de la conservation des poudres de guerre? Tous les matériaux nécessaires à la destruction pour ses explosifs, ses gaz asphyxiants, ses ypérites, ses tolites, ses mélinites, ses phosgènes, et ses arsines, c'est vous, crétins de génie, qui les lui fournissez. »

— « Les mêmes produits qui peuvent détruire, peuvent guérir ou servir l'homme. Fabriques de teintures ou de parfums, ou de produits pharmaceutiques. Ce n'est pas notre faute, si le mal et le bien sont les deux faces de la même monnaie. C'est un fait. Nous

constatons, nous expliquons, nous procédons à l'analyse et à la synthèse, nous n'avons pas à prendre parti.»

— « Impassibles comme la nature? Engeance de monstre, monstres vous-mêmes... »

— « Vas-y, vas-y! l'hydre de Lerne... »

— « C'est vous, les têtes. »

— « Et ça t'irait, d'être l'Hercule? »

— « Ah! que n'en ai-je les biceps! Tout ce qui compte, dans l'histoire de l'homme, sa raison de vivre, c'était de dompter la nature. Mais aujourd'hui, le dompteur est dompté. Vous trahissez. Il faudrait vous coller tous au poteau. »

— « Tu voudrais détruire la science? »

Marc dit, furieux :

— « C'est toute la civilisation qu'il faut détruire. »

— « Cré bolchevik! Va à Moscou! »

— « Et pourquoi pas? »

Il se mordit la langue. Il enrageait de ce qu'il avait dit. Mais il ne voulait pas se démentir. Il dit :

— « Faire table rase... »

Félicien, goguenard, toujours placide, surenchérit :

— « La création est à refaire. Coup nul! On recommence... »

— « Pas moi! » dit Marc. « Une fois suffit. Je fous le camp! »

Il claquait la porte, en partant. Félicien, sursautant, jurait :

— « Mais, nom d'un chien! Fais donc attention! Tu vas me casser ma vaisselle! La baraque ne tient pas! »

Cet homme tranquille entraît à son tour en furie. Par réaction, Marc fut déchargé de la sienne. Il rit :

— « Il aime ses fioles plus que les hommes. »

Mais il n'était pas fier du rôle qu'il avait joué. C'était lui-même qu'il avait fessé sur le derrière d'un autre.

Et pour comble, il avait accepté que ce fût avec les verges de Moscou... Il en sursautait d'indignation.

— « Jamais! jamais! Ils ne m'*auront* pas! »

Deux petits ouvrières qui passaient lui crièrent :

— « On les a *eus!* »

Il se retourna, interloqué. Elles étaient loin déjà, elles trottaient; mais l'une, en trottant, tournait le cou comme une cigogne et lui tendait la langue :

— « Et on t'*aura!* »

— « On ne *n'aura* pas!... Et pas plus vous, petites femelles (maudite soit l'odeur de femelle! tout le reste de ma vie ne suffira pas à m'en laver!...) et pas plus vous que les grands mâles de Moscou... Je ne me rends pas. Comme la vieille garde. Et je ne mourrai pas... Mais ce n'est pas à vous que je dis le mot du maréchal! C'est à ces neutres de la pensée, à ces savants qui pratiquent superbement, stupidement, l'inhumaine « science pour la science », sans souci des résultats pour l'humanité... »

Et le hasard fit que, s'arrêtant à un étalage de libraire et feuilletant, en bougonnant, un volume signé d'un illustre bactériologue, il accrocha de son regard toujours en chasse l'image burlesque, peinte par lui-même, du savant occupé à créer de toutes pièces une maladie infectieuse. Le microbite n'y était pas, hélas! arrivé, — jusqu'à présent; il déplorait de n'avoir pas réussi encore à « *combler brillamment cette lacune* » : transformer un microbe saprophyte en un microbe pathogène. Il se consolait par la pensée qu'il avait, du moins, remporté le brillant succès de rendre leur virulence à des microbes pathogènes qui l'avaient perdue, et même d'exalter cette virulence à un

degré d'activité jusqu'à ces jours inconnue. Il était bien satisfait du système gradué de cultures et d'inoculations lentes et progressives, par lequel il avait réalisé son exploit, passant d'une souris jeune à une souris adulte, à un cobaye jeune, puis adulte, puis à un mouton, puis à un chien, — la suite au prochain numéro... A demain l'homme!

Marc éclata de rire... A toi, Molière!... Et qu'attends-tu, Jules Romains?... Puis, il se souvint qu'en ces jours sombres où sur l'Europe la guerre des gaz était suspendue, pas un des grands intellectuels, même les plus désireux de l'éviter, ne consentait à subordonner les recherches de la science au salut public. La science *über alles!*... Et sa rancune se ralluma... Il ne suffit pas que ces maniaques de l'intelligence se retranchent derrière leur désintéressement. Ils sauvent leur âme? J'en suis bien aise! Ils ruinent ma vie. Je préférerais qu'ils ruinent leur âme et qu'ils sauvent ma vie, la vie des autres... Ils ont mésusé de leurs pouvoirs. Ils ont des comptes à nous rendre, et ces comptes seront lourds. La société prolétarienne de l'avenir sera en droit de les remettre sous les chaînes, — à tout le moins, sous le contrôle d'un Conseil de la communauté. Et peut-être s'imposeront des exécutions de laboratoires, des interdictions de recherches. Pourquoi pas? *Primum, vivere...* La Dictature du Salut public sur la science...

Marc s'acheminait de nouveau vers Moscou. Il sacra...

— « Non, non, et non!... J'entends sauver mon individualisme, — mais non pas en m'y enfermant, comme dans une tour... »

La tour branlante de Félicien, avec ses fioles et ses fourneaux... Il la revoyait, avec le sourire cruel de

Assia... Mais ce sourire s'adressait à lui. Il le chassa d'un revers de main irrité, comme une mouche... La mouche revint. Elle revint se poser sur sa bouche... Sa bouche amèrement souriait de la vanité, de l'inanité de cette attitude individualiste, isolée du reste des hommes. Ce ne serait rien que le salut individuel fût un péché d'égoïsme, s'il eût été seulement possible. Il n'était pas possible : c'est un non-sens. Comment sauver un rameau de l'arbre, si l'arbre est condamné ? En admettant qu'il continue à verdoyer quand l'arbre meurt, ce n'est qu'un dernier sursaut, il ne tardera pas à se flétrir aussi. Marc, acculé à son *moi*, et le sondant, reconnaissait que ce moi n'avait de sève et de durée que grâce aux canaux qui montaient du *soi* de la communauté. Pour se sauver, il faut sauver le *soi*, ou périr avec lui... — Mais les génies, dans les nations et les âges qui meurent ? Oui, ils sont la bouteille jetée à la mer, l'ultime appel quand tout est perdu ! — Encore faut-il avoir un appel à jeter ! Qu'ai-je à dire, moi, Marc, qui soit digne et capable de survivre ? Et si je ne l'ai pas (si je ne l'ai pas encore... Qui sait, plus tard ?...) mon seul devoir n'est-il pas, jusqu'à la dernière minute, de lutter pour le navire qui sombre ?

Rien n'excuse que l'on s'isole de ceux qui luttent, que le génie ou la sainteté, qui ne sont pas à la mesure du commun des hommes ; et ils impliquent un combat plus difficile encore, en transposant le combat sur un plan d'éternité ; il y faut un renoncement, un sacrifice entier, « au dessus de mes forces », dit Marc. « Je ne dois vouloir que ce que je puis. Mais tout ce que je puis, je dois le vouloir, et je le veux. Puisque je veux sauver mon rameau de liberté, je veux sauver l'arbre. Puisque je veux sauver l'arbre, je veux défendre ses racines contre les rongeurs, je veux agir et m'exposer. Ceux

qui prétendent rester au repos à l'abri des coups, dans leur pensée capitonnée, sont des petits bourgeois pusillanimes et égoïstes. Les belles raisons intellectuelles dont ils couvrent leur couardise, la rendent plus méprisable encore. Il n'est de vrai individualisme que celui qui est toujours prêt à risquer, celui qui paie, celui qui perd, s'il le faut, dans la bataille... Pourquoi pas ? Je ne suis qu'un pion sur l'échiquier. D'autres se batront après moi. Notre consigne, c'est de ne jamais céder, — jusqu'au dernier ! »

Pour se prouver, contre l'insultant reproche de Assia, qui continuait de le poursuivre, — que son individualisme était capable d'agir, qu'il n'était pas marqué de stérilité, il chercha des groupes où s'associer. Parmi les causes, dont les bannières flottaient au vent, — (des bannières il se serait bien passé ! il se méfiait des drapeaux ; mais les hommes ont besoin d'oripeaux), — il y en avait trois qui devaient d'emblée solliciter l'activité de Marc : la cause de l'Indépendance de l'Esprit, — celle de la Paix, — et celle de l'Europe. Elles avaient eu pour elles d'être traquées et persécutées pendant la guerre. Comme la République de Forain, elles avaient été « *belles sous l'Empire* ». Mais que restait-il de leur fleur ? Marc, soupçonneux, mais curieux, y alla voir. Il les trouva bien mal entourées. Les belles personnes, naguère délaissées, avaient maintenant nombreuse compagnie. Marc s'imposa de vaincre les répugnances que lui causait l'approche des prétendants de Pénélope, — jeunes et vieux aventuriers qui s'étaient installés dans l'alcôve de la dame, sinon dans le lit, qui les attirait moins que sa table. Au premier rang, de vieux professionnels de la politique, dont la souplesse invertébrée réussissait à se glisser toujours dans les partis d'action idéaliste et les imprégnait aussitôt de leur odeur de marée suspecte.

Il y avait, à droite, à gauche, de toutes parts, sortant du sol, ces taupinières d'Internationales de la pensée, les Pen-Clubs et les Congrès de l'Écritoire, les Coopérations Intellectuelles et, culminant dessus ces buttes, le « Comité permanent des Lettres et des Arts à la Société des Nations. » Il n'était pas question d'accéder à ces sommets, parmi les rangs de ces Illustres. A supposer que la place ne fût pas, comme elle était, bien gardée, elle était de tout repos : plus haut on monte, moins on agit. Les « Permanents » n'agissaient mie : ils permanaient, ils étaient trop bien assis ! Et Marc était trop longtemps resté, malgré lui, le cul sur sa chaise ; il avait besoin de se prouver son existence, en marchant. Il était rongé du prurit d'agir. C'était en bas, dans la plaine, qu'il avait le plus de chances de rencontrer des « agissants ».

Il en rencontra, en rangs compacts, qui s'agitaient, non sans fracas, dans leurs journaux et leurs banquets internationaux. Mais c'était au sujet de leurs intérêts professionnels, pour la sauvegarde de leurs droits d'auteur, leurs éditions, leurs traductions, leur propagande de librairie : ils échangeaient contre leur casse leur sené. Nous n'avons pas à les blâmer ; leur désir d'être lus et vendus est fort légitime : il faut bien vivre ! Mais notre Marc, moins indulgent, n'en voyait pas la nécessité. Il ne s'intéressait pas à l'idéalisme qui « rapporte ». Pense qui voudra au butin, quand la bataille sera livrée ! Mais en ce moment, elle s'engage. Ce sont les risques qu'il faut chercher, non des profits. — Il ne lui fallut pas longtemps pour voir que cette préoccupation exclusive bloquait l'action de ses compagnons. Elle les obligeait à tant de ménagements qu'ils acceptaient du monde tout et le reste, y compris la trique sur le dos des autres et la confiscation des libertés, pourvu que le monde les acceptât eux, — c'est à savoir leurs

produits, et les payât. Il était merveilleux que ces gens aux yeux agiles et professionnellement exercés fussent frappés de cécité instantanée, quand il s'agissait de voir les crimes sociaux dont les auteurs étaient « *l'Amphytryon où l'on dîne* », — ou bien chez qui l'on aspire à dîner, — les maîtres français du pouvoir, dispensateurs de la galette et des honneurs, et les dictateurs pourvus d'une bonne table. Un bien petit nombre d'écrivains — toujours les mêmes — étaient assez dénués d'appétit pour protester. Mais leurs protestations, maigres comme eux et monotones, auxquelles Marc mêlait la sienne, n'éveillaient aucun écho; elles se répétaient, chaque semaine, avec les crimes qu'elles signalaient. On finissait par ne plus les remarquer. Ou le bon public ennuyé disait : — « Encore ? » — et il se désabonnait des feuilles où il pleuvait. Il lui fallait des baromètres qui fussent au beau et des grenouilles sur l'échelle. Il préférerait Clément Vautel.

Marc lui-même était gagné par l'ennui, qui se dégageait de ces pluvieuses protestations sans agir. Elles finissaient par être une échappatoire de la conscience, une porte de côté qu'on enfilait pour se dérober aux dangers d'agir, ou à l'aveu pénible de son impuissance. Quand il en eut signé une douzaine, le cœur lui manqua, et sa main rageuse cassa sa plume sur l'*M* de sa signature. Et il écrivit, au lieu de son nom, le mot à cinq lettres. Faut de l'engrais sur ce champ aride à « protestants ! »...

Il n'était pas besoin d'engrais pour nourrir les champignons sur couche du pacifisme, qui brusquement, en une nuit, étaient sortis. Miraculeux rendement ! Hier encore, la paix était au ban. En parler était un crime de trahison. Et aujourd'hui, elle était de bon ton ! C'était à qui se hâterait d'en fleurir sa bouche, comme les cigarières de Séville, — ou bien le bec de sa plume.

Ces colombes de l'Arche venaient de loin! Il en était qui, dix ans avant, étaient corbeaux des champs de bataille et croassaient pour demander la tête des pacifistes prématurés, non patentés. Si vous vous en montriez surpris, ils eussent sans doute répliqué qu'il y a temps pour tout : hier, la guerre; aujourd'hui, la paix. Marc, dont « l'inopportuniste » natif, hérité de sa mère, reniflait, méfiant, à vingt pas, tous les « opportunistes », considérait d'un regard torve la ruée subite de ces étranges « gardiens de la paix ». D'où leur venait la consigne?... Il n'eut pas longtemps à chercher. La paix, qu'officieusement l'État, l'Église, l'Université, les pouvoirs publics encourageaient, était une paix bien pensante, — la même qui huile la bouche de ces curés, que les gros patrons des industries ont établis dans leurs églises bâties en loges de concierges, à la porte de leurs usines, en face du bar et du bordel, afin de sanctifier leurs exploitations et d'infiltrer aux exploités, avec la syphilis et l'alcool, l'évangélique acceptation, — la paix du vol légalisé et paraphé, la paix à profits des traités, la paix des profiteurs de la paix (de la guerre d'hier, de la guerre de demain : ce sont les mêmes.) Les pauvres gens ne sont pas de la confrérie. Ils ne touchent rien. Ils sont touchés. On leur remplace les profits par les prêches : le Dieu des riches est toujours prêt à faire tomber sur le peuple des ventres creux sa manne de paix, d'idéalisme et d'amour. Des vieux Jésus du Palais-Bourbon pêchaient à la ligne les poissons, en récitant leurs Sermons retors sur la Montagne; ils engageaient les pêcheurs et les pêchés à s'entr'aimer, les dépouillés à faire le sacrifice de leurs biens, pour les beaux yeux de la Paix. Quant à prêcher ce sacrifice à ceux qui s'étaient engraisés des dépouilles, lanlaire!... Ces vieux Jésus avaient fait la

guerre. — « N'en parlons plus! Ce qui est fait est bien fait. Nous ferons mieux... Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! — (la volonté est bonne, quand elle a conduit au succès!) — Et béni soit l'ordre établi! »

Il s'agissait d'en convaincre les vaincus. Il y fallait plus de rhétorique; l'idéalisme du vainqueur ne suffisait plus. Chaque vaincu avait le sien, qui n'était pas écrit dans le même ton : ils discordaient. Pour rétablir le concert, il fallait toucher d'autres cordes, celles de la crainte et de l'intérêt communs. A point nommé, *Pan-Europa* était venu refaire l'harmonie des gros poissons : car ce sont eux qui donnent le ton. Ils sont les maîtres de la rivière; ils ont profité à s'associer pour se défendre contre qui menace leur garde-manger. L'ombre gigantesque du Kremlin Rouge, qui s'étendait sur la plaine d'Europe, leur était un Croquemitaine, que très habilement exploitaient les maîtres du jeu *Pan-européen*, le jeune et fin aristocrate, au regard froid de *samourai*, et le socialiste défroqué, le vieux mystique madré du Quai d'Orsay. Ils se hâtaient de rassembler sous leur houlette, dans le même parc, les troupeaux et des vainqueurs et des vaincus, pour garer leur laine du concurrent commun : l'Union des Etats prolétariens, assise en selle, jambe sur l'Europe, jambe sur l'Asie, comme une nouvelle Horde d'Or, qui menaçait d'enfourcher le monde. Peut-être le monde — celui des dos déjà courbés sous le poids d'une classe privilégiée — n'eût-il pas demandé mieux que de changer de cavalier, ou même de sauter en selle par derrière la Horde d'Or, s'il avait su qu'elle venait pour l'aider à reconquérir sa propre terre. Mais c'était ce qu'il ne fallait pas qu'il sût. Il ne le savait pas. On s'arrangeait. Les millions de porte-toisons, des bonnes gens, bien serinés par une presse d'*Amis du Peuple*,

se groupaient, épeurés, autour de leurs tondeurs de laine et faisaient front contre ceux qui voulaient les délivrer. Cœurs de moutons sont, par la peur et la bêtise, quand on sait bien jouer des deux touches, mués en cœurs de lions. Les ingénieurs de *Pan-Europa* n'avaient point de peine à drainer les eaux éparses et stagnantes des idéalismes vacants, et ils travaillaient à les rassembler pour une Croisade de Dieu et des Dividendes contre le Matérialisme expropriateur de Moscou. Princes de l'Église et barons des Forges, pasteurs, rabbins et croix-gammées, Christ, Krupp et Creusot, semblaient d'accord. Les Bernard-l'Érmitte ne manquaient pas. Un des anciens amis de Marc (1), le gros Adolphe Chevallier, était devenu, parmi la suite de Briand à la Société des Nations, un des porte-dais de *Pan-Europa*. Bien entendu, il était aussi un apôtre de la Défense Nationale, de la Nation armée, depuis le berceau jusqu'à la tombe, mâles et femelles, toute la harde incorporée. Inlassablement, la presse bien-pensante reproduisait sa crinière bien soignée de pianiste et sa figure populaire de vieille dame qui fait la lippe de Robespierre.

On voyait moins, on ne voyait point la face prospère de Véron. On eût vu plutôt ses mains agiles et trapues : elles ne perdaient point leur temps ; elles allaient et venaient, elles allaient droit, mais zigzaguant entre la France et l'Allemagne, à chaque fois agrippant ici et là les réalités des affaires. Il était, à cette heure, engagé dans les conciliabules de l'Internationale Industrielle franco-allemande, avec les Casques d'Acier de Hugenberg. — Ce fut Jean-Casimir qui l'apprit à Marc : car, le pauvre diable, dans son

(1) Voir le tome précédent de *l'Annonciatrice* : *La Fin d'un monde*.

trou, comment jamais l'aurait-il su ? Il avait encore sur l'antagonisme des forces de paix et des forces de guerre des idées simplistes. Jean-Casimir les lui éclaircit, à un de ses passages à Paris. Il avait gardé à Marc sa bizarre fidélité intermittente de petite putain qui revient, une fois l'an, par dévotion superstitieuse, par élan de tendre souvenir, assaisonné de moquerie, à son premier amant. Il y avait bien aussi, dans le retour d'aujourd'hui, une curiosité qu'il se gardait de laisser voir. Il était naturellement informé de l'infortune conjugale de Marc ; il avait été des premiers à la prévoir et à la guetter ; il n'était pas fâché d'en relever les impressions sur le visage du compagnon : c'était aussi un spectacle. Marc connaissait assez son Sainte-Luce, pour baisser le rideau devant la pièce ; et il offrait un masque d'impassibilité. Mais il n'y gagna rien. Sainte-Luce savait lorgner par les trous du rideau et il se dit : — « Le Marcassin est touché ! » L'intérêt agité que manifestait Marc aux choses de la politique lui parut — (ce qu'il était) — une diversion aux tourments, dont au reste il ne soupçonnait pas la profondeur : car, au delà de la femme, ils se brûlaient au feu de l'âme insatisfaite, qui s'acharne à résoudre l'énigme de sa destinée. Jean-Casimir aurait pu, s'il eût voulu, donner à Marc des nouvelles de l'absente : car il en avait de toutes récentes, par le canal de l'ambassade de Stockholm, dont les agents avaient enrichi de notes burlesques le dossier secret de Assia. Par roserie de fille taquine, malicieuse, pas méchante, mais qui se venge de ce qu'on lui cache, il glissa un mot d'une rencontre qu'un ami avait eu le plaisir de faire dernièrement : « Mme Marc Rivière en voyage ». Marc ne sourcilla pas, il attendit. Jean-Casimir regarda les ongles de Marc qui grattaient la couverture d'un cahier ; il attendit aussi, sourit, — et il revint à la politique.

Marc fut quelque temps avant de se ressaisir; ses oreilles bourdonnaient; il eût voulu ramener Jean-Casimir à l'autre piste. Mais c'était trop tard; et il se renfonça avec fureur dans l'entretien sur ces choses d'argent, de ruse et de pouvoir, — cette politique qu'il haïssait.

Jean-Casimir était, pour l'instant — pas pour longtemps — attaché à l'ambassade de Berlin. Il avait des raisons d'être bien informé des conciliabules politiques ou financiers franco-allemands : il y jouait un rôle. En bon petit renard, qui a flairé d'où vient l'odeur, l'odeur maîtresse — (quel nez bouché a bien pu dire que l'argent n'en avait point ?) — il avait choisi des deux pouvoirs : l'Etat, l'Argent. — le plus réel. Il servait les grands barons d'industries, sous la livrée de l'ambassade. Même son ambassadeur ne savait rien de ses manèges. Il y avait deux politiques françaises, simultanées, non pas précisément opposées, mais superposées : celle de parade, celle de fond. Jean-Casimir évoluait de la surface au lit de la rivière, comme une ablette, entre deux eaux. Ce qui le guidait comme toujours, ce n'était pas son intérêt, (encore qu'il fût adroit à happer; mais il avait si peu d'appétit! Il lui suffisait de mordiller la tête de la mouche), c'était le jeu. Il eût été un roi du jeu, sans un défaut, qui n'était pas petit : — bien jouer ses cartes l'amusait moins que lire dans celles de l'adversaire; — et un autre défaut, qui était pire : le bout de la langue un peu trop long. Il aimait trop à rire à deux, soit dans son lit, soit en tête-à-tête avec le premier compagnon de rencontre, dont la physionomie lui agréait. Il savait pourtant, mieux que personne, combien l'on paye les oreilles. Il avait été, pendant un temps, le contrôleur de celles d'un bataillon de belles-de-nuit. Mais il avait trop d'esprit à dépenser. Il s'en remettait à son esprit de

réparer les accrocs que son esprit faisait au jeu. Et après tout, ce jeu n'était son jeu que pour l'amusement du joueur, non pour la râfle. Qui gagne ou perd, au bout du compte, il s'en fichait ! Il n'eût même pas été fâché, à certains jours, de faire perdre ceux pour le compte de qui il gagnait... « A pile ou face ! Selon qu'il me chante ! »... C'est qu'il était, comme d'ailleurs beaucoup de ses maîtres, les *condottieri* de la finance impérialiste, un sang-mêlé, avec la mentalité d'un affranchi de l'Empire Romain. Ses racines ne tenaient pas au sol.

Quand Marc commença de jouer du violon de la paix européenne, sa langue de fille se mit à danser. Il s'amusa de l'intrusion désordonnée de cette sauterelle dans le guépier. Ce pauvre gars qui s'imaginait qu'il travaillait à la paix du monde !

— « La paix, mon bon, elle ne se fait plus, ni dans la presse, ni dans les discours, ni au Forum, ni au Parlement, ni dans les parlottes des ministres, ni dans les conférences des diplomates, ni même sur le front des armées. C'est du passé. C'est démodé ! La paix, la guerre, sont dans les mains de ceux qui tiennent les cordons de la bourse : — une douzaine. « La bourse ou la vie ! » Ils ne t'offrent même plus le choix. Ils le feront pour toi. Ta vie, ta mort, sont dans nos mains, mon cher garçon. Quand nous voudrons ! »

Il n'en fallait pas tant pour faire bondir Marc. Cette fatuité !... Il avait beau la savoir ironique...

— « Quand nous voudrons ?... Quand vous voudrez ? Qui, vous ? Qui ? Toi, la Puce ? Tu ne peux rien. Tu ne veux rien... »

La Sainte-Puce n'était point susceptible. Elle ne voulait rien, pour le moment, qu'agacer Marc. Elle était satisfaite d'avoir réussi.

— « La puce à l'oreille. Je viens te la mettre. Laisse-toi faire!... »

Il dévida son peloton d'informations confidentielles. Marc, boudeur, le laissait aller. A la troisième phrase, son oreille était dressée. A la dixième, tout son poil se hérissait. Il jappait. Il ponctuait les révélations indiscretes, de grognements furieux et stupides (au sens classique). Il était pendu à la bouche du Mercure indiscret, qui livrait les ruses du maître. Jean-Casimir complaisamment lui dévoilait la politique — la vraie — celle de ceux qui tiraient les fils de l'opinion et des Etats : les Royal-Dutch, les Standard Oil (« Aimes-tu l'huile? on en a mis partout... »), les Comités des Forges ou des Houillères, Skoda, Creusot, etc. Il lui nommait, avec un luxe de précision (ce fieffé Scapin n'oubliait rien!) les dates, les chiffres et les lieux des contrats secrets, des conventions qui liaient à leur insu les États, avec la complicité de leurs valets, — valets de presse ou de gouvernement. Il énumérait, sur le bout des doigts, les grands journaux qui s'étaient vendus (quand? et combien?) à l'un ou l'autre de ces ogres, et le contrôle que leurs commis exerçaient sur la vente dans les kiosques, les librairies, les étalages des quotidiens, des périodiques, des brochures, de toute la pensée imprimée. Au fur et à mesure qu'il avançait, Marc enfonçait dans la mare. Il suffoquait. La pensée libre coulait à pic. Il n'en restait plus que quelques borborygmes, qui faisaient des ronds, à la surface de l'eau grasse. Il se débattait, il protestait, il contestait. Mais il sentait lui-même que c'était pour la forme. A chaque effort de dénégation, Jean-Casimir le clouait d'un fait, auquel il n'avait à opposer que des : — « Je ne veux pas! » — d'enfant emmaillotté, démaillotté, fouetté, torché, manipulé par les grands, et qui sait bien que les grands se passent de sa volonté.

Il dit, à la fin, atterré :

— « Alors, tout ce que nous faisons, tout ce qu'on peut faire, cela ne sert à rien! Il n'y a plus qu'à se faire sauter le caisson... Si l'on pouvait avant, avec, les faire sauter!... »

Jean-Casimir, content de l'effet produit, tendit, bon prince, la perche à l'homme qui se noie :

— « Qui sait? qui sait? Cela viendra peut-être, plus tôt qu'on ne pense... Il ne faut pas désespérer de l'imbécillité des plus forts... Naturellement, s'il fallait compter sur vous, sur toi, sur les amants platoniques de la belle Europe, elle serait dans le lac, la belle Europe, ou dans l'Euxin : le taureau l'emporte... Mais, grâce à Dieu, il y a le taureau, cet idiot! (As-tu jamais vu une corrida?)... Et, les grâces de Dieu sont infinies), au lieu d'un seul taureau, il y en a deux, il y en a trois, il y en a une demi-douzaine : il y a le taureau blanc, il y a le taureau noir, il y a le taureau rouge, il y a l'Union Jack, la Croix-Gammée, la Bannière Etoilée, et il y a (saluons!) le Bleu-Blanc-Rouge du cygne tricolore de Saint-Point, M. Alphonse de Lamartine, qui flotte sur la cave aux milliards de notre Banque (je dis « la nôtre », tu m'entends!...) et sur l'Empire de notre République, où le soleil ne se couche jamais... Tous ces taureaux luttent et se cognent, front baissé. Ne voit-on pas, dans notre enclos, jouter des cornes ces deux gros buffles : le capital financier et le capital industriel! Chacun, soutenu par d'autres bêtes d'au delà de l'enceinte : Londres ou New-York. Et tous veulent prendre tout ce qui est à prendre; mais chacun le veut, par ses moyens et à son profit privilégié. Les politiques des voleurs, des valeurs, se heurtent en Bourse et sur les tapis verts des États, — voire, quand on peut, sur les tapis rouges des champs de batailles. Ainsi, le jeu reste nul, et les peuples qui en

sont l'enjeu bénéficient d'une heure ou deux de répit. Profites-en ! « *Carpe diem!* » Broute le pré, en attendant, avec les veaux de l'an passé ! »

— « Je n'ai plus faim », dit Marc, d'un air sombre. « Quelle dérision de s'engraisser, afin, demain, d'être mangés ! »

— « Qui sait ? Qui sait ? Cela peut durer aussi longtemps que nous. »

— « Durer sans agir, ce n'est pas vivre. »

— « Il y a toujours place à la roulette. Je mets au jeu, je joue : donc, je suis. »

— « Et que peux-tu jouer ? Si tout est pris par la finance, quelle place reste à la politique ? »

— « C'est le plus fin jeu. La politique tient la balance. Elle hésite, oscille, et mise des deux côtés, elle guette et attend lequel des deux sera le plus fort. Le jeu est d'être et de vouloir avec le plus fort, une minute avant qu'il le soit. Ainsi, l'on fait mine de marcher devant ; et il arrive que le lourdaud même s'y méprend. Si c'est qui penche, par exemple, le plateau de la haute finance, nous jouons le rapprochement franco-allemand. Si le plateau de l'industrie lourde, nous dénonçons les armements de l'Allemagne, et nous armons. A forces égales, nous menons de front le désarmement et l'armement ; notre écurie a toujours prêts les deux attelages : le Maginot et le Briand, — la guerre, la paix. — Nos chevaux ruent et se mordent ; mais c'est surtout pour la galerie. Ce sont de vieux chevaux bien dressés, encocardés, et tous bien fiers d'appartenir à l'écurie France. Ils attendent, chacun leur tour. Et quel que soit le numéro qui sorte, nous ne perdons rien. »

— « Parce que vous n'avez plus rien à perdre. Quel que soit le jeu que vous jouez, vous jouez le jeu des autres. »

— « En ce bas monde, cela qui compte, mon bon, ce n'est pas ce qu'on est, c'est ce qu'on paraît. »

— « Pour vous, les ombres! Non pour ces maîtres de la finance, dont tu viens de me lever le masque. Ceux-là au moins (je les comprends!) aiment mieux être que paraître. »

— « Et ainsi, chacun est content. »

— « Je ne le suis pas. Je voudrais vous voir, les uns et les autres, crever ensemble. »

— « Cela viendra. Je te l'ai dit. Ne t'impatiente pas! »

— « Si tu es tellement détaché de ce qui viendra, que ne fais-tu tout pour que cela vienne? »

— « Je n'ai qu'à faire ce que je fais. Le vieux bateau plastronne, mais il fait eau; et nous rongeons la quille! »

— « Ne vaudrait-il pas mieux alors passer sur l'autre bateau, celui des Rouges, et nettoyer la mer de ces épaves? »

— « L'Internationale de Moscou? » fit Jean-Casimir, s'écartant. « Non, non, mon petit! Je ne suis pas tenté. Ce n'est pas pour moi. Le jeu qu'ils jouent est trop sérieux. Il n'y a plus plaisir! Et je n'aime pas la promiscuité. »

— « Oui, tu te plais mieux parmi les croupions et les croupiers! »

— « Qu'est-ce que tu veux? J'aime mieux les voleurs bien élevés. Je ronge avec eux le vieux bateau. C'est que nous l'aimons! »

— « En ce cas, aimez-le bien! Rongez, rongez! Et lui et vous, allez au fond! »

Il eut besoin, ce soir-là, — (il étouffait) — d'aller quêter le souffle de sa mère. Il y avait des semaines qu'il n'était retourné chez elle. Il ne voulait pas lui laisser

voir sa déroute; il s'était dit : — « Me sauver seul, leur montrer... » — (à qui ? à Annette ? Ou à cette autre, éloignée de Paris, qui restait en correspondance avec Annette ?) — il voulait montrer à celle qu'il avait bannie de sa pensée, (mais sa pensée trichait avec lui), « qu'il pouvait se passer d'elle, qu'il faisait sans elle sa vie, sa foi et son action ». Ce défi secret, qui le bandait, l'avait sauvé de la destruction. Se laisser détruire, c'eût été donner raison à Assia... Mais ce soir-là, il n'en pouvait plus; il lui fallait s'appuyer sur le sein d'une femme et partager avec des mains de femme le poids trop lourd de ses rancœurs, de ses fureurs. Il se déchargea de tout ce qu'il venait d'apprendre. Annette n'en manifesta point d'étonnement. Son amitié avec Timon l'avait instruite. Elle savait que la politique était un guignol, dont les paroliers de la Maison-Blanche, du Quai d'Orsay, de la Wilhelmstrasse, ou de Chequers, sont les pantins aux mains du grand Capital; et les ficelles sont embrouillées : car le grand Capital est un géant à plusieurs têtes qui sont rivales; mais quelles que soient la tête et les mains qui tirent la ficelle, le maître de la politique est l'Argent. Que voulait le maître, aujourd'hui ? Elle s'intéressa aux nouveaux renseignements de Marc, mais elle les accueillit avec un flegme, qui décontenança Marc et le révolta. Elle s'en aperçut, et lui rappela, avec un sourire, qu'elle en avait vu bien d'autres ! Pendant toute la durée de la guerre, tandis que les peuples se déchiraient, l'Argent des Forges franco-allemandes, qui s'engraissaient du carnage, n'avait-il pas imposé aux deux États et aux grands Quartiers-Généraux des deux armées l'obligation de respecter religieusement leur poule aux œufs d'or, le bassin de Briey ? Et le contrat avait été tenu, loyalement, des deux côtés, alors que tous les autres traités

des souverains, des ministres et des États, les Loix des hommes et de Dieu, n'étaient plus que des chiffons de papier. Si l'opinion du monde, cependant alertée, avait fait la sourde pour accepter, que n'accepterait-elle pas encore ? Il n'y avait plus à se gêner ! Annette montrait un étonnement ironique que les détenteurs de la toute-puissance se montrassent si modérés ! Marc ne goûtait pas l'ironie, quand ce n'était pas lui qui la maniait. Il dit :

— « Assez !... Si tu savais tout ce qu'aujourd'hui seulement je sais, comment peux-tu l'accepter ? »

— « Je n'accepte pas », dit Annette. « C'est ma raison d'exister. »

— « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

— « Je n'accepte rien, mon cher garçon. Ce qui est, est. Et je suis. »

— « Qu'est-ce que tu es ? Qu'est-ce que je suis ? Ce n'est pas assez de ne pas accepter. Que voulons-nous ? Où nous tourner ? Vers ceux qui misent sur la paix, ou vers ceux qui misent sur la guerre ? Des deux côtés, c'est une affaire. A l'une, l'Europe (ou, c'est trop dire ! notre Occident) gagne peut-être vingt à trente ans de paix armée. Mais quand on voit ce qu'elle recouvre, ce que pour elle le reste du monde paye et paiera, est-ce que l'on peut, est-ce que je puis m'y associer ? Ces faiseurs de paix, ce n'est pas la paix qui est leur objet. C'est l'argent. L'argent veut, aujourd'hui la paix, demain la guerre. Il n'y a pas de paix. »

Annette dit :

— « Il n'y en a jamais. La guerre est toujours cachée sous le masque. Et c'est là leur civilisation. Les fleurs recouvrent la fosse. Les bonnes gens n'en demandent pas plus. Pourvu qu'ils voient les fleurs et non la fosse ! Leurs ennemis, ce ne sont pas ceux qui creusent la fosse, mais ceux qui les obligent à la voir !

Et qu'ils y viennent, le plus tard possible. Qu'ils aient l'illusion d'être oubliés par le fossoyeur. Ainsi, l'on vit. La paix, leur paix, c'est le petit mur du cimetière, derrière lequel on ne voit pas, on ne veut pas voir ceux que, de l'autre côté, on met en terre, — les exploités, les opprimés, qui paient, ainsi que tu dis, de leur agonie la bonne vie ou le luxe des autres. »

— « Alors, que faire ? »

— « Mener *notre* paix et *notre* guerre. Eux et nous, nous n'appelons rien du même nom. »

— « J'enjambe le mur du cimetière. »

— « J'ai gratté le mur avec mes ongles; et par la fente, je vois le jour sur les champs libres. »

— « Non, je ne vois rien, je ne veux rien voir, si tous les autres ne voient avec moi. Ou être aveugle avec tous, ou avec tous partager le jour! »

Annette lui baisa les yeux.

Ce fut en ce temps que je rencontrai Marc, pour la première fois. J'étais de passage à Paris, dans un petit hôtel près de la Sorbonne. Il y avait trois ou quatre ans que je n'habitais plus en France. Marc avait trouvé chez sa mère mon livre récent sur Gandhi. Il en était préoccupé. Une lueur s'ouvrait au bout de la route, dans la nuit de la forêt. Il se demandait si cette route pouvait être la sienne. Il hésitait, à la croisée des chemins. — Il vint me voir, un matin, dans le petit salon de l'hôtel, où l'on passait à tout instant. Il ne pouvait se décider à parler. Je regardai ce jeune loup maigre et anxieux, ses mains nerveuses, ses yeux farouches, ses beaux yeux clairs qui semblaient sombres. Je le compris. Je l'emmenai dans ma chambre, pas encore faite : le lit ouvert, tout en désordre. Il n'était pas question de s'excuser. Les beaux yeux sombres s'étaient éclairés. A la méfiance qui l'armait succéda sans transition une naïve reconnaissance. Et tout de suite, il se mit à parler.

Ce n'était pas la première fois qu'on me consultait sur l'itinéraire de la vie : j'étais une sorte d'Agence des voyages ; et j'avais dirigé plus d'un jeune homme ou d'une femme, ou vers l'Asie, ou vers Moscou : car plus d'un porte dans ses prunelles le reflet d'une des étoiles

qui se lèvent à l'Orient. Mais dans les yeux du jeune loup, je voyais plus d'une étoile : leurs feux brisés se heurtaient ; ils s'éteignaient et se rallumaient ; de lourdes nuées passaient dessus et repassaient. Tandis qu'il affirmait précipitamment, par jets fiévreux et saccadés, quêtant sa route dans mes yeux, son assentiment aux doctrines de passivité héroïque et de non-violence mises en action par Gandhi, je me rendais compte de la violence de cette nature, de ses passions contradictoires, et que ce n'était pas la paix de l'amour qui l'attirait, mais ses combats, — et non pas le repos dans la foi, mais la fièvre d'agir selon sa vérité. Or, cette vérité, il ne l'avait pas, il la cherchait, écartelé entre ses chemins opposés, tout son jeune corps tendu et tiré à quatre chevaux. — Et je le lui dis : car il était de ces garçons (cela se voyait, du premier regard), qui ne peuvent pas tricher avec eux-mêmes, pour se faire illusion. Et pourtant, ils ont besoin, comme tout le monde, de l'illusion. Mais quand ils la cueillent, elle les charge comme un remords ; ils ne peuvent pas la digérer ; ils ne respirent plus, qu'ils ne l'aient rendue. Je le lui dis :

— « *Votre vérité est votre nature. Ne trahissez, ne viole pas votre nature, en épousant celle d'un autre ! Vous n'êtes pas fait pour le mariage.* » (Je vis sa bouche se contracter.) « *Vous avez bien assez à faire, de vous épouser vous-même ! Vous avez l'homme et la femme, le pour et le contre, le oui et le non, la passion et l'aversion de la violence, les exigences d'un moi irréductible et le besoin du sacrifice. Ne rejetez rien ! Gardez tout ! Souffrez, cherchez la plus belle harmonie, celle qui est le miel noir des dissonances !* »
« *ἐκ τῶν διαφερόντων καλλίστην ἁρμονίαν...* »

— « *Vous en parlez à votre aise ! Et si l'accord est impossible ?... S'il l'est pour moi ?...* »

— « Chez une nature brave et sincère, comme est la vôtre... »

— « Qu'en savez-vous?... Qu'en sais-je moi-même? »

— « Je le sais pour vous... Chez vous, si un tel duel d'âme est possible, s'il est durable entre les forces, entre les dieux intérieurs, qui s'enveloppent de nuées et d'éclairs, c'est qu'il est une heure nécessaire du grand combat, de l'Iliade qu'écrivit et livre l'humanité. Et plus les coups portés et reçus sont douloureux, plus l'héroïque nécessité du combat s'affirme. »

— « Mais si j'y meurs? »

— « Meurs, mon petit! *Stirb und werde!* (Pardon de vous avoir tutoyé!) »

— « Non, je vous en prie! Je vous dis merci... »

Il mit, d'un geste impétueux, sa main sur mon genou et le serra, de ses doigts tendres et durs, puis la retira, comme honteux...

— « Je veux bien mourir. Je n'ai pas peur. Je ne demande que cela!... Mais je ne voudrais pas mourir sans utilité. Pas pour moi-même! Pas pour moi seul! Pas pour me sauver, comme ces lâches, ces égoïstes de la religion et de la pensée!... »

Et je conçus pour lui un grand amour... Je lui pris la main :

— « Ne t'inquiète pas! L'heure viendra. Tu te sacrifieras pour les hommes. L'occasion, en notre temps, ne manque pas. Sois patient! Elle viendra. Attends! Sois prêt!... »

Il s'était levé, et je me levai. Il aurait voulu parler, il ne le put. Mais sa main, dans ma main, parlait pour lui. Il me jeta un regard de jeune fille, qui remercie, effarouchée. Et il partit.

Je ne l'ai plus, depuis, jamais revu qu'une fois, de

loin, sans qu'il s'en doutât : (je le raconterai). Mais j'ai appris plus tard qu'il m'avait su gré de ne l'avoir pas ménagé, de l'avoir traité en homme sacrifié d'avance et qui, de l'être, devait se faire une joie fière.

Sur le moment, le souci l'emportait; l'or de son miel était sombre. Une vision tragique faisait ombre. Il est difficile d'accepter, à vingt-cinq ans, le renoncement à la victoire, (au sens du monde, que l'on a beau mépriser : d'autant plus les pieds me brûlent de l'écraser!...) Mais le cœur de Marc battait plus fort. On n'était pas le fils d'Annette, sans concevoir une autre victoire, — celle de Socrate et de l'homme en croix, celle de Jean Huss et de Giordano Bruno, celle de ceux qui font la joie des autres avec leur sang — «*Durch Leiden Freude* » — du coup de lance la fontaine, où boivent les cerfs altérés... «*Sicut cervi...*» Il était fier et attristé (pauvre petit homme!) que mon regard l'eût élu. C'était donc inscrit sur son front? Quoi qu'il en fût, merci à ceux qui lui parlaient, selon la loi, la loi unique de vérité! Car il comprenait maintenant, mieux que jamais, que cette loi était la sienne : c'était sa mission d'être vrai. Souffrir, errer, se contredire, même tomber et se souiller, mais être vrai! On se relèvera. On se lavera. Une âme vraie ne peut pas être damnée. Le ver de la mort ne peut ronger l'incorruptible vérité. Et le cœur de Marc se gonflait, à la pensée que cette loi propre de vérité, dont sa nature était marquée, était aussi, sans qu'il l'eût su, le noyau de l'âme de ce

Gandhi, vers qui un instinct aveugle de défense l'avait poussé, — bien qu'il ne dût pas suivre la même voie. (Je lui avais révélé le *Credo* du petit homme frêle et imbrisable, qui conduisait trois-cent millions d'hommes : — « *La Vérité est Dieu...* »)

Donc, il s'agissait de ne rien renier des forces profondes de sa nature, même si elles étaient ennemies entre elles, même si en se rongeaient mutuellement elles lui rongeaient le ventre. L'indépendance de l'individu et le sacrifice à la communauté. Marx et Gandhi. La *Still Voice* de l'âme éternelle, fille de Dieu, et la grandiose *Anankè* du matérialisme historique, avec l'enclume et le marteau, qui forge et reforge la société. Forgerait-il jamais ensemble les deux métaux en un alliage beau et durable ? Ou serait-il broyé entre l'enclume et le marteau ?... Qui mourra, verra... En attendant, forge ! Avec ta chair, avec ta peine !... Et brûle-toi, s'il le faut, mais ne laisse jamais s'éteindre le feu !

Annette fut frappée de celui qui brûlait, ces soirs-là, dans les yeux de son garçon. Mais il ne lui dit rien de la visite. — Cette exaltation se maintint quelques jours, puis elle tomba, dans l'usure des heurts de chaque jour. Il en resta, au fond de l'âme, des tisons qui ne s'éteignirent plus désormais.

Marc, résolu à mener son combat, seul et pour tous, sans compromis, se vit peu à peu congédié de tous les partis, qui le jugèrent inassimilable. Il ne le rejetèrent pas brutalement : ce n'était point leur manière, la manière équivoque du temps ; ils le laissèrent tomber, tout bonnement. Les articles qu'il portait à leurs journaux étaient, sans refus, mis de côté. Il se saigna pour publier une petite brochure : il y dénonçait la collusion qu'il avait apprise entre les industriels nationalistes de France et d'Allemagne, sous l'aile complaisante de leurs gouvernements. Mais la brochure, mécanique-

ment, fut écartée de tous les kiosques et des libraires. Mieux, elle disparut, au sortir de chez l'imprimeur. Presque tout le stock plongea sous l'eau, comme si le public l'avait absorbé. Six mois après, tout le bouillon ressortit, vomi, jauni, ranci, sali, invendu : pas un exemplaire n'avait été lu. Dans quel fond de boutique, dans quel *in-pace* des Messageries qui veillent sur la sûreté publique, la pensée de Marc avait-elle mariné ? Le certain fut que Marc se retrouva avec ses torchons et une jolie note à payer, pour frais de dépôt. Il serra les dents et sa ceinture, mangeant sa rage ; et il se replia sous sa tente. L'heure n'était pas venue. L'heure viendrait, où sa pensée s'écrirait avec son sang. Il faudrait bien alors qu'ils la lussent !... En attendant, il fallait la tirer au clair, cette pensée trouble et chargée ; et d'abord, il fallait nourrir ce ventre, qui la fait vivre. L'Indien (1) a dit : « *Point de Dieu pour les ventres creux !* »

Il avait heureusement trouvé un emploi chez un vieux patron ouvrier, individualiste et libertaire, à l'ancienne mode, qui faisait de la reliure d'art. Ces vieux métiers s'éteignaient, faute de clients, avec le vieux fin goût d'Occident. Le gain était à peine suffisant pour faire vivoter un seul. Elisée Râteau aurait pu se passer de compagnon, s'il ne s'était pris de sympathie pour le jeune intellectuel sans travail, dont les mains maigres de *trecentiste* étaient adroites au beau métier et dont la fierté probe et froissée d'individualiste lui faisait écran à la Machine dans la rue, au monde nouveau. Il ne se doutait pas que le monde nouveau entraît chez lui, avec l'esprit tourmenté de ce garçon. Mais Marc serrait les dents sur ses pensées, et il se taisait, laissant le vieux parler, sans l'écouter. Et

(1) Ramakrishna,

côte à côte, travaillant, ils monologuaient, l'un bouche ouverte, l'autre bouche fermée, chacun tirant de son côté. Le mouvement précis des doigts occupés n'empêchait point la sape des soucis dans le cœur.

Assia, expulsée, chassée, niée, rentrait dans la chaude maison de ce corps, que le suc ardent de ses baisers n'avait jamais quitté. Elle le brûlait dans tous ses membres, muette, pesante et gonflée, comme une fluxion. Il n'aurait pu évoquer ses traits; il la sentait diffuse dans sa tête, dans son ventre, dans le frémissement de ses mains, et sur la sécheresse de sa langue. Et parfois, il tressautait, d'un son de voix ou d'un contact qui le laissait béant, livré et bouleversé, comme une boussole affolée. Il lui fallait tendre son énergie pour resserrer sa raison relâchée. Mais sa raison alors devait, pour se rendre maîtresse de l'objet, l'arracher de soi, le prendre aux épaules, le dévisager, lui dire : — « Tiens-toi là! On n'entre pas!... » C'était alors qu'on avait le temps de se regarder, du haut en bas! Mais le regard de Marc, transpercé d'un choc électrique, retombait, n'osait se relever au-dessus du menton : car il se sentait scruté par ces yeux, et il ne voulait pas avoir l'air de les fuir; et par bravade, il dévorait des yeux ce corps ennemi, et il tremblait de ne pouvoir le ployer sous lui. Ce n'était pourtant plus l'orgueil blessé des premiers temps, la jalousie qui veut se venger. Le plus fort de la crise était épuisé. Il recommençait, le front, la bouche, les yeux collés à ce torse sans tête (il ne voulait pas voir la tête), à s'imbiber de l'odeur fauve de ce corps, à s'y dissoudre comme en ces nuits où ils ne faisaient qu'un, à perdre son moi pour retrouver, au fond de ce puits, le moi de l'autre et ses pensées. Et voici qu'il touchait de la pulpe de ses doigts les raisons — les raisons justes — de la trahison de Assia. « *Justes* » et « *trahison* » : ces deux mots s'entrecho-

quaient, comme une coléreuse contradiction ; mais il n'arrivait à les disjoindre, il était pris et labouré entre leurs ongles. Il respirait, avec l'odeur des flancs de Assia, le vide mortel de cet individualisme sans fenêtres, sans portes sur la grande vie des hommes et sur l'action, où il avait prétendu la murer avec lui. Plus franche que lui et plus folle, cruelle, brutale, livrée à l'instinct, Assia avait enfoncé les murs. Elle avait passé sur son corps. L'instinct vital ne l'avait pas trompée. Elle était plus proche de la nature. Elle avait été vraie. Elle avait fui, fui la mort, — comme une foule en proie à la panique qui, enfermée dans un incendie, se rue sauvage à la sortie, sans se soucier du compagnon.

— « Elle a bien fait!... »

Marc, malgré lui, le confessait, et il entendait ses propres lèvres, où sa langue léchait le goût de la salive de Assia, — ses lèvres qui, malgré lui, s'ouvraient pour dire :

— « Sauve-toi, chérie! Et Dieu soit loué que tu te sois sauvée!... Pour ce qui est de moi, qui n'ai pas su te sauver, que je me sauve, si je peux! Si je ne peux pas, que je meure! Ne te retourne pas pour me regarder! C'est à moi seul, de me sauver. Et tu m'as montré le chemin... »

Mais cet aveu, arraché, était recouvert, l'instant d'après, par des rafales d'orgueil ulcéré, qui se cabrait, qui hennissait : — « Trahi! Tu m'as trahi!... » qui se refusait à pardonner. Et dans ce typhon de passions opposées, et dans ce vide, cet écroulement des idées que son esprit avait assemblées, bâties ensemble, maçonnées, et qui l'avaient tant bien que mal abrité, il était nu, à vif et flambant, comme une torche de désir. Son jeune corps affamé, qu'il obligeait à la famine, s'insurgeait. C'est une discipline dangereuse que l'ascétisme, au sortir de mille et une nuits d'étreinte ardente et orageuse. Le Désir est comme la cocaïne : on ne s'en désintoxique qu'avec peine et prudemment. Si l'on brise, on risque fort de se briser : le corps délire, et la volonté sur lui perd barre. Marc était chargé d'électricité, comme une journée de buée sèche et brûlante, une fièvre sans sueur, sous un de ces ciels blancs d'été qui pèsent sur Paris. La terre en feu et crevassée appelle la pluie; et sous l'averse, elle s'ouvre et fume. L'averse rôde, suspendue...

Le secret avait eu beau être gardé : la rupture du jeune couple était connue. Une des premières à la flairer, avant même que la nouvelle fût ébruitée,

avait été Bernadette Verdier, née Passereau : (car elle avait changé de nom d'oiseau), la fiancée manquée de Marc (1).

Lorsque Marc s'était marié, elle avait fermé les volets sur sa déception. Nul n'en avait rien vu, même Sylvie, qui la connaissait et qui s'attendait à son chagrin. Elle montra une admirable indifférence. Sylvie en fut presque courroucée. Elle eût voulu que l'autre souffrît, que l'autre gemît, pour l'associer à son dépit. Mais Bernadette la laissait seule se dépiter; et la situation de Sylvie était ridicule. Elle ne pouvait pourtant pas jouer, pour son compte, le rôle de la fiancée dédaignée! Elle en voulut à Bernadette, presque autant qu'à Assia. Elle l'appela :

— « Cruche! »

Mais Bernadette ne se troubla pas. Pas un instant, elle ne se départit de son froid sourire. Elle ne jouait point pour la galerie. Elle n'aurait pu dire exactement pourquoi elle était ainsi, ni si c'était une attitude de défense. Elle ne cherchait pas à savoir ce qui se passait en elle. Oui, elle avait, par moments, une atroce pincure au cœur, et, le reste du temps, un ennui mortel sous lequel étaient tapies dans le rocher, au fond du trou, de petites têtes dures, triangulaires, un nœud de pensées, de longues formes enroulées, aux yeux féroces : il valait mieux ne pas remuer les pierres!... On vit, on vit. Il s'agit de vivre sur le seul plan qu'une Bernadette juge admissible : la vie raisonnable et pratique. Il n'y a pas de sens à s'éterniser sur des regrets. Et quant aux rancunes, on ne bâtit pas sur les rancunes; mais on bâtit; et dans le coffre aux habits, on plie sous le camphre les rancunes : elles peuvent attendre. Bernadette avait, du même pas, poursuivi

(1) *L'Annonciatrice*, — tome I.

son chemin; et puisqu'il lui fallait un mari, elle l'avait pris. Pris sur mesure de sa raison pratique, où sont incluses les trois satisfactions : de l'ambition, du confort bourgeois, et du lit.

L'André Verdier qu'elle choisit était un industriel de trente-cinq ans, associé à une vieille firme en renom (on vieillit vite à Paris!) de fabrique d'automobiles. Il avait su en dix années faire sa pelote, en guettant l'heure de lancer sa firme propre, dont le premier soin serait de couler à fond la vieille maison, qui l'avait formé et nourri. C'était un beau garçon, aux yeux bleu clair, traits réguliers, souriant, aimable et accueillant, — prodigieusement indifférent. Il plaisait beaucoup aux femmes. Comment Bernadette lui plut-elle? Il n'aurait eu qu'à jeter le mouchoir, pour que la plus belle et la plus cossue le ramassât. Ce fut la revanche, pour Bernadette, de l'orgueil du corps blessé. Il lui fallait conquérir cet homme, puisqu'un autre homme l'avait dédaignée. Elle n'était rien moins que belle, — maigre et noireude — mais elle était grande et souple, et elle savait faire valoir ses laideurs, au goût du jour,

« ... la maigreur élégante

De l'épaule au contour heurté,

La hanche un peu pointue et la taille fringante

Ainsi qu'un reptile irrité... »

Le Verdier, qui se connaissait en femmes, lut sur la bouche de celle-ci, mince et crispée sous le fard, la promesse de nuits sans ennui, — et, dans ses yeux gris-de-fer froids et précis, le gage de jours actifs comme les nuits, mais labourant un autre champ. Il ne leur fallut pas longtemps à tous les deux pour s'entendre sur une mise en valeur, fructueuse et réglée, de la vie. Et la ronde dot, que Sylvie assurait à sa pupille, acheva de compenser sa laideur. L'affaire fut

enlevée, avant que Sylvie en eût vent. Elle donna son consentement, en reclinant. Elle n'avait pas elle-même à se vanter de son mariage des temps jadis : il n'était pas très reluisant. Mais son Léopold était au moins d'une grosse étoffe qui dure et qui rassure. Elle percevait à nu les tares foncières de l'électeur (ou de l'élu) de Bernadette. Bernadette les voyait aussi bien qu'elle : sous le plastron du parvenu insolent aux yeux de soie, la lâcheté morale (souvent physique) et le mensonge huileux, qui est une forme et un effet de la lâcheté, — l'insigne faiblesse de caractère, qui se dérobe et fuit devant la vérité, et dont tout l'art est de se la farder, un homme qui n'a jamais osé voir son âme nue dans le miroir, mais qui sait très bien voir celle des autres, leurs vices, leurs faiblesses, et leurs tares, afin de les exploiter, — jamais leurs peines, car ça ne l'intéresse pas; et si ça l'intéressait, ça pourrait le gêner : il n'aime pas à faire le mal pour le mal, mais pour son bien. Et cependant, par occasions, quand il se sent protégé par l'impunité — soit du seul à seul (bien entendu, si l'autre seul est un plus faible!) soit qu'il s'appuie, dans une grande crise, guerre ou panique, sur la brutalité élémentaire de l'opinion collective, il peut très bien devenir féroce... C'est, après tout, un type de l'« honnête homme », assez fréquent aujourd'hui : bourgeois moyen. Nous avons désappris de nous indigner, pourvu qu'il tienne exactement ses comptes et que sa légale honnêteté s'exerce aux dépens d'autres que nous et que nos rentes. — Bernadette n'en était point inquiète. En tête à tête, elle ne serait pas, des deux, la plus faible. Et en public, aussi bien que lui, elle savait marcher du côté de l'opinion : c'est le plus fort, et quand on s'appuie sur le plus fort, on l'est. Les faiblesses mêmes de Verdier lui étaient un gage : elle le tiendrait plus sûrement qu'un Marc,

qu'elle eût été assez sotte pour respecter, — non par estime, mais par amour.

Et le mariage fut très bien. Le Verdier, dûment bridé, marcha au pas. Et elle, de même. Aucun accroc au contrat. Chacun des deux avait trop à faire, d'arrondir le chiffre des affaires. Et le maigre ventre de Bernadette trouva le temps aussi de s'arrondir, par deux fois. Tandis qu'on plante la fortune, on doit planter aussi l'héritier. L'héritier vint. D'abord, le mâle, puis la fille : il faut penser à l'avenir ; le jour viendra, où l'on devra « se faire » un gendre. Et Bernadette fut bonne mère, comme elle était bonne épouse, sans grand amour — ce qui ne veut point dire : sans attachement. On tient à ce qu'on a, et surtout à ce qu'on a pris et façonné — car c'est « mon » bien : on en a soin.

Mais dans la nuit opaque de sa sous-pensée, qu'elle retrouvait dans son lit, quand elle se déshabillait l'âme sous la peau, pendant ses longues insomnies, son vieux désir sortait du trou, silencieux, blessé, à l'affût. Sans que personne s'en aperçût, elle épiait, l'œil de côté, dont le regard est aiguisé par la rancune, — le ménage de Marc. Avant tout autre, elle avait aperçu les lézardes. Et quand la rupture se produisit, elle le sut (par quels moyens d'écoute?) dès les premiers jours, — avant Annette.

Elle ne commit qu'une erreur — (et l'on ne saura jamais si cette erreur n'était pas voulue) : — elle en parla à sa sœur Colombe. Elle lui apprit, sans émotion, comme un fait, le désarroi où la trahison de sa femme avait jeté Marc, et la solitude morale où il vivait. La sensible Colombe en fut émue. Le ton de froideur, dont Bernadette en parlait, non sans une pointe d'ironie, loin d'y nuire, y contribuait : car Colombe en souffrait pour Marc. Elle avait pour lui un attrait d'enfance. Toute gamine, elle l'avait connu, à travers

les entretiens de Bernadette avec Sylvie, qui faisait l'article, même en gouaillant, de son poulain : car elle voulait le placer dans le pré de la sœur aînée. Et Colombe le regardait, par-dessus la barrière du pré, avec les yeux écarquillés, où se lisait l'admiration mêlée à une innocente envie : elle s'inclinait en soupirant, devant l'heureux destin de l'aînée; et quand ce destin fut brisé, elle en soupira, plus que l'aînée. Elle avait l'âme tendre, romanesque et blessée — éternellement : car sa belle peau était, au plus léger contact, rayée par l'ongle de la vie. Mais cette belle peau n'avait jamais tenté Marc, pourtant gourmand; la mauvaise chance avait été que Marc, vexé de l'appât au mariage que Sylvie lui tendait, fit retomber son irritation contre toute la famille; et la poursuite intéressée des prunelles gris-de-fer ne l'agaçait ni moins ni plus que les grands yeux bruns extatiques de la Colombe qui le buvait, en innocence. Ils étaient beaux pourtant, ces yeux, — plus beaux que ceux de Assia; et beaux, ces bras, ce cou, ces joues, cette bouche, pure, triste, un peu sottée et savoureuse... Mais l'amour souffle où il veut. Il n'avait pas, pour Colombe, soufflé en poupe. Toute sa vie, il devait souffler de côté. Aussi, pourquoi ne savait-elle pas manœuvrer? Elle attendait, elle espérait, elle laissait faire. Pauvre Colombe! Ce ne fut jamais son pigeon qui trouva le chemin du colombier...

Sylvie avait disposé de son destin, comme elle avait fait (mais sans succès) de celui de Bernadette. Sa joliesse, la grâce native de ses mouvements, à laquelle une naïve gaucherie du cœur ajoutait un charme de plus, la désigna aux yeux de l'experte reine douairière des jeux et des plaisirs parisiens, pour « *saltare et placere* ». Elle la fit entrer à l'école de ballets... La petite fleur y étira consciencieusement les tiges fines et

flexibles de ses jambes. Elle travaillait de son mieux, non sans succès, mais sans plaisir. Elle eût rêvé de les enrouler autour de l'aimé, (quel? n'importe quel, mais qui fût l'aimé de toute la vie)! Mais les offrir à une foule d'amants anonymes, lui faisait mal et honte. Elle n'avait rien, mais rien du tout pour le théâtre : pas même cette pointe de naturel cabotinage, bien innocent, qui dort ou danse en presque toute jolie fille de Paris. Elle eût voulu passer sa vie, à son foyer ou dans son lit, son lit à deux qui n'en font qu'un. Sylvie pouvait se vanter d'avoir, quand elle se mêlait de psychologie, un fameux flair! Mais elle n'entendait pas avoir tort. Si la nature regimbait, tant pis pour la nature! La douce Colombe ne regimbait point, elle soupirait, mais elle acceptait. Et docilement, elle se laissa, après l'école, engager dans le corps de ballet d'un grand théâtre qui se fondait, moitié music-hall, moitié Opéra. Sa docilité ne faisait pas qu'elle ne restât une étoile de second ordre; mais avec ses attraits, pour une plus fine, c'eût été un jeu de devenir, comme dit Forain, une comète du Grand Opéra. Il n'y manquait qu'un protecteur. Les protecteurs ne manquaient pas. La pauvre fille ne sut ni les accepter à propos, ni les refuser, quand l'à-propos faisait défaut. Elle prétendait écouter son cœur. Son cœur pleurait, disait « non » à tous les protecteurs « sérieux », — puis, pourchassé, excédé, disait « oui », pour échapper, aux protecteurs sans sérieux. Elle venait après (elle n'osait plus venir) sangloter auprès de Sylvie, qui lui disait :

— « Grande bécasse! Qui m'a fichu une dinde pareille? »

ou de Bernadette, qui pinçait la bouche ennuyée :

— « Je n'ai pas le temps... »

et qui pensait :

— « Fais, ou ne fais pas! Mais ne dis pas!... Est-ce que je dis, moi? »

Elle ne trouvait, pour déversoir, que son frère Ange, le séminariste. Le bon garçon en entendait, des confessions! Mais c'était, ou ce devait être son métier : il faut s'y faire! Il s'y faisait. Il était d'ailleurs habitué, depuis l'enfance, à recevoir ces confidences. Et il en était, dans leur candeur et leur confiance, de toutes couleurs. Celles d'aujourd'hui avaient beau l'effrayer, il écoutait, recueilli, avec patience, avec pitié : car il connaissait trop bien sa Colombe, pour ne pas reconnaître en ses erreurs et en ses hontes la même candeur; et s'il eût eu l'absolution à donner, il l'eût versée à pleines mains sur son plumage maculé; faute d'eau lustrale, il versait sa tendresse et le baume de ses homélies, auxquelles la petite danseuse mêlait dévotement son roucoulement mouillé de sanglots.

Mais le confesseur n'était pas toujours disponible. Il faisait retraite. Puis, ordonné, il fut nommé dans une cure de province. Et la Colombe, qui n'était pas douée pour écrire, dut garder pour elle ses infortunes. Il n'est pas sûr que le pieux Ange ne s'en soit pas senti bien soulagé. Il continuait de lui envoyer, de loin en loin, des consolations par la poste. Mais pas plus qu'elle, il n'avait l'art, tout simple, de parler en écrivant. Parler, écrire, pour lui, étaient deux hommes. Celui qui venait à Colombe par la poste était fleuri et onctueux, un saint prêtre plein de la parole de Dieu. Colombe lisait religieusement, et elle faisait, après, le signe de croix. Mais elle avait froid. Elle attendait, il lui fallait, pour la réchauffer, la parole de l'homme. Ses bras, aussi, et son étreinte...

La catastrophe conjugale de Marc, que Bernadette lui confia, la bouleversa, comme si elle était sienne. Plus d'une nuit, elle la retourna sur son oreiller brûlant.

Elle y retournait aussi Marc, innocemment. La romanesque se faisait un Marc à son image, aimant, non aimé, trahi, abandonné. Elle eût voulu le réchauffer, en s'y réchauffant... Oh! humblement! Le consoler, en se consolant... Qui sait, après? Mais ces nuits-là, elle ne lut pas plus avant... La pensée se refusait à tourner la page...

Et un matin, elle se trouva, Dieu sait comment! sur le passage de Marc. A ravir, discrètement fardée, le fin visage avivé d'un crayon sobre et exquis, artistement présenté, bonne à croquer. Et le jeune loup avait faim. Ni l'un ni l'autre n'y vit malice. La nature s'était chargée de tous les frais. En vérité, la Colombe ne songeait (elle le croyait) qu'à consoler. Et c'était là ce que l'orgueilleux Marc, à l'ordinaire, eût le moins toléré. Mais par un détour non calculé de l'instinct, la maladroite à l'ordinaire s'offrit à Marc ingénument comme à un frère de combat, blessé comme elle, et plus fort, — afin d'être consolée. Peu de paroles, ses doux yeux tristes, qui n'appuyaient pas, qui se posaient comme une main légère sur un bras, en prenant garde de peser : on sent seulement, à travers l'étoffe, les doigts tièdes... Comme ils étaient beaux, ces doigts, ces yeux, Marc le découvrit, pour la première fois! (Il était à jeun.) Ils semblaient même (c'est incroyable!) intelligents. Et le plus fort, c'est qu'ils l'étaient, en ce moment. La chair aimante, la belle aveugle, a de ces miracles. Le malheur est qu'ils ne durent pas. Mais s'ils durent assez jusqu'à son but, c'est tout ce qu'elle veut.

Marc se trouva, sans y penser, la main au bras de la jolie fille et le pressant, marchant ensemble dans la rue, et se confiant affectueusement. Elle n'avait fait aucune question; sans qu'elle l'eût interrogé, il lui disait, avec une sobre vérité, mais sans passion, comme d'un autre, sa mésaventure; et elle ne faisait

ni « oh ! », ni « ah ! », elle ne demandait rien de plus que ce qu'il voulait bien verser dans son oreille et dans son cœur. Il n'avait pas besoin d'insister. Elle savait. Elle comprenait. Du moins, ses yeux le faisaient croire. Et Marc ne pouvait demeurer en arrière. Il se découvrait, par gratitude, la même intelligente sympathie pour les peines de l'autre. Et d'abord, son attention s'y arrêta, pour la première fois : car jusqu'alors, il ne s'en était jamais soucié. Il voulut bien se détacher un instant des siennes, pour se pencher fraternellement sur celles de la petite danseuse. Aux premières questions qu'il lui en fit, elle répondit par un regard de reconnaissance si éperdue qu'il fut sur le point d'y chavirer. Ils s'assirent à l'ombre d'une statue, dans un square, qu'enveloppait le ronflement des voitures. Elle lui ouvrit sa boîte de Pandore. Mais le même art ingénu, qui l'avait jusque-là guidée, retenait, aux bords de la boîte, les confidences déplacées, ne laissait filtrer entre ses doigts que les aveux doux et touchants d'une tendresse pudique et blessée. Quoique le Marc ne fût rien moins qu'un naïf et qu'il eût pu savoir à quoi s'en tenir sur les effarouchements de la Colombe de corps de ballet, il était prêt, en ce moment, à lui donner, si elle l'eût demandé, le bon Dieu sans confession. C'était le diable qu'elle eût demandé!... Le diable aussi était tenté. Mais Marc s'obstinait à défendre l'intégrité de son veuvage. Il avait beau regarder comme morte l'infidèle. Justement! Il y mettait son point d'honneur. L'orgueil était complice de l'amour, nié et renié, pour cette femme qui l'avait trompé : aussi, la haine, le mépris furieux, qu'il se croyait tenu de professer pour toutes les femmes, et qu'il ne voulait pas abdiquer. Il pensa donc maintenir dans la zone neutre de l'amitié fraternelle l'intérêt qu'il consentait à s'avouer pour les beaux yeux plaintifs de la petite danseuse et pour sa bouche

de fruit charnu. Les zones neutres sont un terrain dangereux dans les guerres d'aujourd'hui. Un beau matin, on se réveille envahi...

L'envahisseuse était discrète. Elle avait, la sottise, appris de son cœur, à se replier en plein avantage, afin de se faire désirer. Elle prenait garde de fatiguer la patience, trop novice pour durer, du complaisant écouteur; elle n'attendait pas qu'il prît congé, et elle partait la première. Elle espaçait les rencontres, et se refusait à lui accorder ce qu'il attendait qu'elle lui offrît : qu'il vînt chez elle. Elle redoutait que son regard trop averti ne reconnût la source d'un luxe entretenu; et en même temps, l'élan sincère d'un pur amour l'eût fait souffrir si elle eût reçu dans ce lit celui dont elle voulait recevoir, pour la lui rendre, fondue à neuf, le don de sa virginité perdue. Ainsi, l'histoire traîna longtemps, sans qu'ils se vissent que dans la rue, de brefs instants; et cependant, croissait la faim du louveteau. Mais la brebis qui languissait d'être mangée recouvrait toute sa sottise, pour courir après chaque rencontre chez la bonne sœur Bernadette, qui lui témoignait un chaleureux intérêt à connaître les progrès de l'aventure et lui donnait de sûrs conseils. Elle ne manquait pas de lui conter tout, si enivrée de son récit qu'elle ne voyait pas le durcissement des prunelles. — Et le jour vint où, haletante d'avoir monté trop vite, (elle n'avait pu attendre l'ascenseur), elle cria d'avance son bonheur : — (la main sèche de Bernadette lui mit son tampon sur la bouche) : — elle devait, le soir, aller chez Marc; le fier garçon avait prié, prié; et elle s'était laissé arracher l'*Amen* : (elle s'était tenue à quatre pour ne pas lui crier : « Enfin! enfin!... Je baise tes mains... Merci! Merci!... »)

Bernadette fit de sérieuses remontrances, pour qu'elle ne compromît pas son succès, en livrant trop sa

faiblesse; elle s'intéressa au costume que l'amoureuse porterait, ce soir; elle en discuta posément les détails; et elle recommanda à la Colombe de ne pas, surtout, arriver avant l'heure: il était mieux de se faire attendre. Colombe partit, le cœur gonflé de reconnaissance. Tout était beau, tout était bon, le ciel, la terre, les hommes et Dieu. Et le plus beau, le plus bon, le bien-aimé qui l'attendait, ce soir... Elle riait toute seule dans la rue; et sous l'étreinte, les yeux perdus, elle pâmait déjà, comme Danaé...

Marc n'avait point « prié, prié... » Il s'était laissé arracher par le suçoir de ces beaux yeux d'âne pareils à ceux de la *Fornarina* l'invitation à venir le voir dans son taudis. A force de la lire écrite dans ce regard, il avait fini par dire les mots, qu'à peine sortis, elle avait happés encore tout chauds. Ils étaient dits. Il était trop tard pour les lui reprendre. Mais il était mécontent de lui. Il avait voulu sincèrement se refuser à cette aventure, que cependant dès le premier jour il prévoyait. Il eût tenu à conserver contre Assia l'avantage de la fidélité, même sans raison, pour avoir plus de raisons de la mépriser. Et il n'était pas sans évaluer les dangers de gages donnés à l'avidité sensuelle et romanesque de la belle ânesse du Transtévère. Gare à qui elle s'attache! Elle l'attache. Il était bien résolu à ne pas se laisser river; et le soir encore, l'attendant, il se dupait en s'assurant qu'il n'irait pas au delà d'une sage conversation. En se défendant, il se croyait tenu de la défendre: car son aîné, et l'ayant connue enfant, il s'attribuait à son égard certains devoirs. Il se répétait même (c'est du toupet!) la leçon qu'il se proposait de lui faire. Mais il perdait le fil, en se la disant; il était distrait. Il comptait les quarts à l'horloge de l'église voisine; et il ne pouvait rester assis... Il reprenait, pour la dixième fois, la phrase de prude accueil

qu'il préparait, et qu'il n'arrivait pas à mener au bout. Il entendit, dans l'escalier, les pas hâtifs, les pas avides. La fin de la phrase fut oubliée. Le commencement, aussi. La main se trouva posée sur la poignée, et la porte était ouverte, avant qu'elle fût heurtée. Avant de se voir, ils entendaient, des deux côtés, haleter leur souffle de coureurs...

La coureuse de Marathon entra. Il n'eut le temps que d'entrevoir le buste penché en avant, avec la tête enveloppée d'une mantille. Une preste main avait tourné, près de la porte, le bouton de l'électricité. Porte refermée, ils étaient l'un contre l'autre plaqués, dans la nuit, comme les deux couvercles d'une boîte; et l'avide bouche plongeait. Il était pris et il la prit. Il perdit conscience de ce qui suivit. Ils se retrouvèrent dans le lit, roulés pêle-mêle; il haletait sous les coups de bec de l'épervier. Quelle colombe! Elle n'était point rassasiée. Ils roulèrent de nouveau dans la nuit. Mais, la fièvre tombant, ses yeux commençaient à voir dans les ténèbres, et au dessus de lui il aperçut le bec et les yeux ronds du rapace, et il ne reconnut pas son oiseau. Se dégageant, et le tâtant, il palpa les cuisses dures et les bras maigres. Son souffle se figea. Il se tendit pour se relever, et il appela :

— « Colombe! »

Mais les bras maigres le tinrent cloué; et contre sa bouche, la bouche fendue, qui s'étirait, riait, riait; et l'un des longs bras, se détendant, alla tourner au-dessus de leurs têtes le commutateur électrique. Dans la lumière crue qui l'aveugla, il vit sur lui, buste soulevé, mais l'emprisonnant entre ses jambes, la pie voleuse, la brune et maigre Bernadette, qui triomphait... « *Nigra sum, sed pulchra...* » Elle l'était, de tout l'éclat de sa volupté, de sa malice et de sa victoire. Il la fixait, hébété, et sottement il répétait :

— « Colombe... »

Elle éclata d'un rire aigu, et elle lui dit :

— « *Achève la semaine de Lia, et nous te donnerons aussi l'autre, pour le service que tu nous feras, sept autres années!...* »

Son rire, ses yeux, ses dents aiguës, sa longue bouche qui se tordait d'excitation, d'astuce et de plaisir, et par-dessus tout cette buée de terre qui s'ouvre au soleil, ce corps heureux qui, pour la première fois, s'épanouit sous la bouche qu'il convoitait, qu'il a voulue, qu'il a conquise, tournèrent la tête au vaincu. La protestation qu'il tentait vainement de formuler, d'une langue paralysée, comme sa conscience, mourut avant d'être née. Nerveusement, il rit aussi, et empoignant aux reins Lia, une année de plus il la servit...

A ce moment, en sueur, en fièvre, il entendit « l'autre », qui s'arrêtait sur le palier et qui frappait... Et ce fut la foudre qui le frappa! Du coup d'éclair, il s'éveilla, transpercé; il arracha le lierre vivant; il se dressa sur son séant, l'esprit en déroute, atterré... « L'autre » attendait derrière la porte, elle écoutait, elle pouvait voir par la fente la lumière qui, par oubli, brûlait au mur. Il fit la mine d'un gamin pris en faute, qui tâche de nier; précipitamment il allongea, par-dessus le corps de Bernadette dont les yeux aigus le fouillaient, un bras maladroit pour éteindre; et dans son trouble, il rata le coup. Cependant que, sur le seuil, la Colombe recommençait, impatiente, à donner du bec contre la porte. Et sous son corps à demi soulevé, il vit la *gazza ladra*, dont la longue bouche se crispait d'un de ces rires qu'il connaissait. Il fit des yeux épouvantés, pour lui commander le silence. Trop tard!... Le rire aigu partit en vrille, il se déroula, il s'enroula par toute la chambre, et sous la porte et dans le trou de la serrure il allongea ses poinçons. Marc, violem-

ment, lui appliqua sa paume brutale comme un soufflet. Trop tard!... Il entendit, derrière la porte, un gémissément... Et puis, plus rien!... Il demeura paralysé, incapable même de penser, ne sentant pas dans sa paume les dents de Bernadette qui s'enfonçaient. Et sur le seuil, l'autre restait aussi, assommée, étayée au mur, comme inhibée par la douleur... Et soudain, un cri déchirant. On entendit la fuite affolée sur les marches de l'escalier... Marc bondit du lit, repoussant du poing dans la poitrine celle qui s'accrochait à lui, et il courut sur l'escalier, il se pencha, il appela :

— « Colombe! »

Il dégringola même, à sa suite, un étage. Mais la Colombe, qui sanglotait, ne revint pas; et sur ses « Hou, hou, hou... », inarticulés, se ferma la porte de la maison. Il remonta. Bernadette, debout et nue, s'étirait devant le miroir; elle touchait du doigt, curieusement, la marque au sein bleui par le coup de poing; et s'asseyant au bord du lit, elle se rhabilla posément. Marc, immobile, debout, stupide, la regardait; et c'était « l'autre » qu'il voyait. Mais entre « l'autre » et son regard, cette femme nue, maigre et repue, se tendait comme un rideau : brune de peau, fauve de crin, elle étalait sa laideur fière du succès, et chaque détail de ce corps, les cuisses laineuses, les pieds osseux, l'échine de chatte décharnée, et souple et dur le buste penché, cette silhouette ramassée, aux genoux pointus sous le menton d'Arlequin qui se chaussait, et son sourire aigu de côté, — toute cette image se gravait, au fond de ses yeux, comme au couteau. Il ne fit rien, pas un mouvement pour l'aider. Il se taisait. Elle se taisait. Elle acheva de s'habiller, elle jeta un dernier regard au miroir, elle y vit la face sombre et figée de Marc, et elle sourit; elle se tourna, elle lui posa ses mains sur les épaules, elle lui enfonça dans les yeux

troubles ses yeux d'acier, elle y fouilla, elle y trouva sous les décombres du désir et sous le désarroi, un fer de lance : — la haine. — Alors, sa victoire fut complète. Elle avait eu sa vengeance et son plaisir. En se retirant, elle enveloppa, d'un dernier regard qui fait ses comptes, le champ de bataille, le lit, la chambre et la face du vaincu. Tout était en règle. Elle partit. Depuis le rire dans les draps, ils n'avaient pas rompu le silence. Déjà sortie sur le palier, elle se rappela la mantille, tombée, quand elle entrait, au coin de la chambre. Elle rentra. Marc, se baissant, la lui tendit. Remerciant du menton, elle vit le trouble où elle le laissait, et s'humanisant à sa manière, elle lui dit :

— « Ne t'en fais pas ! »

Et le quitta.

Marc, après une nuit de sommeil orageux, se réveilla, le corps détendu, le cœur honteux. Le malaise moral s'accommodait moins du bien physique qu'il ne l'eût fait de la maladie. Une anxiété le rongait. Il n'eut pas le temps de s'y arrêter : réveillé tard, il lui fallait courir au travail, et il ne lut aucun journal. Mais sous-jacente, l'inquiétude flotta, tout le jour, entre deux eaux.

Le soir, tard, rentrant chez lui, il entendit dans le métro deux filles causant d'une danseuse, qui s'était jetée à l'eau. Il acheta, au premier kiosque, il lut, à la lueur d'un fanal, sous la pluie, sur le trottoir miroitant, le fait-divers qui défrayait, pour quelques heures, la badauderie des petits-bourgeois de Paris. Ce qu'il lisait, il l'avait lu, il l'avait vu, pendant le sommeil orageux de la dernière nuit. La Colombe éperdue avait fui, droit devant elle, jusqu'à la Seine; elle s'était jetée, au pied du pont Saint-Michel. Elle avait été repêchée, portée à l'Hôtel-Dieu, à demi-morte; ce ne fut que le lendemain qu'on établit son identité. Elle était encore trop en danger pour qu'on pût la rapporter chez elle. Son nom brûla d'un bref éclat, dans les journaux : ce que n'avaient pu ses entrechats, son plongeon l'auréolait d'un feu de Bengale. Et sur les causes

de son désespoir, les langues marchaient bon train. Celle de Marc séchait dans sa bouche. Il était pétrifié d'horreur. Il ne sentait pas la pluie qui le trempait. Il errait dans les rues et sur les quais; et il se trouva au pont Saint-Michel; il inspecta les sombres moires sous les arches, et les vitres éclairées à l'hôpital. Il rentra, fiévreux; les jours suivants, il promena la grippe à son travail et à l'hôtel du quartier de l'Etoile, où il était allé quêter des nouvelles de Colombe. Mais on lui dit qu'elle n'y était pas rentrée; et de l'hôpital elle était sortie. Il ne savait où s'informer: car, pour rien au monde, il n'eût revu Bernadette; et celle-ci ne fit rien pour le revoir, sans faire rien d'ailleurs pour l'éviter. Elle avait eu ce qu'elle avait voulu: sa réussite, l'apaisement de l'obscur désir qui la rongait depuis des ans. Cet apaisement interdisait tout remords et endormait pour un long temps la faim. Il n'y avait plus qu'à replier sur le secret de sa jouissance les ailes ouatées de l'oubli. Elle avait repris le train de sa vie domestique, qu'une demi-nuit de froid délire calculé avait à peine interrompue. Le bruyant plongeon de Colombe l'enragea: il l'obligeait à remettre en cause le coup triché au jeu et gagné; et surtout, il provoquait dans l'honorable famille Verdier-Passereau, l'intrusion de l'opinion, le nez en truffe du « qu'en dirat-on ». Elle ne fit même pas prendre des nouvelles de la rescapée: car du scandale, son « honneur » était blessé.

Mais un soir, rentrant de l'atelier, Marc trouva près de sa porte, dévisagé par les trotteuses du quartier, un curé qui faisait les cent pas. C'était Ange. Ils eurent ensemble, dans sa chambre, un long et bizarre entretien. Le bon prêtre apprit à Marc que Colombe s'était retirée, convalescente d'une pneumonie, dans un home provincial, d'un caractère à demi religieux;

elle se refusait à rentrer jamais dans son hôtel, ni au théâtre. Ange, qui avait passé des heures à son chevet, et qui avait recueilli de sa bouche ses confidences, ou qui les avait reçues, toutes chaudes et nues, sorties de la fièvre, par l'entremise de la garde qui la veillait, en savait plus qu'il n'en disait, — et probablement qu'il n'y en avait. Marc voyait bien que Colombe n'avait pas fait mystère de sa passion pour lui, mais Ange imaginait qu'à cette passion il avait répondu et qu'ils avaient été amants. Peut-être elle-même, à force de le désirer, y croyait. Dans tous les cas, elle y laissait croire. L'honnête curé, hochant la tête, regardait Marc d'un air de reproche, mais affectueux; et il avait l'air de vouloir dire ce qu'il ne disait pas, ou bien d'attendre ce que Marc ne disait pas non plus... Qu'est-ce qu'il voulait?... Il hésitait, et il toussait; puis, il parlait à Marc d'un autre sujet, du propre drame conjugal de Marc, car il était bien informé; mais le mot : « conjugal » n'était pas prononcé; il avait soin de ne pas dire : « votre femme » : pour lui, sans sacrement, l'union n'était pas valable; et la rupture, en somme, ramenait Marc dans les voies de l'ordre. Il tâtonnait, il pataugeait... Et brusquement, Marc comprit : le saint homme aurait voulu que Marc, redevenant libre, épousât vertueusement sa sœur Colombe. Ainsi, tous péchés, après pénitence, seraient remis, *ad majorem gloriam Dei*, et conformément aux intérêts de la famille. Le curé Ange était sincère dans sa piété; sincères aussi, le bon frère qui veut le bien de sa petite sœur, et le madré paysan de Paris qui n'oublie pas les lois humaines et leurs ficelles. Il ne restait à Marc qu'à se fâcher, ou à faire la bête. Il la fit. Il fut atteint d'une déplorable surdité. Le curé Ange eut beau tousser et élever le ton; abandonné seul, sur un terrain compromettant, il fit quelques pas, il s'embourba, il s'arrêta,

regarda Marc, comprit, soupira et, sans rancune, il le bénit et s'en alla.

Marc avait pitié de Colombe; mais il ne se sentait pas de remords envers elle. C'était envers une autre qu'il en avait. Était-ce du remords, ou du dépit? Bien qu'il y eût peu de chances pour que cette autre l'apprît, il était mortifié d'avoir chu dans la même trappe, où son orgueil et sa passion lui avaient donné le droit de toiser d'en haut et de mépriser Assia. Et que ce fût, par-dessus le marché, pour trouver au fond de la trappe, au lieu de colombe, une corneille, il était honteux, deux fois honteux, comme un renard qu'une poule maigre aurait pris. Sa déconvenue, qui l'ulcérerait contre Bernadette, lui fit, par ricochet, faire un retour salutaire sur lui-même. Il dut s'avouer qu'il n'était guère autorisé à condamner sans rémission la faiblesse des autres, et qu'homme ou femme, on n'avait rien à se reprocher, on ne valait pas cher! L'occasion faisait le coupable, plus que la volonté. La pitoyable volonté! Marc, si fier de la sienne, sentait qu'elle ne pesait pas lourd, quand la grande faim se lève du corps. Pas seulement celle de l'amour. Toutes les folies, toutes les passions, où le trop-plein du sang de l'être monte à la gorge de la conscience et la submerge... — Un seul remède : se servir de ces torrents, comme d'un grand feu qui alimente les hauts-fourneaux; que le désir, que la passion soient l'éperon qui soulève les forces de l'action! « *Primum agere...* » Saine est l'action, et nécessaire. Mais où, l'action?... Assia avait raison de la chercher, loin de lui.

L'avait-elle trouvée?

Assia courait, par l'Europe, le nez sur la piste. Mais elle n'avait pas rattrapé le gibier.

Des millions d'hommes, d'hommes et de femmes, — surtout des moins-de-trente ans — couraient comme elle. Dès qu'elle avait passé la frontière, elle avait trouvé ces peuples fiévreux de la jeunesse, qui couraient, couraient, butant, s'entrechoquant, comme des béliers, vers une action, n'importe laquelle, qui les fuyait, — vers un devenir vertigineux. Et c'était en cette Allemagne d'après-guerre un chaos de l'âme à la dérive, jusqu'au désespoir furieux. Tout était détruit de ce qu'on avait cru. État, famille, société, toutes les traditions de pensée, toutes les formes de la certitude, et la notion même de certitude. Toute croyance à un point stable et absolu était crachée comme un mensonge ignoble et une lâcheté. Et ces troupeaux de jeunes damnés de Dante, que l'égoïsme insensé des vainqueurs français avait déchaînés comme des tornades entre les murs de leur morne prison, nue d'espoirs, avaient une seule fureur commune : la haine contre les murs qui les étouffaient, contre le calme, contre l'ordre, contre la sécurité stupides de cette prison du passé, que la France d'alors, enrichie, repue, rotant sa victoire, symbolisait aux yeux du monde,

et dont l'obèse artériosclérose prétendait s'opposer au chaos, au désordre, au combat, qui sont la circulation nécessaire du sang du monde. Toutes les souffrances de la défaite, toutes les rancunes de la ruine, étaient habilement captées, disciplinées, mobilisées par les astucieuses puissances rivales ou ennemies de la France, par les cyniques capitalistes allemands exploiters de la misère allemande, et par les pêcheurs dans l'eau trouble des convulsions sociales, contre la France seul bouc émissaire, seule morte vivante, seule rendue responsable de l'agonie atroce d'un monde en révolte, qu'elle prétendait lier à son cadavre pourrissant. Et l'imbécile suffisance des Poincaré, des Painlevé, des Herriot et des Tardieu — (tous se vaiaient en contentement obtus de soi et de sa certitude!) — leur assurance meurtrière de tenir en poche la vérité morte et le progrès ossifié, qu'avaient conquis leurs arrière-grands-pères des Immortels Principes mis en terre — (ce cimetière!) — apportaient de l'eau au moulin... « *Meunier, tu dors!...* » Le moulin moule le désespoir et la haine. De nouvelles guerres du Droit se préparaient, qu'une nouvelle idéologie alimentait : — Droit à la Vie, Droit au Mouvement, aux Mutations, aux Explosions de la masse humaine comprimée qui fermente, Droit au Chaos...

Le Droit au Chaos était un droit dont l'Allemagne se faisait alors bonne mesure. En tous les temps, le Chaos avait été son élément; l'esprit allemand s'y complait, sous prétexte que le chaos renouvelle... « *Stirb und werde!...* » Mais pratiquement, tout finissait par des organisations militaires. Il lui fallait des bassines dures et des conduites à toute épreuve, où jeter la fonte fumante et la faire servir aux fins des Krupp, des Thyssen, des Hugenberg, des industries et des affaires, qui mènent le monde d'à présent.

Assia en recueillait des échos, dans son emploi de dactylosténotypiste, qui lui faisait enregistrer, machine vivante, les conciliabules de délégués franco-allemands des grosses firmes de l'industrie lourde. Sa virtuosité technique hors pair et son intelligente impersonnalité qui s'effaçait, comme si elle eût porté au doigt l'anneau invisible, lui avaient valu des postes de confiance, à la suite de maîtres français de la politique secrète et de la finance. Il n'eût tenu qu'à elle d'en profiter. Elle n'en profitait que pour son expérience et pour la soif de vengeance qu'elle amassait secrètement contre la société. — Elle amassait aussi beaucoup de mépris pour ces peuples de pauvres, d'exploités, de braves gens, qui se laissent mener par un anneau au bout du mufler. On faisait d'eux, en Allemagne, tout ce qu'on veut. Grâce à leur incohérence congénitale, à cette fièvre cérébrale qui est à domicile sous le crâne de deux tiers des Allemands, de ceux qui pensent ou croient penser, on enrégimentait leur révolte idéologique, sous l'uniforme des esclavagismes et des fascismes, venus ou à venir, de la finance et de la violence, des écerveleurs de la liberté. Assia ne comprenait pas pourquoi tous ces courants et tous ces vents furieux se heurtaient aux murs et carambolaient en zigzag, ou bien tournaient en spirale, au lieu de s'engouffrer dans le seul chenal qui menât au libre et large avenir, la porte étroite qui s'ouvrait à l'Est sur l'U. R. S. S. Mais à part quelques noyaux communistes, l'orgueil obscur et tenace de race germanique privilégiée, le crétinisme idéologique de l'homme « Aryen » 100 %, faisaient que même ceux qui voulaient, au prix de leur sang, la Révolution, la voulaient, sans se l'avouer, *made in Germany*. Et les esclavagistes en profitaient.

Mais cette issue — cette porte de l'Est, qui tenait les regards de Assia accrochés, pourquoi elle-même ne

s'y enfilait-elle pas ? Elle tournait autour, elle s'approchait, le vent de la porte l'aspirait, elle se sentait sucée par lui ; mais au dernier moment, elle se rejetait de côté, elle s'arrachait au suçoir... Pourquoi ? Son vrai emploi eût été là-bas ; elle s'en persuadait, de jour en jour ; et d'autres le lui faisaient entendre. Elle ne passait pas ignorée, à Berlin ou à Oslo ; une surveillance la suivait ; Djanelidze l'avait signalée, et ils savaient qu'elle leur était une alliée volontaire, postée au camp ennemi. Elle ne fut pas longtemps à reconnaître qu'elle n'était pas la seule dans ce cas. De même qu'à la veille des Grandes Invasions, les barbares s'enrôlaient dans l'armée de Rome, la Révolution s'infiltrait aux grands Q. G. capitalistes, dans les usines, dans les bureaux, dans les oreilles ouvertes aux portes et dans les doigts alertes qui pianotent les secrets des états-majors. Le regard de Assia s'accrochait à tel autre de ses confrères, de ses complices ignorés, inattendus, dactylos ou secrétaires, en pleins conseils de guerre des grands capitaines d'industries. Ils se flairaient, sans mot dire : odeur du clan ! Il n'était pas besoin d'enrôlement payé. Le meilleur enrôlement est celui du libre instinct, celui du sang. Quand une civilisation tremble, à la veille de l'éruption, sous l'enveloppe la terre se fend, et par les veines le souffle de feu se répand. Il peut se communiquer subitement à un bourgeois fils de bourgeois d'Occident, tout aussi bien qu'aux déclassés et aux déracinés. L'ébranlement de toute l'économie européenne par la guerre, la ruine, l'inflation, les krachs, le chômage, la famine, livrait le corps de l'Europe à l'invasion de tous les microbes de Révolution. Et qu'est-ce autre chose qu'une de ces grandes épidémies qui font justice des organismes sociaux ruinés et qui font place, périodiquement, à de nouvelles vagues d'humanité ? Le phénomène se manifestait plus implacablement

dans ce centre d'Europe fissuré, à mesure qu'on se rapprochait du volcan.

Mais Assia, qui en était une coulée de lave, ne cherchait pas à y rentrer; sa pente la ramenait, quoi qu'elle en eût, vers l'Occident. — Était-ce l'Occident, vraiment? Ou dans cet Occident, un lieu, un point, un aimant? Elle s'en défendait. On ne se défend que de ce qui vous menace, — de ce qui vous tient. Elle avait beau s'en irriter. Son âme, son corps n'étaient pas redevenus sa pleine propriété. Un autre sang était mêlé au sien. Elle ne pouvait s'en dégager. Elle dut faire d'irritantes constatations. Sollicitée indirectement de communiquer à ses camarades de combat le compte-rendu des secrètes délibérations dont son emploi la rendait témoin, elle n'eût eu aucun scrupule à le livrer: car elle ne s'embarrassait pas d'égards moraux envers l'ennemi. Et cependant, il lui fut impossible de le livrer; une main, un frein, lui serraient la gorge; elle voulut passer outre, elle se cabra; le frein, la main la refoulèrent en arrière. Elle les rongea. Elle reconnaissait trop bien celui dont les scrupules orgueilleux la bridèrent, ce mors auquel sa bouche s'ensanglantait. Elle remâchait le goût du fer sur sa langue... Ah! si elle avait pu mâcher aussi la langue!... Faute de la trouver dans sa bouche, elle mâchait la sienne, comme si c'eût été l'autre, — avec colère et volupté.

Elle n'était pas femme à se tromper longtemps. Elle savait voir ce qu'elle ne voulait pas voir. Il la tenait donc toujours, ce Marc haï et rejeté? Qu'est-ce qu'il avait, dont elle n'arrivait pas à se décoller? Elle aurait eu vingt occasions de remplacer ce compagnon. Rien ne l'empêchait... Elle ne l'avait pas fait. Au dernier moment, l'autre — (non, non, pas l'autre! l'un et le seul...) — s'interposait. Pourquoi le seul? Il ne

l'avait pas été, avant. Pourquoi le resterait-il, après ? Elle se révoltait, elle l'insultait, elle le mettait nu, pour le déprécier, comme un lièvre maigre, dont l'acheteur tâte les flancs au marché. Il était laid et efflanqué, faible et violent, tendre et brutal, une flamme folle, intermittente, médiocre au lit et passionné, triste gibier...

— « Le voilà, votre lièvre, le reprenne qui veut !... Je vous le jette au nez... »

A peine jeté...

— « A moi ! je le garde !... »

Mais elle n'entendait pas qu'il la gardât, qu'il la hantât. Elle accepta, elle donna un rendez-vous, afin de se désenvoûter... « Attendez-moi sous l'orme ! » Elle n'y alla point... Le seul qui fut sur le point de triompher fut Jean-Casimir, qu'elle rencontra et qui lui fit une cour effrontée : c'est qu'il était, pour elle, un faux *alter ego* de Marc ; et lui, le larron, c'était peut-être aussi à Marc qu'il en avait, quand il voulut piller son nid. Mais aussitôt (ce ne fut pas long !) qu'elle le comprit, elle lui darda un regard de rage, elle se haït, elle le haït avec mépris, comme la crotte à ses souliers.

— « Marc ! mon Marc ! A quoi sert-il que, pour te fuir, je te cherche, par ces honteux artifices ! Mais qu'as-tu donc par quoi tu me tiens ?... Ah ! tu as ceci que, quoi que tu sois, tu es mien ! »

Elle se trouvait à un des conciliabules de son patron, le délégué du grand cartel industriel, en train de sténographier la discussion, quand elle tenait ce monologue. Marc, son Marc, avait fondu sur elle ; il la couvrait de ses longues ailes, de ses membres maigres :

— « ... Mon maigriot ! mon vilain oiseau ! Mon lièvre sans râble ! Tout en carcasse, avec des cuisses en échallas, et des genoux comme des pieux, et de dures mains qui sont douces et fiévreuses et font des bleus... Et

tes fureurs, et tes faiblesses, tantôt enfant, tantôt tyran, et tes caresses, et tes insultes, et tes tourments qui vous harcèlent, qui vous flagellent, et puis qui quêtent un tendre mot pour consoler, qui cherchent mon sein et qui le mordent ou qui le tettent!... Petite brute! Bien-aimé!... Je me suis vengée... Pas assez!... Mords-moi encore! Plus fort!... Ah! que je voudrais te faire crier!... »

Elle l'écrivait, sans s'en douter. Elle le retrouva, sténographié, au milieu des comptes du charbon et de l'acier. Il s'en fallait de peu qu'elle ne l'eût dessiné, — en gros (en maigre) et au détail. Elle en béa, quand s'éveillant, elle revit ses pages cabalistiques; et, serrant les lèvres, elle se tordit de rire dans son ventre :

— « Marc, mon Marc!... Ah! ce n'est plus la peine de continuer à me tromper! Je trompe tout le monde, excepté moi... »

Maintenant, elle devait s'avouer qu'elle aimait tout de lui, même et surtout ce qui de lui l'avait le plus blessée... Sa fière intransigeance, son indépendance même sans action, même sans objet, même sa dureté, maintenant lui paraissaient belles, saines, bonnes à prendre, bonnes même à s'y heurter jusqu'au sang, — quand elle les comparait à toutes ces âmes vaseuses, faites de boue et de crachats...

— « Il me le faut! Et je le veux. — Mais s'il ne veut plus, lui?... Raison de plus! Il ferait beau voir! Je me passerai de sa volonté... Mais si pourtant il était trop tard? S'il avait refait sa vie?... Eh bien, il la défera!... »

Tout de même, elle n'était pas tranquille. Elle ne savait plus rien de lui. Les lettres d'Annette, qu'elle quêtait, lui parlaient d'elle, lui parlaient de l'enfant, ne lui parlaient pas du seul dont elle attendait le nom et les nouvelles; et elle ne pouvait pas les demander.

Jean-Casimir, perfidement, pour se venger, — (il n'y attachait pas grande importance) — lui communiqua un écho de Paris qui, à propos de la Colombe repêchée dans la Seine, laissait entendre aux initiés qu'elle était tombée non de Charybde en Scylla, mais de l'un à l'autre Rivière. Assia comprit l'allusion, griffa ses paumes :

— « Sale comédienne!... »

Si elle se fût trouvée au Pont Saint-Michel, elle lui eût plutôt tenu le bec sous l'eau.

— « Ah! tu veux jouer? Joue donc ton rôle!... »

Elle revint à Paris. Depuis quelques jours, elle hésitait, son paquet fait, elle le défaisait, chaque soir. Ce dernier trait la décida. Elle prit le train. Il lui fallait être, même sans le revoir, plus près de lui. Il ne s'agissait point de rendre les armes! Dans le train qui la ramenait, elle revisait obstinément le procès, avec une hostilité redoublée. Elle admettait qu'elle avait cruellement blessé Marc; elle avait accepté de l'épouser, sans rien ignorer de ce qu'il était, de ce qu'il attendait qu'elle lui donnât, qu'elle lui gardât; elle était résolue, quoi qu'elle pensât, à s'astreindre loyalement, dans leur union, aux limitations morales, sociales, de son compagnon. Elle eût admis que, dans le premier élan de la douleur et de la colère, il l'eût frappée, même qu'il l'eût tuée. Elle était prête : « Ce sont les risques du métier. » comme disait ce roi poignardé. On ne doit pas fuir les conséquences de ce qu'on fait. Mais elle ne supportait pas qu'il l'eût outragée et méprisée. Sa fierté n'en était pas moins blessée que son sens de la justice. Elle ne voyait pas (elle voyait peut-être) que la passion pour elle restait chez Marc toujours égale en violence au mépris, et que ce mépris venait de la passion désespérée. Elle pouvait tout supporter de lui, hors le mépris. En ce moment encore, dans le

train grondant, son sang grondait plus fort. Elle répétait :

— « Je ne lui pardonnerai jamais ! »

Elle revit Annette. Elle revit Vania. Elles causèrent de tout, sauf de Marc. Annette se gardait bien de lui en parler : il fallait que l'ombrageuse fût la première à en parler. Et Assia se fût plutôt brisé les dents que de les desserrer sur ce nom. Mais elle revenait souvent chez Annette, et elle cherchait pour revenir des prétextes maladroits ; elle attendait ; elles attendaient, toutes les deux, guettant leurs lèvres. Jusqu'à ce que Vania, qui n'avait pas les mêmes raisons de se taire, et qui peut-être en avait d'être soufflé par la grand'mère, demanda tranquillement, le nez au vent :

— « Et quand tu reviens dormir avec papa ? »

Assia blêmit, rougit, se leva furieuse, sourcils froncés, toute hérissée. Et elle sortit. — Mais, dans l'escalier, elle rit :

— « Le polisson ! Ce ouistiti ! »

Puis, elle pensa que Annette lui avait appris la leçon, et elle s'imposa, pour la punir, de ne plus la voir, de tout un mois. Elle tint bon, huit jours ; après, elle la revit, tous les jours. Mais elle était résolue à ne pas céder.

Marc n'était pas moins entêté. Il acceptait bien de se confier plus intimement à sa mère. En tête à tête, il revenait mélancoliquement sur le passé, et il ne craignait pas d'avouer ses déconvenues, non pas des autres, mais de soi-même, ses erreurs et l'irréparable qu'on a causé. Il y avait de longs dialogues, — que de longs silences entrecoupaient, — tendres, amers, ironiques et détachés, entre le fils et la mère, sur la folie de l'amour qui veut accaparer pour soi un autre être, ses exigences tyranniques, ses violences et ses fureurs enfantines, sa jalousie meurtrière. Quel ridicule et

quelle pitié!... Annette considérait le visage amaigri, précocement vieilli de son garçon, les petites rides nouvelles autour des yeux, le pli de la bouche, moins colérique, plus lassée. Son cœur se serrait. Mais elle savait que la lance d'Achille guérissait seule ce qu'elle avait blessé. Pour la saisir, les deux ennemis n'avaient qu'à tendre la main. Mais les deux fous s'y refusaient. Annette était sûre qu'ils s'aimaient, qu'ils se voulaient; mais aucun des deux ne voulait vouloir le premier. Ils n'avaient de vouloir, qu'à se ruiner.

Ils étaient pourtant au bout de leurs forces; ils n'en pouvaient plus, de ne pas se voir! Car Marc savait que Assia était rentrée à Paris; et tous deux avaient été avertis par Annette des jours et heures qu'elle réservait à chacun, afin de leur éviter (disait la bonne femme) la peine d'une rencontre. Ils s'arrangeaient, de mauvaise foi, pour s'apercevoir, ces jours-là, aux abords de la maison d'Annette, en tâchant chacun de voir sans être vu. Le fort était qu'en se livrant à ce jeu de cache-cache, chacun croyait être le seul. Et à chaque fois que, dans la rue, embusqués au coin d'un magasin, l'un happait de l'œil la silhouette de l'autre, son cœur bondissait dans sa poitrine, ils étaient près de s'élançer, ou de s'affaisser, les jambes molles, parcourus d'ondes chaudes et froides; et ils rentraient, épuisés, vidés de sang, la bouche sèche. Après, leur journée était perdue...

Un tel état ne pouvait durer. Il fallut bien que l'heure vînt. — Marc était, ce jour-là, chez sa mère. Annette s'était enfin décidée à suggérer la possibilité d'un rapprochement; mais Marc s'y était refusé net; et il avait coupé court, avec rudesse, à ces propos. Assia guettait, sur l'autre trottoir, en face de la porte d'entrée; elle attendait, cachée derrière un camion, que Marc sortît. Mais il tardait. Elle n'y tint plus. Elle

traversa la rue, et elle entra dans la maison. Elle voulait seulement se rapprocher. Elle attendait, dressant l'oreille, au bas de l'escalier. Quand elle entendrait s'ouvrir au quatrième la porte d'Annette, elle ressortirait. La porte s'ouvrit; et elle monta. La volonté n'y était pour rien, c'étaient les jambes qui la portaient. Elle montait, comme une somnambule. De réflexion, plus trace. Mais l'ouïe, accrue, était une caisse de résonance, où s'amplifiaient les pas de celui qui descendait. Ils s'aperçurent à mi-chemin. Assia venait de déboucher sur le palier du second étage. Trois ou quatre marches au-dessus, à un tournant raide, Marc descendait. Leur sang s'arrêta; mais leur pas d'automates ne s'arrêta pas. Au lieu d'attendre sur le palier, Assia dans son trouble continua de monter la vis étroite, qui laissait à deux à peine la place de passer. Ils passèrent, droits, raidis, sans se regarder, se frôlant, près de glisser : Marc était collé au mur, Assia presque suspendue à la rampe. Il ne respirait plus. Elle, bouche fermée, soufflait du nez...

Ils avaient passé... Marc était maintenant sur le palier. Ils se retournèrent ensemble, d'un seul coup. Ils s'élançèrent... Marc empoigna au bas des hanches Assia, qui le dominait de deux ou trois marches. Son visage était à hauteur du ventre, il l'y enfouit, dans ce ventre traître, ce ventre sacré, — son logis, — perdu, repris!... Et Assia, perdant l'équilibre, glissa les marches, se retrouva sur le palier, bouche contre bouche : toutes les digues avaient sauté...

Au bruit de la glissade, à l'étage au-dessous, une porte s'ouvrit. Ils se lâchèrent. Qu'allaient-ils faire ? Où regagner le gîte et disparaître, au fond de l'abîme de la joie retrouvée ? Chez lui ? Chez elle ? Ils n'avaient plus la force de marcher, ils n'auraient pu fendre les bancs de la foule dans la rue. Ils ne voulaient pas

engloutir leur amour dans cette marée... Une seule issue : — ils fuirent, en haut, jusqu'à la porte du quatrième!

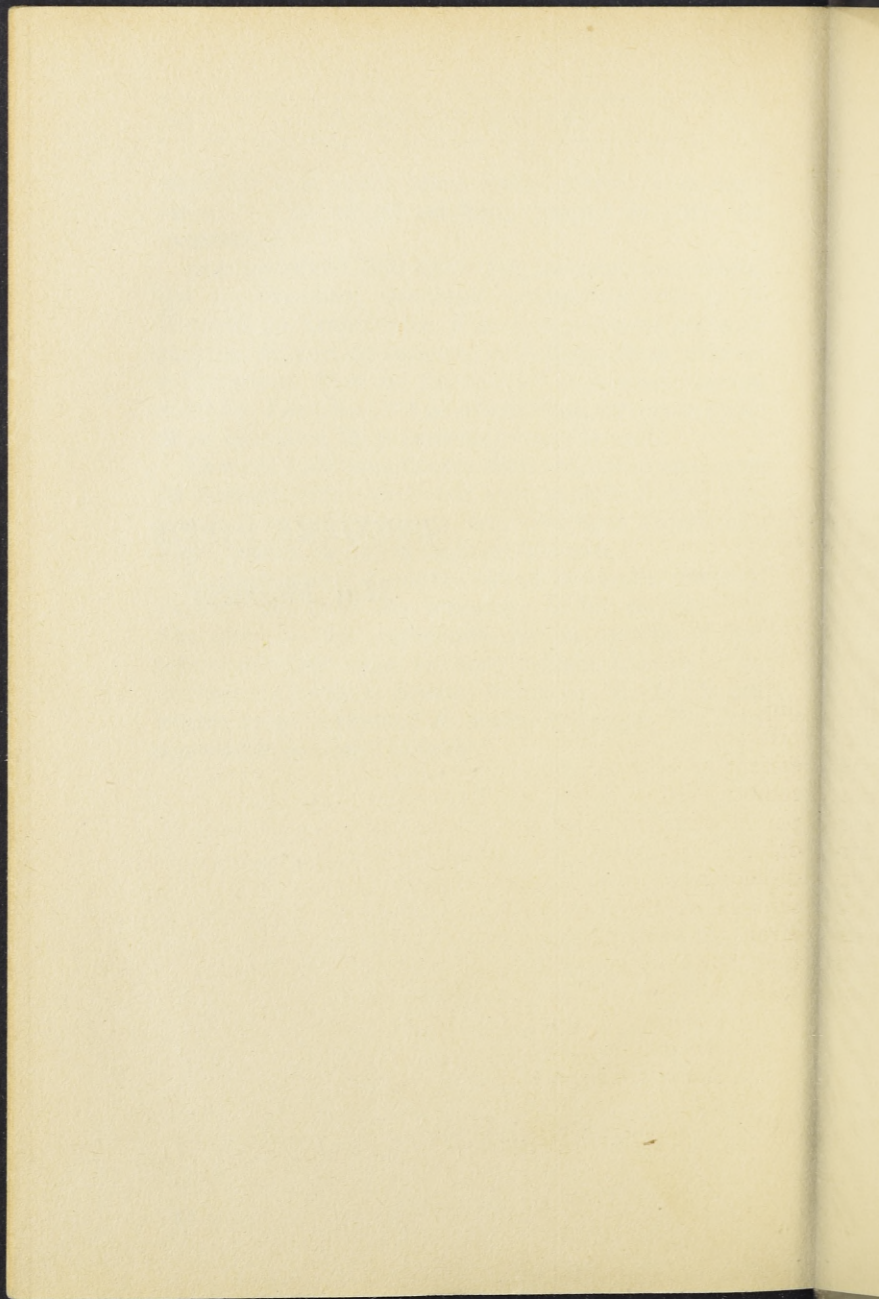
Annette ouvrit. Elle les trouva, les doigts aux doigts, qui se dévoraient des yeux, comme les amants de Raphaël au Transtévère. Elle fit à peine un geste de surprise. Elle rit de bonheur, et s'effaça. Ils se jetèrent à l'intérieur. Rien ne fut dit. « *Les peuples heureux n'ont pas d'histoire...* » Annette referma sur eux la porte de sa chambre. Ils y passèrent toute la nuit.

La mère était dans l'autre chambre, assise au chevet de l'enfant. Elle chuchotait avec le petit. Il était très intrigué, curieux, heureux, trop averti. Il s'endormit, riant, tenant les doigts de grand'maman...

Et dans la nuit, Annette couvrait le bonheur meurtri, l'amour qui baise ses blessures, le fils prodigue, la fille aussi, — les vagabonds qui ont perdu et qui retrouvent leur logis. Ils sont rentrés. Elle les a là, de l'autre côté de la cloison, contre son lit. Et sur son ventre, la mère pressait ses mains heureuses. Et, dans son ventre, ses deux enfants.

DEUXIÈME PARTIE

Mai Florentin



« Il l'attrapa, sur ses lèvres de sucre il la baisa, fort contre son cœur il la serra. Un peu couchés ils demeurèrent, et du reste aussi un peu ils firent... Allons, assez! je n'en dirai pas plus... »

Ainsi raconte le conte populaire de *Maria-la-belle-Natte-noire*, que « Natte-Noire » Assia, pleine de contes, conta à Vania, plus d'une fois.

Mais cette lune ne ressemblait pas à la première lune de miel. Ce n'était plus le miel de fleurs, miel de printemps. Mais miel d'automne (et cependant, ils étaient si jeunes!) miel de sapins, d'âpre parfum, sombre et doré. C'est le plus brûlant, l'amour mûri par la douleur. Il ne se dépense plus en jeux prodigues. Il n'a besoin que de la présence, là contre soi, du bien-aimé. Il ne se lasse point de le palper, de tous ses sens, avec tout ce que la vie nous a donné, ce corps étroit, qui nous dessine et nous limite, sans nous contenir tout entiers... « Bien-aimé, bien-aimée, est-ce bien toi?... »

« *Amantito, amantito,
Amante, amante,
Les cils me gênent pour te regarder!* » (I)

(I) « *Las pestañas me estorban
Para mirarte.* »

Et ils retombent, épuisés...

« *Agrippe-toi et je m'agrippe à ton amour,
Comme lézards à la muraille....* » (1)

Le lézard dort, l'œil ouvert... L'œil ne voit pas, il boit le soleil. Cela qui voit, c'est le flanc chaud contre la muraille, c'est tout le long corps déroulé... « Toi ? tu es là ?... »

Et l'on n'a même plus la force de bouger... Une lassitude immense, des siècles de lassitude à réparer... Qui se doutait qu'on avait ces nuits, ces nuits de non-sommeil à rattraper ?... Même quand ils s'étaient imaginé dormir, en ces mois d'exil, loin de leur terre, ils s'épuisaient dans des souffrances et dans des luttes, et le regret insatiable les rongait... A présent qu'ils s'ont, qu'ils se « ré-ont », ils n'ont même plus la force de reprendre leur possession ; et c'est assez qu'ils la sachent là, contre leur flanc.

— « Je dors, je t'ai, tu m'as, je dors... »

Assia dort, elle dort... Elle n'aura jamais fini de dormir...

(1)

« *Arrimato a mi querer
Como las sulamanquesas
Se arriman a la pared.* »

(Coplas populaires espagnoles).

Quand ils commencent à s'éveiller — (par intermittences, jamais ensemble), — ils contemplent, à leur côté, l'autre endormi. Ainsi Psyché tenant la lampe, ils scrutent le corps de l'amant et ce visage, comme un livre d'amour meurtri, qui, dans le sommeil, se trahit. Ils ont tous deux un saisissement à lire les secrets de la douleur et de la révolte, qui ont, pendant les mois de séparation, laissé la trace de leurs ongles sur cette figure connue, qu'ils ne connaissent plus. Elle est la même, et elle est une autre... Quoi de changé?... Et tandis qu'ils interrogent le miroir de ce visage, de celui qui dort, ils y découvrent, par réverbération, le reflet du leur : le leur aussi, celui qui veille et qui observe, n'est plus le même, il est un autre... Quoi de changé?... En tous les deux s'est accompli un profond travail de labour. Le soc a passé, et des semences ont levé...

Premières de toutes, premier blé : un autre amour. Celui d'hier s'est brûlé. Un autre est né. Un amour fait de gratitude et d'abnégation passionnée. Car ils ont, au prix de leur souffrance, éprouvé ce qu'ils étaient l'un pour l'autre, et que l'un sans l'autre ils ne pouvaient vivre. L'orgueil qui les affrontait l'un à l'autre est brisé. Et quel bonheur qu'il soit brisé! La porte s'ouvre entre leurs cœurs...

— « Je suis ta demeure. Habite-moi! Je suis déserte, si tu ne me remplis... Ah! quelle merveille, comme dit Gorki, d'aimer une créature humaine!... Pourquoi celle-ci? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que c'est elle que j'aime. Et son amour me fait revivre d'entre les morts... Et moi, c'est moi, qui l'ai mis en croix!.. » (Assia, penchée sur le corps de Marc endormi, baisait le coup de lance au côté...) « Que jamais plus je ne le fasse souffrir!.. »

Et elle lisait, dans les yeux de Marc réveillé, la même peur de lui faire mal, la même tendre sollicitude. Tous deux, meurtris, étaient sur-le-champ avertis des moindres frémissements qui effleuraient l'épiderme de l'aimé. Ces attentions qui se manifestaient, de mille façons imperceptibles, modelaient le fond de l'âme. Chacun s'efforçait en secret vers ce qui pouvait satisfaire l'autre. Chacun réprimait les tendances de sa nature qui pouvaient heurter celle de l'autre. Ils avaient pris un sentiment d'humilité mutuelle, qui leur était inusité. Il ne s'agissait plus d'avoir raison contre l'autre. Il était meilleur d'avoir tort avec lui. Assia ne cherchait plus à pousser Marc hors de ses limites, ou avant l'heure; elle cueillait sa joie, en ces jours de « retrouvance », à adapter le rythme de ses pas à ceux de l'ami. Il lui suffisait de savoir qu'ils allaient ensemble...

— « Va à ton pas! Ne te presse pas! Je suis avec toi, nous avons le temps!.. »

Même si Marc ne pourrait pas, sans forcer sa nature, atteindre au but qui semblait naturel à Assia, Assia ne tenait plus à atteindre au but sans lui. Sa première œuvre, son premier devoir et son bonheur étaient — (son cœur le sentait maintenant) — d'aider l'aimé à réaliser sa nature. Il était son enfant, son vrai enfant, — plus que le petit : — le petit, une fois pour toutes, était

pondu; mais le grand enfant, elle le portait toujours dans ses flancs, elle le faisait, elle le couvait, elle le modelait avec sa tendresse et avec son sang... Elle se souvenait des paroles d'Annette, au lendemain de la rupture :

— « Nous sommes la mère. Il nous faut avoir pitié de notre enfant... »

Elle les lui rappela, seule à seule :

— « C'est vrai. Même dans l'étreinte, le sentiment le plus puissant — (le plus obscur; mais je vois clair en lui, aujourd'hui), — c'est le sentiment d'être la mère. Il est en nous; et c'est la suprême douceur, de le bercer en notre corps, celui qui nous prend en se livrant, — notre grand enfant. »

Annette dit :

— « Il ne faut pas trop le lui montrer. Une mère sage sait ménager l'amour-propre de son petit, qui se croit grand. Elle doit apprendre la bonne science de lui servir de champ d'expérience, pour exercer contre elle, maladroitement, sa force naissante. Elle supporte avec indulgence ses injustices; et même elle y goûte une secrète volupté. Celui que nous aimons, notre enfant, nous le faisons homme, il devient homme à nos dépens. Et c'est l'amour. L'amour débute par une blessure. »

— « C'est moi qui l'ai blessé, mon grand. Je n'ai pas été une mère sage. »

— « On n'apprend à l'être qu'après qu'on ne l'a pas été. »

— « Les vierges sages sont, pour vous, les folles de l'an passé? Vous ne leur auriez pas fermé la porte? »

— « Je l'aurais fermée plutôt aux sages, qui refusaient de prêter leur huile. Je ne suis pas une bonne évangéliste. »

— « Oui, vous m'avez prêté votre huile, et ma

lampe s'est rallumée. L'époux est revenu. Je l'ai, je l'ai, et je le garde, je ne laisserai plus souffler ma chandelle... « *Au clair de la lune!*... » Je veille sur mon feu. »

Marc regardait, penchée sur lui, la petite veilleuse. Il voyait bien sa vigilance à abriter entre ses mains la flamme de l'amour rallumée, la roseur de la lampe au visage tendre et soucieux. Les attentions de Assia pour protéger la liberté de Marc et ne point le gêner dans son développement, n'étaient pas perdues pour lui. Il était touché qu'elle parût prête à lui sacrifier sa propre loi. Il n'était pas homme à l'accepter. Il n'en sentait que davantage les devoirs qu'il contractait envers elle. L'acte de foi qu'elle faisait en lui, l'obligeait à se rendre digne d'elle. Ne pas décevoir son attente. Marcher devant. Et jusqu'au bout! — Ce n'était pas qu'il pût jamais lui sacrifier la sincérité de sa nature. Il savait — (et elle aussi, maintenant, savait) — que ce serait elle-même qu'il trahirait, si, par faiblesse envers elle, il se trahissait. Sa sincérité était sa dot, le bien propre de la communauté. Il fallait veiller dessus, mais en faisant qu'elle ne restât point improductive, que cette force intérieure s'accomplît, qu'elle se frayât son lit de torrent entre les monts. Il fallait résoudre l'énigme des exigences contradictoires de l'esprit. Et de ces lois qui s'opposaient, dans l'âme de Marc, faire jaillir la loi plus vaste qui les embrasse.

C'est ici que se révélait la vertu inattendue de l'amour — de l'amour nouveau, qui renouvait le sang de Marc, par la blessure. Car, en le dépouillant de certaines chaudes illusions de la vie aveugle, de l'égoïsme de la chair, de cette folie d'accaparement d'un autre être, — l'amour l'amenait à se dépouiller de l'égoïsme de l'esprit — le plus mortel — celui de ses idéologies et de ses absolus de pensée. Il l'aidait à passer d'un

plan de vie à l'autre plan, de l'individuel au social. De même qu'en ces premiers mois de *Vita Nuova*, Assia trouvait sa joie naturelle à subordonner son indépendance et son orgueil au service amoureux de Marc, — Marc s'acheminait au sacrifice de son individualisme chaotique, plié sous la main des exigences d'action sociale et de combat, que lui soufflait, sans le savoir, l'amour de Assia. Elle n'avait pas besoin de le lui demander. Il suffisait qu'elle se fit lui, pour qu'il se fit elle, et qu'il y retrouvât, comme siens, cette vigueur d'instincts élémentaires, qui étaient essentiels à la nature de Assia. Il va de soi qu'un tel accouplement des deux pensées n'était possible qu'au paroxysme des premiers temps, où les deux corps s'étaient retrouvés. Il devait, ensuite, relâcher son nœud, reprendre le côte-à-côte indépendant des deux vies intérieures. C'est la loi. Mais de ces instants où ils s'étaient pénétrés jusqu'au centre et mélangés, au point d'être plus l'autre que soi-même, ils gardaient une imprégnance d'âme, qui ne pouvait plus s'effacer. Ils en avaient le goût dans la bouche. Même s'ils avaient voulu en laver leur langue — (il y avait des heures où cette hantise sentait la fièvre) — ils n'eussent trouvé aucune eau pour s'en nettoyer le palais. Il leur fallait vivre avec leur mal — avec leur bien — l'âme de l'autre greffée au corps. On la sentait battre comme une dent. Une dent à naître. De neuves dents. Ainsi que de jeunes animaux, ils cherchaient des objets à ronger, afin de se faire les dents. Ils avaient faim. Faim d'agir.

Il subsistait entre les deux une différence. La faim de Assia était tout plaisir; car elle était saine et sans soucis : « J'ai faim, je mange... Tant pis pour ce qui est mangé! » — Mais la faim de Marc ne pouvait pas oublier les droits à vivre de qui est mangé, comme de qui mange. Toute vie en marche chemine sur des victimes. Nulle société vraiment nouvelle ne s'édifie que sur les ruines de celle qui était, avant. Et ces ruines ne sont pas des pierres, ce sont des corps qui ont du sang. Pour connaître le goût de ce sang, Marc n'avait qu'à lécher ses propres blessures; dans le combat qui s'imposait à sa volonté, il se trouvait, par sa nature, des deux côtés : les coups qu'il portait, il les recevait. La cruauté du combat lui était deux fois sensible : frappant, frappé. Et l'idéologie du combat heurtait la sienne : cet esprit de masse prolétarienne, ce matérialisme dialectique, l'offensait personnellement dans son aristocratisme invétéré d'individualiste intellectuel, qui a beau faire : il lui faut croire aux privilèges de l'intellect et de la caste qui s'identifie avec lui; s'il ne croit plus, il se sent perdu!...

Marc n'arrivait à s'en sauver que par une réaction ascétique, qui se punissait — lui et sa caste — de leur indignité reconnue, en se condamnant au dur service de la classe prolétarienne et aux moyens de combat

que ce service impliquait. Il avait usé jusqu'à la corde les vieux habits de l'individualisme destructeur ou stérile. Il avait vu et touché, chez ses compagnons intellectuels, la prostitution des idées qui lui étaient chères : la liberté de l'esprit, la non-violence. Tous les idéologues de la bourgeoisie, petits et grands, avaient commerce avec ces idées; ces idées-filles leur procuraient la volupté à bon marché de l'intelligence magnanime et confortable, qui ne risque rien. Il y en avait pour tous les cuirs : objectivisme, idéalisme, esthéticisme, honneur, pitié, respect, vertu, libre conscience individuelle, humanité... Elles avaient passé par tant de lits qu'elles s'accommodaient de toutes les formes : tous les esprits s'y emboîtaient. Ils évitaient ainsi le contact pénible du réel, les mains râpeuses, les mains sales, et le sang. Ils se servaient de leurs idées, de leurs prostituées, pour échapper aux responsabilités et aux risques de l'action sociale. Ce n'était pas seulement, chez les meilleurs, la pusillanimité, la peur du sang; c'était surtout le secret orgueil froissé : ils voulaient bien, à la rigueur, se dévouer pour la cause du peuple; mais à condition de ne point perdre leur place d'honneur, de rester l'élite privilégiée qui dirige les masses mal éduquées, les professeurs qui font la classe *ex cathedra*. Sous la fiction d'une démocratie, ils n'admettaient pas, sans oser le dire, l'insolente égalité des prolétariats, qui les acceptaient, mais dans le rang. Quand la nécessité les eût forcés, comme en U. R. S. S., à coopérer avec ces masses, ils auraient eu beau faire, ils eussent conspiré, ou bien de cœur, ou bien de fait, pour établir l'oligarchie des techniciens, de la matière ou de l'esprit. Leur origine prolétarienne ou petite-bourgeoise, pour la plupart, ne les défendait pas d'une attitude protectrice à l'égard de ceux qu'ils regardaient comme des mineurs. Dans tous les temps, les

plus dédaigneux envers le peuple et les plus durs ont été ceux qui, sortis du peuple, s'en sont élevés, par la souplesse ou par la force des poignets. Les intendants de l'ancien régime étaient les chiens de garde des privilégiés. Les intellectuels et les techniciens sont aujourd'hui ceux de l'ordre bourgeois. Marc les avait scrutés à fond; et ce qui l'avait aidé à lire leurs pensées de derrière la tête, c'est que derrière sa tête à lui, il avait lu cette même pensée; il avait eu à l'extirper. C'était aussi pourquoi il apportait plus d'énergie à les combattre : car en eux, c'était lui, c'était un de ses « moi », un « moi » renié, qu'il combattait.

Dans une nuit de lutte fiévreuse avec lui-même, une de ces Nuits du Quatre août où l'on se libère de ses privilèges, Marc se libéra de sa liberté individuelle, pour s'imposer de servir l'action commune des masses qui veulent renouveler l'ordre social. Mais son esprit n'était pas au clair sur la place qu'il assumerait dans l'ordre de combat. Car il ne pouvait dépasser la notion du sacrifice. Celle de la violence, il s'y butait. Par un effet de la même réaction passionnée contre ses instincts, qui lui faisait durement mater son individualisme, son esprit se refusait à admettre, pour soi, l'emploi de cette violence à laquelle son tempérament n'était que trop porté. Il savait, par expérience, que s'il y mettait le pied, il s'y noierait. Et il avait quelques raisons de croire que, pour le plus grand nombre, il en était de même. La violence est un vin trop fort pour les hommes. Un verre suffit, pour qu'ils perdent le contrôle de leur raison. Et cependant, l'Europe d'aujourd'hui ne peut plus agir sans elle. Il y a trop de siècles qu'elle est habituée à cet alcool. Pour l'en guérir, que peut-on faire ? Ce ne sont pas des mots qui opèrent. C'est l'exemple seul de l'action. C'est le sacrifice. Mais au service de l'ordre de combat.

Une telle décision faisait appel aux plus héroïques énergies et aux plus pures. Mais il y manquait la touche de lumière : la joie qui, seule, auréole l'action. Ce grand effort pour se purifier, pour se sacrifier, pour renoncer, enveloppait le jeune garçon d'une secrète mélancolie. Il la cachait à Assia ; et Assia n'y prenait point garde : car sa nature, dont la substance n'était peut-être pas moins compliquée, mais dont l'épiderme était moins délicat, s'arrêtait peu à ces scrupules de l'action. Elle respectait chez Marc les problèmes qui le tourmentaient ; mais elle le laissait les résoudre, seul. Il suffisait qu'elle acceptât, d'avance, de le suivre dans la ligne d'action qu'il aurait décidée. L'amour faisait confiance à Marc. Mais qu'il choisît, et qu'il agît ! Tout chez cette femme en pleine sève, était action, jusqu'à l'amour. Elle était un arbre tourné vers le soleil, la vie en marche, le flot du jour. Conquérons le jour ! Jour après jour, prenons le jour ! L'introspection n'est plus de saison.

Si Marc voulait faire part à une autre de ses débats de pensée, c'était sa mère qu'il cherchait : déjà sortie de l'action jusqu'à mi-corps, y baignant des genoux à la plante, elle était faite pour comprendre la dualité tragique de son garçon. Elle le voyait passionné toujours autant pour la vie, mais plus tout à fait dupe de cette vie : en l'étreignant, il la jugeait. Et le plein de sa flamme s'érigait, à travers la vie, vers un avenir, vers un au-delà, qu'il ne voyait pas, mais qu'il voulait et qu'il cherchait, comme un serpent aveugle qui se tend. Le fils parlait peu à la mère de cette vie secrète. Ils l'échangeaient entre eux, par contact. Leur sang ainsi s'établissait au même degré de température ; il atteignait, en commun, son point d'équilibre. C'était le principal bienfait de ces colloques incomplets : car Annette pouvait bien lire dans son

garçon ; mais elle ne pouvait pas lire, pour lui, au delà ; elle était incapable de lui conseiller ce qu'il devait faire.

Il se tenait ainsi entre les deux femmes, qui l'aimaient, mais qui ne pouvaient l'aider à marcher, sinon en marchant avec lui ; elles étaient prêtes à l'accompagner, où qu'il allât ; mais elles ne pouvaient ou ne voulaient pas lui dire : — « C'est là ! » Elles attendaient qu'il le leur dit. Il le trouvait juste. Il était l'homme. Mais vouloir pour elles deux et pour lui ne simplifiait point le problème. Chacun des trois avait sa loi. Comment trouver le bel accord de trois notes, qui réalisât leur pleine harmonie ?

En attendant que l'intelligence le découvrit, l'instinct plus sage et plus sensible les y acheminait. L'échange secret de leurs natures communiquait à Marc, par Assia la brûlante sève, l'élan d'agir, — par Annette le calme du front, qui tient l'écluse de l'action. Et aux deux femmes, il offrait le point ferme, l'arbre auquel accrocher leur vigne. Il les mariait.

Ils confrontaient leurs expériences, pendant les mois de vie à part. Celles de Assia, en Europe centrale, étaient lourdes de sens, puisqu'elle avait surpris, de son poste aux écoutes, des lambeaux du « secret des Dieux ». Elles complétaient les révélations, que Annette avait récoltées, de son intimité avec Timon. Elles confirmaient les intuitions et les appréhensions de Marc, dans ses courses de chien errant sur le pavé de Paris.

Il était clair que l'Europe et le monde étaient livrés au pouvoir occulte de monstrueuses puissances industrielles et financières, qui manœuvraient les États ; démocraties, fascismes, tout leur était bon : rois de Balkans, les princes vendus qui vendent leurs peuples, les *condottieri* et les *duci* braquant leurs yeux de revolvers, les grandes gueules soufflant la guerre et les pogroms, les héros du poignard, de la matraque et du ricin, — ou, aussi bien, les pères nobles des Immortels Principes de 89, ces poires blettes, et l'avocasserie des Parlements, — Hitler, Horthy, Mussolini, ou Pilsudski — et pourquoi pas ? les hauts-parleurs de Paris, Prague, Londres, Genève ou Washington : tout peut servir, le brigandage et l'idéalisme, la noble candeur et l'infamie ; il suffit d'y mettre le prix : la gloire,

l'argent, ou le crime. Pour tous les goûts! Les plus naïfs y étaient pris, comme les plus roués : une fois le doigt dans l'engrenage, toute la bête y passait. La peur achevait la prise, dont les flatteries de vanité et les petits cadeaux d'amitié avaient été l'amorce. Les gros poissons étaient ferrés à l'hameçon.

La partie eût été gagnée, sans deux conditions : — il eût fallu que ces maîtres du monde s'entendissent pour le partage du monde; — il eût fallu qu'ils s'entendissent contre l'unique ennemi de taille, qui préparait la contre-offensive du monde : l'U. R. S. S., qui s'armait, derrière la muraille d'acier, fumante, de ses grands Plans. Ces conditions étaient élémentaires. Un enfant les eût comprises. Mais ces géants de l'argent et des affaires, membrus, charnus, avaient, comme Timon l'avait dit, de très petits cerveaux. Leurs gros yeux myopes, injectés de sang, n'arrivaient pas à se dégager de leurs passions antagonistes, de leurs vanités, de leurs intérêts rivaux, du jour présent. Depuis des ans, ils n'avaient pas été capables de faire front commun contre l'ennemi. Ces acheteurs du monde se laissaient acheter; ils se trahissaient mutuellement, pour un gâteau volé à l'autre, pour un contrat conclu avec le sage ennemi, qui les avantageait aux dépens du concurrent. Ainsi, ils avaient laissé grandir l'énorme usine prolétarienne, qui, jour et nuit, forgeait leur ruine.

Mais, à la onzième heure, — (et même le premier quart était sonné), — ils avaient fini par sentir sur eux l'ombre de l'usine qui s'allongeait. Et ils voulaient faire l'union. L'Union Sacrée. Tous leurs buccins et toutes les cloches de leurs églises la sonnaient. C'était bien tard! La terre tremblait. De premières secousses lézardaient les gros murs du capitalisme. Quelques

pilliers massifs s'étaient brusquement écroulés : Stinnes, Timon, Lœwenstein... Ceux qui restaient, les plus puissants, devaient faire bloc. Assia avait assisté aux tentatives pour grouper les gros cartels industriels et les fascismes franco-allemands. D'autres tentacules se tâtaient par-dessous les mers, entre pays anglo-saxons, British Empire et U. S. A., pour recoller l'*Oktopus*; elles engluaient les *bravi* à vendre et les fascismes à tout faire de l'Italie et des Balkans. Une nuée d'espions et d'agents provocateurs grouillaient, comme des mouches vertes, dans tous les coins. La France entretenait, sur son sol même, une armée Blanche de mercenaires, — chair à mitraille, toute prête à être lancée, à tout moment, ici ou là, à l'intérieur ou au dehors. Et entre Paris, Londres et Moscou, par Prague, Riga et Varsovie, c'était un va-et-vient d'agents secrets, qui s'insinuaient dans l'U. R. S. S., pour désorganiser, pour saboter les travaux, pour fomenter des soulèvements, pour bétonner la route aux chars d'assaut de l'Invasion, que sottement cocoricotait, six mois d'avance, la jactance des généraux blancs et du roi du pétrole hollandais.

Le « libéralisme » d'Occident laissait faire. Et les rancunes des socialismes, ulcérés par les polémiques sans ménagements des vociférateurs communistes, feignaient de ne rien savoir. Une surdité opportune les dispensait d'intervenir. Il fallait pourtant les forcer à entendre! Et eux aussi, ces intellectuels des partis de gauche, gras et quiets, qui ne voulaient point avoir l'air de se désintéresser de l'égorgement d'un monde nouveau, mais qui voulaient encore moins se compromettre pour sa défense. Ils étaient sourds et faisaient : « Bée! » comme le berger de Maître Pathelin.

— « Attends un peu ! Je vas te secouer ! Le

hululement des S. O. S. finira bien par te percer le tympan... »

Mais où installer l'instrument ?

Marc fut des premiers à organiser en France, avec quelques braves garçons qui ne craignaient point de risquer — (ils avaient tout à perdre, rien à gagner) — des groupements de combat pour la défense de l'U. R. S. S. Assia n'avait rien fait pour l'y pousser. Rien que d'être, et d'être aimée. Car il lui prenait sa pensée, comme l'odeur de ses vêtements. Entre deux compagnons de nuitées, la pensée qui a besoin, pour être prise, d'être exprimée, est une fleur sans parfum. Chaud s'exhalait du jardin de Assia son parfum d'acacia. Elle était trop rusée, pour laisser Marc s'apercevoir qu'il emportait, aux poils du corps, l'odeur de sa pensée. Elle avait l'air de suivre Marc. — Et somme toute, les deux suivaient la piste, qui les menait à leur vrai but, à l'action juste qui est la maturité de toute vie pleine. C'était leur ligne propre de développement. Elle s'ajustait à celle de l'époque en marche vers la Révolution nécessaire. Quand se font les grands plissements de la terre, les petits ruisseaux suivent la même pente que les rivières, et tous ensemble mêlent leurs eaux. Annette même, qui, par son âge et son travail de pensée, était arrivée au bas de la pente, où le courant s'apaise, participait à la même marche et, reflétant un ciel plus calme, se rendait dans la même direction.

Marc adjoignit à l'atelier de reliure de son vieux patron, et avec son aide, une petite imprimerie, d'où sortaient irrégulièrement des brochures d'éveil et de combat social, des traductions de Marx, Lenine, des maîtres de l'action internationale, des cahiers de documentation, et des appels ou des pamphlets, qu'il rééditait. Assia était, naturellement, sa traductrice du

russe et de l'allemand; et quelquefois Annette, pour l'anglais ou pour l'italien. Mais elle y apportait moins d'ardeur; elle traînait sur ses traductions, surtout quand c'étaient des livres d'économie ou de théorie sociale; elle faisait l'école buissonnière avec l'enfant Vania, dont elle ne s'était pas dessaisie, depuis que la mère était rentrée; elle était aussi reprise par sa vie de rêves, à mesure que déclinait son jour; on la trouvait flânante, comme une écolière, devant son livre ou son cahier, les yeux absents : il fallait la rappeler :

— « Eh! la dormeuse! C'est comme ça que tu gardes notre pré?... »

Assia aimait à la bousculer. Et il ne déplaisait pas à Annette d'être bousculée. Elle revenait, mais sans hâte, à son pré. D'où elle revenait, elle ne le contait à personne, bien que Assia la taquinât pour savoir. L'activité galopante de ses deux poulains lui était amusement. Elle ne cherchait point à la modérer.

Elle leur ouvrit d'autres champs. Son vieux libéralisme et ses souvenirs de Roumanie et d'Italie lui faisaient sentir plus vivement les attentats des fascismes dans les pays latins. Elle y avait gardé des amitiés, et elle contribua à faire de la librairie de son fils un des foyers de l'émigration antifasciste italienne. Ils y apportèrent leur clientèle, moins riche d'argent que de discussions. Il n'était pas facile qu'ils s'entendissent avec le communisme. Même entre eux, ils avaient peine à s'entendre. Ils s'épuisaient à reconstruire un édifice démocratique, que la grande guerre avait miné, et sur lequel à la fois Révolutions et Contre-révolutions tiraient à coups de canon. Ils se trouvaient doublement exilés, hors de leur terre, et hors de leur temps. Annette, qui les comprenait, tout en ayant accompli pour elle

le renoncement à beaucoup de ce qu'elle avait, avec sa génération, cru et aimé, aux idéaux de sa jeunesse, qu'elle avait vus vieillir avec elle et qui feraient place (c'est la loi de vie) aux idéaux d'une autre jeunesse, — Annette était l'intermédiaire entre ces deux époques de la liberté, et elle tâchait de faire mutuellement estimer, aux uns la grandeur mourante du vieux idéalisme bourgeois issu des ruines de la Bastille, aux autres le renouvellement du monde par le matérialisme héroïque de la Révolution prolétarienne. Elle n'était pas de ceux qui s'inquiètent des mots d'école. Matérialisme, idéalisme, que le feu de vie se nomme comme il voudra ! Toute la question est qu'il flambe.

Marc avait tendance, comme sa mère, à sympathiser avec ces *fuorusciti* : la tragédie de leur destinée, en marge du temps, lui était secrètement apparentée, bien que sa volonté réfléchie l'y arrachât. Il se faisait leur champion. Assia trouvait que son Don Quichotte défendait une cause perdue. Mais elle s'était imposé la loi de ne plus gêner les chevauchées de son chevalier sur Rossinante; et elle aimait, non sans en rire, ses longues jambes et ses coups de lance. Ceux-ci valurent à Marc la reconnaissance des exilés, et l'honneur, dont il se serait passé, d'attirer les regards des agences fascistes en France. La petite rue, peu fréquentée, où gîtait la librairie, s'anima de certains promeneurs, qui trouvaient un intérêt singulier aux humbles étales du quartier; la librairie bénéficia de longues visites de clients, qui bouquinaient interminablement, avant de se décider à acheter; et Marc reçut, jusque chez lui, des admirateurs italiens de ses articles, qui lui témoignaient, avec une gratitude trop attendrie, un antifascisme véhément, dont l'expression faisait dresser l'oreille de Assia, dans le couloir, montant la garde à la porte de son grand. Car il n'était pas assez

méfiant ; et il fallait lui rappeler qu'en politique il vaut mieux écouter que parler, avant d'agir... Années à mouches ! Elles pullulaient sur l'Europe de ces temps. Celles de l'O. V. R. A. italienne étaient particulièrement harcelantes, à Paris. La colonie antifasciste avait toujours à s'en défendre ; et ce n'était point un de ses moindres troubles : car l'ignominie de personnages, dont l'honorabilité paraissait jusqu'alors établie, se révélait subitement ; même des hommes, des amis, dont on se croyait sûr, s'avéraient, trop tard, des rabat-teurs de la police secrète du fascisme, qui venaient cueillir les victimes et les pousser dans les filets. Tant avait crû, dans ces couches véreuses d'après-guerre, et particulièrement dans les jeunesses désorbitées, l'appétit du lucre et de l'infamie. Assia avait un flair, qui se trompait rarement ; et plus d'une fois, elle brûla les ailes de quelques insectes qui voulaient se faufiler chez Marc ; un certain ton, un certain regard, suffisaient à les faire s'éclipser : ils se gardaient d'insister. Mais il suffisait d'une heure d'absence : Marc résistait mal aux appels qui étaient faits à sa fierté ou à sa pitié : il ouvrait facilement sa bourse et sa confiance.

Le camp communiste était à peine moins dangereux. La guerre avait appris aux gouvernements à utiliser les vices honteux qui sont tapis dans la bedaine de tant d' « honnêtes gens » — « *honest Iago* » — qui ne demandent qu'à les nourrir, ou (encore mieux !) à être nourris par eux. Leurs aptitudes, qui s'ignoraient, à trahir, moucharder, dénoncer, étaient richement cultivées. Suivant les traces expérimentées de la vieille sainte Russie des Tsars et du grand maître ès-perfidie politique, l'*Intelligence Service*, soutien de l'Empire Britannique, les chefs de la démocratie française maniaient maintenant l'agent provocateur,

comme un moyen de gouvernement; ils en avaient impartialement dans tous les camps de l'opposition, à gauche, à droite, — parmi le parti de la Révolution, comme chez ces Messieurs du Roy. L'appareil de police politique avait formidablement grandi en quinze années. A l'exemple de l'*Intelligence Service*, elle aspirait à devenir un État dans l'État. On pouvait déjà prévoir le temps où, pour se maintenir, le premier-ministre devrait se faire le premier flic de l'État, (ou le second : le sous-Chiappe). Il ne restait plus à la liberté qu'une heure de souffle, avant qu'on lui tordît le cou. Faisons comme Marc, profitons de l'heure!

Marc risqua, plus d'une fois, par ses attaques, le passage à tabac, et même l'attentat, — la nuit, revenant, au coin d'une porte l'assommade par des rôdeurs patentés. — Mais ils avaient compté sans le revolver de Assia, qui les devança, claqua dans le tas : le blessé ne tint pas à se faire connaître. Et, par la suite, sans que Marc ni Annette en eussent vent, Sylvie entra en scène.

Assia l'avait avertie : les deux femmes, qui ne s'aimaient pas, scellèrent l'entente, pour la défense de leur petit. Sylvie avait des amitiés dans tous les mondes; elle en avait dans la presse, et au Parlement; elle y jouissait de ces privilèges qui, à Paris, sont reconnus à certaines vedettes féminines de la mode, de la vie galante, et de l'esprit, — surtout à mesure qu'elles deviennent blettes : pour le nez des Parisiens, les femmes en renom prennent, avec l'âge, comme le vin, plus de bouquet. Sylvie usa de cette primauté et de sa langue bien affilée, pour faire savoir à ces messieurs de la Tour Pointue qu'ils eussent à s'abstenir de coups de main sur son neveu : champ réservé, gare au scandale! La Ligue des Droits de l'Homme fut alertée. Et

jusqu'au vieux Roger Brissot (1), qu'on fit marcher!
(Si Marc l'eût su, il eût étranglé Sylvie).

Brissot était alors garde des sceaux, gorgé d'honneurs et d'argent, gros pilier de vingt conseils d'administration des plus puissantes Sociétés financières, qui se partageaient le pouvoir de la France et les rapines du monde. Un mot de lui valait un ordre. Il était au bout de sa vie, atteint par la maladie — le foie rongé — qui lui vaudrait avant peu des obsèques nationales, dégoûté de tout, et toujours affamé : il portait son existence comme un vide béant qu'il s'acharnait, vainement, à combler. Le Panthéon, qu'il convoitait, n'eût pas suffi à boucher le trou. La gloire de pierre est de la mort. Il eût fallu la vie, — la vie qu'on laisse après soi. Il ne laissait rien, que des discours, qui suaient l'ennui, qui puaien la mort. Il connaissait bien l'existence de Marc. Les tentatives qu'il avait faites pour s'annexer cette chair vivante, sortie de lui, s'étaient heurtées au plus outrageant des refus — même pas direct (Marc ne l'avait pas honoré d'un mot) — par humiliant intermédiaire. Ce que Brissot ressentait maintenant pour cet homme, c'était quelque chose comme de la haine. Il aurait voulu le retrancher de sa pensée. Et si même Marc eût été retranché de l'existence, qui sait si Brissot n'eût pas été secrètement soulagé ? Mais il y avait trop de gens qui, par Sylvie, connaissaient sa paternité honteuse et reniée. Il était tenu par l'amour-propre, par le contrôle secret de cette opinion, qu'il redoutait. A moins de jouer les Brutus romains qui sacrifient leurs rejetons sur l'autel de leur devoir — (il avait beau manier la rhétorique : c'eût été un exploit oratoire un peu épais à faire avaler!) — il était tenu de protéger son rejeton

(1) Voir *Annette et Sylvie*, et *Mère et fils*.

contre les guets-apens de l'État... « L'État, c'est moi... »
Il en était.

Il y mit ordre. — Il n'était pas, en somme, un mauvais homme. Il eût aimé à aimer un fils, et surtout à être aimé de lui. Il pouvait être un homme d'État corrompu; homme de famille, il n'eût pas été sans vertus, — ainsi que la plupart de ces bourgeois français. Peut-être Marc et Annette lui eussent été bien-faisants, s'ils eussent consenti à l'accepter. Mais Marc et Annette avaient été impitoyables. Nous n'avons pas à les en louer. L'inhumanité est trop naturelle chez les jeunes hommes. Et quant à la femme, même la meilleure, elle a souvent de sombres replis du cœur, une dureté impénétrable, des ressentiments qu'elle ne s'avoue pas, afin de ne pas avoir à les discuter. Annette pensait, de bonne foi, qu'elle ne pensait pas à Roger Brissot : elle ne lui voulait donc pas de mal, puisque pour elle il était mort. Mais c'est le plus terrible : subconsciemment, elle l'avait tué; elle lui refusait l'air des vivants. Il y a du crime, qui s'ignore, dans plus d'un cœur, à qui le crime ferait horreur. Et les meilleurs, les plus généreux, ne sont pas les moins à redouter. Ils ne haïssent pas. Ils suppriment. Mieux vaut la haine que ce calme anéantissement. — Même un Brissot n'en était pas capable. Il n'avait pas assez d'énergie personnelle. Ses haines étaient, comme ses amours, incohérentes et d'épiderme. Il fit donner des instructions, pour que Marc ne fût pas inquiété.

Marc ne sut jamais ce qu'il devait à son père, ni la complicité des deux commères : son Assia et la Sylvie. Elles se gardèrent bien de lui en parler. Mais ce secret les rapprocha l'une de l'autre. Sylvie, sans rétracter son animosité contre l'intruse qui était rentrée au nid, relégua ses ressentiments au fond de ses tiroirs, —

(l'occasion reviendrait peut-être de les en ressortir); — et elle consentit à reparaître plus souvent au logis du jeune couple. La liberté de ses propos et son humour s'accordaient avec ceux de Assia; elles riaient toutes deux, à belles dents, tout en sachant que la paix n'était point faite; mais trêve franche et alliance : elles avaient leur Marc à défendre.

Marc continua donc à vendre et publier des livres et brochures de propagande antifasciste, antiimpérialiste, prosoviétique, progandhiste, etc..., sans se décider à prendre position nette entre ces diverses formations de combat, mais en tâchant de se faire le lien entre ces armées et de les amener (rêve utopique) au front unique contre les forces massives de la Réaction. Bien entendu, il n'y arriva pas; et la seule unité, créée entre ces troupes de Résistants et de Non-résistants, de libéraux et de violents, le fut par la consigne officielle d'écrasement commun, sous la chape du silence. Aucun journal n'en parlait, et l'on n'eût pu trouver une seule des publications dans aucun kiosque de librairie. Mais elles n'en furent pas moins lues et répandues sous le manteau. L'âpre et brûlant génie de Marc, que le combat et la peine avaient mûri, — marié à la verve cinglante de Assia, qui ne signait pas, mais s'accouplait à l'esprit de Marc, — ne furent pas longs à s'emparer d'un public indépendant, qui fit lui-même sa publicité, de proche en proche. C'est la meilleure. Elle s'allume, par-dessus tous les obstacles, comme ces feux sur les collines qui se transmettaient autrefois le signal. Le signal toucha les veilleurs isolés dans les milieux les plus divers et les plus lointains. La correspondance commença à affluer, avec les souscriptions volontaires. Annette se réjouissait de voir grandir le cercle d'action de son fils, sans vouloir voir où cette action le mènerait. Elle n'ignorait point les dangers.

Et elle ne souhaitait point qu'il s'y exposât. Mais elle n'eût pas voulu qu'il s'y dérobat. Elle se leurrerait de l'espoir que l'action dangereuse ne serait pas pour demain... ❀

Et puis, il y avait en elle, comme en toute nature forte, un fond de fatalisme, qui s'accorde avec la volonté : — (« Ma volonté est ce qui doit être : ce qui doit être sera. ») — Le courant du fleuve nous emporte. Nous n'avons qu'à tenir la barre de la barque. La barre, la barque, et le courant : c'est moi. Soit fait selon la volonté du fleuve!...

Pour le moment, le danger restait lointain. L'action de Marc paraissait encore inoffensive pour le pays qui l'abritait. Elle gardait un caractère généreux et général, dont l'hypocrisie d'un État démocratique pouvait habilement s'accommoder. Il s'agissait surtout alors pour Marc et pour son groupe, de défendre les droits des opprimés, des exilés de toute l'Europe, d'être ou de créer autour de soi un bastion des libertés contre la Réaction universelle. La France, favorisée par la victoire, qui lui assurait, pour quelques années encore, dans la misère et dans la fièvre du reste du continent, une économie privilégiée, pouvait se permettre ce luxe d'une liberté idéologique, qui ne lui coûtait guère. Même sa politique d'impérialisme capitaliste trouvait en cette opposition une justification aux yeux de l'Europe, et pour ses ruses un paravent, à l'ombre duquel on réchauffait l'équivoque d'une démocratie aux joues gonflées de nobles principes, qui, en sous-main, soudoyait les fascismes de la Yougoslavie, de la Pologne et des Balkans, et sur son sol même entretenait des prétoriens, des gardes-blancs. — Marc et ses amis ne commencèrent à devenir gênants que du moment où ils s'attaquèrent à ce mensonge. Mais on s'arrangeait de façon que leurs incartades eussent

peu de retentissement. Il ne manquait point, dans leurs rangs, de bons chiens de garde de l'équivoque officielle, qui réussissaient à la défendre contre la jeune intransigeance de ces fils irrespectueux de la mère France : ils entretenaient une division salutaire parmi les opposants. La petite poignée d'irréductibles étaient trop peu nombreux et trop peu notoires pour inquiéter. Les persécuter eût été les mettre en lumière. On les tolérait, — en les tenant à l'œil.

Mais l'entrecroisement des destinées allait mettre celle de Marc en contact avec d'autres destins, plus riches d'expériences et d'influence, qui devaient le renforcer, en se renforçant de lui.

Ce fut en ces jours que rentra dans la vie d'Annette, — et par elle, de son fils — une vieille amitié, perdue, qu'on croyait morte, et maintenant mûrie et décantée de ses impuretés : celle de Julien Davy, l'ex-fiancé de ses trente ans (1).

Elle était alors malade, forcée de rester en chambre. Depuis la pneumonie contractée dans les marais de Roumanie, bien qu'elle eût semblé guérie, elle était reprise, chaque hiver, par des retours de grippe insidieuse, en apparence innocente, qui à la longue grignotait sa robuste constitution. On ne le remarquait, pour le moment, qu'à ces accès inoffensifs, qui l'obligeaient à une quinzaine de repos. Pendant ces semaines d'inaction forcée, où elle avait du temps pour lire, songer, et remonter les sentiers du passé, Annette eut occasion de rencontrer son vieux compagnon des années mortes, qui faisait, comme elle, bande à part. Généralement, elle évitait ces anciens chemins : il y avait trop de sa toison — amours, regrets, remords, songeries, rongeries — accrochée, çà et là, aux buissons ; on n'a pas besoin de les chercher : ils sont comme ces graines de pissenlit qui flottent et s'accrochent aux vêtements,

(1) *L'Été*, second volume de *L'Âme Enchantée*.

on ne peut plus s'en épouiller. Et Dieu merci! on a déjà bien assez à broser, de la poussière de chaque journée! S'il fallait encore récolter celle du passé! A chaque jour suffit sa peine...

Mais quand la machine, par accident, est momentanément immobilisée, l'esprit, comme l'écureuil enfermé dans la roue, continue de tourner; et il se retrouve en arrière. Annette retrouva l'ancienne Annette, et son vieux amour, son Thésée, qui avait Ariane abandonnée, — Julien Davy.

Ce n'était pas la première fois, depuis vingt ans, qu'elle s'était heurtée à son nom. Bien qu'elle n'eût plus assez de loisirs pour suivre les publications scientifiques, — (et quand on cesse, quelque temps, de la suivre, la science marche d'une telle allure qu'on s'époumonne à la rattraper), — elle avait aperçu parfois ce nom sur des revues ou sur des livres. Jamais ce n'avait été sans un choc imperceptible : le premier mouvement était de détourner les yeux : — « Je n'ai rien vu! » — Mais l'un des jours qui suivaient, ses pas la ramenaient devant la devanture du libraire; et là, son regard, indifférent, n'hésitait point... Elle repartait. Le titre du livre est maintenant inscrit dans sa tête. Aussi, les titres de l'auteur. Il est professeur au Collège de France. Il a bien travaillé... Son cœur se serre, mais elle est contente. Elle aurait eu peine à laisser en arrière ceux qu'elle a aimés. Julien avance...

Mais dans quelle direction? Elle n'a pas essayé de s'en informer. Parler de lui à un autre?... Non! Elle suppose qu'il a poursuivi sa voie, dans le vieil esprit de sa famille traditionaliste et catholique. Pendant la guerre, elle était trop prise par sa propre action et ses passions, pour percevoir l'écho étouffé de la voix de Julien, à Paris. Et ce n'est pas Julien qui ferait rien pour empêcher que sa voix soit étouffée! Il est

trop fier pour lutter à coups de poumons avec le cœur aux cent gueules. Il ne parle pas pour les autres. Il parle pour soi.

C'est un hasard qui, tardivement, a apporté quelques bribes de sa parole à Annette. — Elle est encore chez Timon, elle lui tape un article. La porte de son cabinet est ouverte; tout en dictant, il cause avec l'un ou avec l'autre, qui entre et sort. Dans cette cohue, le nom de Julien Davy a roulé. Et l'oreille d'Annette s'est dressée. Elle ne perd rien de ce que Timon dit de ce « défaitiste », de « ce foutu pion du Collège de Prusse », qui est « en train de passer du bleu de Berlin au rouge du Kremlin. »

— « Je m'en vas lui botter le cul!... »

Sans interrompre son doigté, elle demande :

— « Qu'est-ce qu'il a fait ? »

Entre deux tranches de sa dictée, il lui réplique :

— « Et qu'est-ce que ça te fait ? »

Elle répond :

— « Je le connais. Et je l'estime. »

L'interlocuteur de Timon s'attend à ce que le gueuloir se retourne contre l'imprudente secrétaire, qui lui oppose son jugement. Mais les habitués savent le pouvoir de la dactylo sur le tyran. Il écrase d'un coup de poing son cigare sur le bureau; et il s'étrangle :

— « Ah! tu le connais? Ah! tu l'estimes? Ce j... f...!... »

Il avale, d'un grognement, sa fumée :

— « Eh bien, moi aussi!... »

Mais il ajoute :

— « Ça n'empêche pas que j'aurai sa peau! »

Elle redemande :

— « Qu'est-ce qu'il a fait ? »

— « Puisque tu le connais, qu'est-ce que tu demandes ? »

Elle explique, à mots mesurés, qu'il y a longtemps

qu'elle l'a connu, elle l'a perdu de vue. Il est tout de suite sur la voie. Elle sent son regard rigoleur qui la fouille. Mais pour l'instant, il n'insiste pas; il lui raconte brièvement, avec sa brutalité ordinaire, mais sans insultes pour son « type », comment Davy a, pendant la guerre, joué le rôle inopportun de pacifiste et d'Européen; — et, depuis la paix, (il a le vice incarné!) il est passé au rôle opposé d'avocat des hommes-à-couteau-dans-la-bouche et de champion de l'Anti-Europe (de l'U. R. S. S. : — ainsi en juge Timon). Et il conclut :

— Tu es satisfaite? Qu'est-ce que tu en dis? »

Elle réplique :

— « Je dis que s'il a soutenu les deux thèses opposées, il faut bien qu'il y en ait une qui soit la vôtre. »

Il s'esclaffe :

— « Penses-tu! »

Elle sourit :

— « Non, je ne pense pas. »

Elle sait très bien que ce ne sont pas les thèses qui l'intéressent. Ce sont les profits. Et mieux encore, gains ou pertes, c'est le jeu. Les thèses sont pour ces benêts d'idéalistes, ces pions qu'on fait manœuvrer sur l'échiquier. Mais alors, cela vaut-il la peine de tempêter contre eux?... Eh! cela fait encore partie du jeu...

Plus d'une fois, par la suite, Timon, quand il est seul avec Annette, ramène sur table le sujet; et quoiqu'il le fasse sans beaucoup de délicatesse, sa taquinerie n'est point méchante; il veut savoir... Et (que c'est étrange!) cette Rivière, qui n'a jamais livré au plus intime son secret dormant sous ses eaux, elle s'ouvre tranquillement à la curiosité de ce brigand. Sans aucune gêne, le sourire aux lèvres, elle lui conte, non sans un grain d'ironie, la mésaventure de ses trente ans. Et lui,

il ne pense pas à en abuser ; il lui boute bien, çà et là, une goguenardise ; mais c'est une bourrade d'amitié. Elle est la première à se narguer. N'empêche que le sujet est sérieux, ou l'a été ! Il ne faut pas y toucher avec des mains sales. Les lourdes pattes de Timon n'y touchent pas. Et, sans que Annette le lui ait demandé, Julien Davy n'est jamais attaqué dans le journal ; son nom est tacitement écarté. Timon se contente de dire à Annette :

— « Hein ! ton idiot, il est fort pour manquer le train !... Dis le contraire ! »

Annette ne dit pas le contraire. Et que le patron dise qu' « il l'a manqué », elle se sent un peu vengée... Elle a donc besoin d'une vengeance ?... Quoi ! après quinze ans d'oubli complet, sur lequel tant d'autres passions ont passé, la trace encore restait, et elle cuisait ?... Quelle femme peut jamais oublier la blessure faite à sa fierté ou à son cœur ?

Mais d'autre vengeance, Annette n'eût point voulu. Celle-ci la satisfaisait. Si seulement ce que le patron venait de dire, Julien avait pu le penser !... Oh ! deux ou trois fois dans sa vie... Il n'en fallait pas plus ! Elle n'eût pas voulu que ce regret fût une épine sous ses pas... Après tout, elle ne s'était pas gênée pour lui trouver des *Ersatz* !...

— « Et lui-même, le pauvre garçon, il m'était probablement un *Ersatz* à celui que l'on cherche, toute sa vie, sans le trouver... C'est beaucoup mieux que nous ayons suivi chacun notre route. »

Tout de même, Annette n'était point fâchée que la route de Julien ne se fût pas trop écartée de la sienne.

Satisfaction toute platonique! Elle ne fit rien pour s'en rapprocher. Rien même pour la connaître exactement. Elle ne lut rien de Julien, jusqu'à cette maladie, qui lui donnait des loisirs. Peut-être lui donnait-elle en même temps une petite fièvre, propice à ces retours de pensée.

Or, ayant réussi à se procurer, par sa jeune bru, avec une rouerie de curiosité indifférente, un des volumes de Julien, puis un autre, puis tous les autres — (« Quand on est au lit, il faut bien savoir s'ennuyer! ») — elle passa des jours dans un trouble du cœur bienheureux. Assia disait, la voyant bâiller, avec les yeux ensommeillés :

— « Dors! tu feras mieux... »

Elle, docile, fermait les yeux sur sa joie.

Qu'est-ce donc qui la réjouissait et lui causait un émoi, dans ces livres, presque tous de science et d'histoire, où les autres yeux ne voyaient qu'un miroir de l'esprit désintéressé, réfléchissant les lois de la réalité objective? Elle y voyait, d'abord, cette intrépidité de l'esprit, qui ne ressemblait guère aux vacillements de l'esprit timide, qu'elle avait connu. — « Qui ne ressemblait guère? » — Qui ressemblait! Si fait! Elle, elle seule avait perçu déjà en lui, sous le tremblement,

les élancements étouffés de la pensée vers l'héroïque vérité; et elle les avait couvés sous ses ailes. Elle les reconnaissait, ses poussins! A lui, à elle. Ils avaient foré du bec la coquille. Le vrai Julien.

— « Mon Julien... Le voilà donc! Il est né!... Et de quel ventre?... Du mien, du mien! Je l'ai porté et enfanté. Il est le fils de mon amour et de ma douleur. Je le reconnais. Je me reconnais... »

Comment n'eût-elle pas reconnu? C'était elle-même qui parlait, en certains mots. Elle se rappelait, quand elle les lui avait dits... Et que quinze ans après, il les eût redits!... C'était souvent moins que des mots, et infiniment plus : c'étaient ses propres inflexions; ce qu'il disait était de lui; mais pour le dire, il avait pris sa bouche, à elle. Le goût lui en était resté aux lèvres...

Et, dans son lit, les yeux fermés, immobilisée pendant des journées, elle baignait dans une joie de gratitude...

— « Cher Julien!... »

N'y avait-il pas là beaucoup d'orgueil et, par l'orgueil, beaucoup d'illusion?... D'illusion?... Non, elle était sûre! Elle était la seule à le savoir. Mais elle savait. On ne pouvait pas la tromper... Quant à l'orgueil, elle ne disait pas non. C'est vrai, il y en avait. Un peu... Beaucoup?...

— « Peut-être plus que je n'en conviens! C'est vrai, j'en ai, de l'orgueil, dans toutes mes actions, tout au fond, même quand je me crois le plus dépouillée de toute pensée personnelle, quand je veux l'être, quand je me dis : — « Enfin! je suis morte à moi-même... » Je ne suis pas morte. La bonne femme vit encore... Et comment! Comme elle revendique son dû!... Son Julien... Dire que je l'avais, depuis dix ans, et que je n'en savais rien!... »

Car il avait beau avoir grandi, il était sien. Elle ne

songeait pas à s'égaliser à lui. Elle sentait combien la pensée de Julien la dépassait. Elle suivait de loin, jusqu'à telle borne de la route. Passé la borne, elle ne pouvait plus, elle l'avouait. Il eût fallu trop de temps pour rattraper l'avance que la science et lui avaient prise sur elle, depuis quinze ans. Mais son orgueil y trouvait encore son compte. Il est si loin, il est devenu si grand, son petit!...

Et elle songe à ce que sa vie aurait pu être avec lui. Elle y songe, pendant des heures, sans bouger, au creux de son lit. Elle a tendresse, tristesse, et amusement. Sa vie se défait et se refait, en songeant...

Assez songé! Elle est guérie... « *La vie est un songe...* » Peut-être!... Mais elle est un songe, où le pain ne vient pas dans la bouche, sans qu'on l'ait gagné... Elle saute du lit. Et au travail!

— « Mon petit Julien, on se reverra, quand on chômera! Ce ne sera pas pour demain... »

Elle n'y pense plus. Mais Marc lui dit :

— « Tu as rajeuni. »

Elle rit :

— « Les gens comme nous, il n'y a qu'en étant malades qu'ils se reposent... »

Julien ne s'est jamais reposé. Il est de ces hommes qui ne savent pas... Il ne peut vivre sans travailler. Il n'a pourtant pas besoin de travailler pour vivre. Mais il a besoin que le travail remplisse sa vie de pensée. Ce travail de pensée intensive bloque sa porte aux autres pensées. Il la bloque mal. La porte bâille; passent des courants d'air. Julien n'a jamais chaud.

Mais il ne s'immobilise plus frileusement, au coin de son vieux âtre du quartier Saint-Sulpice, comme aux temps où Annette l'a connu. Il est sorti de la maison du passé. Et il y a laissé tous ses lourds vêtements de préjugés bourgeois, arrachés. Annette, en lisant ses livres, a bien vu.

Il n'a pas fallu peu d'héroïsme à ce petit bourgeois français, timide et timoré, dominé par une mère autoritaire, engoncé dans l'habit démodé de coutumes d'esprit et de mœurs séculaires, de famille bien pensante, conservatrice, cléricale, — pour oser, à trente-cinq ans passés, s'examiner à fond, et, au fur et à mesure, sans tricherie avec son entendement, se dépouiller de tout ce qu'il juge faux, après y avoir cru. Ensuite, on se trouvera terriblement nu; et comment se montrer aux yeux de ceux qui vous ont connu vêtu de ces mensonges, dont ils voilent toujours

leur pudeur offensée, — ceux qui ne veulent pas voir la nudité du monde, et qui couvrent, horrifiés, d'une feuille de vigne, la vérité de l'esprit, comme un sexe ?

Le cas était d'autant plus grave pour un Julien qu'il n'était pas de ces tristes défroqués, qui se font dédommager de ce qu'ils ont laissé, en se faisant héberger dans la boutique d'à côté et servant les passions rivales de l'anticléricalisme et de la « libre pensée ». Il restait nu, tout seul, en plein vent, dans la rue.

Ce fut dur. Mais cet homme timide ne revint jamais sur ses pas.

Il vivait, grâce à Dieu, dans le milieu familial qui se souciait le moins de ses combats de pensée. (C'est un grand dénûment, de n'avoir à son foyer personne avec qui échanger sa pensée; mais c'est aussi un repos : que deviendrait-on s'il fallait, au foyer, à toute heure, rencontrer le regard d'une ennemie de sa pensée ?) Sa mère l'avait marié, peu avant de mourir, à une femme bien portante, bien pensante, nulle à souhait, richement dotée ainsi qu'il convenait, assez jolie et fade et bonne ménagère, mais d'une incuriosité d'esprit, rare même dans son espèce : elle n'ouvrait presque jamais un livre; ceux sur lesquels, jeune fille, dans son institution pieuse de demoiselles, il lui avait fallu bâiller, l'avaient tant ennuyée, que l'un des profits du mariage lui avait paru d'être enfin libre de les fermer. Que son mari passât la vie dans les papiers, n'était pas pour la gêner. Les hommes ont leurs affaires, qui ne l'intéressaient pas. Elle ne l'aimait pas assez... elle ne le détestait pas; elle n'avait point déplaisir, — ni, mon Dieu! grand plaisir — à le retrouver, chaque jour, à la table et au lit; elle était assez gourmande, il ne l'était pas assez. Bref, elle l'aimait assez, mais (comme les Normands) elle ne l'aimait pas assez pour qu'elle s'intéressât à ce qui pouvait se passer dans l'esprit de

cet homme. Cette armoire à ranger ne rentrait pas dans ses attributions mobilières.

Aussi, n'eût-elle pas eu vent de la crise, qui le fit, à quarante ans, sortir de la passivité satisfaite, acceptant l'ordre social et religieux des gens dits « comme-il-faut », si des amies bien intentionnées et même son confesseur ne lui avaient appris le devoir que l'on attend d'une épouse chrétienne, quand son époux cause, par son exemple, un scandale d'esprit dans la communauté. Il s'ensuivit quelques interventions éplorées de la femme auprès du mari. L'effet en fut fâcheux pour la paix du ménage, mais sans aucun profit pour l'ordre moral : car la brave Constance n'avait naturellement rien compris au délit de son mari, et ce qu'elle lui en pouvait dire n'était point fait pour y remédier. Il était fort cassant, pour tout ce qui touchait à sa liberté de pensée. Et sur un tel terrain, la sottise de sa femme s'égalait d'une façon si aveuglante qu'il n'eut pas la charité de le lui cacher. Elle-même en eut conscience; mais comme toutes les sottes, elle ne s'en entêta que plus. Dieu sait comment ils en seraient sortis tous les deux, si le confesseur, plus fin, craignant l'éclat public où risquait de verser la championne maladroite de la religion, ne se fût empressé de lui fermer le bec. A travers son moucharabi, d'où l'épouse ulcérée exhalait son désordre verbal et ses mouchements de nez, il s'appliqua maintenant à calmer le débit incohérent et la funeste bonne volonté de sa pénitente, imprudemment arrachée au béni non-penser. Il fallait l'y faire rentrer. Il n'y eut pas trop de peine : elle ne demandait qu'à être convaincue que Dieu ne pouvait la rendre responsable des écarts de son mari, — qu'à vouloir contredire l'égaré on risquait de l'enfoncer davantage dans sa perversité, — que le mieux qu'elle pût faire était d'offrir à Dieu ses prières pour le salut du malheu-

reux. Le reste était à Dieu... (Le reste c'était, s'il plaisait à Dieu, que Julien fût damné... ou bien qu'il ne le fût pas... Constance espérait sincèrement qu'il ne le serait pas. Mais toutefois, s'il l'était... eh bien, elle préférerait n'y pas penser! On a déjà bien assez de troubles avec soi!...)

Aussi, quand Julien, touché, non sans remords, de l'air de victime résignée que sa femme prenait maintenant, tenta, pour s'excuser, d'expliquer sa pensée, d'une façon élémentaire, comme un instituteur à une fillette de sept ans, elle eut un geste d'effroi ;

— « Non, non! C'était trop fatigant!... Et puis, s'il arrivait qu'elle comprît!... Comme dans une course de glacier, on se trouve attachée par la corde à un fou qui dérape... Merci bien! Je préfère ne pas être attachée... Pauvre Julien! »

Elle dit qu'elle était trop bête pour comprendre; (elle était fière et heureuse de l'être... « Heureux les pauvres d'esprit! ») Pauvre Julien!... Et de penser que ce pauvre homme était en train de déraiper seul, fit qu'elle s'ingénia à se faire toute douceur, à lui confectionner une vie douce, quiète, bonne cuisine...

— « C'est bien le moins qu'il ait quelque plaisir, dans cette vie d'ici-bas!... »

Julien ne s'abusait pas sur la vraie signification de la bonté de sa compagne. Du moins, il avait la paix, à son foyer. Ce n'était pas un feu très chaud. Mais, le collet relevé, dans son manteau de pensée, il pouvait travailler, sans risques d'être troublé. Il ne fallait pas en demander plus à la vie. Puisqu'il l'avait « ratée !... » Car, il l'avait « ratée ». Cela, il en était sûr. Il en avait le sentiment sourd et obsédant. Il se gardait de l'analyser. A quoi bon, maintenant ? La chance était venue. Et il avait fait pis que la laisser passer : il l'avait rejetée. Il avait divorcé d'avec celle qui aurait dû être la

vraie compagne de sa vie. Il avait eu beau s'être retiré d'elle. Depuis seize ans, sa vie profonde se déroulait en dehors (en dedans) de sa vie apparente, de son ménage, de sa maison, — dominée par l'absente. C'était moins la figure d'Annette, son image matérielle — (ce l'était aussi; mais les yeux de cet intellectuel étaient myopes dans les choses du cœur, et l'image était trouble) — c'était moins la vision d'Annette que son sillon brûlant, laissé au noyau de l'esprit. L'être intérieur de Julien en avait été transformé. A dater de ces jours lointains de 1905, où il avait cessé de la voir, elle n'avait cessé de le travailler : le regret, le remords, l'avaient secrètement modelé à l'image spirituelle de ce qu'elle aurait voulu de lui, ou de ce qu'il se figurait qu'elle eût voulu.

Ce fut ainsi qu'il dut le grand effort de sa vie et l'élargissement de son esprit affranchi. Ce ferment invisible changea l'eau en vin, et dans cette pensée casanière fit entrer les semences audacieuses de toute la terre. Elles furent encore assez lentes à lever; il sentait depuis longtemps en lui ces libres hôtes, avant qu'aucun de ceux qui l'entouraient — famille, amis, collègues — s'en fût encore douté. Il n'était point pressé de les leur montrer. Les ouvrages qu'il écrivit dans cette première période, presque tous consacrés à la science, faisaient preuve de vues originales, mais strictement limitées par le cadre professionnel. Prudence? Egards envers son milieu, qu'il savait devoir blesser? Peu de vocation pour lutter? Restes de sa timidité congénitale, qui faisait le silence sur le plus secret de soi? Ou bien n'était-ce pas un sentiment plus mystérieux, une réserve religieuse du plus profond, du plus précieux, pour soi et pour le témoin imaginaire de sa vie intérieure, — son Annette irréaliste?

Mais l'Annette réelle — c'était le plus singulier! —

il n'avait jamais cherché à la revoir. Il avait même eu peur de s'informer d'elle. Et ce n'était point brillant! De crainte d'être troublé, il avait évité de savoir s'il n'aurait pas eu plus d'une occasion de lui venir en aide, dans le besoin, dans le danger. C'est le cœur « *trop sensible* », qui se détourne de la bête écrasée, parce que « *cela lui fait mal* », ou « *pourrait lui faire mal* », et qui n'essaie point de la panser!... On connaît ces tristes cocos! Mais qu'il en fût un et qu'il le sût, il y avait de quoi, pour lui, être suffoqué de dégoût... Ah! il lui fallut du temps, avant d'éliminer les vieilles tares de sa nature... Et il ne s'en nettoya sans doute jamais tout à fait. Il lui en resta toujours, au fond du vase, une rouille que ses ongles s'acharnaient à gratter.

Mais chacun a sa rouille, et Annette avait la sienne. L'essentiel est que, dans l'âme, l'eau courante empêche les conduits de vie de s'obstruer. L'eau fraîche, l'eau nouvelle... La seule pourriture, pour l'âme, l'irréremédiable, est celle de l'étang. Le fleuve lave sa vase. Elle passait, la Rivière! Elle l'avait arraché à son immobilité torpide, à la résignation de ce purgatoire de l'esprit, où végètent des milliers d'infusoires humains. Elle lui avait imprimé l'élan et révélé la vie, avec sa passion, sa douleur et sa flamme dans la nuit.

Et de plus, — (triste à dire, mais c'est ainsi!) — par les souffrances mêmes qu'il avait causées à Annette, eh bien, lui, il s'était racheté! Faire souffrir injustement un être qu'on aime, peut, quand on a l'énergie d'en prendre pleine conscience, devenir une révélation qui enrichit. Julien lui avait dû, depuis, par le remords, une vue plus profonde des hommes, un instinct de justice, un besoin de réparer, par le bien fait aux autres, le mal fait à une seule. Annette avait payé, pour lui.

Julien était d'une vieille bourgeoisie française, où l'on a bien des vices encrassés et les doigts qui crochent

sur l'argent épargné; mais on a la religion de celui que l'on doit et le souci fiévreux de ne point mourir avant de l'avoir rendu. Quand ils vont dans les champs, ces bourgeois, les oiseaux ne chantent pas pour eux l'amour et le printemps! Mais ils entendent la caille, qui leur crie :

— « *Paie tes dettes!* »

Julien paya les siennes.

Qui l'aurait cru? Lui-même l'a-t-il bien su?... Ce fut pour les payer qu'il se trouva, pendant la guerre, jeté, bien malgré lui, dans cette mêlée sociale, dont il avait l'aversion physique et morale.

Pendant la période d'avant, où son esprit, sans se livrer, replié sur lui-même et concentrant son souffle, amassait l'énergie pour son indépendance, Annette l'invisible n'avait cessé de se tenir à ses côtés. Elle n'avait pas besoin de parler. Elle marchait. Il ne se demandait pas où le chemin menait. Il n'y avait qu'un chemin : celui où les belles hanches, près de lui, avançaient.

Il avait peu à peu, dans ses travaux, incliné vers l'histoire et la philosophie des sciences. Et par un double effet d'actions et de réactions complémentaires, l'esprit, en même temps qu'il se dégagait du réseau de lianes catholiques qui entravaient ses membres, s'engageait dans une forêt de pensées qui dépassaient de beaucoup les limites non seulement de la religion, mais de la science et de la raison d'un temps. C'était une expédition aussi aventureuse que celle de Vasco, et elle doublait, comme lui, le Cap des Tempêtes. Une fois sorti du port, il n'y avait plus d'escale; on était pris par les vents et les courants marins; on avait dit

adieu à la terre; la patrie était dessus, ou dedans l'Océan.

Un catholique et un Latin, quand il a cru et qu'il ne croit plus, ne jette plus l'ancre dans les flots du Doute, ne s'arrête plus, comme font ceux qui « protestent », ou qui ont « protesté », — il y a bien longtemps! — chez les Germains et les Saxons. Il va au fond, et il n'y a plus de fond. Il ne se crée point, entre deux eaux, comme ces « Réformateurs » (les bien nommés, qui ne rejettent qu'à moitié!) et comme ces métaphysiciens de la Raison nordique, pure ou pratique, un plancher de bois, suspendu sur l'abîme. Il est seul et nu, et il nage. Il n'est soutenu que par ses membres. Il sait qu'une heure ou l'autre, il coulera. Mais il ne mendiera pas un secours.

Julien s'était jeté dans l'âpre raison désenchantée, qui n'admet aucun compromis. Comme beaucoup de ceux qui ont trop plié sous la foi et sous l'amas des contraintes imposées par la société, il gardait à l'une et à l'autre une rancune, qui dépassait les bornes de la stricte justice. Il n'était pas incapable de le reconnaître; mais il l'était de renoncer à cette vengeance. Il s'appelait lui-même, amèrement, « Julien l'Apostat ». Et dans ce besoin de représailles, qui ne tarda plus à percer sous ses écrits, il y avait un châtiment contre lui-même, — contre celui qu'il avait été.

On l'entrevit d'abord entre les lignes de ses « Essais philosophiques »; et ce fut d'abord la religion qui se reconnut visée. Elle le dit trop, elle accusa les coups; il les redoubla. Et bien qu'après quelques aigres engagements, elle eût jugé plus prudent de se replier et de faire le silence, — (par un merveilleux accord, toute la presse bien pensante ne souffla plus mot des publications de Julien), — la rupture fut définitive; et les saluts échangés avec les vieilles connaissances ne firent

pas illusion : « *la mobilisation générale n'est pas la guerre* », comme disent ces augures; mais ils ne rient point en se regardant : la guerre vient, la guerre est là, elle attend l'heure.

Et vint l'autre guerre, — la vraie guerre de 1914. Toutes les passions accumulées de l'avant-guerre y trouvèrent le bouillon de culture où proliférer. Il n'était pas d'inimitiés à satisfaire que contre l'ennemi du dehors. Et comme les soupçons, les rancunes, les haines enfouies, avaient vu plus juste (c'est l'ordinaire) que les amis! Elles avaient vu peut-être plus juste que Julien lui-même. — Car il ne se rendait pas encore compte de l'esprit de révolution, qu'il portait en lui. Dans le grondement monotone des autobus qui s'ébrouent entre les deux rangées de grises façades, bordant la rue de tous les jours, la révolte qui monologue s'assoupit, comme le battement douloureux de la gençive. Il n'y a rien à mordre. Calme trompeur. Julien savait que sa critique désabusée avait percé, par delà la première croûte de sa foi défunte, l'écorce pourrie de la société; il ne tenait qu'à lui d'enfoncer la pointe, pour mettre à nu l'abcès purulent. Il ne l'enfonçait pas. Il reculait le moment de constater que l'ordre social entier et ses colonnes morales étaient condamnés. Il lui eût fallu se mettre en quête d'une autre maison; et quarante ans de vie casanière lui avaient toujours fait envisager avec terreur un déménagement. Il savait pourtant que le congé de l'ancien appartement était donné. Mais il attendait, avec fatalisme, le jour du terme, où il devrait déloger... Et parmi ce caravansérail du passé, il y avait encore un grand bazar, dont il ne se résolvait pas à rendre la clef. Il évitait même d'y aller voir, il en avait fermé la porte et les volets sur la poussière des siècles : ce n'était pas prudent d'y faire le jour et de balayer. Ce grand bazar était la Patrie.

Pour les Français d'avant 14, elle était le seul Dieu indiscuté. Tous les autres dieux étaient soumis à la loi commune de la vie : la mort, en gros et en détail, la vieillesse, la maladie, le ver qui ronge les autels. Aucun dieu n'était plus intangible. Hors elle seule. Pour les croyants aux religions, comme pour les « libres-penseurs ». Et davantage encore pour ces derniers. Car ces pauvres gens, en dehors d'elle, n'avaient plus où poser les pieds. Ceci d'angoisse, pathétique et pitoyable (dans les deux sens du mot : pitié) de ce grand-maître de l'Université laïque, le vieux Lavisse :

— « Mais si vous m'enlevez la Patrie, que me restera-t-il ? Pourquoi alors aurai-je vécu ? »

Ces vieux hommes, jusqu'au dernier jour enfermés dans l'harmonieux mais si étroit horizon de leurs collines ! Il leur fallait cette terre et tous ses morts, quinze siècles de morts, sous les talons ! Si vous ébranliez leur « patrie », c'était comme quand la terre se met à trembler : tous ceux qui se sont trouvés dans un séisme, connaissent l'angoisse unique, inexprimable, qui s'empare de tous les vivants : le point d'appui, le seul, sur lequel l'homme a bâti, se retire : il n'y a plus rien... Julien, d'avance, étant un sismographe ultra-sensible, percevait les grondements annonciateurs sous la terre et l'obscur détresse de l'âme qui va perdre son support. D'autant plus en détournait-il les yeux. Il restait là, muet, inhibé ; et il prenait garde de ne pas toucher à la dernière idole. — Mais certains de ceux qu'il avait désertés, des prêtres habitués à lire dans les consciences, son ancien directeur religieux, un fin vieillard à la grande bouche sans lèvres, comme celle de Voltaire, (mais les yeux n'avaient point de place pour l'ironie, ils entraient par ruse ou par effraction dans la maison), virent, de très bonne heure, dès les débuts de la révlote, que l'insurgé n'aurait point la prudence

de distinguer entre *fas* et *nefas*, qu'il s'attaquerait au grand Fétiche; et patiemment, les bras croisés dans les longues manches, ils attendirent, aux aguets, la catastrophe. Moins avisés, ces laïques qui s'imaginaient voir en Julien un libre-penseur de tout repos, n'ayant trahi la sacristie qu'au profit de la loge et enrôlé au service de la raison traditionaliste, nationaliste, bourgeoise, laïque et obligatoire : ils lui avaient ouvert, avec les portes du Collège de France, celle de l'Académie des Sciences morales et politiques, en attendant l'autre, la seule qui compte, l'Immortelle : car certains des grands-électeurs, dans la maison, avaient jeté leur dévolu sur lui; et son vieux maître, celui dont nous venons de citer l'exclamation touchante et puérile, lui avait fait entendre que dans les deux ou trois ans, l'élection était assurée : il en faisait son affaire personnelle. Le vieil homme avait, on ne sait pourquoi, pour Julien, une tendresse; il l'avait vu, enfant, dans sa classe de lycée, puis sur les bancs de la Faculté; et, sans trop s'inquiéter de pénétrer sa pensée, il s'était attaché à ce visage, dont le jeune sérieux et la loyauté lui étaient une agréable assise, tandis qu'il conférençait; entre les deux regards qui se souriaient s'étaient établis, au cours des années, des rapports muets de père à fils. Le vieillard était convaincu d'avoir en Julien un héritier spirituel. Et Julien, reconnaissant et respectueux, ne s'était pas clairement demandé s'il répondait à l'attente de son maître.

Quand vint la guerre et que, d'eux mêmes, les intellectuels (les Universitaires, au premier rang) s'enrôlèrent au service de la patrie, le vieux chevronné de l'intelligence officielle, le maréchal de l'Université, confia tout naturellement à son favori un rôle de choix dans l'équipe qu'il organisait de l'Arme nouvelle : l'Esprit, pour la première fois militarisé, réquisitionné

dans les usines de fabrication des munitions intellectuelles et des canons. L'histoire, la science, et l'éloquence, tout était bon. — Il eût mieux fait de laisser Julien dans l'ombre. Julien n'eût pas demandé à en sortir; et il eût probablement évité de discuter les conclusions que ses aînés, que ses pairs et ses collègues, lui feraient lire et soussigner. Mais lui demander de les contrôler, de participer à leurs secrets de fabrication! Quelle imprudence! Ils étaient de bonne foi, — à leur manière. Ces braves gens étaient si pleins de leurs passions nationales et de la conviction qu'elles s'identifiaient avec la vérité, que lorsque celle-ci faisait mine de les contredire, ils n'hésitaient pas à la faire taire, ou à lui faire dire ce qu'ils voulaient. Il suffisait de lui cheviller un peu les membres, bien ligotée sur le chevalet : (ce n'est pas pour rien que la Sorbonne compte parmi ses ascendants les hommes d'art et de science qui soumettaient à la « question » les corps de ceux dont ils voulaient faire issir la vérité!) Julien était maladroit au métier. Il écoutait parler la vérité; et il ne savait pas ce que « questionner » veut dire. Il rapporta naïvement de son étude de textes allemands ce que ces textes avaient dit. Ce n'était pas ce qu'on lui demandait. Une discussion s'engagea; et comme elle amena la confrontation avec les résultats fort différents de ses collègues, l'opposition se révéla. Elle fut nette, soudaine, et brutale. L'intellectuel, quand on l'irrite, en le touchant imprudemment au point sensible, voit non pas rouge, mais blanc : (c'est, on le sait, dans le feu, un degré plus intense). Julien, dont les lèvres blémisaient en écoutant les transcriptions d'un de ses collègues, frappa du plat de la main sur la table, et cria :

— « Mais c'est un faux! »

Quel tollé!... L'homme qu'il venait de souffleter

était, jusqu'à cette heure, un ami aimé et estimé, un grand professeur respecté, non moins pour sa science que pour l'intégrité de son caractère. Julien, sur-le-champ, s'excusa, tâcha d'expliquer confusément son jugement, en le rendant plus acceptable. Mais la face qui avait reçu le soufflet, gardait l'empreinte; elle avait verdi, et, dans ses yeux brûlait maintenant la haine inexpiable. Jamais intellectuel n'a pardonné à un confrère de voir en lui ce que lui-même ne veut pas voir : car, quoi qu'il fasse maintenant, il sait que ce qu'il ne veut pas voir, est là. — Julien, plus consterné encore que celui qu'il venait de blesser à mort, s'en retournait à la maison, se répétant :

— « Et il est honnête! »

Il le savait, il en eût mis sa main au feu... Ce grand savant... Une vie de désintéressement... Et le culte de la vérité... — Il ricana amèrement :

— « La vérité des honnêtes gens!... »

C'était pour lui un écroulement. Il se ressentait de son éducation puritaine. Les plus puritains sont souvent ceux qui rompent avec la religion. Quand ils s'imaginent le faire par amour de la liberté, c'est un amour de pureté qui les pousse, la passion de vérité pure, sans compromis. Il avait cru la trouver au dehors, chez ceux de la libre raison. Elle n'y était pas davantage... Et Julien, d'une main fiévreuse, écartant les égards dont il avait protégé ces « honnêtes gens » qui l'entouraient, se mit à regarder au fond. Il enterra, ces jours-là, beaucoup de ses proches. Mais il n'eut pas le courage de prononcer leurs oraisons. Il les avait tant honorés que leur faillite était la sienne.

Le plus douloureux fut la rupture avec le vieux maître : car elle s'opéra sans éclat, comme la mort d'un père dans son lit; et le mourant regarde en silence le fils, avec un reproche poignant. Le vieux homme,

sans colère, refusait de lire le mémoire que Julien lui apportait : (car Julien, mis malgré lui sur la piste, ne pouvait plus maintenant s'empêcher de chercher la vérité, et rapportait le gibier au maître). Le vieux disait :

— « Non, je ne veux pas, c'est inutile... »

Et, lui posant sur la main sa grosse main gonflée par l'âge :

— « Mon ami, vous me désolez... Réfléchissez!... Vous vous perdez... Vous manquez à tout ce que nous attendons de vous... au devoir commun... »

Julien se raidissait :

— « Le devoir commun, commun à nous, hommes de science, est de servir la vérité, quoi qu'il en coûte. C'est vous-même qui me l'avez appris. »

Le vieux branlait sa lourde tête; et dans ses gros yeux, striés de rouge, une flamme s'allumait :

— « La vérité ne peut jamais se séparer de la patrie. Les deux causes n'en font qu'une. »

— « Soit! Que donc la patrie ne s'écarte point de la vérité! »

— « Patrie, d'abord! » dit le vieil homme. « Nous sommes tous à son service. »

— « Tous, mais non pas... »

Le vieillard lui coupa la parole :

— « Tout. Tout ce que nous avons. Sans exception. »

Les deux hommes se turent. La flamme du vieux était tombée. Il évitait de regarder Julien. Il attendait que Julien parlât, que Julien dit les paroles qu'il attendait. Comme le silence se prolongeait, il releva sa grosse tête de vieux lion malade, ses pesantes paupières qui faisaient penser déjà au couvercle du cercueil; et son regard épais, humide, appuya sur le regard de Julien, avec tendresse, crainte, instance. Julien en était accablé; mais il ne pouvait dire rien autre que :

— « Je ne puis pas donner ce qui ne m'appartient pas, ce à quoi j'appartiens : — la vérité. »

Il ne le dit pas : à quoi bon faire une peine de plus, inutile ? — Mais il la fit. Le vieillard lut ce qu'il ne disait pas. Les pesantes paupières retombèrent, et la grosse tête s'inclina sur la poitrine. Après avoir repris le souffle, un moment, le patriarche, accablé, se leva péniblement de sa chaise, en s'étayant de ses deux poings sur la table. Julien s'empressait, pour l'aider ; mais d'un geste gauche d'homme ankylosé, sans le regarder, le maître l'écarta. Et il partit, sans se retourner, faisant craquer sous ses lourds pieds le plancher, baissant le front, voûtant le dos. Il était blessé à mort.

Pour un homme comme Julien, la blessure qu'on fait aux autres n'est pas la moins douloureuse : on n'arrive pas à la guérir, comme les siennes propres; on refait sa peau, on se cicatrise; mais on ne refait pas la peau des autres, et l'on a mal à leurs plaies... Mais pour un homme comme Julien, cette obsession n'empêche pas l'implacable marche de l'esprit. Elle se poursuit, sur ses blessés et sur ses morts. Julien ne pouvait plus dire à son intelligence :

— « Halte!... Et ce que tu as vu, oublie!... »

Il n'oubliait jamais rien. C'était une infirmité de son esprit. Il continua. Il ne cherchait point la polémique, et sa méthode était sans éclat. Il voulait seulement s'éclairer lui-même, — peu pressé d'éclairer les autres : car il en savait maintenant assez, pour savoir qu'ils ne voulaient pas être éclairés. Mais la seule pensée de sa présence à côté d'eux, de son contrôle silencieux qui les contredisait, du muet jugement qu'il portait contre eux, (car ils ne pouvaient plus l'ignorer), les jetait dans une irritation, que sa réserve même exaspérait. Un instinct aveugle les poussait à l'en faire sortir. Le plus provocant était l'ami — l'ami mort — l'ennemi mortel, dont la joue gardait éternellement la brûlure du soufflet. On ne permit pas à

Julien de se taire. C'est trop commode, de ne point parler et de penser en liberté! On le mit en face d'une déclaration commune. Il ne la signa point. On exigea qu'il dît pourquoi. Julien avait horreur de toute profession de foi publique. Mais il ne fuyait pas sa responsabilité. Il dit pourquoi. Il le dit, en termes si nets, si précis, qu'une fois dits, les imprudents qui les lui avaient arrachés, auraient voulu les lui rentrer dans le gosier. La passion stupide leur avait fait dépasser le but. En tendant le piège à l'adversaire, eux-mêmes s'y trouvaient coincés. Ce n'eût été rien encore, si leur fureur avait su demeurer à huis-clos. Mais des journalistes en eurent vent; et l'un d'eux parvint à prendre copie de la dangereuse confession de l'hérétique. La sottise de la censure fit le reste : elle permit l'accès de la poudrière, pour exalter la patriotique flétrissure que le haut corps enseignant infligeait à l'indignité d'un de ses membres. Quelques coupures maladroites de passages, ni plus ni moins audacieux que le reste du texte, stimulaient l'imagination du public à chercher de pires audaces. Julien ne fut pas le moins saisi, à la lecture de son propre article. Sa timidité naturelle se demandait :

— « Mais qui ? Mais qui a dit cela ? Qui me l'a fait dire ? »

Et puis, soudain, il se tut. — Par-dessus son épaule, Annette lisait... Julien se leva, il marcha de long en large dans sa chambre, deux ou trois fois. Il se rassit. Et il sourit :

— « Ce que femme veut... Advienne que pourra ! »

« Elle » était arrivée à ses fins. Il avait brisé ses lisières — ainsi qu'« elle » les avait brisées — avec le vieil ordre social. Et maintenant, il était seul — seul avec « elle »; — mais il n'était pourtant pas assez sentimental pour ne pas savoir qu'« elle », ce n'était qu'une

ombre de son esprit ; et il aurait eu besoin de la chair, du corps vivant uni au sien, pour lutter contre ce monde de chair. Mais il ne songeait même pas à la chercher. Trop tard ! La partie était perdue. Il était de ces stoïques, (je les salue, Dieu les bénisse ! mais je ne suis pas jaloux de leur brouet, qu'ils s'en pourlèchent !) qui n'ont jamais peur de la défaite, mais qui ne font rien pour la réparer, et qui l'acceptent. Julien resta fièrement dans le désert de sa maison — que, par bonheur, commençait d'égayer la turbulence d'une enfant... Nous la retrouverons. Mais elle en est encore — je ne dirai pas à ses poupées, car elle n'a rien des goûts d'une fille — mais à ses jouets et jeux de garçon. Bien entendu, étant la fille d'un « pacifiste », elle ne rêve que plaies et bosses ; elle est Georgette : elle sera George. Pour l'instant, elle ne se fait connaître que par son fracas dans la maison. Pas une semaine sans écroulement ! La mère se lamente comme Rachel. Le père se tait. Il ne gronde jamais.

Au dehors, le vide hostile s'est creusé. La carrière académique de Julien est brisée. Les grands-électeurs de l'Académie n'auront désormais d'autre préoccupation que de faire entrer chez eux des complices, — des ministres, des maréchaux, ou des intellectuels qui aient, comme eux, pour la bonne cause, trahi la vérité... « *Pour Dieu, pour le tsar, pour la patrie!*... » la devise de Michel Strogoff... Le vieux maître et protecteur n'a plus répondu aux lettres affectueuses de Julien, et lui a fait retourner, sans la lire, une brochure où Julien, avec modération et respect pour ceux qui pensent autrement que lui, exposait objectivement (documents à l'appui) sa thèse des responsabilités de guerre partagées et du devoir des intellectuels de travailler à la prompte réconciliation. Les combattants à l'abri, de l'*Action Française*, qui se sont cons-

titués, à peu de risques, les « défenseurs du moral de l'arrière », ont organisé quelques chahuts à ses cours du Collège de France. Il est heureux que la solidarité professionnelle, plus forte que même la passion patriotique, le défende contre les violateurs de l'enceinte sacrée, comme celles où les criminels, au Moyen-âge, ne pouvaient être appréhendés. Il conserve son cours. On ne le ferme que quelques semaines. Au bout de ce temps, on l'a oublié. Les pères Fouettards de l'*Action Française* ont d'autres chats à fustiger!

Julien ne renouvelle pas le scandale. Mais il n'y a aucun mérite. La censure, avertie maintenant, ne laisse plus passer de lui aucune ligne. Même ses Mémoires archéologiques sont suspectés. Aucun ne pourra plus paraître avant la fin de la guerre. — Quant à accepter les offres qui lui sont faites par les partis d'opposition politique, désireux de s'annexer son nom pour leurs associations et leurs meetings, d'ailleurs clairsemés et traqués, Julien a encore trop conservé de son double orgueil d'intellectuel et de bourgeois, pour s'y prêter. Il lui faudra bien des années pour se délivrer de son faux-col empesé. Même dégagé et déraïdi, il sera toujours plus à l'aise avec ses livres qu'avec les hommes dans la rue. Mais son esprit est intrépide; rien ne lui fera abandonner la piste commencée; et loyalement, le corps, sans joie, mais sans plainte, suivra l'esprit où qu'il le mène, et s'il le faut, jusque sur les barricades.

Il n'en est point là, entre 1915 et 1919. Il se tait, et il médite. Le vide même que l'on a fait autour de lui, lui a donné des loisirs. Sa solitude intellectuelle l'enrichit et l'enhardit. Il apprend à se passer des autres. Et ces autres qui, voulant lui retirer l'air, lui ont enseigné à le chercher sur les sommets, sont irrités de la déconvenue, et leur hostilité s'en envenime. Ils ont eu

beau murer le scandale. Le scandale est muet, mais il est vivant.

L'àpre et brûlante méditation de Julien s'attache aux hommes, en même temps qu'aux idées. Ses expériences de la vie, qui l'ont meurtri, sont un bienfait pour son esprit. Elles lui éclairent l'humaine nature et les chemins tortueux du labyrinthe. Il est sorti de la science des livres. De jour en jour, pendant des années, il pénètre dans les catacombes de l'âme, tous ces réseaux entrecroisés du subconscient, qui parcourent la terre évidée, sous les pas de la pensée qui parle, du mensonge quotidien. Il les explore, seul, sans beaucoup s'aider de la chandelle des grands docteurs ès psychanalyse. Il a sa propre lanterne. Son atavisme religieux lui a mis en main la clef d'une intuition singulière, qui tient autant de l'instinct animal que de l'intelligence raisonnée, mais que celle-ci vient diriger et ordonner. Le résultat est une pensée qui, après avoir longtemps erré sous la terre, cherchant l'issue, fore la croûte de la nuit, et surgit en jets artésiens d'images, aux points plus faibles de l'écorce, que l'ingénieur a repérés. Il se trouve que ces grands flots des profondeurs, chargés de symboles qui s'ignorent, comme des poissons aveugles, sont d'un poète-philosophe. Mais Julien mettra longtemps à s'en apercevoir. Comme il a peu de sens pour ce que l'on admire communément sous le nom de poésie, il se croit fermé à ces lumières, qui ne lui inspirent aucun regret; et quant à la philosophie, depuis que le doute religieux a ruiné ses assises, il s'imagine qu'il n'est plus d'assises, et il raille les efforts vains de l'esprit pour les reconstruire. De bonne foi, il croit qu'il ne croit plus à rien... Possible!... Il ne croit plus. Mais il crée... Et qu'est-ce donc que créer, sinon croire?... Peut-être pas du front, mais des reins. La voix de l'être crie : — « Engendre! »... » Il faudra bien que le

front suivie. C'est un pauvre seigneur, auprès des forces profondes de la chair. Quand je dis : « la chair », je dis : « l'âme » et ses armées. Julien avait en lui plus de ces énergies qu'il ne pensait. Nous en avons tous. Mais elles dorment; nous avons peur de les réveiller. Et la plupart de ceux qui ont peur, ils ont raison. Ils ne seraient pas capables de les diriger. Gare au pays, si les bandes étaient lâchées! Mais Julien gouverne, même en les suivant, ses armées. Un intellectuel de sa trempe peut lancer sa barque sur les courants : il n'abandonne point la barre.

Ce rare équilibre de l'esprit critique et de l'intuition donna naissance à des « *Dialogues du Peuple sur l'Aventin* », où le peuple de l'Âme, qui a rompu ses liens avec la Cité, tumultueusement délibère; et le dernier mot n'est pas, cette fois, à l'homme qui plaidait la cause de l'Estomac; celui qui veut manger, qu'il travaille!... « Montre tes mains! Intellectuels, savants, artistes, écrivains, rendez vos comptes! Qu'avez-vous fait, depuis cent ans que vous êtes rois — ou bien valets — de l'opinion?... » C'était une parade à la Daumier. Tous les héros de l'écrivoire, sur les tréteaux! Mais le vrai drame était dans l'âme du spectateur, qui se détourne avec mépris, — ce peuple, qui campe hors de la cité, autour de ses grands feux dans la nuit, et qui regarde monter au gouffre du ciel leurs fumées rouges, où les étoiles crépitantes sont des flammèches. — L'esprit, sans guide, faisait sa Révolution, à l'heure où la Révolution se faisait là-bas, par les poings des peuples, au fond de l'Europe. Mais l'esprit ne connaissait pas les faits; et il ne faisait rien pour être connu. Julien ne publiait point ses méditations. Même après que, l'état de guerre et la censure ayant pris fin, il n'eût pas eu de peine à leur trouver un éditeur, il les garda en manuscrit; il répugnait à les livrer au plein air. Peut-être

parce qu'il eût été contraint alors à s'y voir lui-même, sous le jour cru. Et du moment où la lumière du dehors serait entrée dans la maison, il n'y pourrait plus fermer sa porte. Fini de l'ombre!... L'ombre était finie. Mais s'attardait complaisamment le clair-obscur, cher aux hommes de pensée... Fini de la pénombre à la Rembrandt, où du soleil invisible que fuient les yeux trop sensibles, les reflets d'orange veloutés s'allument au fond de la chambre... Le soleil entre. L'action est là.

Julien reculait, le plus loin possible, le moment d'ouvrir à la visiteuse.

Alors, il se contentait de publier, dans la période qui suivit la guerre, ses grands ouvrages d'histoire des sciences. Il les jugeait objectifs. Mais sa robuste personnalité, que la virile solitude avait nourrie, et dont les années de compression avaient bandé l'arc, ne s'apercevait pas des flèches d'airain qu'elle projetait, à tout chapitre, contre les mensonges de l'intelligence de son temps et de tous les temps. Comme il en avait été lui-même imprégné, c'était lui-même qu'il visait. Mais qui donc visait ? — Lui. Le nouveau Julien, le nouvel homme ensanglanté de son effort pour se libérer. Et c'était toute une époque intellectuelle, tout un âge de la société finissante, qui recevait le coup, et qui l'accusait.

Elle l'accusait le moins possible, pour ne point attirer l'attention publique sur l'archer. Et la jeunesse, qui n'avait point le temps d'aller chercher la pensée au fond des gros ouvrages bâtis à la façon des cathédrales, sans cacher leurs arcs-boutants (je veux dire les supports de leur monumentale documentation), passait auprès, sans regarder. Au reste, si elle eût tenté d'y regarder, eût-elle compris ? Eût-elle admis ? Dans les premières années d'après la guerre, la grande génération des héros de l'esprit, qui s'étaient accommodés,

comme Spitteler et Thomas Hardy, de la fière solitude et du pessimisme héroïque aux yeux vaillants, fixant en face la tragique réalité et n'espérant point la transformer, subit un discrédit rancunier. La Suisse, si pauvre en génies, s'acharna en sarcasmes presque haineux contre le poète du « *Printemps Olympien* ». Jamais Stockholm, si prodigue de son prix Nobel, ne consentit à le donner à Thomas Hardy. On en voulait à ces hommes, de leur viril détachement, qui « sérénise », dans l'implacable vérité. On les accusait d'égoïsme, qui se satisfait d'un monde mauvais sans espoir et qui, ayant réussi à y installer leur vie et leur gloire, ne s'occupe point d'y remédier. On ne voyait pas que ces grands vieux hommes avaient été hantés, presque toute leur vie, par un esprit de justice blessée, qu'ils avaient dû se raidir contre la douleur, et que s'ils s'étaient retranchés, comme Spitteler, dans une cuirasse d'indifférente et seigneuriale ironie, c'était à la façon de Timon d'Athènes, trahi dans son amour pour l'humanité... « *Durchaus!* »... « *Malgré tout!*... » Le mot de Prométhée et d'Héraklès, qui ne croient pas aux hommes, auxquels ils vont se sacrifier!...

Julien avait été nourri de cette âpre substance, de ce pessimisme nietzschéen de vieux lions qui rient. Mais il appartenait à une autre génération intermédiaire, entre ces grands solitaires de la pensée qui n'agit point, et la jeunesse d'après-guerre, qui voulait agir avant de penser, — pour combler le gouffre... (Elle n'était pas de taille à le combler! Leurs corps, leurs âmes, allaient s'y briser...)

Julien avait, comme eux, la vision abyssale de l'Existence, du gouffre humain. Mais cette vision ne l'avait point frappé en jeune mue, quand la chair et l'esprit tendres ne sont pas encore formés. Il avait déjà sa dure ossature, il ne fut point brisé, il ne fléchit

point. Il savait regarder dans les yeux le Rien de la sombre aventure. Et cette nuit, il l'illuminait de l'éclair de l'esprit, qui créait sa vérité, sa beauté, sa bonté. Il ressentait puissamment celles-ci, et s'en enveloppait avec amour, sans perdre, un seul moment, la conscience claire de l'abîme, au dessus duquel il était suspendu, avec tout ce qu'il aimait.

Ce qu'il aimait ? Qu'aimait-il ?... Il était seul, et désabusé des hommes, qui le tenaient et qu'il tenait à distance... Oui, le présent, — ce qui meurt, ce qui demain sera mort !... Ce n'était pas pour ces condamnés, pour ces hommes du présent, qu'il pensait, vivait et créait. Mais celui qui crée, de chair ou d'esprit, (c'est le même !) il porte dans ses reins les hommes de l'avenir. Comment ne les aimerait-il point ? Il les projette dans la nuit. Ce sont eux qui combleront l'abîme.

Ce grand solitaire qui engendrait intrépidement sa pensée, il faisait l'avenir, sans y songer ; sans s'en douter, il était un ouvrier dans le chantier des hommes et des peuples du monde, qui travaillaient en ce moment à bâtir un ordre, un monde nouveau. Et quand plus tard il le reconnut, — après que les événements du dehors eurent fait effraction dans son cabinet, — il se trouva enrôlé dans l'armée de la Révolution. Il y avait alors dix ans que ce « Révolutionnaire sans le savoir » décochait pour elle ses flèches d'airain contre la pensée ennemie.

Et quand il l'ignorait encore à demi, Annette, convalescente, qui lisait ses livres dans son lit, du premier regard le découvrit. Et la joie inonda son cœur dans sa poitrine, dont l'ancien amour, jeune toujours, gonfla les seins. Elle aussi, avait engendré !... celui qui l'aimait. Son Julien... L'archer...

Les vieux amis se trouvaient donc maintenant bien proches. Mais il était à craindre que le retour de l'un à l'autre ne se fût jamais produit, sans deux jeunes mains qui les poussèrent aux épaules : — « Avance! avance! » — des mains solides qui étaient expertes à lancer la balle.

Le bon génie, le jeune lutin qui rapprocha les deux vieux amoureux séparés par les fourrés de vingt années, dans la forêt magique du Songe d'une Nuit d'automne, n'avait rien d'un Puck, — que la gaité. Elle était agile, certes, et son corps souple était capable, en se renversant, de toucher, debout, avec ses mains, ses talons. Mais elle ne passait point inaperçue; et si la terre eût parlé, elle eût crié sous ses pieds. Ce qu'ils tenaient sous leurs plantes, ils le tenaient; chacun de leurs pas disait : — « A moi!... A moi, la terre! A moi, la vie!... » Et « moi », c'était une fille longue et robuste, comme un garçon, la tête ronde et tondue, le buste plat, large aux épaules, hanches effacées, les bras musclés, de longues cuisses, les mollets blonds et les pieds arqués. Elle était la fille de Julien. Georgette, de nom. Mais George elle était : un garçon. Et toute prête à marcher sur le dragon. Elle eût bien ri, à voir gigoter sous son talon le gros lézard... Rire, elle savait,

depuis qu'elle était au monde. Dieu sait où elle l'avait appris! La maison morose de Julien, père, mère et grand'mère, en avait été ébaubie, les premiers temps qu'elle l'entendit; et encore aujourd'hui, après vingt ans qu'il la possédait, Julien en éprouvait, à chaque minute, le même émerveillement, honteux de soi et inquiet :

— « Si ce miracle allait cesser! »

Car c'en était un. Il était si peu doué pour rire! Il riait si mal! Et il sentait, en l'écoutant, que c'était si beau, que c'était si bon! Qui lui avait fait ce don? Il se disait qu'il ne le méritait pas. Et il ne le méritait pas en effet, pour se tourmenter de cette idée de mérite ou de démerite! Comme si la grive y songeait! Elle trouve bon le raisin. George trouvait bonne la vie. « Pille!... » Elle pillait... Qui aurait dit à la génération de Julien que, sur ce champ de ruines, où ils ramassaient, en geignant, les tessons de leur écuelle brisée, la nouvelle couvée saurait trouver une vigne? Nul des anciens ne lui avait indiqué le chemin. Elle allait seule. Il n'y avait qu'à la regarder, la George, marchant, le buste légèrement incliné comme une coureuse, les coudes aux flancs, mains en avant, prêtes à saisir, bouche entr'ouverte et la poitrine rythmant son souffle, les yeux très clairs dans un visage blond et hâlé : rien ne leur échappe de la route; et au dedans, rien ne la trouble. Bien douée du corps et de l'esprit, elle s'était vigoureusement développée, sans hâte, sans scrupule et sans excès. Pour son bonheur, elle était née casquée d'une étonnante imperméabilité à l'atmosphère de sa maison. Sa faculté de ne pas entendre les doléances et remontrances, avait fait le désespoir de sa mère; ce n'était pas mauvaise volonté, c'était bien pire : indifférence pure et simple. Elle n'entendait pas ce qui l'ennuyait. Cette insensibilité physique

n'excluait point un cœur expansif. Quand sa mère avait parlé, parlé, et lui demandait :

— « As-tu compris ? Qu'est-ce que j'ai dit ? »

George lui riait au nez, en l'embrassant d'un tel élan que la bonne femme n'avait plus le courage de gronder ; mais aucun doute ne lui restait qu'elle avait, une fois de plus, perdu son temps. Si du moins, elle eût pu comprendre ce qui se passait dans cette fille ! Mais tout lui en était une chambre aux secrets ; elle n'en franchissait pas le seuil. Elle ignorait la pensée de George sur ce qui lui tenait le plus au cœur : la religion. George ne faisait aucune objection à suivre sa mère à la messe, dire ses prières, et même, si on y tenait, à aller périodiquement blanchir son linge à confesse : elle y allait, elle en revenait, avec la même bonne humeur insouciant qu'à son collège, ou au tennis ; ses péchés ne lui pesaient pas lourd !... Mais que pensait-elle ? Que pensait-elle de ces paroles qu'elle lisait dans son paroissien, de l'Évangile, de Jésus-Christ et de la Vierge, et de l'Église, et du Bon Dieu, et même de l'après-mort et de la résurrection ? Pas moyen d'en rien savoir ! — La vérité était qu'elle n'en pensait rien. Cela ne l'intéressait point...

— « Oh ! mon Dieu, oui, elle avait bien pensé, comme tout le monde, qu'on mourra. Mais c'est loin ! Et on ne meurt qu'une fois. Au lieu qu'on vit, cent mille fois, à chaque minute de la journée. On n'a pas le temps de s'occuper de la fin. Et à quoi bon ? Qu'est-ce qu'on en sait ?... Oui, justement, il y a l'Église qui vous dit ci. Et il y en a d'autres qui vous disent ça... Moi, je veux bien et ci, et ça. Ce n'est pas mon affaire de discuter ce que je ne connais pas. J'ai trop d'autres affaires qui m'intéressent. Pensez pour moi, si vous y tenez, sur ces choses-là ! Et surtout, ne vous tourmen-

tez pas à cause de moi! Je saurai bien toujours m'en tirer!... »

Elle ne le disait pas. Elle ne se l'exprimait peut-être pas clairement. Mais cela se lisait dans sa magnifique insouciance. Et les raisons de nouveaux tourments ne manquaient point à la maman. Elle s'en donnait à cœur-joie. (Il faut du pain pour toutes les faims. Certains préfèrent le pain de larmes. George ne le leur disputait point...)

Ce fut peut-être une chance pour toutes les deux que la mère s'en allât dans ce monde qu'elle jugeait meilleur, quand la fille n'avait pas encore quinze ans. Certes, George dit et pensa :

— « Ma pauvre maman! »

Et elle pleura à gros bouillons : elle le pouvait, tout comme une autre! Elle s'offrait à l'occasion un de ces gros chagrins d'enfant, où le nez gonfle et les yeux n'y voient plus d'avoir pleuré. Mais — ce n'était point sa faute — l'ondée passée, les yeux séchés, il n'en faisait que plus beau; et la « pauvre maman » ne tint plus grand place au logis. Ni le père, ni la fille n'en convenait : mais on s'y trouvait bien plus à l'aise.

Si loin que Julien fût de l'esprit de sa fille — terre inconnue!... — il se sentait pour elle d'incompréhensibles complaisances, et encore plus depuis l'instant où, abandonnée à son seul patronage, l'enfant se muait en femme. Il n'avait gêné en rien son développement; il lui laissait une liberté de mouvements, qui eût affolé la mère : George sortait, rentrait quand elle voulait, organisait ses journées comme elle voulait, en rendait compte, n'en rendait pas compte, si elle voulait : elle ferait de sa vie ce qu'elle voudrait. Julien ne lui demandait rien que d'avoir l'œil à la bonne tenue de la maison, d'être exacte à certaines heures des repas et, pour le reste, de savoir qu'il lui faisait confiance. Elle

le savait, et c'était pour elle la plus efficace discipline. Aux minutes où l'esprit chavire, (il en est toujours dans la vie d'une fille), George se ressaisissait, pensant :

— « Nous sommes deux : moi et lui. »

Puisqu'il s'en remettait à elle! S'il eût intimé un veto, elle l'eût probablement enjambé, par jeu. Ce n'est pourtant pas que le système de non-résistance paternelle eût suffi à la préserver! Elle aurait pu aussi bien se dire :

— « Et si j'y goûtais? Ça ne lui fera pas de mal, et ça me fera du bien... »

Mais elle n'avait pas envie d'y goûter. L'amour était le cadet de ses soucis. Elle était pourtant une belle fille, bien au complet. Rien ne lui manquait. Mais quoi! Elle n'avait point le désir de l'homme. Et le désir de l'homme lui paraissait un peu grotesque. Ce n'était point par ignorance qu'elle péchait. Elle avait lu — et comment! — au grand livre de la Nature. Elle faisait son P. C. N. Et Dieu sait ce qu'elle avait vu et entendu! Mais c'était comme la pluie sur le dos d'une cane. Les spectacles ou les propos les plus osés faisaient un « plouf! » dans son ruisseau et disparaissaient sans laisser de traces. Son bon gros rire de grand gamin brisait l'aplomb des plus effrontés; et ils riaient aussi, désarmés. Ils la traitaient en compagnon, se contentant de plaisanter « l'invulnérable ». Elle était la première à s'en railler. Mais elle n'essayait pas de changer.

La passion du sport avait pris la place aux autres passions. Elle y donnait tout son meilleur. Toutes les joies en une seule : la joie du jeu, la joie de l'action, la joie de la maîtrise sur soi-même, la joie de l'orgueil et la joie de la passion désintéressée, l'ivresse du sang et la clarté de l'esprit, la plénitude des énergies et le paroxysme où la vie ne tient plus qu'à un fil. — « Et le fil est bon, la vie bondit, l'air et la terre sont à moi... »

Sans en rien dire à son père — (il ne l'avait su qu'après que tout Paris le savait) — elle s'était soumise à un entraînement méthodique, elle s'était dit :

— « Je ferai aussi bien que ces autres, je ferai mieux. »

Car, à les voir tourner sur la piste, son jeune sang tournait plus impétueux, et elle piaffait; elle était sûre et de son coffre et de ses cuisses. Et elle avait couru sur le stade et battu le record du « trois-cents mètres »; elle l'avait tenu opiniâtement, pendant quelques mois. Elle avait eu son heure de gloire olympique, parmi ce jeune monde anachronique qui revivait, sans y penser, la Grèce antique, sous le bout de l'aile noire du chaos qui s'étendait sur le ciel d'Europe. Il fallait la voir, au jaillissement de la victoire, fourbue, hale-tante, luisante, sentant la sueur, les cheveux plaqués, les yeux ronds et cernés, les traits tirés, un peu hagarde, franchement laide, indifférente à la beauté — et plus belle que la beauté; elle rayonnait :

— « Je l'ai eu!... »

Quoi? Ce record?... Ah! beaucoup plus qu'un succès de stade...

— « J'ai eu mon plein! Je m'ai eue!... »

Quelle possession vaut celle-là? On n'a que faire de celle des amants. Voilà, toute pure, la joie complète. Vous n'y ajouteriez pas un grain de plus... Oui, elle ne dure... Rien ne dure... Mais on l'a tenue. On en garde le soleil sous sa peau. Que peut-il bien y avoir de plus solide sur terre?...

Une voix secrète lui murmurait, à certains jours, à des rencontres de petits pieds qui trottaient dans un jardin, et d'un petit nez au vent, qui n'était pas toujours torché :

— « Il y a l'enfant... »

L'amazone n'a pas coupé son sein. Ce cœur de femme se souvient... Elle sourit au trotinet...

— « Oui, ce serait bon aussi, — s'il n'y avait l'homme. »

Mais il y avait l'homme... « Zut!... » Elle écartait l'enfant, de ses pensées. On ne peut pas tout avoir! Ce qu'elle avait lui suffisait.

Et Julien, qui de sa pénombre de vieux Faust morose dans son cabinet d'alchimiste, la contemplait sans qu'elle le sût et admirait avec effarement la libre fille sortie de lui, tremblait chaque jour qu'elle s'enfuît, et chaque jour se rassurait, en la voyant satisfaite, dépourvue d'inquiétude et de désirs. Il se demandait :

— « Comment fait-elle ? Comment a-t-elle fait pour sortir de moi ?... »

Et une voix en lui répondait :

— « Tu le sais bien ! Tu *la* reconnais... »

Qui ? — Celle qui avait marqué sa vie, celle que sa vie avait rejetée. Mais grâce à Dieu ! elle avait été la plus forte. Elle n'avait jamais quitté sa maison. Elle avait lentement pénétré sa pensée. Elle avait fait plus. Elle avait pénétré son grenier. Cette graine vivante qui venait de lui, Julien voulait se persuader qu'elle venait d'elle. Il prétendait la reconnaître. Il reconnaissait certains détails imperceptibles à d'autres yeux, une ombre duvetée au coin de la lèvre, le port du cou, la prononciation de certaines consonnes, des réflexions qu'elle avait faites, et Dieu sait quoi !... Il se disait :

— « Mon Dieu ! Annette... »

Illusion, sans doute. Sa vision, imprégnée d'elle, la projetait sur les objets. Mais après tout, si son esprit

était imprégné, pourquoi ne l'eût pas été sa fille ? Peu importait qu'il fût le jouet d'une hantise! — Mais cela importait beaucoup pour le bonheur de George. Sans qu'elle en eût le moindre soupçon, elle y devait l'étonnante indulgence de son père et le respect attendri qu'il témoignait pour sa liberté. Elle se disait : « — J'ai de la chance!... » Elle ne se doutait pas à qui elle la devait.

Elle finit, un jour, par la rencontrer, l'ombre invisible, qui rôdait dans la maison ! Elle l'avait sûrement frôlée bien des fois, au seuil de la porte de son père, ou dans son regard, depuis les premiers jours de son enfance. Mais elle y était tellement habituée qu'elle ne l'avait jamais remarquée. Il fallut que l'ombre parlât... — Elle parla...

Julien était en voyage à Londres, pour un congrès. Il devait rester absent, une quinzaine. George en profita pour faire la chasse à la poussière dans le saint-des-saints : sa chambre de travail. Comme tous les vrais travailleurs, il ne permettait point qu'on y touchât : il prétendait y faire l'ordre lui-même. Et bien entendu, son ordre était, pour les autres yeux que les siens, le plus inextricable désordre. George, qui était l'ennemie née de la confusion, guettait depuis longtemps l'heure d'accomplir un coup de force. Elle saisit celle où le maître n'était point là. Il en ferait une musique, à son retour!... Il la ferait...

— « Chante, papa!... »

Elle en riait d'avance, comme une gamine ;

— « Protestez, sacrés papiers ! » (Elle les prenait par brassées et les jetait sur le plancher). « Je suis le maître de ces lieux... »

Elle y allait de si bon cœur, raflant les liasses, jonglant avec les piles de cartons, qu'un de ceux-ci, ouvrant sa gueule pour protester, vomit, comme dans

le conte de fées, le flot de paroles qu'il tenait entassées, des lettres, des lettres, maladroitement ficelées, qui s'éparpillèrent dans la chambre. Qu'est-ce que c'était?... George s'accroupit par terre pour les ramasser, riant de plus belle :

— « Ah! nom d'une pipe!... S'il s'aperçoit que j'y ai touché!... Comment faire maintenant, pour les remettre dans l'ordre où il les avait rangées? Pas d'autre moyen que de les lire, pour voir la date de chaque lettre... Rien que l'en-tête. On ira vite. La correspondance de papa, ça doit être d'un embêtant!... Tiens, tiens, tiens! »

Les premières lignes de la première lettre n'annonçaient rien d'embêtant... Et cette ficelle avec son gauche nœud non dénoué, qui avait laissé échapper les papiers, c'était, ç'avait été un ruban...

— « Mais, dis donc, papa!... »

Elle ne se demanda pas si elle allait lire, comme on doit faire déceamment, quand on a conservé un reste de pudeur de l'ancien temps. — Mais certainement qu'elle allait lire! Ça promettait d'être très intéressant. Elle s'installa confortablement, jambes croisées sur le plancher, presque sous la table, parmi les lettres écroulées. Et elle piquait au hasard, dans le tas. Aucune crainte d'être dérangée. Elle était seule dans l'appartement... « Si on sonne, je laisse sonner... » La fenêtre ouverte. Dehors, les merles dans le jardin. Le soleil de juin coulait autour, et caressait au-dessus de sa tête les vieux cuivres du bureau. Mais elle était dans un berceau d'ombre, et à ses doigts s'enroulait la liane d'âme qui montait des lettres, avec l'odeur dans ses narines du jasmin en fleurs du jardin. Elle chantonait. Elle était bien...

Ne se rendait-elle pas compte de son délit?... Oh! parfaitement! Elle s'en rend compte et s'en amuse. Elle n'en est plus à respecter la morale d'opinion. Elle

sait qu'il ne faut pas la braver ouvertement, elle est gaillarde et de bon sens. Mais, porte close?... « La barbe! Ma vieille!... » Elle est comme Kitchener. Une fois passé le canal de Suez, autre morale!.. « Moi, j'ai la mienne... » — Et (c'est de la chance, assurément), la sienne est bonne et saine, meilleure peut-être que celle qu'on a laissée au mouillage, de l'autre côté du canal... Elle aime son père, sincèrement. Peut-être pas, non, sûrement! comme jadis les filles aimaient leurs pères. La dose de respect a rudement décréu. Plus trace de crainte. Et le vernis de cette antique vénération s'est diablement écaillé. Mais l'affection y a-t-elle perdu? Je croirais le contraire... A condition, bien entendu, que lui, cet homme, l'ait méritée!

— « Car pourquoi serais-je tenue à l'aimer, s'il n'avait rien fait d'autre que de m'engendrer? Entre nous, papa, pour la peine que ça t'a donnée!... Oui, pour m'élever... Ça, c'est un autre compte... Eh bien, c'est à moi d'en juger à présent. Tant pis pour toi, si tu n'as pas voulu, ou pas su ce qui était mon bien et mon droit!... Tu l'as voulu et tu l'as su, mon vieux bonhomme; et tu y as eu d'autant plus de mérite que ta fille était une chèvre pas commode à garder. J'ai piétiné toutes tes plates-bandes de préjugés! Je n'oublie pas. Je n'oublie rien. Et si jamais quiconque s'avisait de toucher à toi, il aurait affaire à moi. On est alliés. Mais entre nous, vieux compagnon, de toi à moi, j'ai bien le droit de me fiche de toi et de fourrer le nez dans tes papiers... Oui, toi tu ne l'admettrais pas, tu es de ton vieux temps. Mais je suis du mien. Suffit! Je lis... Et tu n'en sauras rien. Il ne faut pas faire de peine aux enfants... »

Elle alluma une cigarette :

— « Ah! attention! Il ne s'agit pas de fiche le feu à la boutique... »

Elle suça, silencieuse un moment, pour mieux lire, le suc de la lettre et le bout de la cigarette...

— « Non! Quelle passion!... Ça n'est pas possible que ce vieux père ait été aimé comme ça!... »

La cigarette brûla, brûla, s'éteignit. George ne se rappela qu'elle la tenait, qu'à la brûlure, au bout des doigts. Elle ne songea plus à en rallumer d'autres. Elle s'étendit tout de son long, pour mieux lire, le ventre et les coudes sur le plancher. Elle lut, elle lut... Ce torrent!... Il lui semblait qu'elle y baignait son ventre... Elle lut, sans juger, sans essayer de se faire une opinion, sans bien comprendre. C'était, pour elle, un monde tellement différent!... Mais ce qui ressortait, pour elle, de chaque ligne, de chaque moire du courant, c'était une femme, une femme aimante et douloureuse, mais virile dans sa plainte et son ardeur, qui dominait l'autre — « cet homme » — de la hauteur de son âme fière, qui le guidait par la main, et dont la tendre énergie le réconfortait, qui se sacrifiait, qui à la fin le consolait de l'avoir sacrifiée... Et lui, l'homme, il faisait, auprès, figure mélancolique et pitoyable de qui a vu passer le bonheur et n'a pas eu la force de le saisir, et qui se rend si bien compte qu'en le refusant il s'est détruit, qu'il l'avait écrit, de sa main lourde, sur la couverture du paquet de lettres :

— « *Mon bonheur tué.* »

George ne lut ce cri que tout à la fin, quand elle cherchait à rassembler les lettres éparses.

Elle s'arrêta de les rassembler. Elle se coucha sur le dos, les mains derrière la tête. Elle regardait une rose rouge suspendue au bord de la fenêtre, que le vent d'orage remuait. Et autour d'elle, sur le plancher, cette symphonie muette de l'amour...

Trente ans avant, une autre femme, une autre fille, avait ainsi saccagé les secrets amoureux de son

père(1). La destinée vengeresse la livrait à son tour. Mais son père à elle, était mort. Le père de George vivait. Et les cendres remuées brûlaient encore. Brûlaient les doigts de George, qui les avait touchées...

George rêvait, voguait sur des mers inconnues... Des effluves lui venaient d'îles polynésiennes, qu'elle voyait surgir de l'émeraude marine, lignes de madrépores et de palétuviers, avec une frange d'écume... Ces archipels lui étaient un pays étranger... Mais d'autant plus intense leur parfum la pénétrait... Et sous ses pas se déclenchait le trébuchet de l'étrange émotion, que nous connaissons tous, au choc de certaines rencontres, en des lieux où jamais nous ne sommes passés :

— « Je fus ici, déjà... »

Elle? Elle fut ici? Comment l'aurait-elle pu?... Elle n'a aimé personne. Et même en ce moment, elle est libre et lointaine de l'amour... Et cependant, l'amour de cette étrangère lui ressurgit du cœur, comme une sonnerie de cloches lointaines qu'on connaît. Toute cette histoire ancienne lui est un récit conté dans un demi-sommeil jadis, et oublié. Presque chaque épisode, après qu'elle l'a lu, il lui semble qu'elle l'eût conté avant d'avoir tourné la page. Et cette figure de femme, qui lui est à la fois énigmatique et proche, elle ne ressent pas sa peine, elle ressent ses élans — non pas la mélodie, l'amour ou l'élégie — mais le rythme, la force, le jet de source, le sang. Elle jurerait qu'elle l'a vue... Mieux! Connue... Mieux!... Quoi, mieux?...

George se redresse, assise; si brusquement que sa tête a frappé le dessous de la table :

— « Mieux!... C'est à moi. »

Mais le coup l'a réveillée. Elle se frotte le crâne.

(1) *Annette et Sylvie.*

— « Sapristi! Je suis folle... J'ai oublié de déjeuner. »

Elle est une solide mangeuse. Pour faire un tel oubli, il faut en effet qu'elle ait perdu la boussole. Elle la retrouve sur-le-champ. Mais tandis qu'elle rattrape les bouchées en retard, elle conserve la piste, où elle vient de tomber en arrêt. Elle a beau se dire :

— « C'est idiot. »

Elle se dit :

— « Il l'a aimée, avant que je sois née. »

Et Dieu sait ce que, par la suite, sa femelle imagination, farcie de science romancée, ira bâtir là-dessus! Avant d'être rangées, les pauvres lettres seront plus d'une fois relues et étudiées. George pourrait, après, discuter des faits et des dates avec son père. Si elle ne le fait pas, il ne s'en faut de guère; certain soir, elle s'est mordu la langue, elle eût voulu savoir... Diables de préjugés! Pourquoi ne peut-on pas bonnement causer de ces sujets?... Ce n'étaient pas les sujets qui l'eussent arrêtée. Mais elle ne pouvait déceimment lui raconter comment elle s'était emparée de ses secrets. Et que c'était amusant, pourtant, et touchant!...

— « Ce pauvre homme, qui est là assis, de l'autre côté de la table, qui croit être tout seul au monde avec ses mystères, qui ne sait pas que je les connais, que je le vois tout nu, avec sa peine, son amour, ses faiblesses, toutes ses blessures... Et je le juge... Je te juge... Tu en as fait, des gaffes! Tu n'as pas été brillant... Ah! je ne t'en aime que mieux!... »

Elle alla l'embrasser...

— « Pauvre papa!... »

Il ne comprenait pas.

Elle se mit en chasse. Elle avait décidé qu'elle retrouverait Annette. Mais il n'était pas à espérer que son

père la mît sur la voie. Et ce ne fut point facile à découvrir. Le nom de Madame Rivière ne s'étalait pas dans les annuaires. Elle pouvait être disparue, ou bien mariée. Il fallut du temps pour s'informer.

George finit pourtant par retrouver la piste, — Assia d'abord et Marc, dont la jeune notoriété commençait à se répandre. Elle passa deux ou trois fois à la librairie, mais sans rencontrer Annette. Et elle ne se décidait pas à aller frapper à sa porte. Si près du seuil, elle reculait. Elle avait beau faire la fille hardie et bousculer tout : elle avait d'étranges timidités. Si elle la voyait, que lui dirait-elle ? Embarrassant, le tête à tête avec une étrangère si intime, une inconnue si connue, dont on avait impudemment fracturé les secrets!... Une Annette, telle que George se la figurait, ne pardonnerait pas, si elle savait. Et elle saurait, aux premiers mots. George sentait que devant son regard elle se trahirait. Elle en perdait, d'avance, tout son aplomb, et elle restait, la bouche ouverte, le fil coupé, elle rougissait ! Pour sortir de son embarras, comme les timides, elle se faisait brusque, elle lâchait maladroitement, comme par défi, tous les aveux qu'elle retenait. Aussitôt, le regard d'Annette se glaçait, lui refermait la porte de la confiance entr'ouverte. Et le fossé redevenait plus infranchissable qu'avant... George ne se trouva pas le courage d'essayer. Elle n'abandonnait pourtant pas son projet. Mais elle attendait on ne sait quelle occasion, qui l'aiderait ou la forcerait à oser. L'occasion devait venir. Elle viendrait !

Elle ne vient pas, pour la plupart de ceux qui attendent : car ils attendent passivement. Mais l'attente de George était, comme elle, toujours active et prête à agir. Elle ne dormait pas, elle guettait. — En somme, quand on manque l'occasion, c'est

d
q
bl
q
u

beaucoup moins parce qu'elle n'est pas venue, que parce qu'on ne l'a pas vue venir et cueillie au vol, lorsqu'elle passe. Pas de danger qu'une George la laisse passer! Un regard, un bond, elle la rattrape, comme une balle de tennis.

Qui, cette fois, lança la balle? — Un inconnu. Un partenaire, venu d'Italie. Pour lui aussi, c'était l'occasion qui lui avait fait rencontrer Annette. Mais ce n'était pas seulement l'occasion, c'était le destin de vie, c'était une parenté de pensée, qui l'avait rapproché de Julien, et qui allait faire de lui, sous l'impulsion de George, le messenger qui rouvrit les portes entre les deux vieux amis.

Annette ne l'attendait guère!... Ce matin-là, elle était assise, lasse, les jambes rompues, dans un coin de sa chambre, qu'elle nettoyait. Elle n'avait point de domestique, seulement une femme de journée, qui venait quelques heures, pour les gros travaux du ménage. Elle était seule, passablement abandonnée par ses enfants qui, n'ayant plus de peines à lui apporter, gardaient pour eux leurs plaisirs et leur activité : (l'activité à deux est le plus grand plaisir!) Elle n'avait pas le mauvais goût de s'en plaindre. C'est le métier de mère! Quand les enfants sont satisfaits, ils la congédient de leurs pensées, comme une bonne femme de charge. Elle a fait son service et s'en va... Annette souriait. Mais elle avait les reins endoloris. Elle n'était plus jeune. Et elle avait porté plus que son compte de ses tourments et de ceux des autres. Elle s'engourdisait

dans sa lassitude et ses pensées, tenant à la main le torchon, avec lequel elle essuyait les meubles. La fenêtre était grande ouverte sur la rue. La fraîcheur de l'air glaçait ses épaules. Mais elle ne s'en apercevait pas plus que du bourdonnement de la rue. Elle songeait. Elle songeait que c'est bien bon de soutenir ceux qu'on aime. Mais ce serait bien bon aussi, d'être un peu soutenue, de temps en temps! Et c'est un luxe, pas fréquent. Elle n'en faisait grief à personne. Chacun ne peut donner que ce qu'il a. Et chacun de ces hommes qu'elle avait connus, n'avait que tout juste ce qu'il lui fallait pour soi. Devant ses yeux repassaient, avec une affectueuse ironie, tous ceux qui avaient bu son lait. Ils défilaient, sans ordre, et leur réapparition était souvent imprévue; parmi des figures connues et familières, d'autres surgissaient qu'on croyait oubliées, et dans le nombre, des visages à peine entrevus un jour, mais dont les traits véritables se montraient (peut-être par contraste) pour la première fois, en pleine lumière. Et par un de ces éclairs mystérieux qui semblent être le rayon projeté par l'instant qui va venir, un visage sortit du gouffre du passé, dont Annette se disait :

— « Celui-là ne m'a rien pris. Il m'a donné. »

Elle s'étonnait d'avoir pu l'oublier, au point de ne plus retrouver, en ce moment, même son nom... Et ce fut juste à ce moment que, la porte de sa chambre s'ouvrant, la jeune fille de service, mal stylée, sans prévenir, fit entrer :

— « Madame, c'est un monsieur... »

Annette, comme en sursaut, vit au seuil celui qu'elle venait d'évoquer : dans un visage de l'ancien temps, à barbe blanche, un beau sourire et des yeux clairs. Si improbable que fût la rencontre, elle n'eut pas un instant de doute. Et le nom qu'elle cherchait lui vint

aussitôt à la bouche. Elle tendit les mains vers lui. Et seulement après, elle eut honte de s'être laissée surprendre dans son négligé d'âme et de toilette; mais elle rit, de bonne humeur, en voyant qu'elle tenait encore à la main le torchon. Et il rit avec elle, s'excusant, excusant la servante qu'elle grondait. Il avait vu dans ses yeux l'élan de joie chaude et franche, qui allait au devant de lui. Le même élan le menait à elle. Bien qu'il fût presque un vieillard, ses jeunes yeux avaient vingt ans.

Il y avait sept ans qu'Annette l'avait rencontré, dans un compartiment de chemin de fer qui traversait le sud de l'Italie. Elle revenait alors de son séjour en Roumanie (1). Sortant à peine de maladie, fiévreuse encore, elle éprouvait un besoin vorace de dormir. Mais elle se sentait toujours dans la jungle — la jungle aux roseaux où elle avait fui, s'enfonçant jusqu'au ventre dans la vase; — les terres de fièvre, les grands marais que le train italien traversait la lui rappelaient; et elle restait raidie, tendue, et frissonnante. Elle luttait contre le sommeil; il la terrassait par instants; elle ployait le cou, mais aussitôt elle le relevait en sursaut, elle redressait sa tête méfiante, qui observait, sourcils froncés, ses voisins. C'étaient, presque tous, des gens du peuple et de petits bourgeois italiens. Elle voyageait en troisième classe, dans un compartiment du milieu, bondé; aux stations, on empilait à coups de poing, dans le wagon déjà plein, les en-surplus; ils s'asseyaient sur les genoux des autres; une femme, debout, oscillait, agrippée de ci de là, à une épaule;

(1) *L'Annonciatrice*, tome I.

les hommes fumaient, crachant entre leurs jambes. Annette se serrait dans un coin, n'osant remuer ses pieds dégoûtés. Par-dessus sa tête, un homme debout était accoudé sur la traverse qui, à mi-hauteur, séparait le compartiment de la travée d'à côté. Ils étaient presque tous hâves, les joues creuses, avec des barbes de quinze jours; un vieux avait, à l'oreille poilue, un anneau; des yeux de fièvre, le globe jaune, quelques belles prunelles luisantes d'animaux; un jeune garçon, qui appuyait son menton sur la traverse de l'autre compartiment, juste en face d'Annette, et une petite fille, assise par terre dans les crachats, ne la quittaient pas de leurs vrilles. Entre les trois compartiments s'échangeaient les propos, dans un rude dialogue, et ça et là, un *fiaschetto* ou un fromage à l'odeur aigre. Annette se sentait, dans son cauchemar de fatigue, comme une bête d'une autre espèce, enfermée dans une cage d'animaux étrangers, inquiétants, qui la flairaient et resseraient leur cercle autour d'elle. Et elle avait beau crispier son énergie : elle les voyait attendant la minute où, d'épuisement, elle s'affaisserait, pour se jeter dessus. Elle sombra. Sa tête pesante se renversa en arrière, heurta le dossier de bois; et tout le buste, entraîné, glissa. A cette seconde — sa conscience n'était pas encore morte, mais ne luttait plus, s'abandonnait — elle sentit par derrière elle des mains douces qui la soutenaient par les épaules et les aisselles, et qui glissaient sous sa tête un sac. Ses lourdes paupières s'entr'ouvrant une dernière fois, elle eut juste le temps encore d'entrevoir par leur fente les yeux de l'homme qui, par-dessus la traverse, comme l'homme de Rubens par-dessus la croix, soutenait son corps et l'étendait. Et ce fut le lac dans les montagnes. Une impression de sécurité parfaite. Elle se laissa choir dans le sommeil.

Quand elle en émergea, une heure après, l'air était

allégé autour d'elle. Elle vit que ses voisins, bonnes gens, avaient veillé sur son repos. Elle trouva sous sa joue un châte, dont une vieille paysanne lui avait fait un oreiller. Et la petite fille à ses pieds, qui mordait une orange, la lui tendit. Tous, en la voyant rouvrir les yeux, la complimentaient avec une railleuse bonhomie. Et elle leur répondit sur le même ton rieur et affectueux; plus aucune gêne n'était entre eux : ils étaient tous de la même espèce. Elle savait d'où venait le coup de baguette qui avait, au rebours de celle de Circé, changé les bêtes en compagnons. Le magicien était derrière elle. Elle n'avait pas besoin de se retourner pour le voir. Sa voix chantante et grave jetait le filet sur tous ces êtres entassés ensemble; elle avait fait entre eux une communion de sympathies et d'intérêts; entre les trois compartiments, la conversation était générale; et sans qu'en rien il s'imposât, c'était autour de lui qu'elle gravitait. Presque tous les regards de ceux qui parlaient convergeaient de son côté; et comme ils devaient, pour l'atteindre, passer par-dessus la tête d'Annette, ils s'arrêtaient sur le chemin. Annette était mêlée à l'entretien. Et peu à peu, son oreille s'habituant à leur parler, elle y prit part, en un italien hésitant, qui les faisait ricasser bonnement. Elle fut surprise d'entendre celui qu'elle ne voyait pas lui répondre en un français, d'une langue très pure et choisie. Ils poursuivirent le dialogue, sans qu'elle essayât de le voir. Il s'informait discrètement d'où elle venait, où elle allait, et la renseignait sur la route. De lui, il ne parlait pas, et elle ne cherchait pas à s'informer. Les paysans l'appelaient : « *Signor conte* ». Et elle savait qu'il était un homme âgé : il avait fait allusion à certains événements dont il avait été témoin dans la région, plus de trente ans auparavant. Il s'exprimait avec une courtoisie familière. Elle aimait

à l'imaginer sans le voir. Mais elle savait qu'il la voyait ; et elle se sentait comme sous sa garde : ce ne lui était point déplaisant ; c'était comme s'ils eussent fait un accord secret... « Vous me gardez. J'ai confiance... »

Le plus remarquable est que cette confiance se vérifia dans le danger. On cheminait en cahotant, dodelonnant, insoucieux du moment suivant. Soudain, un choc épouvantable, un vacarme de ferrailles, de vitres et de bois brisés, le wagon craqua comme une noix, éclata. Tout s'effondra, dans des hurlements de bêtes égorgées. Annette se trouva sous les décombres, renversée, coincée entre les banquettes en morceaux, foulée aux pieds par le troupeau affolé : — (les compagnons étaient redevenus animaux). — Et pour achever la panique, le feu prit au bûcher. Annette, après avoir tenté vainement de se dégager, paralysée des quatre membres, s'abandonna à son destin. Couchée sur le dos, la tête un peu plus bas que le corps, elle sentait un liquide chaud couler d'une entaille au haut de sa poitrine, mais elle ne sentait pas la blessure. Dans le pandæmonium qui l'entourait, ses yeux voyaient par une fente, entre les décombres, un pan de ciel ravissant, d'où le soleil venait de disparaître. Et elle avait un calme surprenant. Elle entendait le bruit sinistre du feu qui rongait ; et le vent rabattait par-dessus sa tête, sur le tendre ciel, la fumée noire où explosaient, comme dans la cendre des châtaignes, des nœuds de bois enflammés ; à quelques mètres de son corps immobilisé lui soufflait aux joues l'haleine bruyante du brasier. Elle attendait. Elle attendait qu'il la sauvât. Elle n'avait aucune raison de croire, ni qu'il fût encore vivant, ni qu'il s'occupât d'elle. Mais elle était sûre. Et elle ne fut pas du tout étonnée, quand elle entendit sa voix qui l'appelait :

— « *Cara Francia*, vous êtes là ? »

Elle répondit :

— « Ami, présente! »

Presque aussitôt il l'aperçut, et elle vit à travers la fente son regard anxieux et fraternel. Il ne perdit pas son temps en exclamations. En un clin d'œil, il eut groupé des bonnes volontés, et hâtivement il les organisa afin de la dégager. Le travail était périlleux. La moindre erreur de mouvement risquait de faire tomber sur elle les lourdes masses, qu'un hasard avait tenues en suspens. Et cependant, il fallait faire vite. La langue du feu léchait presque les pieds de la femme étendue. Elle ne parlait point. Elle laissait faire. Mais à mesure que l'on dégageait ses épaules, elle sentait davantage la blessure. Et elle pensait qu'elle allait s'évanouir. Mais elle sourit avec confiance à son sauveteur qui lui libérait de la gangue, avec des précautions infinies, la tête emprisonnée et lui serrait entre les mains les tempes, en lui disant :

— « Courage! cela va bientôt être fini. »

Elle dit : «

— « Je n'ai point peur. Je suis dans vos mains. »

Il fut attendri de cette confiance :

— « Mon brave enfant... »

De la douleur, elle perdit connaissance. Quelques minutes... Presque aussitôt, elle la reprit. On avait réussi à la dégager, et on l'emportait. Elle dit :

— « Non! Je veux, je puis marcher. »

L'ami lui dit :

— « Vous êtes blessée. »

Elle dit :

— « On aura le temps d'y penser. Il faut d'abord sauver les autres. »

Le wagon brisé était un brasier. On ne pouvait même plus s'en approcher. Les autres wagons avaient mieux résisté; mais le feu devait les gagner, à leur tour. On

s'occupa d'en retirer ceux qui s'y trouvaient encore empêtrés. Le plus grand nombre avaient fui, courant, criant, à travers la plaine, comme des volailles éperdues. On en voyait butter, s'étaler en brailant sur les champs. Dans leur panique, ils ne se croyaient jamais assez loin du danger. On eut grand peine à en rallier quelques-uns. C'est ici que le *signor conte* révéla sa calme autorité. Il ne criait point. Il ne s'agitait point. Il passait tranquille au milieu des gesticulations hystériques, il prenait cet homme ou cette femme par le coude; il leur imprimait aussitôt sa volonté; leurs cris leur restaient dans le gosier; il leur disait :

— « Viens, toi, ma bonne... Allons, mon cher, garde ton *ut* de poitrine, pour quand tu débiteras au San Carlo... Avec de tels poumons, au moins souffle de l'autre côté! Tu souffles sur le feu... »

Ils riaient. Il en faisait ce qu'il voulait. En peu de temps, on eut fini de déblayer ce qui restait à sauver. On aligna les infirmes, à quelque distance de la voie ferrée, dans un fossé, à l'abri d'un talus. Le comte avait une petite trousse de campagne; il s'occupa de panser sommairement les plus atteints. Il cherchait des yeux la Française. Il l'aperçut à quelques pas, adossée à un olivier tordu. Elle se sentait toujours à deux doigts de tourner l'œil, et se mordait la lèvre pour se retenir sur la pente. Il quitta les autres et dit :

— « A vous! »

Autour d'elle, la plaine sèche, aucun abri, et tous ces yeux qui l'observaient... Elle dit :

— « A la guerre comme à la guerre! »

Elle se dégrafa. Le sang collait à l'étoffe. Avec un canif, il la décousit. Entre le sein et l'épaule droite, une flèche de bois du wagon brisé avait fait une encoche. En arrachant un lambeau de la chemise, un filet de

sang sourdit. Elle restait, le bras levé. Elle semblait une Amazone dans la bataille. La foule indiscrete exprimait naïvement son appréciation de connaisseurs en belles formes et belles blessures. Le *signor conte* tâta, lava, pansa rapidement la plaie, avec des doigts sûrs et délicats. Une vieille paysanne l'aidait. Il demanda :

— « Je vous fais mal ? »

Annette dit :

— « J'en ai vu d'autres !... N'est-ce pas, ma mère » ? (Elle s'adressait à la vieille.) « Les hommes sont bien fiers de leurs blessures de guerre. Il y a beau temps que nous avons les nôtres ! Mais nous ne songeons pas à nous en vanter. »

— « Et quelles batailles ? » demanda le comte.

— « *Si, signori!* Celles de vous avoir vèlés. »

La foule rit. Un vieux homme dit :

— « Bravo ! Et ces mâtines ne font pas seulement les veaux, elles font les cornes. »

Mais Annette plastronnait, pour ne pas défaillir. Elle parlait dans un brouillard. Son infirmier ne s'y trompait point. Il lui dit :

— « Et maintenant, étendez-vous ! »

Elle s'obstinait :

— « Est-ce qu'il n'y a rien, où je pourrais vous aider ? »

— « Il n'y a plus rien qu'à attendre de Tarente un train de secours. »

On eut longtemps à attendre. C'était encore la période de désorganisation d'après-guerre. Les sinistres campèrent dans la plaine. La nuit était claire et fraîche. Avec les débris des wagons, ils avaient fait de grands feux. Annette et le comte, installés à l'écart, causaient. Loin, à leur droite, fumaient les restes de l'incendie. Et de très loin, apporté par le vent, le fré-

missement de la mer Tyrrhénienne. Les heures coulaient sous le dais merveilleux du ciel nocturne italien, où les astres suspendus roulaient, comme les grains d'or d'une treille, que les doigts auraient pu cueillir. Les deux compagnons de hasard échangeaient des compliments affectueux sur leur mutuelle vaillance; ils n'avaient pas le mauvais goût de s'en étonner. Mais Annette faisait hommage de la sienne à la confiance que l'autre lui avait inspirée; et elle lui demandait l'explication de ce grand calme qu'il dégageait, et dont le bienfait est si rare, dans la vie : d'où l'avait-il puisé ? Était-ce de ce ciel, qui lui était apparenté ?

Il répondit, fixant le foyer, dont la flamme et les ombres mouvantes faisaient passer un frisson tragique sur son sourire :

— « Je l'ai puisé dans cette terre, qui a englouti tout ce que j'aimais. »

Annette se pencha vers lui, sans parler. Sans la regarder, il continua :

— « Amie, cette terre dure et desséchée, sur laquelle vous êtes étendue, vous paraît morte, comme d'une planète refroidie. Vous ne sentez pas le feu de la forge. Prêtez l'oreille ! Vous entendrez le marteau des cyclopes. Vous n'entendez pas ? Moi, je ne cesse jamais, ni nuit, ni jour, de scander l'iambe d'airain... Et j'entends s'écrouler Messine... »

— « Vous y étiez ? » demanda Annette.

— « Et tous les miens. Ma mère, ma femme, mon frère, mes quatre enfants... Ils y sont encore. Ils sont dessous. »

Annette, saisie, lui prit la main. Il la serra, et la gardant, dans la nuit calme, calme il lui conta sa vie.

Nous la conterons, à sa suite. Mais nous le ferons moins sobrement. Beaucoup des traits de sa figure ne

furent dévoilés que longtemps après, et peu à peu, à Annette. Il ne lui en livra, dans ce premier récit, que les grandes lignes. Mais nous, les petits dieux, qui jouissons du privilège de lire les destins de nos enfants, déroulons le Livre de leur vie!

Il appartenait à une vieille famille Sicilienne. Comte Bruno Chiarenza. Un nom antique, illustré au temps des Normands. Quelques beaux débris de grands biens, aux portes de Messine, au haut de la ville; non loin des ruines de Matagrifone une antique demeure sans confort, dont la façade donnait sur une rue étroite, mais dont éclairait le portail un bas-relief des Della Robbia. Par derrière, un bois d'orangers descendait en terrasses étagées jusqu'à la mer. Les Chiarenza y avaient passé, depuis des siècles, une vie simple et rustique, avec les nobles traditions d'un humanisme d'esprit un peu désuet, mais harmonieux et fleurant le miel de Théocrite. Ils berçaient le sommeil de leur glorieuse turbulence des anciens temps dans des tournois d'académies philologiques et poétiques de province, qui portaient des noms de monstres héraldiques : Lynx ou Griffons. Ils y dépensaient beaucoup d'ingéniosité oisive et une réelle érudition gréco-latine, qu'ils se transmettaient de père en fils, et quelquefois aussi de père en fille. La Grande-Grèce a, depuis Pythagore, admis les femmes aux droits égaux de l'esprit.

Le comte Bruno avait, en se jouant, acquis dans l'hellénisme académique une réputation méritée. Tout

en cultivant ses orangers et partageant avec un frère député les produits d'une solfatare, il publiait en un beau style des mémoires épigraphiques et une anthologie des Orphiques. Il poétisait même, pour son compte, aussi bien en grec qu'en italien. Il était arrivé à la quarantaine, sans rien connaître des rigueurs de la vie. Entouré d'affections et lui-même affectueux, il avait reçu, avec l'aisance, de ses parents intelligents, le goût du travail désintéressé, qui est un plaisir de plus, et l'indulgent optimisme qui ne coûte guère à ceux qui n'ont presque jamais eu à faire qu'au visage riant de « *la Mère* ». Ces gentilshommes « *bellettristes* » écartaient de leur jardin l'écho des luttes bestiales qui, dans l'enfance de Bruno, secouaient l'échine fiévreuse de leurs voisines, la Calabre et la Basilicate, — les guerres sociales entre *galantuomini* et *cafoni*, — et la misère épouvantable. Le comte Bruno ne s'était même pas donné la peine de visiter une fois la solfatare, dont les revenus lui permettaient d'aligner ses « *rimes d'or* », ou bien celles de Pythagore. Son frère, qui s'y rendait, rarement, l'en avait aimablement détourné, faisant une brève allusion à la poussière, à la misère, à la nécrose : il les déplorait sincèrement : c'était un mal nécessaire ; mais nécessaire il n'était point que les comtes Chia renza y attristassent leurs claires prunelles où se mirait la nymphe Galathée, leur voisine de fable mythologique. Chacun son rôle : le leur était de réaliser, et par la plume, et (n'en étaient-ils pas dignes ?) par la vie, la beauté.

Pour une telle mission le comte Bruno était bien doué. Ses belles mains, adroites et nonchalantes, écartaient sans efforts les ombres de son chemin. Aimable et séduisant et facile à séduire, il n'avait point manqué d'amours, que, par la grâce de sa charmante nature, de sa bonté superficielle, mais spon-

tanée, il avait su goûter, interrompre, regoûter, ou laisser, sans rien d'amer au fond du verre, ni pour ses compagnes, ni pour lui. D'assez bonne heure, à vingt-six ans, il s'était marié avec une jeune fille de riche bourgeoisie du nord de l'Italie, une brune de Vicence aux yeux bleus, qui l'adorait et qu'il chérait. Et ce fut l'union parfaite, fleurie par quatre naissances, quatre enfants gracieux et sains. Point de maladies, point de soucis, un bonheur si constant qu'il ne paraissait même plus possible qu'il en fût autrement. Lui et les siens eussent été tentés de croire que le malheur est le fait de ceux qui ne savent pas s'y prendre, ou dont la propension chagrine est un vice de nature, qui devrait être soigné. Evidemment, un tel esprit suppose une bonne dose d'indifférence au reste du monde; mais cet égoïsme était si aimable et naïf qu'il n'était jamais blessant. Il faut aussi dire à sa décharge que le malheur des autres avait le bon goût de ne point trop s'étaler : le désespoir de ces populations du *Mezzogiorno*, endolories pendant des siècles, en était arrivé à ce dernier degré d'apathie, où elles n'eussent pas remué un doigt pour changer, de peur de sentir davantage la douleur. Leur sagesse amère s'exprimait en ce mot d'atroce ironie :

— « *Addò ne' à sfizzi, nun c'è perdenza.* » (« Où il n'y a pas d'élaus pour résister, il n'y a rien à perdre. »)

Et les vieux loups de la politique, qui le savaient, se gardaient bien de rien changer à leur misère : car ils eussent risqué de les réveiller. Un de ces augures avait dit :

— « *Il est mieux de ne pas éveiller les misères qui dorment* (1) ».

(1) Agostino Depretis.

Mais les temps venaient. Les temps étaient venus. Depuis les premières années du siècle, les nouvelles charges publiques qui étaient la suite des désastres africains, et l'esprit nouveau que commençaient à souffler des apôtres, galvanisaient la paralysie du *Mezzogiorno* et enfurtaient son désespoir. Surgirent de la terre à l'agonie les soulèvements sanglants des Pouilles, et en Sicile des *Fasci*. Il fallut bien que le comte Bruno s'en aperçût. Il ne mettait nulle mauvaise foi à ne point voir les choses tristes et non plaisantes; il se contentait de ne pas aller les chercher. Du jour qu'il vit autour de lui la misère et la souffrance, il fut, lui et les siens, charitable jusqu'à la prodigalité. Mais ce n'était jamais que d'une façon occasionnelle et intermittente. On pouvait dire : « *Loin des yeux, loin du cœur...* » Ses yeux aimables avaient tant à s'occuper ! Il était de ces heureuses natures, favorisées par le sort, pour qui tout est jouissance, sans grossièreté : l'intelligence et le travail et le plaisir, et tous les actes de la vie quotidienne. Et il créait cette atmosphère de bonheur autour de lui...

Ainsi fut : — jusqu'à cette nuit de décembre 1908, où la vieille terre enchaînée souleva son sein, dans un sursaut de fureur ou un sanglot. Et en trois minutes, Messine entière, dix siècles de gloire, cent-vingt mille êtres, furent engloutis. Toute la famille du comte Bruno : sa vieille mère, son frère, sa femme et ses enfants restèrent sous les décombres.

La veille, on s'était attardés gaiement, en l'honneur du frère, qui était arrivé de Rome dans la journée; et, dans les appartements du premier, donnant sur les jardins d'orangers, on avait longuement causé ou écouté le silence suave de la nuit et la musique. La jeune belle-sœur chantait Bellini : elle avait une voix frêle

et pure de rossignol ; et le comte Bruno, les yeux fermés, la savourait amoureusement. La jeune fille le savait : elle le couvait des yeux, en chantant. Leur tendre flirt n'était un secret pour personne ; et personne ne songeait à s'en scandaliser. Même l'épouse et sœur en souriait. Bruno était l'enfant gâté ; chacun trouvait naturel que par chacun il fût aimé ; et il le trouvait, tout le premier. Il n'en était pas infatué. Il les aimait tous, et tous l'aimaient. Ainsi, tout le monde était content. Sa petite fille Sibylle, qu'il avait ainsi nommée en mémoire de la dernière charmante reine normande, sa cadette préférée, était assise près de lui sur un tabouret, et, la joue posée sur ses genoux, elle regardait le papa aimé, dont les paupières s'entr'ouvraient pour lui sourire ; il lui caressait les cheveux soyeux ; et il percevait sous ses doigts les émotions de ce petit crâne rond. C'était une enfant trop tendre, plus délicate que ses frères, dont la crise de croissance s'accompagnait de petits troubles de sensibilité, d'ombres de mélancolie passagères et d'anxiétés inexplicables, dont on se moquait : (Bruno devait, plus tard, se les remémorer.) Or, ce soir-là, quand la jeune mère, bonne pianiste, qui avait été, à Rome, élève de Sgambati, interrogeant les touches du piano, eut (pourquoi ?) l'impulsion obscure d'en faire sortir le mystérieux *andante* de la Septième Symphonie, — dès le premier *crescendo* de la morne Marche, inexorable, — (on la dit de noces, mais avec qui ? avec la mort ?) — la petite fille éclata en sanglots, et cria : non ! et se sauva. On changea de musique, et le père prit sa Sibylle dans ses bras. Ils se mirent à la fenêtre. La petite gazouillait déjà, et une de ses menottes enroulait autour de ses doigts la barbe du père. Les deux jeunes femmes, la tante et la mère, étaient venues aussi et respiraient le souffle embaumé du jardin ; elles s'appuyaient toutes les deux,

sans jalousie, sur les épaules de Bruno. Flora, l'épouse, dit à sa sœur :

— « Allons, Gemma, tu en meurs d'envie, embrasse-le, pour qu'il me rende ton baiser ! »

On entendait, au bas de la côte, contre la rive, le bruit de lèvres de la mer. Et dans le ciel, au dessus du toit, l'œil de braise du Cyclope : Sirius. Ils étaient trois, joue contre joue, qui se taisaient. Et dans ses mains, cette fauvette, ce cœur d'enfant qui palpitait...

Les nuits heureuses n'ont pas d'histoire. L'étreinte d'amour s'ébauche en rêve, et s'y achève. Et la pensée ne distingue plus à quel moment elle reprend pied. Cette nuit dernière n'entendit point l'enfant Bonheur, hôte familier de la maison, interrompre soudain sa chanson, et fuir, pleurant, hors de Messine...

Les deux époux s'éveillèrent, à la première secousse. Bruno sentit sur son pied se crispier le pied de Flora, comme un oiseau sur la branche. L'aube blémissait aux vitres. D'un même élan, ils se trouvèrent assis sur le lit, les jambes nues, prêts à sauter. Le lit oscillait, la maison craquait, de la base au faite. Et au dehors, un bruit de tuiles, de vitres brisées, une cheminée s'effondra...

Dans ces pays, le tremblement de terre est un visiteur connu ; et quoique l'insouciance du Midi ait bientôt fait d'oublier quand il espace ses visites, chacun a appris de père en fils, et chacun retrouve au premier choc, ce qu'il doit faire. On ne perd point son temps à geindre. On fuit sur les espaces découverts. Ou, si l'on n'a le temps, on cherche, aux gros murs, un appui. Flora courut aux chambres voisines, où déjà criaient les enfants, pour les emporter dans le jardin. Mais une seconde secousse, puis une troisième, plus

violentes, comme un coup de lame, firent tanguer toute la maison; comme des toiles, les murs des chambres se gonflaient; les gros *soffiti* des plafonds se tordaient; sur les planchers bosselés, les pieds nus chaviraient; et du dehors monta le tonnerre de la ville et de la mer. Une clameur de Jugement Dernier...

Ce fut l'espace de quelques secondes. En ces instants, l'esprit affolé perçoit le seul hurlement de son épouvante. Bruno comprit qu'il n'était plus temps de s'échapper par l'escalier; et, criant à sa femme de le suivre, il se lança vers le balcon : car son instinct, où sommeillait le grain d'une très antique expérience, lui suggérait que quand s'écroule la maison, il faut se tenir, le plus qu'on peut, à l'écorce, afin d'avoir plus de chances d'être retiré des décombres. Mais, tout ce qui lui resta, depuis, à vivre, il se reprocha d'avoir suivi son instinct, au lieu de courir aux autres, pour les rallier et les sauver, ou mourir ensemble. Car aucun n'avait compris son dessein; et il n'eut pas le temps de le leur expliquer... Dernière image... A la fenêtre voisine, les jeunes seins nus de Gemma, qui lui tendait les bras... Et les pleurs de Sibylle, appelant : — « Papa!... » D'un coup tonnant, l'antique demeure s'effondra. Tout disparut, et la conscience de Bruno...

Il se retrouva — (quand ?) — sur une couchette de navire, qui l'emportait de la côte maudite, — puis, (des éclairs de conscience, très espacés, sortaient de la nuit et y rentraient), dans un hôpital de Naples, après de périlleuses opérations. Il avait eu fracture de cuisse, fracture du crâne, et commotion cérébrale. Il ne pouvait rien saisir du passé. La première chose qui lui en revint, ce fut l'angoisse et la douleur. Mais il ne pouvait les fixer sur aucun point. Elles étaient

une nuée obscure. Il se trouvait impuissant à lier ensemble deux idées; il s'épuisait à faire le jour; et il tremblait de ce que le jour lui révélerait... Ce fut soudain! La nuée s'ouvrit. Il entendit le frêle pleur de Sibylle. Il cria :

— « Ma petite!... »

Il fit effort pour se relever; mais il était immobilisé; il se meurtrit contre un mur. Les infirmières lui tinrent les bras. Il continuait d'appeler ;

— « Mes chéris! Je suis là! Je viens! Où êtes-vous? »

On s'efforçait de le calmer. Il arrivait à reconstituer dans son esprit les derniers instants avant la chute, il suppliait qu'on lui dît où étaient les autres; il voulait qu'on lui dît qu'ils étaient sauvés. On se gardait de le contredire; on lui donnait des assurances vagues, dont, pas un instant, il n'était dupe, mais il exigeait qu'on les lui fît, qu'on les lui refit : sans cela, il n'eût pas pu revivre, et, malgré lui, l'égoïsme de la vie l'y forçait. Mais, quelques jours après, après qu'il eut longuement pesé dans le silence et dans l'horreur chacun des mots, chacun des regards de ceux qui l'entouraient, et ses souvenirs, il implora du regard le médecin, penché sur lui, qu'il connaissait : (il était d'une famille du *Mezzogiorno*, qui était en relations avec les Chiarenza); il dit :

— « Je sais, je sais... Je ne vous demande pas qui j'ai perdu... Je vous demande seulement qui me reste! »

Une telle compassion se lut dans l'œil qu'il observait que, glacé d'effroi, il s'agrippa à la main robuste, posée à plat sur son lit, et il cria :

— « Non! Quelqu'un me reste... Qui?... Dites-moi qui?... »

Le docteur se pencha et l'embrassa. Ce fut comme s'il croulait, une seconde fois. Du fond de l'abîme, il sanglota :

— « Pourquoi, pourquoi, m'avez-vous sauvé?... »

Le lendemain, il ne sanglotait plus, il n'avait plus une larme. Le visage ravagé, mais calme, il se fit raconter tous les détails recueillis par les témoins. Il avait été retrouvé, lui seul, à demi enfoui, au rebord des décombres. Tout le reste formait un monceau. On n'avait pas les moyens d'y fouiller. Les bras manquaient. Toute la ville était ruinée. Les quelques centaines de survivants étaient livrés à une panique bestiale, où l'aiguillon de la mort irrassasiée (la terre continuait de gronder et l'on entendait, d'heure en heure, les dernières ruines s'ébouler) faisait sortir du ventre de ces damnés la luxure et la cruauté. Un peuple était sous les ruines. Et sous les ruines était Dieu. Mâles et femelles, ceux qui vivaient, les âmes mortes, s'accouplaient sur et sous les autels. Les premiers secours qui arrivèrent par la mer, suivirent le sac atroce par les barbares. Car une heure à peine était passée depuis la catastrophe, que des bandes de rapaces s'abattaient sur les morts pour les piller. Et des montagnes descendaient des peuples d'écumeurs de ruines, depuis des siècles montant le guet autour des écroulements des cités, comme naguère sur nos côtes de Bretagne, ceux qui guettaient les naufrages. Mais par bonheur, Bruno n'en apprit rien que plus tard. C'était assez pour lui de tenir tête à la férocité de la nature.

Il ramassa toutes ses forces. Il décida de retourner sur les lieux du désastre. Aucun espoir ne restait. Trois semaines s'étaient écoulées. Mais il voulait voir et toucher... Ah! qui peut dire?... La Madeleine, qui a vu de ses yeux la mort du Maître, et de ses doigts qui a touché son corps refroidi, le lendemain elle revient le chercher vivant, et elle trouve le Jardinier... Qui trouverait-il sur les décombres?... On s'efforça vainement de l'en dissuader. Il était encore immobilisé dans

la gouttière. Il se fit porter sur un brancard. Un ami dévoué l'accompagnait. Toute la nuit, malgré le gros temps, il resta sur le pont du bateau, étendu, fixant, tirant du fond de la nuit, comme un aimant, la terre d'épouvante, dont les approches furent signalées par les feux des Stromboli. Il avait, pour garantir sa blessure du crâne, où l'on avait fait une prothèse d'argent aux clous d'or, un casque de cuir qui lui donnait l'aspect d'un croisé normand. Il allait aussi au Saint-Sépulcre!... Sépulcre d'un peuple... « *Horror, Fetor...* » Dès Reggio, le vent en apporta l'odeur... Le Dieu géant pourrissait, sous les collines d'orangers... Près de vomir sur sa litière, le croisé se fit hisser, avec une résolution implacable, jusque là où avait été son nid. Depuis le premier jour du sinistre, aucune main n'avait touché aux ruines. Elles décourageaient les efforts. Elles s'élevaient en pyramide, que, par une dérision du *Fatum*, couronnait l'écusson renversé des Chiarenza; on y lisait, sous une torche, la vieille devise :

— « *Per Chiarità Carità.* » (« Par la clarté, l'amour. »)

Sous la montagne, ils gisaient tous, toute sa chair, toute sa race... « Amour, Clarté. » La torche éteinte. C'est le tombeau des Chiarenza. Qu'il le reste!...

Jamais il ne fit rebâtir la demeure. Il fit plus tard cimenter le *tumulus* et, sur la pyramide géante, il fit graver :

« *Ruinae Sacrum.* »

Plus tard, plus tard, il devait consacrer l'autel à « la Grande Mère » (Μήτηρ μερίστη), « Terre la Noire » (Γῆ μέλαινα.)

Quand il revint, sur le bateau rentrant à Naples, il rencontra un autre blessé, un autre damné, sorti de l'Enfer, qui racontait, halluciné, qu'il avait vu, sur les décombres, des hommes se ruer, pour dépouiller les

victimes encore chaudes, il avait vu casser le bras d'une suppliante, pour lui arracher ses bracelets. Il criait :

— « Qu'on les tue tous! C'est tous les hommes qu'il faut exterminer. Quand donc la terre aura-t-elle écrasé sa vermine? ...»

Et, dans son cœur, Bruno remercia la Noire Mère d'avoir du moins sauvé ses morts de l'enfer des hommes.

Il s'enferma, près d'une année, dans une maison isolée, à la lisière de la Maremme, non loin de Ninfa et du cap Circeo. Elle faisait partie d'une des multiples propriétés de la famille, qui maintenant toutes lui revenaient : c'était sans doute la plus disgraciée; nul de la famille n'y était venu. La population clairsemée, qui faisait paître ses troupeaux dans les ruines, presque tout entière émigrerait, huit mois de l'année, dans la montagne, laissant comme gardiens de leurs murs, trois ou quatre sacrifiés. La malaria les rongerait. Nul des roitelets propriétaires, dont l'un dominait de son nid d'aigle les marais, ne leur distribuait un gramme de quinine. Leur œil d'oiseau se complaisait à cette immensité désertique de joncs et d'eau. Bruno resta, pendant le règne de la fièvre; et il la prit. Que lui faisait? Les seules figures humaines qu'il eut occasion de voir, dans ces mois, une vieille femme qui le servait, sa petite fille, son jeune garçon, (il n'y en avait pas un quatrième dans la région abandonnée), avaient la fièvre, comme lui. Ils ne songeaient pas à s'en étonner. Le jeune garçon (il avait treize ans; et c'était lui, l'homme: il était le chef de famille) savait, disait tranquillement qu'ils étaient condamnés. Il avait de beaux traits purs, le teint exsangue, les yeux brûlants d'intelligence, le maintien grave et conscient de sa responsabilité, un parler simple et posé, la bouche sérieuse, que de loin en loin éclairait un sourire enfantin. Il se nommait

Athanase. Après des mois de silence farouche, que le petit compagnon respecta, il fut le seul avec qui Bruno consentit enfin à échanger de nouveau le pain des âmes, la parole. Et le petit sut étrangement se tenir à l'unisson. Le huitième mois n'était point passé, qui marquait le retour des vivants et de leurs troupeaux descendant la montagne, que Bruno avait reporté sur cet enfant toute la passion désespérée, dont il ne pouvait plus baigner ses morts.

Il l'enleva à cette terre qui suçait son sang. Il avait placé à Tarente, avec une pension, la mère et la fille. Il prit chez lui, dans une villa sur un des derniers contreforts des collines qui dominent le golfe de Tarente, entre Métaponte et Sybaris, le petit aux yeux noirs, qui paraissait avoir entendu le même appel de l'âme. Il l'instruisit, et il trouva en cet esprit un champ merveilleux. La solitude exaltée lui avait ouvert certains chemins secrets de sa propre pensée, qu'il avait jusqu'alors négligés : le sens occulte de ces vieux mythes de la Grande-Grèce, dont les beaux textes et les images avaient seulement meublé l'indifférence amusée de son dilettantisme érudit. Et comme, pendant les longs mois de silence côte à côte, s'était développée entre le vieux et le jeune compagnon une étrange perméabilité, Bruno lisait, au fur et à mesure qu'il les énonçait, ses propres visions dans les yeux de l'enfant. Et au fur et à mesure, sans s'en rendre compte, il les modelait sur les formes obscures de cet esprit qui s'éveillait, — et avec lui, le génie de cette terre millénaire, où dormait là, près d'eux, Pythagore. Extraordinaires entretiens, où le petit être, attentif, avide, mais sans s'étonner, recevait de la bouche du vieux, qui les redécouvrait dans ce regard d'abîme ardent, les légendes illuminées à triple sens et la profonde théogonie des Orphiques : les six générations des dieux, — Dionysos, le Sixième

royaume — et les Titans. Pour cet enfant, que ni l'école, ni l'Église n'avaient été pêcher dans son marais fiévreux, Christ était resté un « *forestiere* » (un étranger); il n'avait appris sa mort que par les cloches de là-haut, sur les collines : c'était un riche ! Il le respectait, mais de loin, sans l'avoir fréquenté. Et pour Bruno, dont le catholicisme pratiquant, jusqu'à la veille de la catastrophe, était aimable et à fleur de peau, la terre soulevée de Messine l'avait, d'un coup d'épaule, renversé avec son palais : il n'en restait plus que décombres, sur lesquels avait soufflé pendant des mois le vent furieux du désespoir. Dans les premiers temps qui avaient suivi, il haïssait le Dieu en qui il avait cru. La place était libre pour d'autres dieux. Et les grands mythes, qui sommeillaient dans sa pensée de noble érudit Trinacrien, ouvrirent les yeux, à la lumière Tarentine, où ceux du jeune Zagreus Dionysos, roi des mystères, avaient fleuri. Sans en être dupe, comme pouvait l'être l'enfant qui l'écoutait, Bruno était frappé, en les contant, de leur symbolisme divinatoire et de la concordance qu'ils lui révélaient avec la chaîne implacable du destin qui l'accablait. Et comme il n'était pas, lui, le Sicilien éclairé, beaucoup moins superstitieux que l'enfant, il ne tarda pas à s'enivrer de la fumée de ces rêves, que le soleil faisait monter de cette terre des fantômes, avec les odeurs fades et sucrées de l'eau dormante à fleur de sol. Sa ville détruite lui évoquait les convulsions de Typhœus, écrasé sous le poids de l'Etna; et la férocité des Titans qui avaient traîtreusement saisi l'enfant Dionysos, qui l'avaient mis en pièces et dévoré, se confondait avec l'aveugle fureur des éléments qui avaient anéanti tout ce qu'il aimait, tout ce qui, dans l'égoïsme de sa douleur, était la Vie... Mais cet amour, mais cette vie renaissait. Ses yeux de visionnaire les retrouvaient en cet enfant,

que son besoin d'aimer, son instinct vital, avait étreint. Ils faisaient plus : dans la demi-hallucination qu'engendrait dans son cerveau de poète, ébranlé par la convulsion, cette lumière de mirage, l'enfant lui était l'image même du petit Dionysos ressuscité; et tel il le vit, un soir, soudain, tel que le peint l'hymne homérique, assis « *sur le bord de la mer inépuisable, à l'extrémité saillante d'un promontoire, sa belle chevelure noire flottant sur ses épaules* » qui s'enveloppaient frileusement d'un haillon rouge, et « *souriant* », fiévreux, « *de ses yeux noirs* ».

Avec l'éblouissement de la vision, rentra en lui l'anxiété. Car le jeune dieu, « *le dieu souffrant* », ne devait-il pas mourir encore ? Il apercevait, trop tard, sur le pâle visage de l'adolescent, qui frissonnait au soleil, l'ombre de l'aile de *Méphitis*, reine de la Fièvre. Il n'avait pas eu la prudence d'arracher radicalement la plante malade à cette terre empoisonnée, de l'emporter au loin, au Nord, dans un autre air, sur une autre terre. Il s'était contenté de l'éloigner, de quelques lieues, des champs mortels, et de monter sur les collines, un peu au loin, un peu au-dessus. Il ne résistait même pas à la dangereuse fascination de redescendre souvent avec lui, dans la zone magique des ruines au bord de la mer. Qui a entendu une fois la voix des sirènes a bien de la peine à s'en détacher. On a beau être averti, comment n'être pas toujours repris par l'appel de ces oasis dans le désert, de ces ombrages luxuriants, entre lesquels rit le regard de l'eau vagante et sans cours, — cette quiétude ensorcelée, cette fleur des reflets du ciel et de la mer ? Quand il le vit, le mal était fait, l'arrêt signé. Il n'était plus temps d'en appeler. L'eût-il été, d'ailleurs, un an plus tôt ? Dès sa naissance, le petit dieu était condamné. Des milliers de jours, des milliers de nuits, le poison

s'était accumulé dans ses veines, comme dans les artères de la plaine; à pas feutrés, la fièvre cheminait, elle avait creusé au plus profond. Et voici que, maîtresse de la place, elle soufflait son haleine de tigre !

Bruno fut épouvanté de la violence des accès : aux claquements de dents, aux ondes de glace, qui pendant des heures, du haut en bas, secouaient le corps de frissons mortels, succédaient des vomissements incoercibles, un brasier, la face en feu, et le délire. Il serrait dans ses bras son oiseau, s'évertuant en vain, tantôt à le réchauffer contre sa poitrine, tantôt à lui souffler le frais. Et, comme une mère, il essayait la sueur qui transperçait linge et draps; il l'épongeait, il le changeait. Le pauvre petit Dionysos, au teint terreux, au ventre bouffi, aux maigres membres d'où la chair jour à jour fondait, Bruno le disputa, pouce à pouce, à la mort. Il lui fut tout, dans ce combat livré à deux : le père, la mère, le frère, la sœur... Il avait tout mis sur cet être, tous ses amours. Cette unique flamme était le dernier tison de son foyer : son cœur y avait concentré tout le reste du feu disparu. S'il eût écouté le hurlement de la révolte intérieure, il se fût abandonné à la frénésie, comme les Titans de la légende. Mais il avait dans les bras le petit Christ de Métaponte, qui portait la croix de sa Passion, — *Διονύσου τὰ παθήματα* — et qui paraissait en avoir conscience. L'enfant ne cessait point de le fixer de son regard profond et sombre, qui, par moments, dans le délire, était un gouffre, mais où régnait, même dans les ombres, une étrange paix. Et quand le mal laissait un répit au corps brisé, le petit mendiait tendrement à l'ami encore un autre de ses beaux récits, — la suite, ou bien le recommencement. Et Bruno, comme inspiré par l'appel du jeune dieu mourant, lui révélait — se

révélaient en même temps — le mystère de son destin : le Sauveur sacrifié de l'Évangile des Orphiques, qui vingt-cinq siècles avant le « *Durch Leiden Freude* » de nos héros, apprit aux hommes, par son exemple, à conquérir, par la douleur et par la mort, l'éternité, — le dieu qui rompt la roue des naissances, pour réintégrer ses élus dans la plénitude et la joie de l'Un. Qui pourrait dire si l'enfant comprenait ces pensées ? Mais son instinct s'y accordait. Son fatalisme de victime originelle, liée sur le bûcher, l'avait fiancé, depuis sa naissance, à cette Nature meurtrière, qui le dévorait. Il ne cherchait pas à s'en dégager. Il acceptait sa fiancée, sa dame Fièvre aux yeux de lagune ensoleillée, et ses colliers de vipères dans les roseaux. C'était ainsi ! Il acceptait. Et maintenant, il allait l'épouser. Il serrait ferme, comme un petit homme, la main de l'ami, dont il allait prendre congé. Et quand un frisson le secouait, il avait l'air de s'excuser. Il lui disait, à demi rêvant, qu'il partait en « *pellegrinaggio pi l'Angile* » (1). Il caressait de sa main maigre la joue de Bruno.

Un accès pernicieux l'emporta. Il expira, un jour de soleil implacable sur le mirage des marais, les bras en croix, les yeux élargis, buvant l'abîme du ciel bleu, bleu sans un pli : la bouche ouverte l'aspirait. — Et dans son propre égarement, Bruno, penché sur le dernier souffle de l'adolescent, crut voir s'engouffrer dans cette bouche le fleuve du monde...

Pour achever le symbole, le jour tomba, d'arrière-automne. L'hiver venait. Le Dionysos, le dieu détruit, disparaissait. — Il ressusciterait, comme au printemps celui que saluaient les Thyiades, le Δικνίτης, le « *Nouveau-Né* ».

(1) En pèlerinage au sanctuaire de San Michele al Gargano, — le mont des miracles, à l'éperon de la botte italienne.

Bruno lui ferma les yeux, lava son corps, l'ensevelit seul, sur la pente des collines qui descendent vers la mer, au milieu d'un groupe de jeunes amandiers; et sur le tertre, il éleva une simple stèle, avec ce seul mot :

Ἄθανατος (1)

Autour du tertre de son enfant, bourdonnaient les ailes d'abeilles de deux *Vers Dorés* :

« ...ἐς αἰθέρ ἐλεύθερον... ἄθανατος θεὸς ἄμβροτος... » (2).

Alors, il revint vers les « mortels ».

(1) « Immortel ». (Il y a ici un rappel du nom de l'enfant « Athanase ».

(2) « Dans l'éther libre... le Dieu d'ambroisie, l'Immortel... »

Près de deux ans avaient passé depuis le cataclysme. Quand Bruno reparut parmi les hommes, bien peu y songeaient encore. Mais ceux qui s'en ressouvenaient, à la vue de ce revenant, se demandaient s'ils avaient rêvé. Aucune trace ne s'en montrait sur le visage du comte Chiarenza, dernier de sa race. Non seulement il n'en parlait jamais, et il écartait, sans paraître entendre, les allusions apitoyées; mais ses traits calmes avaient un grave sourire détaché. Les doigts de l'épreuve n'étaient marqués qu'en sa chevelure et sa fine barbe bien soignée, qui avaient blanchi prématurément : (il n'avait point dépassé la quarantaine). Mais il était dans la plénitude de sa force, — de corps agile et robuste. Pour qui ne savait point dans quelle étoffe de dissonances avait été taillée cette harmonie, le spectacle était déconcertant... Il apparaissait comme un arbre, tranché de toutes ses branches, qui monte droit. Les cœurs sensibles n'étaient pas loin de le lui reprocher. Ils se complaisaient, comme Pécuchet, à l'image de l'arbre foudroyé. Le comte Chiarenza ne leur disait pas que la foudre était entrée dans ses moelles; il était pareil à la salamandre de la légende : le feu était devenu son élément. Il y vivait, seul et nu. Tout l'édifice

de son bonheur, toute la construction de sa pensée, tout son passé, avaient été détruits, tranchés, rasés au sol. Il avait dû tout reprendre à pied d'œuvre. Il avait refait, seul, ses fondations. Il y fallut... « *quanto sangue!*... » (1) Mais c'est le mortier nécessaire à tout ce qui s'élève, pour durer. A tout ce qu'il avait bâti jusqu'alors, le comte Bruno s'aperçut que totalement le mortier avait manqué. Tout ce qu'il avait fait, cru faire, aimé, pensé, jusqu'alors, n'était qu'un jeu... Ah! le beau jeu!... De l'évoquer, la déchirante nostalgie lui gonflait la gorge de sanglots... Mais un jeu! Et comment pouvait-il s'étonner qu'un souffle, un frisson de la terre, eût dispersé aux vents le jeu?... Demeurait seul ce qui ne meurt : l'Esprit terrible de l'Un éternel, sa lumière implacable et son implacable paix. Il le trouva au fond du vide creusé en lui, et dans le regard mourant de l'ἄθλινατος. Il le trouva sous les bandelettes des momies de ses vieux penseurs Trinaciens et Ioniens, où il n'avait vu jusqu'en ces temps que de précieux objets de musées. Ils lui apparurent sous leur vrai jour, dans l'atmosphère catastrophique qui avait été la leur, qui était la sienne. Ils lui étaient apparentés. Et maintenant qu'il avait accompli, à leur suite, sa *κατάβασις εἰς Ἄδου* — sa descente aux Enfers — il fit siennes leurs vues tragiques et sereines.

Ce n'eût été rien que son intelligence fût conquise, si le sourire d'agonie de son jeune compagnon n'eût conquis également son cœur. Il avait aspiré dans son dernier souffle, l'Acceptation, l'εὐδαιμονία. Et s'il ne pouvait empêcher les blessures de se rouvrir dans la nuit — (combien de nuits!) — la nuit

(1) « Combien de sang ! »

seule en était le témoin; le sang des blessures s'y engouffrait; et la victime, couchée sur le dos, sans un mouvement, pressant son cœur avec ses mains, offrait son sang en sacrifice à la céleste Harmonie, dont il était un accord poignant. Et quand le jour revenait, le jour indifférent éclairait aux yeux des hommes, non la douleur de passage, mais l'Harmonie.

L'anéantissement total de sa race avait accumulé en ses mains toute la fortune de sa race. Elle lui pesait. Il n'eut pas de peine à en trouver l'emploi. C'était l'époque où l'Italie avait fini par découvrir la barbarie innommable où depuis des siècles croupissait, abandonné à lui-même, son malheureux *Mezzogiorno*. Toute une génération généreuse s'était vouée à l'effrayant problème, presque insoluble, d'arracher à la mort qui la rongeaient, cette terre putride et sauvage. Le Parlement même, — les parleurs, — à défaut d'actes, avaient fait des lois pour lui venir en aide. Et l'initiative privée, suppléant à l'insincérité de l'État, créait des œuvres de secours et de reconstruction, en Basilicate et en Calabre. Le comte Chiarenza y versa la plus grande part de sa fortune, la distribuant en fondations de dispensaires, d'orphelinats et d'écoles.

Mais c'eût été lui en faire un mérite injustifié — (et il eût été le premier à le repousser) — que d'en rendre hommage à son cœur. Il n'était pas encore né à la fraternelle charité. Depuis la catastrophe qui lui avait pris tous ses vivants, il gardait une rancune sourde, aveugle, inavouée, pour ceux qui vivaient encore. L'illumination même de l'esprit n'avait point réussi à guérir cette plaie infectée. Il en avait honte, il la

cachait. Il s'appliquait secrètement à y porter le fer, à la brûler. Il se forçait à rentrer dans la compagnie des hommes, à leur sourire, à les aider. Mais il ne pouvait vaincre son éloignement. Et il ne réussissait pas toujours à le dissimuler. Certains yeux en avaient saisi l'éclair glacé. Alors, il ne pouvait que contraindre l'esprit à l'acte, sans la joie chaude de l'amour. Il faisait le bien, des torrents de bien, par signature et par procuration. On n'avait pas à l'en remercier. Il se déchargeait comme d'une dette qui lui pesait; et mentalement, il disait à ceux dont la créance était acquittée : — « Et maintenant, que je ne vous voie plus! » — Il lui fallut longtemps encore avant d'être réconcilié avec le visage de l'homme. Il lui fallait que se réveillât de la tombe le petit Dionysos.

Le soleil d'hiver durait encore. Il dura des ans. Le comte Chiarenza les occupa dans l'étude et les longs voyages. En approfondissant ses vieux sages, il fut amené par l'étoile de Pythagore et d'Empédocle à l'Orient. Il avait déjà une teinture de connaissance du sanscrit. Il compléta son instruction philologique; et le restant de sa fortune lui permettant les expéditions lointaines, il fit dans l'Inde et au Thibet des séjours de plusieurs années. Entre 1911 et 1914, il disparut. Où il était et comment il vécut, on ne le sut jamais exactement. Il faisait le silence sur cette période, où il errait sans doute, en pèlerin et en mendiant, sur les hauts plateaux d'Asie, ou s'enfermait, pour de longs mois, dans la concentration initiatique de quelque monastère lamaïque. Si retiré qu'il fût du monde vivant, on peut croire que ce fut alors qu'il puisa l'étonnante pénétration qu'il en manifesta par la suite. Dans cette lumière des sommets, son regard d'oiseau solitaire se lava des larmes et des poussières, s'aiguïsa, comme le couteau sur la meule, et, comme le couteau, s'enfonça

au cœur de l'homme. Il vit au fond et il toucha la Douleur et l'Erreur de la civilisation d'Europe, la catastrophe suspendue sur l'Occident, et la ruine.

Il se mit en marche, à la fin de juin 1914, quittant son ermitage himalayen, redescendant vers les plaines du Gange : car il avait senti sous ses pieds gronder la terre; et il allait au devant de la guerre, que bien peu, à cette heure encore, en Europe, voyaient venir. Il la rencontra, à Calcutta : il y apprit la déclaration officielle du Massacre, par une affiche, dans une rue où s'égouttait une rigole de sang de chèvres, égorgées, de dessous la porte d'un temple de Kâli. Il s'embarqua pour l'Europe. Car l'intensité de sa concentration solitaire lui avait révélé, comme l'étreinte de deux corps qui se pénétrèrent accouplés, sa foudroyante Identité avec tous les vivants, que l'égoïsme de son deuil avait longtemps refusé d'accepter. Et il voulait prendre sa part de l'épreuve des hommes.

Il savait le néant et le crime de cette guerre; malgré la voix secrète de son sang latin et ses sympathies pour la France, il s'efforça de retenir son peuple en dehors du carnage. Mais le peuple n'était pas consulté. Et quand il se trouva jeté à l'abattoir, le comte Chia-renza l'y suivit. Il s'engagea dans le service sanitaire, organisa une ambulance, et s'y dévoua. Il se trouva aux endroits les plus exposés, dans les missions les plus ingrates, en Albanie, en Macédoine, accompagnant dans leur retraite désastreuse, ou dans leur croupissement aux tranchées, des troupes de son *Mezzogiorno*, que dévastaient le typhus exanthématique et la malaria. Il communiquait son calme des profondeurs à son personnel, sous les obus, et aux sauvages paysans de la Basilicate, à l'agonie : — car il ne considérait pas sa tâche comme terminée, lorsque la vie était perdue : c'était alors que la vraie tâche commençait; il les

aidait, au passage. — Il reçut la grande médaille des épidémies et la croix de guerre.

La guerre achevée (ou, pour un temps, suspendue), il se consacra au relèvement de ce *Mezzogiorno*, qu'il avait appris à mieux connaître dans ses « gisants », dans ses martyrs. Il ne se contenta pas cette fois de verser la meilleure part des revenus qui lui restaient, à des *Associazioni* et à des *Opere nazionali*, qui se chargeaient de leur emploi, sans que ses yeux eussent à voir où allait le don de ses mains : (car l'indifférence trouve son compte, à l'abnégation de la maxime qui demande que la main gauche ignore ce que la main droite a donné); il s'installa dans la région même, à Potenza, où des centaines de familles étaient enfouies, comme des vers blancs, sous la terre, dans des « *sottani* », — des caves, des citernes asséchées, des cavernes. Il s'enrôla dans la croisade pour arracher à leurs sépulcres ces « fils de l'homme », trahis, livrés, abandonnés, pour disputer ce malheureux pays aux trois succubes, aux trois Déesses meurtrières qui le sucent, et que le comte Bruno avait évoquées devant Annette sur la colline, qu'encerclaient d'un halo de lune les vapeurs mortelles des marais : — la Misère, la Fièvre et le Feu de la terre, — et pire que les trois, la quatrième, qui se nomme, selon les cas, l'Acceptation, la Résignation, ou l'Apathie, et qui est l'immobilité torpide sous le poing d'un sort que l'on ne cherche même plus à écarter... « Puisque c'est ainsi, depuis des siècles, ainsi ce sera *in saecula...* » Ce moyen âge persistait, comme un ulcère, au flanc d'une nation orgueilleuse, qui remâchait alors l'amertume de ses mécomptes de la victoire, et dont les rhéteurs l'incitaient à revendiquer l'héritage de l'« *Imperium Romanum!* » Mais de cet héritage de guerre, de gloire, de conquêtes et d'idéologie boursouflée, une seule part

ne les tentait pas, en ces premiers ans de l'après-guerre : celle des légionnaires de la vieille République qui, rentrés au foyer, durement domptèrent leur propre terre, — ceux qui drainèrent le sang stagnant des champs fiévreux, et rétablirent dans le grand corps de l'Italie le système artériel de leurs puissants Aque-ducts. Ce n'était pas seulement dans le corps qu'il fallait que le sang recommençât de couler, c'était dans l'âme de ces pays, comme enlisée dans des sortilèges — ils eussent dit : « *l'han pigliata d'uocchi* » (« le mauvais œil l'a touchée »).

Contre le mauvais œil, les beaux yeux clairs et calmes du comte Chiarenza engagèrent le combat. Il parcourait toute la région, pansant les plaies physiques et morales, faisant, à tour de rôle, le médecin, l'apôtre, et le terrassier, laissant partout sous ses pas une traînée de lumière. Un mince ruban. Mais comme les cailloux du Petit Poucet, il permettait à ceux qui suivaient de retrouver leur chemin dans la forêt. Car on le suivait. Il se révélait à lui-même un génie d'organisation et une fièvre d'apostolat, qu'il n'aurait jamais soupçonnés en lui. Son idéalisme passionné soulevait d'autres consciences, femmes et hommes des plus hautes classes et des plus basses, — une petite cohorte ardente et pure, comme on en peut trouver, à ce degré, seulement peut-être en cette Italie, où les extrêmes de l'âme se touchent, — la fange et le feu.

Ce fut au cours d'une de ses tournées dans l'*Agri*, au sud de Pisticci, que Annette le rencontra dans le chemin de fer qui remonte la vallée du Basento.

De toute cette vie au vaste vol, qui avait embrassé ces paysages divers, les jardins d'orangers de Messine, le Dionysos à la fièvre dans le miroitement des marais, les poussières de neige sur les hauts plateaux du Thibet, et tant de cimes, et tant d'abîmes, le comte Bruno ne laissa voir à sa confidente d'une nuit qu'un fugitif panorama. Mais les grandes lignes en étaient comme gravées au burin; elles s'imprimèrent dans l'esprit d'Annette. Avec sa vive intuition, elle pénétra au cœur caché de cette tragique sérénité. Elle ne la comprit pas. Elle la toucha avec ses doigts. Elle ne chercha pas à interroger davantage son compagnon. Il avait parlé, sans qu'elle le questionnât. Sans qu'il la questionnât, elle parla, elle se raconta à son tour. Ce fut un élan spontané, en remerciement de ce qu'il lui avait confié.

Quand ils remontèrent dans le train, ils étaient de vieux amis. Bruno veilla sur la blessée, qui était encore un peu fiévreuse de sa pneumonie grippale, mal guérie; et bien que son propre chemin dût s'écarter de celui d'Annette, il ne la quitta pas qu'il ne l'eût, après une nuit passée ensemble à Naples, installée avec des soins affectueux dans le grand train qui devait la ramener à Paris. Tout avait été simple entre eux, leur fra-

ternité n'avait rien d'équivoque. Cependant, il ne fut pas question de se revoir. Chacun avait sa vie remplie par ses devoirs. Il suffisait que l'on sût qu'on existait tous les deux. Ils échangeaient régulièrement des saluts brefs et fidèles du Premier Janvier. Annette, trop prise par ses tâches, — les soucis de sa triple et quadruple existence (la sienne et celle de ses enfants et petit-enfant) — n'avait point le temps ni les moyens de suivre la carrière de son vieil ami italien. Elle ne savait pas que le nom du comte Chiarenza avait acquis un certain éclat; et ce n'était pas lui qui l'eût fait savoir à Annette.

Le comte Bruno avait poursuivi son apostolat social; mais, en même temps, l'ancienne veine de son esprit méditatif et érudit s'était rouverte, considérablement creusée et élargie. Les travaux même qu'il dirigeait en Basilicate, pour assécher et irriguer les terres et les eaux infectées, l'avaient amené à des découvertes archéologiques, qui réveillèrent le démon de la science et rompirent le sceau du silence, depuis douze ans posé sur sa langue. Il publia quelques brochures d'abord, puis des livres, où s'ajoutaient à son haut savoir d'helléniste les nouvelles acquisitions de son intelligence dans le domaine orientaliste. Et bien qu'avec une aristocratique discrétion, il tint sa personne à l'écart de ses recherches scientifiques, nul sachant lire qui ne perçût dans l'objectivité de ces tableaux la profondeur d'un esprit original et solitaire, et l'harmonie d'une pensée et d'un style méditerranéens. Les honneurs vinrent le chercher. Des Académies de l'étranger, dont celle des Inscriptions à Paris, l'élurent parmi leurs membres correspondants. Julien Davy, qui, par des voies bien différentes, s'était acheminé vers l'indologie, fut des premiers à pénétrer la grandeur neuve et antique de cet esprit; il entra en

correspondance avec lui. Le point de départ fut la discussion de textes pythagoriciens, que Julien étudiait, pour ses travaux d'histoire des sciences; et rapidement l'entretien s'étendit aux problèmes les plus intimes de la pensée métaphysique et religieuse, où les deux hommes reconnurent leur mutuelle sincérité et, chez tous deux, si différents, les analogues expériences de l'abîme. Ils furent amis, avant de se le dire : car ils avaient tous deux la même réserve altière.

Ils étaient trop détachés de la farce politique, pour imaginer qu'ils s'y mêleraient, un jour. Mais la farce était devenue tragédie (« *Commediante... Tragediante...* »); et le malheur des temps avait fait que les maîtres de l'opinion et les guides, tant politiques qu'intellectuels, ayant totalement abdiqué ou trahi, les libertés de l'Europe et tous les biens sacrés de l'esprit, que des siècles d'efforts avaient conquis, étaient livrés à des bandes de rapaces qui les mettaient en morceaux. Il fallait bien que les rares hommes, dont la conscience n'avait point les yeux crevés, se fissent les éveilleurs et les veilleurs des autres, — même si ce n'était point leur rôle! De qui le peut dans le naufrage, c'est toujours le rôle de sauver... « Ou bien, nous périrons ensemble. Mais je périrai, les yeux ouverts!... »

Ceux de Julien avaient déjà refusé le bandeau, dont ses confrères s'étaient, avec une docilité frénétique, aveuglés pendant la guerre. Il avait rejeté dédaigneusement les offres de participer à l'infection de l'opinion française par le mensonge et par la haine. Il avait ainsi ruiné son élection certaine à l'Académie. Et l'on a vu qu'il avait eu l'honneur d'être chahuté à son cours du Collège de France, par quelques vigoureux combattants de l'arrière. Mais on n'était pas allé jusqu'à fermer son cours. Il avait — bien malgré lui — quelques répondants bien-pensants, appartenant à son ancien

monde conservateur et catholique, craignant le scandale de livrer un de leur caste, dont ils savaient (et, dans le fond, ils respectaient) la scrupuleuse loyauté. On s'était contenté de mettre l'éteignoir sur les manifestations « défaitistes », où la signature de Julien se compromit. Elles étaient rares et peu connues : car la censure y promenait ses ciseaux. et l'« *alma sdegnosa* » de Julien répugnait à tout éclat. Son pessimisme trop lucide ne se faisait aucune illusion sur l'inutilité de son action isolée. Il lui suffisait d'avoir dit aux traîtres de sa confrérie : — « Non ! »

Ils se retrouvèrent, après la guerre, quelques-uns dans tous les pays, qui l'avaient dit. Naturellement, les mains se rapprochèrent ; et, sans qu'ils l'eussent cherché, la force des choses unit ces hommes en un front international de l'Esprit, qui, maintes fois, dut s'opposer aux monstrueux abus et aux forfaits, issus de la guerre et de la paix fétide — l'haleine du Tigre. Le plus illustre de ces hérétiques était Einstein, dont une des premières visites à Paris fut pour Julien Davy. Et il ne se passa pas beaucoup de temps jusqu'à ce que leurs rangs s'ouvrirent pour faire place au comte Chiarenza.

Mais il n'était pas pressé d'y entrer. Résolument, il restait en dehors de l'action du jour. Quand s'étaient produits en Italie les troubles communistes, puis fascistes, il ne s'en était point préoccupé, aussi longtemps que son activité et son œuvre sociale n'en avaient point été affectées. Il travaillait pour tous ceux qui souffrent — (« *Et qui ne souffre, au fond ?...* »)... Que lui importaient les partis ? Il n'allait point chercher la politique. — Mais la politique vint le chercher. Le fascisme voulut s'ingérer dans son œuvre, se la soumettre et l'annexer. Il résista avec douceur et fermeté. Et pendant une période assez longue, ces hommes

brutaux, habitués à ne rien ménager, le tolérèrent cependant, décontenancés par son désintéressement insoupçonné. Ils imaginaient que, des millions lui passant par les mains, selon l'excellente habitude des philanthropes de profession, il lui en restait aux doigts une provision. Il ne restait rien aux mains blanches (plus si blanches depuis qu'elles maniaient la pelle ou la truelle) du comte Chiarenza. Il avait achevé de se ruiner, au service de sa vaste famille d'affamés. La place était, en vérité, sans profit. Elle ne tentait plus personne. — Mais à défaut de lucre, l'esprit de violence et de tracasserie ne pouvait longtemps laisser en paix ces équipes de bons Samaritains, qui ne songeaient qu'à panser les blessures, au lieu d'en faire, — ce qui est, paraît-il, la marque virile des hommes vraiment hommes, de ceux qui font les guerres et les Révolutions, l'ordre nouveau ou le vieux-neuf, — ou qui le défont. Si l'on ne s'attaqua point personnellement à lui, que protégeaient à son insu certains dignitaires du nouveau pouvoir, (un intelligent et sceptique philosophe, qui dirigeait l'Instruction publique, et qui goûtait, non les idées, mais le style harmonieux des écrits du comte Chiarenza), on persécuta ceux qui s'inspiraient de son exemple et exécutaient ses instructions, les institutrices et institutrices qui se vouaient au dur apostolat de relever ces populations abandonnées : on prétendit les obliger à des signatures et à des serments de servitude politique, qui répugnaient à leur conscience, envers le nouveau despotisme, installé sur les ruines du Statut, par la trahison de celui-là même qui s'en était constitué le gardien. Pour ces hommes et ces femmes de foi, la conscience n'était pas un jeu, comme pour ce ministre Gentile, qui répondait, ironique, au comte Chiarenza, venu pour protester contre la violence faite à l'âme de ses disciples :

— « Mais *caro mio*, n'est-ce pas l'Évangile qui nous a dit qu' « il faut perdre son âme, pour la sauver ? »

Car Bruno avait dû se résoudre à sortir de son chantier de travail, et à venir à Rome, pour défendre son œuvre et les siens. Et une fois sorti, il fut le témoin de la lutte atroce qui dévastait et flétrissait alors des milliers de consciences italiennes. Il ne pouvait plus s'abstenir de voir, de juger et de parler. Les circonstances firent même qu'il assista aux violences commises contre un de ses anciens compagnons d'armes, médecin, grand blessé, décoré, respecté, qu'une bande de jeunes chenapans assaillit, insulta, piétina sauvagement dans la rue. Après avoir reçu sa part des coups, — car il était, naturellement, intervenu, — il alla en justice déposer pour lui, malgré les menaces et les cris de mort, que de la salle on entendait mugir au dehors. On peut penser qu'il n'en parla pas plus timidement ! Il racontait plus tard en riant, que contre ces « *Houm* » (1), ces démons noirs (chemises noires et noires âmes), il s'était senti pousser aux épaules des ailes rouges de révolutionnaire. De défenseur, il se mua en accusateur. Il mit en cause le tribunal même et la police, qui autorisaient cette violence faite à la justice et à la liberté du témoignage. Et sa figure imposante, son grand nom, ses accents — (il s'était découvert, disait-il, dans le gosier une voix de ténor de la Scala), — confondirent, pour quelques minutes, l'assistance. Le ministère public s'excusa piteusement ; et le silence fut imposé, au dehors. Mais le comte Chiarenza le paya.

— « Et, » disait-il, en plaisantant, « ce fut bien fait, pour me rappeler à la sereine indifférence dont je me

(1) Les « *Houm* », en thibétain, sont les noirs habitants des purgatoires.

targuais à l'égard de la Roue des Apparences. Le tourbillon de poussière m'avait repris... »

Les « chemises noires » l'attendaient, au sortir de la salle : il faillit être écharpé. Il n'en devint pas plus prudent, mais seulement plus ironique et parfaitement maître de soi. En vain, ceux qui s'intéressaient à lui, en haut lieu, cherchaient à détourner de lui le danger, en le détournant de le chercher. Il fallut bien que vint le moment où on ne put plus le ménager. Il refusait de passer à l'étranger, bien que la vie en Italie lui fût de plus en plus difficile. Il avait décidé de rester, aussi longtemps qu'il pourrait diminuer un peu de la souffrance, venir au secours des opprimés. Il s'y obstinait, doux et tenace. Et quand il ne lui fut plus possible de les aider ouvertement, il le fit clandestinement, déjouant avec la bonne humeur italienne la surveillance de la police ; il correspondit ou collabora, pour des objets de pure humanité, avec les adversaires politiques du fascisme.

Mis au régime du « *domicilio coatto* », il trouva moyen de continuer, à la barbe de ses géoliers bénévoles. Il y a, chez presque tout bon vieux Italien, une veine de *Commedia dell'Arte*, qui lui peut tenir le cœur en joie dans les moments les plus tragiques et qui lui est d'une grande ressource, aux cas apparemment sans issue. Le grave comte Chiarenza combina les pouvoirs magiques de ses « lamas » avec les expédients de Pulcinella, pour faire servir ses propres gardiens à la partie qu'il jouait pour le service de l'humanité, et dont l'enjeu aurait pu être sa tête. Après les avoir bernés tout à son aise, après leur avoir fait porter, sans que leur large nez en eût vent, les messages les plus compromettants, à la veille du jour où il allait être arrêté et déporté aux îles Lipari, il réussit à s'en aller tranquillement de sa maison, laissant ses bons carabiniers

l'attendre, non sous l'orme, mais à la porte de ses W.-C. d'où il sortit par un œil-de-bœuf sur l'escalier : (il était, à cinquante-six ans, leste et souple comme un gymnaste). Il traversa, comme en promenade, sans se presser, la ville du Piémont où ses affaires et la police l'avaient longtemps retenu, — il continua, hors de la ville, du même pas tranquille et preste, le jour, la nuit, sans s'arrêter; et quand s'éleva devant ses pas le mur des Alpes, il y grimpa.

Ce fut ici que son expérience du Thibet lui servit. Il connaissait assez bien la région, et il avait une carte d'état-major; mais il était fort mal équipé pour une course de glaciers, au commencement de l'hiver : car, au lieu de prendre l'issue la plus aisée qui, naturellement, était une souricière, il s'en fut droit au plus périlleux : le passage du Saint-Théodule. Il trouva heureusement des complicités chez des montagnards de la vallée qui, sans avoir l'air de comprendre, lui fournirent des souliers ferrés, des cordes, un pic, une houppelande de berger, et un petit guide jusqu'à mi-chemin. Il n'en fut pas moins très en danger; car en voulant éviter les guetteurs fascistes à la frontière, il erra dans les neiges, et se perdit. Il dut passer une nuit contre une paroi de glace au dessus de l'abîme; il eût gelé, s'il n'eût tiré parti de ses pratiques de « *toumo* » thibétain, qui, par leur mécanisme psychophysique, enseignent à stimuler la chaleur interne, et dont le grand ascète poète Milarepa a éprouvé et chanté les vertus. Il arriva, harassé, hérissé de glace, des stalactites aux sourcils et une banquise dans sa barbe, à un refuge, sur territoire suisse, où il trouva une flambée de bois et une boisson chaude, que lui préparèrent des chasseurs de chamois. Ce fut alors qu'il réalisa la pleine conscience du froid mortel qui l'enserrait d'une carapace et contre lequel depuis quinze heures

le feu intérieur luttait. Il faillit fondre. Mais un sommeil écrasant, dans un bain de sueur, sous la veillée de ces braves gens, le remit d'aplomb; et après être descendu avec eux à Zermatt, où il se reposa, un jour ou deux, il prit confortablement à Viège le train du Simplon pour Paris.

Il y avait été précédé par la rumeur de son évasion, maladroitement ébruitée, puis plus maladroitement niée et prouvée par le dépit de ses geôliers quinauds, penauds, et de leur Maître courroucé, qui déchargeait sa fureur sur leurs dos. Les réfugiés italiens de Paris, que les télégrammes de Suisse avaient prévenus, vinrent le saluer à l'arrivée; et pendant quelques jours, il fut en proie aux reporters. Mais le malicieux Italien savait se défendre; il leur conta sa sortie de l'*Inferno* et son « *salto mortale* » par-dessus les monts, comme une scène de comédie vénitienne. Le rire de Paris, aux dépens du tyran dupé, retournait le fer dans la blessure. Et de l'autre côté des Alpes, un silence de rage se fit. Mais l'aventure du comte Bruno défraya, deux ou trois semaines, la chronique de l'Europe. Le héros se déroba à sa célébrité, en acceptant le refuge que Julien Davy lui avait offert dans sa maison. Les deux hommes eurent joie à se voir enfin, après tant d'années d'intimité lointaine; et, la porte fermée, bien défendue contre les enquêteurs, ce ne fut point la politique qui forma le principal sujet de leurs entretiens. Ils s'étaient, du premier regard, reconnus, comme ayant touché au fond de la tragique expérience humaine, et comme en étant sortis seuls, en se taillant par leurs propres pics l'escalier de glace dans la terrible muraille. Mais l'escalier n'était pas le même pour tous les deux. Le pic non plus. Le bras non plus. L'esprit non plus. L'un avait choisi l'arête de la pente, au soleil. Ou, plutôt, le soleil l'avait choisi. Et l'autre, c'était l'ombre.

Mais ils avaient atteint tous les deux au même niveau, ou peu s'en faut! Et ils échangeaient un regard d'entente fraternelle.

Leur dialogue était souvent interrompu — illuminé — par la présence de George. Elle était alors dans le rayonnement de ses dix-huit ans heureux; et elle s'était éprise du vieil alpiniste : — car c'était surtout sa prouesse sportive qui l'avait fascinée. Et comme il avait vu chez elle cette joie saine et sans souci, de l'athlétisme, de l'action physique et de l'aventure, il se plaisait à lui conter ses voyages au Thibet, — laissant de côté tout ce qui s'en rapportait à ses recherches de pensée. Il restait des heures à bavarder sur ces sujets, qui laissaient Julien indifférent, — le vieux Bruno aussi heureux, enfantinement, de conter que la jeune fille d'écouter. Il contemplant avec tendresse ce rond visage jeune et joyeux, cette belle peau ensoleillée, le ferme tissu de ces bras, de ce cou, de ces joues, ces yeux brillants où pas une ombre intellectuelle ne passait, pas un chagrin, pas une crainte, — rien au delà; mais *cela* qu'on tenait, c'était le monde, c'était assez! Comme pour l'univers des anciens, « *finis orbis terrarum...* » Passé les Colonnes, c'est Calypso. Restons en deçà, avec Nausicaa et Pénélope!... Il l'appelait : « *Mare nostro...* », Méditerranée... Et sur sa bouche de fruit, rouge et dorée, non fardée, il retrouvait, avec douceur et mélancolie, comme dans le mirage d'un rêve attendri, le sourire insouciant et ravi de la jeune belle-sœur qui chantait la *Belle Meunière* de Schubert et la berceuse du petit ruisseau, au dessus du gouffre de Polyphème.

Or, un certain jour que tous les trois, Julien, George et Bruno, à table, ils causaient, Bruno vint à parler de cette femme, de cette Française, qu'il avait jadis rencontrée sur les chemins — il aurait pu dire : sur les

rails — de la Basilicate. Et s'informant d'elle, il dit son nom de famille : « Madame Rivière ». George s'exclama, frappa des mains, et dit, imprudemment : — « Annette ? »

Qui fut le plus étonné ? Bruno, ou bien Julien ? Comment eût-il imaginé que sa fille pouvait connaître celle dont il ne lui avait jamais parlé ? Il ne put cacher sa stupéfaction, et George rougit. Elle se mordit la langue. Trop tard !... « Eh bien donc, allons-y !... »

Effrontément, paisiblement, la sainte-nitouche aux yeux brillants se tourna vers son père, et dit :

— « Tu la connais ! »

Et, riante, elle dit à Bruno :

— « C'était aussi la bonne amie à papa ! »

Elle ajouta :

— « Et je veux maintenant qu'elle soit la mienne. »

Julien était dans un trouble extrême, que le fin comte Bruno remarqua. Il fronçait les sourcils et, d'un regard sévère, tâchait d'imposer le silence à George. Mais ce n'était point pour l'arrêter. Elle pensait :

— « Il y a assez longtemps que je la guettais ! L'occasion passe. Je saute dessus. »

Et elle dit :

— « Invitons-la ! »

Julien se récria :

— « Qu'est-ce que c'est que ces folies ? »

— « C'est tout simple », dit George. « Il y a vingt ans que je veux la voir. Je la verrai, à la fin ! »

Du coup, Julien perdit la boussole. Il comprenait que sa fille savait tout. Il ne pouvait imaginer comment. (Jamais il n'osa le lui demander, même par la suite : tant ces souvenirs lui étaient sacrés ! Il n'aurait pu s'en entretenir avec personne. Que George en sût quelque chose, la seule pensée lui faisait mal.) Il se refusait à l'invitation, et s'efforçait, avec une mala-

droite brusquerie, d'écarter le sujet. Ce fut heureux pour lui que Bruno, venant à son aide, le délivrât de sa tourmenteuse. Elle serrait les lèvres, pour ne pas rire; elle était toute luisante de malice. Bruno les regardait tous les deux, devinait, riait dans son cœur, avait pitié du vieil enfant, tira doucement l'oreille à l'autre. — Il fut convenu que Mme Rivière serait invitée, non pas chez les Davy, mais à une conférence que Bruno devait faire, dans un meeting organisé à la salle des Sociétés Savantes.

Car il n'avait pu esquiver, ni son hôte lui épargner, l'obligation de prendre part à une soirée de protestation de la Ligue française antifasciste, dont le Comité directeur comptait Julien parmi ses vice-présidents. (Julien n'avait, selon son habitude, rien fait pour l'être, ni pour l'éviter.)

Ainsi fut fait. Mais à la conférence de Bruno, qui enchantait l'assistance par son éloquence simple et directe, dressant le réquisitoire implacable des tyrans, avec la sérénité dans les yeux et la malice au coin des lèvres, Annette ne parut point. Elle était grippée, et elle resta au coin de son feu. Elle n'avait pas lu les journaux, depuis une ou deux semaines. (Même les femmes qui se désintéressent le moins de la société ont rarement la constance de s'y intéresser avec continuité. Elles sont des attentions à éclipses. La vie de leur cœur les engouffre.) Elle ne savait rien de l'évasion et de la présence à Paris du comte Chiarenza. Et son fils et sa bru, qui n'avaient eu garde de manquer l'occasion de voir et d'entendre le « *fuoruscito* », à son meeting, ne songèrent pas à en informer Annette. Ils la voyaient peu et distraitemment. Tout à la joie de s'être retrouvés, ils étaient comme des collégiens en vacances.

George fut désappointée. Elle avait en vain cherché

le visage d'Annette dans la salle. Elle reconnut (elle connaissait tout, la jeune commère, aux yeux brillants!) le fils d'Annette et sa « Moscotte », comme elle disait; elle se donna même le plaisir de les présenter, sans qu'ils la connussent, au comte Bruno, à la fin de la conférence : car ils flambaient tous deux du désir de lui serrer la main. Mais dans la poussée de cette foule, qui se pressait autour de l'estrade, on ne pouvait guère échanger des propos suivis; et la présence du jeune couple était pour George une compensation insuffisante : c'était Annette qu'elle voulait voir — et avoir.

Or donc, puisqu'elle voulait, (c'était maintenant une chose décidée!) qui diable pouvait l'en empêcher? — Elle n'eut point de cesse qu'elle ne soufflât au comte Chiarenza l'idée d'aller faire visite à Annette. Et elle s'offrit à l'accompagner. Il n'était point dupe, et, chemin faisant, il se fit raconter gentiment le vieux roman, que sa finesse avait éventé. George ne demandait pas mieux. Il y avait trop longtemps que le secret lui démangeait la langue. Et le vieux Italien lui était devenu un camarade de folies, presque un complice. En lui racontant son cambriolage, il lui semblait qu'elle l'avait fait avec lui, de compte à demi. A certains souvenirs drôlatiques, ils s'arrêtèrent, au Luxembourg, riant aux larmes. Et en même temps, les yeux de Bruno, hochant la tête, lui disaient : — « Honte!... petite maraudeuse! Tu n'as pas honte?... » Et elle avait envie de lui répondre : — « Et toi?... » Cela n'empêchait pas qu'ils ne ressentissent tous deux l'émotion de ce pauvre amour manqué, meurtri. Et ils se turent, le reste du chemin. Quand ils furent près de la maison, George dit :

— « C'est tout de même dégoûtant, ce que j'ai fait! Vous n'aurez plus jamais confiance en moi. »

Il demanda :

— « Mais si c'était à refaire, mon enfant, vous le referiez?... »

Elle éclata de rire :

— « Naturellement! »

Ils montèrent gaiement l'escalier. Elle avait tout de même le cœur battant. C'était peut-être pour cela qu'elle riait si fort. Elle refusa d'entrer avec lui, prétendant qu'il la retrouvât au sortir, dans le square voisin. Elle consentit pourtant à l'attendre, assise dans l'antichambre. Elle espérait (en le craignant) attraper Annette au passage, quand à la fin de la visite Annette reconduirait Bruno à la porte. Mais ce fut Bruno qui vint la chercher. Au milieu de l'entretien, après échange des premières effusions entre les deux vieux amis, il se souvint de son Antigone; il dit à Annette :

— « Permettez-moi... Une amoureuse qui languit, à votre porte... »

Et il alla la prendre par la main. Bien qu'elle en mourût d'envie, il fallut la tirer pour qu'elle entrât.

George s'était fabriqué de toutes pièces une Annette différente de la réelle. Elle l'avait faite — sinon à son image, — du moins à celle de sa parenté. Car elle aimait à penser que son père était imprégné de cette image, quand il l'avait engendrée. Elle savait que c'était un conte qu'elle se faisait; elle le blaguait, mais le caressait.

Et cette Annette inventée l'avait introduite dans le monde de la passion, où elle, George, ne cherchait pas à entrer : c'était comme si son double l'en dispensait, s'en était chargée pour elle. Le plaisir de cette longue songerie, qui avait couvé plusieurs années, sans fièvre, sans éclat, avait été de revivre — à sa façon, avec confort — les aventures de l'autre Annette, comme un roman qu'on se conte la nuit, sur l'oreiller. George s'était forgé une vie de passion qu'elle vivait en somnambule, par procuration. Sa vie réelle n'en était pas troublée. C'était même le contrepois nécessaire à l'équilibre de sa forte nature.

Des milliers de femmes sont ainsi, mènent loyalement la vie tranquille et régulière de famille et, tout au fond, au fond de l'être, aiment, agissent, font l'aventure, et se soulagent des énergies et des désirs inuti-

lisés. Mons Colas le Nivernois eût dit, goguenard et sage, aux maris :

— « Que cela ne vous fâche de penser que votre côte couche avec une nuée! S'il vous faut, à tout prix, être cocus, soyez-le plutôt en songe! — Et paix aux songes et aux songeuses! Quand elles reviennent de très loin, sans entendre ce dont vous leur parlez, — avec un sourire vague, un regard étranger, les yeux cernés, — souriez bonnement aux navigatrices! Elles trouveront, au retour, plus tiède le foyer... »

Toutes ne sont pas — (mais beaucoup sont) — aussi innocentes que l'était George. Et de l'innocence de la bonne marque : celle qui ne songe ni au bien, ni au mal. Elle songe... Et c'est tout. L'hirondelle glisse dans l'air...

Et à présent, l'hirondelle se trouvait, bec à bec, avec son songe. Et son songe n'était pas du tout celui qu'elle chassait. Annette n'était un double de qui que ce fût! Annette était Annette, elle-même, et nulle autre...

Mais qu'à cela ne tint! L'hirondelle était emportée par son élan, elle engouffra, dans le bec béant, Annette. Annette *était*. Elle pouvait être ce qu'elle voulait! C'était Annette qu'il lui fallait.

Elles se regardaient. George, cette grande fille, robuste et brusque, l'air décidé, — soudain figée, intimidée, on voyait son sein gonflé qui se soulevait, et son sourire niais. Annette, ses cheveux blancs, son front calme et son visage fatigué, ses larges yeux, ses yeux bombés, qui enveloppaient de leur miroir intelligent le trouble de l'amour impétueux de la grande petite fille. Et sous son regard, le cœur de la gauche Amazone se fondait, et ses fermes genoux fléchissaient. Elle était près de pleurer de honte. Et comme, timidement, elle soulevait ses paupières baissées, elle ren-

contre le sourire d'Annette, qui comprenait; et brusquement, elle plongeait, elle enfouit sa face brûlante dans le giron de celle qui lisait ses secrets, et elle l'étreignit à pleins bras. Annette cria :

— « Holà! holà! ... Elle va me casser! »

George confuse, la relâcha. Annette, lui relevant la tête, vit cette figure rouge, heureuse, honteuse, qui avait de grosses gouttes dans les yeux. Le comte Bruno riait; Annette rit; et George, essuyant du dos de sa main, comme un garçon, ses pleurs, rit aussi. Et Annette demanda :

— « Mais qu'est-ce qui m'a donné cette fille-là? »

George répondit :

— « Julien Davy. Je suis sa fille. »

Les larges yeux d'Annette, encore, s'élargirent. Elle ne dit rien. Elle prit aux épaules George, elle la contempla. Et elle dit :

— « Ça va! Je t'adopte. »

George revint le lendemain, dès le matin. Elle revint le soir. Et les jours suivants. Le vestibule était rempli de fleurs. Il n'y eut plus assez de vases pour les contenir. Elle les apportait par brassées. Elle s'installait à la maison, elle tutoyait déjà Assia, et elle avait pris possession du garçonnet. Assia le lui laissait volontiers choyer, torcher, et promener. Elle savait employer les dévouements, et elle avait vu, du premier regard, les dispositions de l'amazone à se faire bonne d'enfants. George était de celles qui ont obscurément la faim de l'enfant. Si l'on pouvait avoir l'enfant sans l'homme! On le lui offrait tout planté; et c'était une bouture d'Annette. Double bonheur; et prétexte à prendre racine dans la maison! Il fallait qu'Annette lui rappelât qu'elle avait la sienne, et son père qu'elle négligeait. Elle passait des heures, assise aux pieds d'Annette, sur un siège bas, ou sur le parquet, avec l'enfant. Elle parlait, ou ne parlait pas : peu importait, tout ce qu'il lui fallait, c'est d'être là. Son attirance était singulière. Elle n'eût su elle-même l'expliquer. Et Annette lui demeurait inexplicable. Si Annette voyait George, comme elle était, (ou à peu près), jamais George ne vit Annette qu'à l'image du double romanesque qu'elle s'était construit. Et Annette le savait,

elle en haussait les épaules; mais il n'y avait rien à faire pour désenchanter George; et ce n'était pas la peine, puisqu'au bout du compte la vraie Annette l'aimait : George n'en voulait pas plus. Annette avait été prise par l'appel muet, chaud et vrai, de la jeune fille. On ne chicane point ce beau don de soi sans réserves! Et quant à George, il lui suffisait qu'on acceptât son don. Elle avait besoin d'Annette; elle était heureuse quand elle était dans la maison, heureuse quand il arrivait que Annette posât la main sur elle, heureuse de respirer le même air. C'était de l'amour, informulé. Car elle n'était pas très intelligente, elle ne connaissait pas son monde intérieur. Elle était comme l'expression, qui s'ignore, de la nostalgie qui possédait, quand elle naquit, son père songeant au pays perdu. Mais la nostalgie était, en George, assouvie. Elle avait retrouvé le pays.

Son égoïsme satisfait en oubliait le délaissé à son tour, — son père qu'elle ne voyait plus que le soir, au repas, négligemment, et qui la sentait, même en face de lui, absente : elle avait hâte d'avoir mangé, pour repartir, ou s'enfermer, et elle cuvait ses journées. De son cabinet de travail, il l'entendait rire, seule, et se parler.

Ce fut Annette qui demanda que George lui amenât Julien. Mais Julien accueillit froidement la demande. Il était, au fond du cœur, bouleversé. Par une disgrâce de sa nature, qui tenait autant à ses faiblesses qu'à ses qualités, — à sa pudeur de sentiment, à sa fierté, à son humilité : (les deux contraires sont fréquemment associés) — Julien était dans l'incapacité presque totale d'extérioriser ses sentiments les plus forts. Plus il avait d'amour ou d'émotion, moins il le montrait; il se congelait. Il était le premier à en souffrir. C'était

ainsi qu'il avait perdu la chance d'avoir une communion intime avec sa fille, qui ne demandait qu'à se confier. En ces jours mêmes, elle eût eu joie à lui conter tout ce dont son cœur était bondé, toutes ses journées avec Annette. Mais allez donc dire votre joie à ce visage de bois, qui avait l'air, quand il pressentait que le nom d'Annette, ou son image allaient surgir de la bouche bavarde de sa fille, de se garer, avec une froideur hostile! George avait beau savoir ce qu'il en fallait penser... Tant pis pour lui!... Elle se lassait, avec l'impatience de la jeunesse, et elle cherchait ailleurs où se déverser. Faute de réplique, elle se la donnait à elle-même :

— « A nous deux, ma fille! Chauffons, chauffons! J'en ai une engelure à la langue, de la frotter à ce glaçon... »

Et Julien trouvait, de semaine en semaine, d'autres prétextes pour ne pas se rendre à l'invitation d'Annette, sans que sa fille insistât...

— « Non, qu'il ne vienne pas! S'il m'accompagnait, il me gênerait mon plaisir... »

Annette n'attendit pas sous l'orme, indéfiniment. Elle connaissait son Julien d'autrefois. Elle coiffa sa toque, un soir, et dit à George :

— « Je te raccompagne. Ton père est chez lui? Je monte le voir. »

George se récria :

— « Qu'est-ce qu'il va dire? »

— « Tu crois qu'il me mettra à la porte? »

George riait :

— « Non! Mais le pauvre vieux! Sans le prévenir! Il est capable d'en avoir une attaque. »

— « Si on le prévenait, il s'esquiverait, on ne mettrait jamais la main dessus! »

— « Ah! oui, vous connaissez le lapin!... »

— « Fille sans respect! »

— « Zut au respect! Il nous embête. »

— « Qui, nous? »

— « Vous, moi. »

— « Ne me mets pas dans le même sac! Moi, je respecte tout. »

— « Tout respecter? Vous? Oh! la la! »

— « Quoi! oh! la la?... J'aime et je combats : — donc, je respecte. »

— « Les règles du jeu? »

— « Non, l'ennemi. On ne se bat pas bien, si on n'y croit. »

— « En lui plaquant, sous la mâchoire, un *upper cut!* Ça, oui, j'en suis. »

— « Tu ne crois qu'au jeu. »

Et peut-être bien, des deux femmes, celle qui ne croyait qu'au jeu oubliait le mieux que c'était un jeu. Mais ni l'une ni l'autre ne s'en rendait compte.

Elles montèrent ensemble l'escalier. George avait sa clef. Elle précéda Annette dans l'appartement.

— « Papa », dit-elle, en ouvrant la porte de la chambre, « je te présente ta bonne amie ».

La foudre fût tombée sur Julien, qu'il n'eût pas été plus anéanti. Il n'eut même pas la force de se lever. Annette dit :

— « Pardonnez-moi! Julien, votre fille est un diable. Comment avez-vous fait pour la fabriquer? »

— « Je sais bien, moi, sur quel modèle on l'a taillée », cria George.

Annette la poussa vers la porte.

— « Toi, ma petite, fiche-nous la paix! Vide la chambre! Et ne va pas — (je te connais!) — coller ton oreille contre la porte!... »

George se récriait.

— « Oui, oui, oui, oui, » faisait Annette. « Tu en

sais déjà beaucoup plus que tu ne devrais... Ouste! détale! Penses-tu que nous allons jouer, pour ton plaisir, la scène des deux vieux dans *l'Arlésienne* ? »

George se laissa mettre à la porte, en riant. Annette revint vers la table de travail, devant laquelle Julien était resté pétrifié.

— « Mon vieil ami », dit-elle, lui tendant la main, « est-ce qu'une vieille femme vous fait peur ? »

Julien repoussa brusquement son siège et, se penchant sur cette main, sans pouvoir parler, il y appuya son front. Annette s'assit. Il n'eût pas songé à lui offrir un siège.

— « Ne m'en voulez pas d'être venue! Il le fallait, puisque vous ne seriez jamais venu. N'est-il pas vrai ? »

— « Non », dit Julien. « Jamais. »

Il avait relevé la tête, et il la regardait avec un faible sourire de gratitude encore épeurée.

— « Bon! taisons-nous! » dit Annette.

Les deux vieux amis se considéraient. Ils étudiaient ce visage qu'ils connaissaient et les changements qu'y avait apportés la vie. Combien de rides à la maison! Mais elle avait pris une patine d'ombre et de soleil, comme ces frontons de la vieille Rome, qui réverbèrent les assauts du temps et le calme auguste de la résistance inentamée. Ils n'échangèrent pas leurs pensées. Annette lisait ce livre fermé à clef, qui ne s'ouvrait pas, — moins que jamais : car il se savait regardé, et il avait beaucoup à lui cacher. Elle n'avait point de peine à le deviner, et elle avait pitié de cette âme repliée, qui avait vécu toute sa vie, solitaire, et qui avait peur de l'affection, plus que de l'inimitié : car il n'y était pas habitué, et il était, contre elle, sans armes que la fuite.

Annette rompit enfin le silence :

— « Je vous remercie », dit-elle, « de la jeune amie que vous m'avez donnée. »

— « Elle est à vous », dit Julien. « C'est mon meilleur. »

— « Vous avez eu une belle vie », dit, avec un grave sourire, Annette.

— « Je ne la souhaiterais pas », répondit-il amèrement, « au pire de mes ennemis. »

— « Je ne la voudrais à aucun autre, car aucun autre ne serait digne de la porter. »

— « Qu'en savez-vous ? »

— « Je la connais. Je sais vos luttes. Je vous ai lu. Ce que je n'ai pas lu, je l'ai vu. » (Elle fermait les yeux.) « Je suis fière de vous. »

Il tressaillit :

— « Moi,... tout ce que je suis... tout ce que je suis devenu... Votre œuvre!... Je la mets à vos pieds. »

Annette tressaillit, à son tour.

— « Qu'ai-je fait pour vous ? »

— « Vous m'avez fait. »

Le gouffre de silence se rouvrit. Un torrent chaud d'émotion s'y jetait... George, qui, derrière le mur, tendait l'oreille, se demandait :

— « Est-ce qu'ils sont morts ? »

Annette leva vers Julien, dont le regard était suspendu au sien, comme d'un bon chien, des yeux embués qui rayonnaient; et tout son visage était rougi par le flot de sang, monté du cœur; mais pour Julien, ces joues, ce front congestionnés, étaient plus beaux que la beauté. Et elle lui dit :

— « Nous n'avons donc pas perdu *notre* vie. »

Julien fut près de lui répliquer :

— « A quoi la mienne a-t-elle servi ? »

Mais en regardant la joie d'Annette, il sentit qu'il était un ingrat; il aurait voulu s'agenouiller devant elle; son ankylose morale l'en empêcha, et sa disgrâce : il voyait ce vieil homme ridicule... Il balbutia :

— « Si je n'ai pas perdu *la vôtre*, — toutes les tristesses, toutes les défaites, tout le reste n'est rien, — et tout est bien. »

Ils se sourirent, échangeant leur grave et muette reconnaissance. Puis, Annette se leva, et elle dit :

— « Assez de bonheur pour un jour ! »

Elle partit. Sur le pas de la porte, il lui dit :

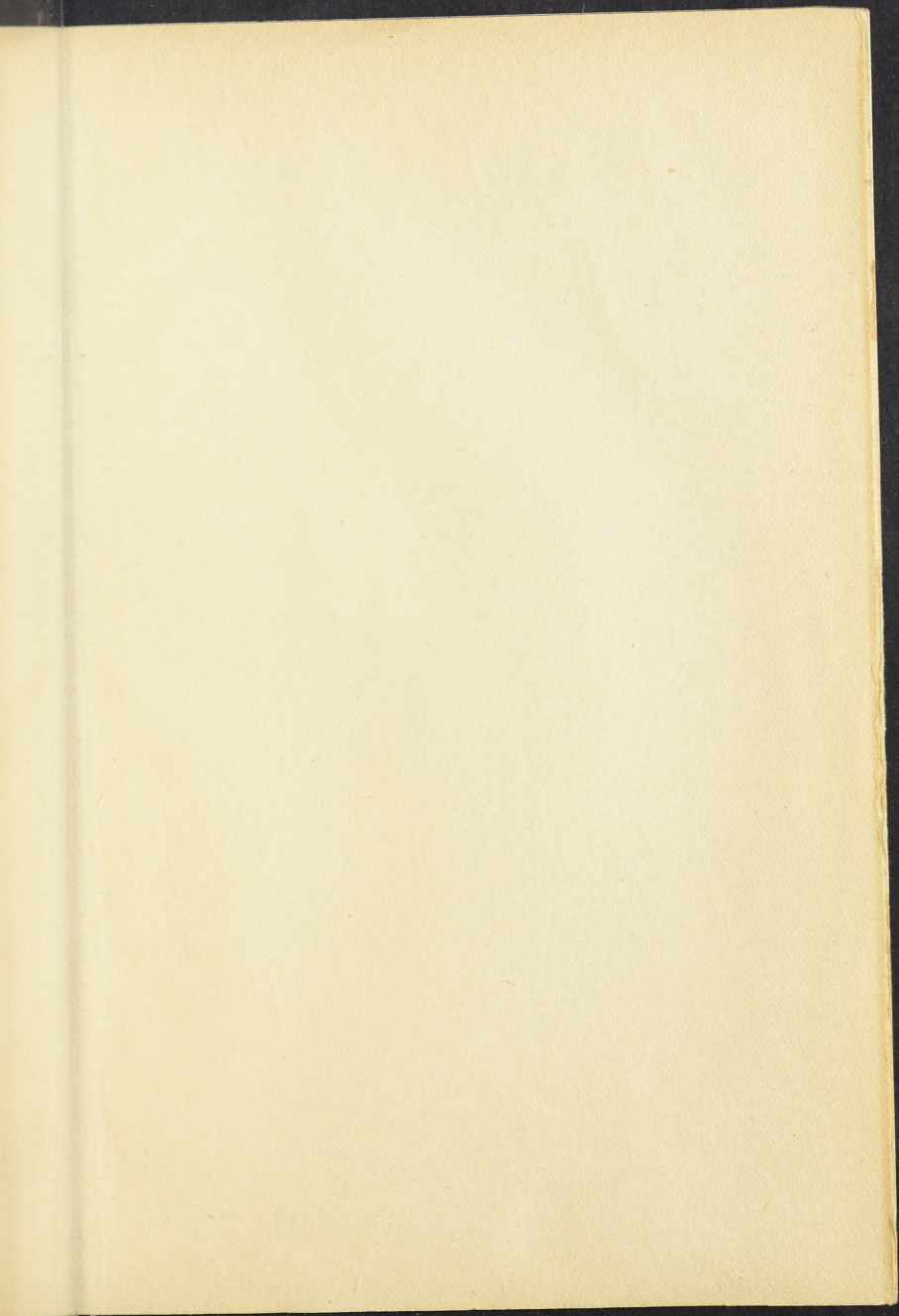
— « Et quand, la suite ? »

Elle répliqua :

— « Quand vous viendrez la chercher. La porte des jours est rouverte. »

Le dernier volume du tome II de
« L'Annonciatrice »
qui clôt le cycle de L'Ame Enchantée,
a pour titre :
L'Enfantement II

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 OCTOBRE 1933
PAR L'IMPRIMERIE
LOUIS BELLENAND
ET FILS, A FONTENAY-
AUX-ROSES (SEINE)







OUVRAGES DE ROMAIN ROLLAND

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16

I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte.
— V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la
Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. —
X. La Nouvelle Journée.

COLAS BREUGNON, 1 volume in-16.

L'ÂME ENCHANTÉE. — I. Annette et Sylvie, 1 vol. — II. L'été, 1 vol.
— III. Mère et Fils, 2 vol. — IV. L'Annonciatrice (Anna Nuncia),
3 volumes in-16.

PIERRE et LUCE, 1 volume in-16, bois gravés de Gabriel BELOT.

CLERAMBAULT, 1 volume in-16.

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 1 volume in-16.

LES PRÉCURSEURS, 1 volume in-16.

THÉÂTRE

THÉÂTRE DE LA RÉVOLUTION (le 14 Juillet, Danton, les Loups), 1 vol.
LES TRAGÉDIES DE LA FOI (Saint-Louis, Aert, Le Triomphe de la
Raison), 1 volume in-16.

LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 volume in-16.

LILULI, 1 volume in-16, bois gravés de Frans MASEREEL.

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 volume in-16.

PAQUES FLEURIES, 1 volume in-16.

LES LÉONIDES, 1 volume in-16.

LE THÉÂTRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau),
1 volume in-16.

ÉDITIONS DE LUXE

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5×20).

Édition définitive sur beau papier Vélín et Hollande.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20×26).

*Édition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et Vélín,
impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.*

ÉDITION DES ŒUVRES COMPLÈTES

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-8° (14×20)

sur alfa Monfourat. — Tomes I, II, III, IV, parus.

COLAS BREUGNON, 1 volume in-8° (14×20)

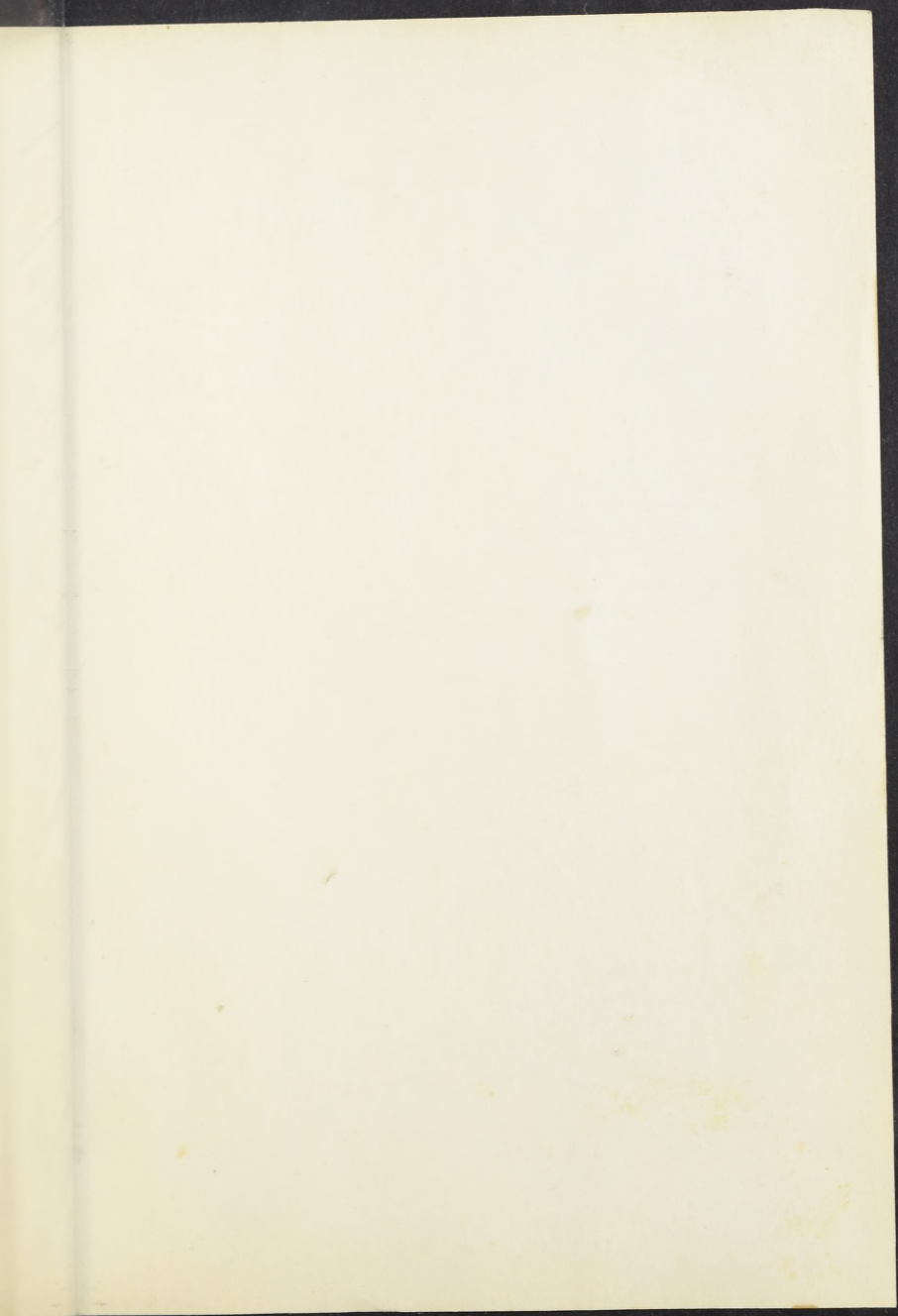
sur alfa Monfourat

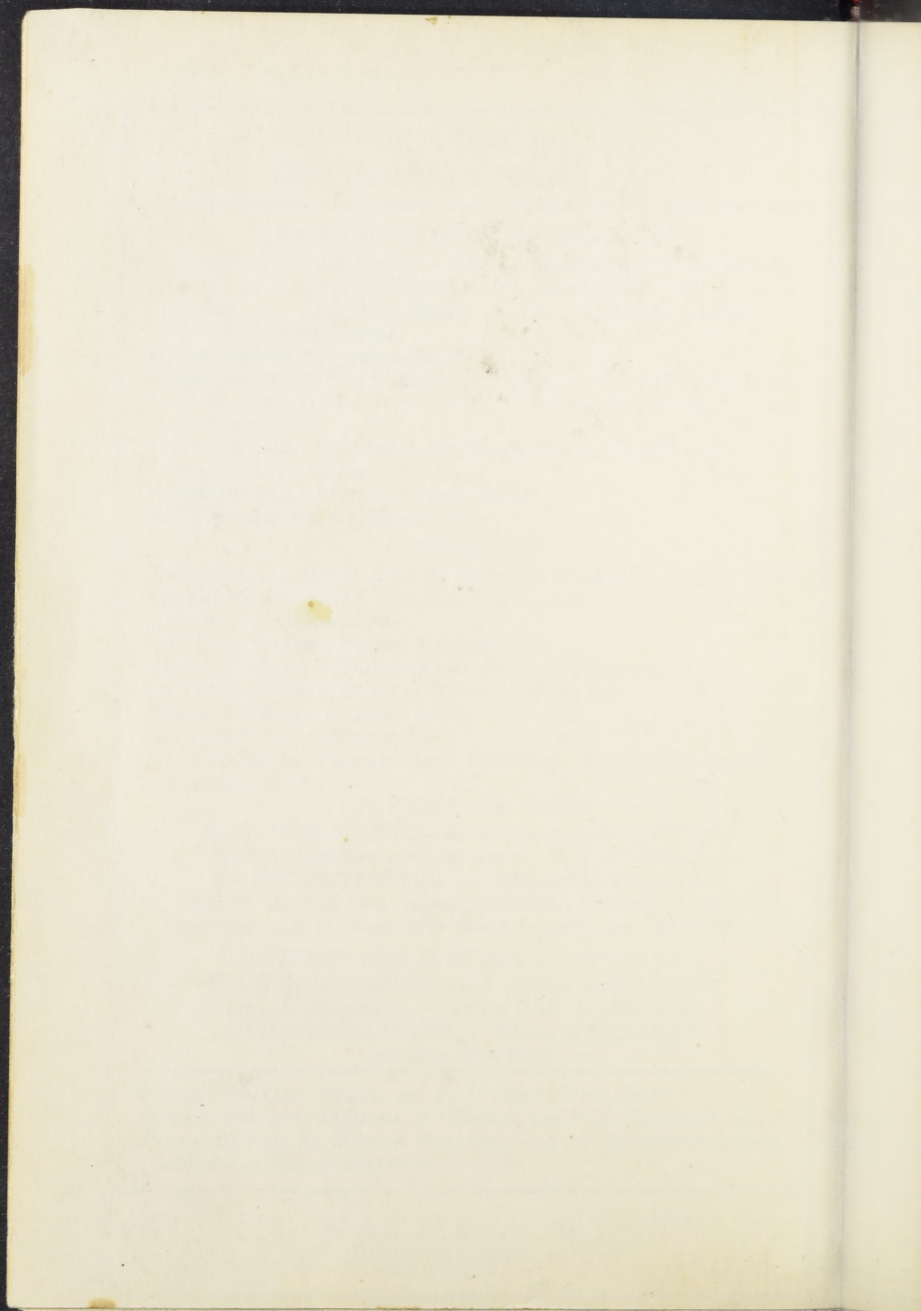
ROMAIN ROLLAND VIVANT, par P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8°.

ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIPPEL, 1 vol.

PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des
notices par Marcel MARTINET, 2 vol.

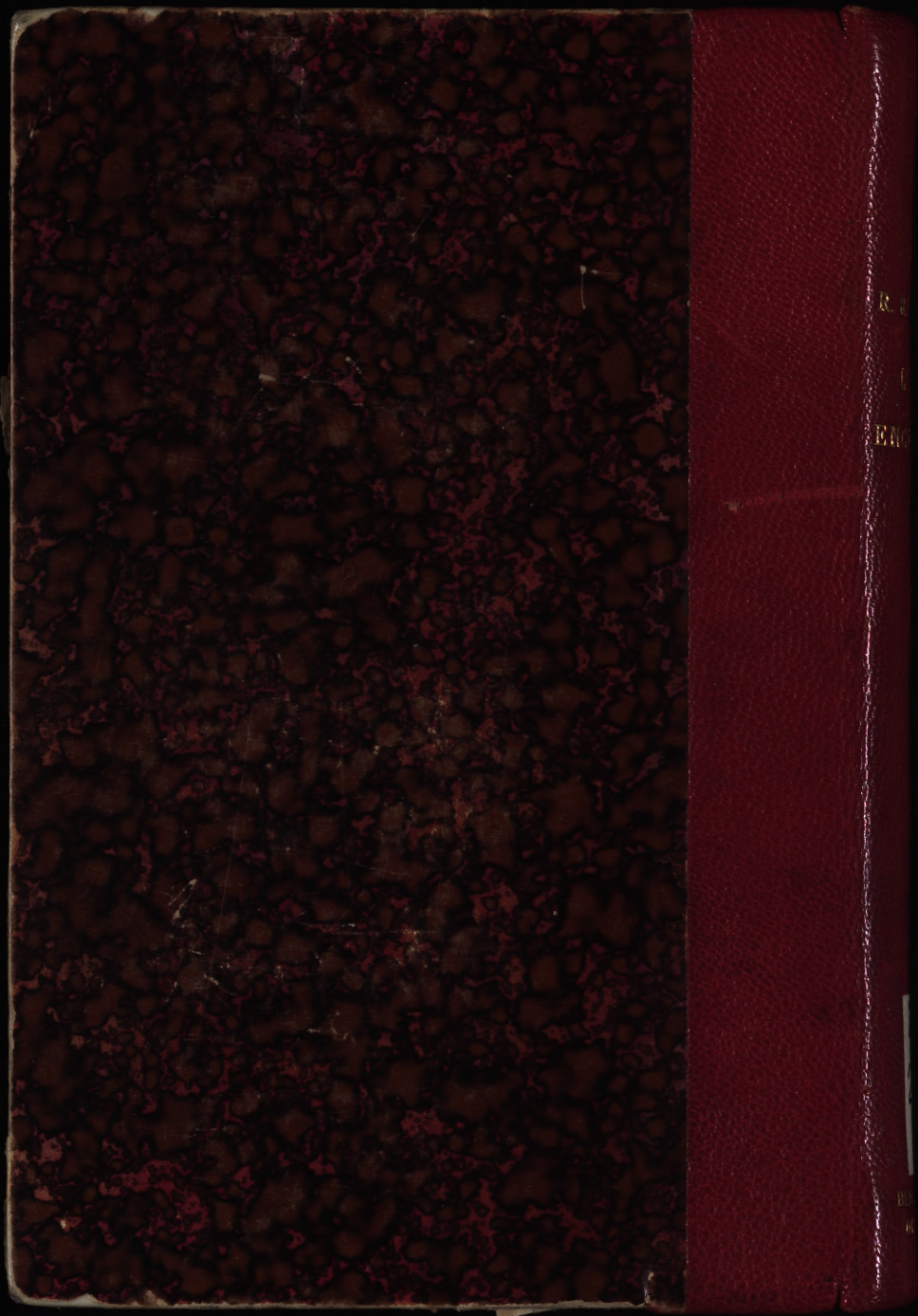
**ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS — PARIS**





NO. 1000000000

Zs 273/4



R. ROLLAND

—
L'ÂME

ENCHANTÉE

—
IV

Zs

273

4

BIBLIOTHÈQUE
DE GENÈVE

